This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

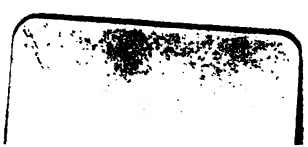
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX J91I B

5

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



HISTOIRE MODERNE.

TOME SEPTIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. ROLLIN.

TOME SEPTIÉME.

A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LX.

Avec approbation, & Privilége du Roi.

H 67.55

1979
44-68
2-25

TABLE
DES CHAPITRES ET DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME; & qui indiquent les principales Matieres.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSANS.

CHAP. VII. *Des Sciences de la Perſe.* Page 1
CHAP. VIII. *Continuation du même ſujet.* 12
CHAP. IX. *Arts libéraux.* 42
CHAP. X. *Métiers, Manufactures.* 57
CHAP. XI. *Commerce, Monnoies, Poids & Meſures.* 68
CHAP. XII. *Deſcription Géographique de l'Empire Perſan.* 75
ART. I. *Idée générale de la Perſe.* 79
ART. II. *Diviſion des Provinces.* 98
1. *Le Kordſan.* 99

2. *Le Mézendran.* 102
3. *Le Ghilan.* 104
4. *Le Schirvan.* 105
5. *Le Gurgiſtan.* 107
6. *L'Érivan, ou l'Arménie Perſane.* 121
7. *L'Azerbijane.* 130
8. *L'Irak-Agémi.* 132
9. *Le Chuſiſtan.* 144
10. *Le Farſiſtan.* 146
11. *Le Lariſtan.* 148
12. *Le Kirman.* 156
13. *Le Makran.* 158
14. *Le Sigiſtan.* 159
15. *Le Zabliſtan.* 161
ART. III. *Deſcription plus particuliere de quelques villes.* 193
TEFLIS. 168
TAURIS. 171
COM. 176
CHIRAZ. 182
ISPAHAN. 190
RUINES DE PERSEPOLIS. 213
CHAP. XIII. *Des productions de la Perſe.* 226
CHAP. XIV. *Mœurs & uſages des Perſans. Portrait de ce Peuple.* 248
§. I. *Habillement, meubles, équipages.* 249
§. II. *Repas, viſites, cérémonies re-*

marquables. 259
§. III. *Devoirs funébres.* 279
§. IV. *Mariages.* 284
§. V. *Exercices & jeux Perſans. Qualités bonnes & mauvaiſes de ce peuples.* 291

HISTOIRE DES ARABES.

CHAP. I. *ECLAIRCISSEMENS préliminaires ſur l'Hiſtoire de ce peuple, depuis ſon établiſſement dans l'Arabie juſqu'à la naiſſance de Mahomet.* 306
ART. I. *Origine des premiers Habitans de l'Arabie.* ibid.
ART. II. *Race des Hémiarites.* 310
ART. III. *Arabes Iſmaélites.* 317
ART. IV. *Inſtitutions politiques, Religions, Mœurs & uſages des anciens Arabes.* 324
CHAP. II. *Particularités concernant Mahomet. Comment il changea la face de l'Arabie.* 334
CHAP. III. *Des Loix de Mahomet, & en particulier de l'Alcoran.* 347
CHAP. IV. *Continuation du même ſujet.* 361

CHAP. V. *Des ſucceſſeurs de Mahomet.* 385
ART. I. *Califes* RACHEDI. ibid.
ART. II. *Califes Ommiades.* 392
ART. III. *Califes Abaſſides.* 403
CHAP. VI. *Etat actuel de l'Arabie. Deſcription de ſes Provinces.* 465
1. *L'Arabie Pétrée.* 467
2. *L'Arabie Déſerte.* 471
3. *L'Arabie Heureuſe.* 479
CHAP. VII. *Des productions de l'Arabie.* 513
ART. I. *Arbres & Plantes.* ibid.
1. *Le Datier.* 514
2. *L'Aloës.* 518
3. *L'Arbre du Café.* ibid.
4. *Arbres qui produiſent l'Encens, la Myrrhe, le Baume, &c.* 526
ART. II. *Animaux.* 529
CHAP. VIII. *De la Langue & des Sciences des Arabes.* 532
CHAP. IX. *Des Badowis*, ou *Arabes errans.* 543
CHAP. X. *Autres particularités relatives aux Arabes des villes & à ceux du déſert. Portrait général de ce peuple.* 556

Fin de la Table du Tome VII.

HISTOIRE

HISTOIRE
DES
PERSANS.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Sciences de la Perſe.

LES Perſans ont un goût décidé pour les ſciences, & ſont à cet égard beaucoup plus eſtimables que les Turcs, & les autres peuples Mahométans de l'Aſie. Ils aiment & ils honorent les Sçavans. Dans toutes les conditions, ſans en excepter les plus baſſes, on voit une infinité de gens qui s'appliquent aux Lettres & à la lecture des bons livres. Les Colléges ſont fréquentés par des perſonnes de

Goût déclaré des Perſans pour les Lettres.

Voyages de Chardin, T. V. Chap. I.

tout âge, depuis quinze & vingt ans jusqu'à cinquante & soixante. Le nom de *Taleb-elm*, ou d'Etudiant, est un titre respectable, que les gens de la plus haute naissance se font un honneur de porter. Ces *Taleb elm* se distinguent des autres hommes par une gravité modeste, & par la simplicité de leurs habits, qui consistent dans une robe blanche ou brune, sans or ni argent.

Méthode de leurs études.

Les enfans commencent leurs études à l'âge de six ans. On leur apprend alors à lire, à écrire, à réciter des prieres. L'usage est de les faire instruire dans des Ecoles publiques, où chacun étudie tout haut la leçon qu'on lui donne. Le Maître tient dans ses mains une baguette, dont il frappe les Ecoliers qui ne font pas leur devoir.

Ibid. Chap. II.

Des Ecoles on passe aux *Medreses*, ou Colléges, dans lesquels on enseigne de plus hautes sciences. Leur nombre est si grand dans toute la Perse, qu'on en trouve jusque dans les villages. Il y en a cinquante-sept dans la seule ville d'Ispahan. Les Princes & les grands Seigneurs aiment à s'im-

mortaliſer par ces fondations. On y loge & on y entretient gratuitement un certain nombre d'Ecoliers.

L'ordre de leurs études eſt de commencer par s'appliquer à la connoiſſance des langues, de s'adonner enſuite à la lecture des Livres ſacrés, & de finir par s'inſtruire des ſciences prophanes, telles que l'Arithmétique, la Philoſophie, la Médecine, la Poëſie, la Géographie & l'Hiſtoire.

Les langues qu'ils étudient ſont le Perſan, le Turc & l'Arabe. Toutes les perſonnes de quelque conſidération ſçavent ces trois langues; les Dames même ne peuvent les ignorer avec bienſéance. Langues en uſage en Perſe.

Le Perſan eſt le langage dominant. On l'employe dans la poëſie & dans tous les ouvrages d'eſprit. Le Turc ſe parle à la cour & dans les armées. L'Arabe eſt l'idiome de la Religion & des ſciences abſtraites. Un proverbe Perſan dit, que la premiere de ces langues eſt propre à flatter les hommes, l'autre à les reprendre, & la troiſiéme à les perſuader. On ajoute à cela un conte; c'eſt que ces mêmes langues étoient en uſage dans le paradis *Ibid.* Chapitre III.

terreſtre. Le ſerpent qui ſéduiſit Eve par ſon éloquence parloit Arabe, Adam & Eve s'entretenoient de leurs amours en Perſan, & l'Ange qui les chaſſa du paradis leur parla Turc.

La langue Perſane, la ſeule dont nous parlerons ici, eſt un dialecte de l'Arabe. Elle n'eſt pas plus ancienne que l'invaſion des Sarraſins, & elle s'eſt enrichie avec le tems de pluſieurs expreſſions, empruntées du langage des autres peuples qui ont ſucceſſivement conquis la Perſe. C'eſt ainſi qu'on y trouve quantité de termes turcs & tartares. Elle a auſſi quelques mots grecs, latins, allemands, anglois, eſpagnols & françois. On doit la mettre au rang des plus belles langues de l'Orient.

Origine & génie de la Langue dominante.

Elle a vingt-huit lettres, toutes conſonnes, à l'exception de trois qui ont quelquefois la force de voyelles, & qu'on nomme pour cette raiſon, *Lettres de repos*. Ses voyelles ordinaires ne ſont que de petites lignes courbes, perpendiculaires, ou inclinées, qui ſe placent dans l'écriture comme nos accens. Les figures de ſon Alphabet ſont moins variées que les nôtres,

parce qu'un même caractere compoſe chez les Perſans pluſieurs lettres, ſelon le nombre de la ſituation des points. On en trouvera l'exemple dans la figure ſuivante ⌣. avec un point deſſous : c'eſt un B Perſan ; avec deux points, c'eſt un I ; avec trois, c'eſt un P. Si vous mettez les points deſſus, dans le même ordre, vous aurez trois autres lettres, N, T, S. Les Perſans tranſpoſent ſouvent ces points dans l'écriture ordinaire, ou en omettent quelques-uns, ou mêlent enſemble, par abbréviation, ceux qui conviennent à trois ou quatre lettres. Ils en uſent de même à l'égard des ſignes qui leur ſervent de voyelles : d'où il arrive *qu'un* Etranger, quoique paſſablement inſtruit de leur langue, trouve des difficultés preſque inſurmontables à déchiffrer ce qu'ils écrivent.

Ils ne connoiſſent point l'uſage des virgules, ni des points, pour couper ou terminer les phraſes. Leur Grammaire a ſes *déclinaiſons*, compoſées des mêmes *cas* que les nôtres. Ils conjuguent auſſi leurs verbes, avec la diſtinction des cinq *tems* que nous admettons. Mais ils ne connoiſſent que trois *modes*, l'*Indicatif*, l'*Impé-*

ratif & l'*Infinitif*. Ils ont trois *personnes* & deux *nombres*. Leur Syntaxe n'admet point la pluralité des genres. Cette langue a un caractere particulier de douceur, de fineſſe & d'élévation.

Ancien Perſan. L'ancien Perſan eſt une langue morte, dont il ne ſubſiſte qu'un très-petit nombre de monumens, qui ſont dans les mains des Guébres. Ils aſſurent que leurs ſçavans poſſédent cette langue, & ſe la tranſmettent les uns aux autres par une tradition ſecrete. Il eſt certain qu'ils ont des livres originaux, écrits dans une langue particuliere, que le peuple n'entend point, & dont les caracteres lui ſont même inconnus, quoiqu'ils ayent quelques rapports avec les figures des langues orientales. Quant à celle que parlent les Guébres, elle differe également de l'Arabe, du Perſan & du Turc. Mais, ſuivant Chardin, on doit plutôt la regarder comme un jargon, que comme la véritable langue des anciens Perſes.

Maniere d'écrire de ces Orientaux. Ces Orientaux écrivent de droit à gauche, & donnent à leurs lignes un peu de courbure, en les arrondiſſant par le bas. Ils laiſſent à droite une

grande marge, qu'ils rempliſſent auſſi d'écriture, mais en donnant aux lignes une inflexion différente, pour les mieux diſtinguer. Ils ne couchent point leur papier ſur une table; mais ils le tiennent à la main un peu élevé, en mettant deſſous un ſimple cuir, pour lui donner du ſoutien. Si leurs feuilles ſont grandes, ils les roulent, & les ouvrent à meſure qu'ils rempliſſent le blanc. On aſſure que leurs caracteres ont beaucoup de grace, & qu'il n'y a point de peuple dont l'écriture ſoit plus belle. Leur papier eſt moins blanc & moins ferme que le nôtre; mais il eſt plus doux & plus uni. Leurs plumes ſont des roſeaux, de la groſſeur des plus fortes plumes de cygne, fendus par l'extrémité comme nos plumes, mais avec un bec beaucoup plus long. Leur encre eſt fort graſſe & fort épaiſſe. Ils en ont de rouge, de bleue, de couleur d'or, qu'ils emploient avec agrément dans leur écriture, jettant ſur les marges divers ornemens, & y peignant quelquefois de petites figures, ſemblables à celles qui ſe voient dans pluſieurs de nos anciens Manuſcrits. *Ibid.* Chapitre IV.

L'Art de l'Imprimerie leur eſt in-

connu. On fit sous Abbas II quelques tentatives pour l'établir en Perse; mais ce Prince mourut dans le tems qu'il commençoit à s'occuper de ce projet. Ainsi les Persans n'ont d'autres Livres que ceux qu'ils font transcrire à la main. Le nombre des Copistes est très-considérable, & c'est un métier qui fait subsister ici quantité de gens de lettres.

Leurs Livres.

Leurs Livres sont composés de feuilles collées bout à bout, & roulées dans toute leur longueur. Ces rouleaux, à qui leur forme fit autrefois donner le nom de *volumen*, sont longs quelquefois de quinze ou vingt aunes. Il n'y a point d'écriture sur le revers. Ils ont d'autres manuscrits formés de l'assemblage de plusieurs feuilles volantes, dont l'ordre est marqué par des chiffres. Elles sont arrangées l'une sur l'autre, entre deux tablettes de bois, revêtues de cuir, qui leur servent de couverture, & qui sont un peu plus épaisses que nos reliures ordinaires.

Ils ont des traductions arabes de plusieurs anciens auteurs Grecs, tels que Platon, Aristote, Archimede, Euclide, Ptolomée, Hippocrate, Galien, &c. A l'égard des découvertes

Ibid. Chap.

de la Philoſophie moderne, elles ne ſont point encore parvenues en Perſe. Ce pays a produit depuis 600 ans des Aſtronomes & des Mathématiciens du premier ordre. Les plus célebres ſont *Coja Neſſir*, *Mahomed Chagolgius*, *Ulug-beg*, *Maimon Rechid*, *Avicenne*, & *Alkendi*. La plûpart de ces Sçavans ont fleuri entre le XIIe & le XVe ſiécles de l'Ere Chrétienne, lorſque nous étions encore dans les ténebres de la barbarie. Il y avoit alors des Académies fameuſes à Balk, à Samarcande, à Thus, & dans d'autres villes de la Perſe orientale. *Mirkond* & *Kondemir* ſont deux Hiſtoriens célebres, qui ne ſont pas moins d'honneur à leur nation. *Sahdi* tient le premier rang parmi les Poëtes. *Abououlou-Fa* & *Aliel Kouchi* ont écrit ſur la ſcience des nombres; *Manſour* & *Abouneſre* ſur la Logique, *Haſſein* ſur l'Optique, *Omarel Soufi* ſur la Gnomonique, *Ebn-Heuſſein* ſur la Perſpective, *Alfarabi* & *Abouzeltou* ſur la Muſique. Enfin, les Perſans ont d'excellens Traités ſur la plûpart des ſciences que nous connoiſſons. Cependant le nombre de leurs livres doit être aſſez borné, puiſqu'on en trouve à peine quatre

Leurs Sçavans.

cents dans les plus riches Bibliothéques.

Leurs sciences.

Venons au détail des connoissances qu'ils cultivent. Leur Arithmétique est fort étendue, puisqu'ils ont cinq caracteres différens pour marquer leurs supputations. Ils appellent cette science *Elm eltakir*, c'est-à-dire, *l'Art de couper les nombres*. Le premier & le plus usité de leurs caracteres se nomme *Asab Indi*, ou chiffre de l'Inde, parce qu'il vient originairement de cette contrée (1), d'où il a passé en Arabie. Les Sarrasins l'ont introduit en Perse, en Syrie, sur la côte d'Afrique, & même en Europe, où il a été adopté sous le nom de chiffre arabe. Son caractere est composé chez les Persans, comme parmi nous, de dix figures qui se combinent de la même maniere que les nôtres, mais qui ne leur ressemblent point, à l'exception des chiffres 1 & 9, qui sont à peu près les mêmes. Le 5 persan est formé comme notre zéro, & le zéro comme notre point. Il n'y a pas moins de différence dans les autres chiffres.

Arithmétique.

Chiffres ordinaires.

Ibid. Chapitre VI.

Chiffres particuliers.

Les figures des quatre autres ca-

(1) Le mot *Syfer*, dont nous avons formé celui de *Chiffre*, est Indien d'origine.

racteres de leur Arithmétique ſont empruntées de l'Alphabet, ancienne méthode de ſupputer, commune aux Orientaux, aux Grecs & aux Latins, & dont nous avons nous-mêmes retenu l'uſage dans nos chiffres romains. Ces caracteres s'employent ici dans les comptes publics, & dans les calculs d'Aſtronomie & de Chronologie. On s'en ſert auſſi pour les ſupputations de l'Algebre, ſcience née en Orient, & dans laquelle les Perſans & les Arabes ont également excellé. Au reſte, leur maniere de calculer, ſoit dans les comptes ordinaires, ſoit dans les ſupputations aſtronomiques, eſt beaucoup plus embarraſſée que la nôtre, & leurs tables de réduction, quoique d'ailleurs aſſez sûres, n'ont point le degré de préciſion & de clarté qui ſe trouve dans nos méthodes européennes.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet

Mathématiques.

CES Orientaux sont depuis plusieurs siécles une étude sérieuse des Mathématiques, qu'ils appellent *Elm-riazi*, la science pénible. Ils connoissent la *Trigonométrie*, la *Géométrie*, la *Gnomonique*, l'*Optique*, & ils ont d'excellens ouvrages sur toutes ces matieres. *Coja Neſſir*, le plus grand Mathématicien du moyen âge, a commenté très-doctement l'*Almageſte* de Ptolomée. Il a auſſi travaillé avec ſuccès ſur les Elémens d'Euclide, dont il a développé pluſieurs propoſitions, particulierement la quarante-ſeptiéme, qu'il a augmentée d'une trentaine de corollaires, déduits du théoreme fameux qu'elle contient. Les Perſans appellent cette propoſition *Chek le arous*, c'eſt-à-dire, la *figure de la Mariée*, pour marquer la fécondité de ſon principe. Ils croient que Pythagore en fut l'inventeur. *Maimon Rechid* a fait de ſi importantes découvertes ſur la premiere propoſition du même Auteur, qu'on l'a nommée de-

puis *la figure de Maimon*. C'étoit ſa propoſition favorite, & il l'avoit fait broder ſur la manche de ſa robe, afin de l'avoir toujours devant les yeux. Ce Philoſophe diſoit dans ſa vieilleſſe, que *la Logique & les Mathématiques étant les connoiſſances auxquelles l'homme peut le plus raiſonnablement appliquer ſon eſprit, il étoit bien fâcheux que la premiere de ces ſciences fût ſi incertaine, & que l'autre, dont les principes ſont ſolides, fût ſi difficile à acquérir.*

Aſtronomie.

L'Aſtronomie, qui a pris naiſſance dans la Chaldée, pays voiſin de la Perſe, a été de bonne heure en grande eſtime chez les Perſans. Dès le regne de Gushtasp, cinquiéme Prince de la Dynaſtie des Caïanites, il y avoit à Balk un ſçavant Aſtronome nommé *Gjamaſp*, qui ſe rendit célebre par l'étendue de ſes connoiſſances. Il compoſa un ouvrage fameux ſur les grandes conjonctions des Planètes qui avoient précédé ſon tems, & ſur celles qui devoient arriver dans la ſuite (1). Il inféra dans le même Ecrit un grand nombre de prédictions con-

Hiſt. Univ. Tom. IV. p. 76. Chardin, *ubi ſupra* Ch. IX & X.

(1) Nous avons une traduction arabe de cet Ouvrage, publiée ſur la fin du treiziéme ſiécle.

cernant les événemens que ces conjonctions annonçoient, marquant en particulier l'origine des nouvelles Religions & des nouveaux Empires. On assure qu'il prédit, comme Zoroastre, la venue du Messie.

Les Persans du moyen âge ne se sont pas moins adonnés à l'Astronomie. Cette science a été principalement cultivée dans le Khorasan, où la sérénité du ciel invitoit les Philosophes à faire des observations. Une chose très-remarquable, c'est que la plûpart de nos termes astronomiques sont Arabes ou Persans d'origine, ce qui prouve que les Orientaux ont été nos premiers maîtres dans cette science.

Tables rédigées par les Persans.

Ils ne connoissent point d'autre système, sur le mouvement des cieux & sur le cours des planètes, que celui de *Ptolomée*, & c'est sur cette hypothèse que leurs Tables de *moyens mouvemens* sont dressées. Ils font un cas particulier de celles d'*Hulacoukhan* & d'*Ulug-beg*, deux Princes Mogols, qui ont regné dans la Perse, & qui s'y sont rendu aussi célebres par leur érudition que par leur puissance. Le premier étoit petit-fils de

Zingis-khan. Il assembla à Balk les plus habiles Astronomes de l'Asie, & construisit dans cette ville un Observatoire fameux, où il fit apporter de toutes parts quantité de livres & d'instrumens choisis. Après dix ans de travail, cette société mit au jour les belles Tables qui portent le nom d'*Hulacou*, & qu'on appelle plus communément encore les Tables de *Neſſir-eddin*, qui étoit le Directeur de l'Académie de Balk. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont l'une traite des Eres en usage chez les différens peuples; l'autre du cours, des déclinaisons, des longitudes & des latitudes des Planétes; la troisiéme de leurs ascensions, & la quatriéme des Etoiles fixes. Environ deux cents ans après, Ulugbeg, petit-fils de Tamerlan, fit composer à Samarcande de nouvelles Tables, encore plus exactes que celles d'Hulacou, & qui, au jugement de plusieurs Auteurs Occidentaux, s'accordent parfaitement avec les Tables de *Ticho-Brahé*.

Ils connoissent l'Astrolabe, le rayon Astronomique, les Quarts de nonante, les Anneaux, & d'autres instrumens de ce genre. Mais ils ne mettent Instrumens dont ils se servent.

guères en uſage que l'Aſtrolabe ; d'où il arrive qu'ils ſe trompent ſouvent dans leurs obſervations, particulierement dans la meſure des latitudes. Ils n'ont point de tables d'équations bien correctes, ni de globes céleſtes réguliers, ni de téleſcopes, ni aucune des machines inventées ou perfectionnées par nos Aſtronomes modernes. Ainſi on ne doit pas s'étonner qu'ils manquent quelquefois d'exactitude dans le calcul de l'heure préciſe des conjonctions, des oppoſitions, de l'obſcuration du ſoleil & de la lune dans les éclipſes, des équinoxes, des ſolſtices, & des autres révolutions du ciel. Mais on aſſure que leurs Aſtrolabes ſont beaucoup plus exacts que les nôtres. Ce ſont les Aſtronomes qui les fabriquent eux-mêmes, & on n'accorde ici la qualité de ſçavant qu'à ceux qui excellent dans la compoſition de ces inſtrumens.

Ils comptent dans le ciel quarante-neuf conſtellations, parce qu'ils partagent l'*Hydre* en deux ſignes. Du reſte, ils leur donnent à peu près les mêmes noms que nous. Ils ne connoiſſent point celles que les Obſervateurs modernes ont découvertes vers le Pole méridional.

Leurs Calendriers portent le nom d'*Almenagé*, d'où vient probablement celui d'Almanach. On les appelle auſſi *Eſtekragé takuimi*, c'eſt-à-dire, révélation des jours de l'année courante. C'eſt un mêlange d'obſervations aſtronomiques & de prédictions. On y marque les différens aſpects du ſoleil & de la lune, les éclipſes, les fêtes religieuſes & prophanes, les jours heureux & malheureux, le commencement des ſaiſons, avec divers pronoſtics ſur la récolte des biens, ſur les maladies, les guerres, & les autres fléaux dont les hommes ſont menacés. Ces Almanachs ſont de petits *in-folio*, d'une belle écriture, enrichis de *filets* d'or & d'azur, de vignettes, de mignatures, & d'autres ornemens faits au pinceau. Leurs Calendriers.

Une des particularités des Calendriers de Perſe eſt de marquer non-ſeulement les années de l'Ere commune, mais celles des autres Epoques qui ſont en uſage dans l'Orient. L'Ere commune s'appelle *Hegire* ou *Hedgirah*; c'eſt-à-dire, *la fuite*. Elle commence en effet au tems où Mahomet, perſécuté par les habitans de la Mecque, fut obligé de fuir à Médine; ce Epoques uſitées dans l'Orient. L'Hégire.

Chardin, *ubi supra*, M. de Guignes, Hiſtoire gén. des Huns. T. I.

qui arriva onze ans avant ſa mort. Le premier jour de cette Epoque, ſelon l'eſtimation la plus commune, répond au 15 ou au 16 de Juillet de l'an 622 de J. C.

Mois Arabes.

Avant l'établiſſement de l'Hégire, l'année arabique étoit ſolaire, & ſes mois, au nombre de douze, revenoient toujours dans les mêmes ſaiſons. Leurs noms étoient analogues aux exercices & aux travaux que chaque ſaiſon amenoit. Mahomet introduiſit l'année lunaire, & conſerva le nombre & les noms des anciens mois. Mais ces mois, devenus moins longs, parce qu'ils ſont réglés ſur le cours de la lune, tombent aujourd'hui indiſtinctement dans toutes les ſaiſons. Voici leur ordre, leurs noms, & leur durée :

	jours.		jours.
1. *Monharram.*	30.	7. *Redgeb.*	30.
2. *Sefer.*	29.	8. *Schaban.*	29.
3. *Rabi.* 1r.	30.	9. *Rhamadan.*	30.
4. *Rabi.* 2d.	29.	10. *Schewal.*	29.
5. *Dgiounmadi* 1r.	30.	11. *Dzoulcada.*	30.
6. *Dgiounmadi* 2d.	29.	12. *Dzoulhedgi.*	29.

On voit par cette table que l'année arabique n'eſt compoſée que de 354 jours, & conſéquemment qu'elle a onze jours de moins que la nôtre. Ce

qui fait par siécle une différence de plus de trois ans. Ses mois sont alternativement de trente & de vingt-neuf jours, à l'exception du dernier, qui dans les années embolimiques a trente jours. Dans l'espace de trente ans il y a onze années embolimiques, qui sont la 2, la 5, la 7, la 10, la 13, la 15 (d'autres mettent la 16), la 18, la 21, la 24, la 26 & la 29.

Le premier jour du mois se compte du lendemain de l'apparition de la nouvelle lune. Un Ministre l'annonce du haut des Mosquées avec de grands cris, à l'heure de la priere, & dans quelques contrées de l'Inde on en avertit le peuple par des décharges d'artillerie.

Les autres Epoques indiquées dans les Ephémérides Persanes, sont l'Ere Tartare, l'Ere Alexandrine, l'Ere de Jezdegerd, & l'Ere Malékéenne. Les Sçavans de Perse emploient ces différentes époques dans leurs ouvrages, particulierement dans les livres d'Histoire, de Chronologie, & d'Astronomie. La premiere fut introduite dans l'Empire Persan par les divers essains de Tartares qui s'y sont établis, & qui forment depuis quelques siécles la plus

L'Ere Tartare.

nombreuſe portion de ſes habitans. On s'en ſert conjointement avec l'Hégire, pour dater les regiſtres de la Chambre des Comptes. Elle conſiſte à compter le tems par des Cycles, compoſés de douze années lunaires, qui portent chacune le nom d'un animal, dans l'ordre ſuivant :

Noms Tartares.	*Leur ſignification.*
1. *Keskon.*	La Souris.
2. *Out.*	Le Bœuf.
3. *Pars.*	Le Tigre.
4. *Tonzchcan.*	Le Liévre.
5. *Loui.*	Le Crocodile.
6. *Jlan.*	Le Serpent.
7. *Tunad.*	Le Cheval.
8. *Koi.*	La Brebis.
9. *Pitchin.*	Le Singe.
10. *Dakouk.*	La Poule.
11. *Eit.*	Le Chien.
12. *Tongonz.*	Le Pourceau.

Ainſi on dit l'année de la Souris, du Bœuf, du Tigre, &c. pour dire la premiere, la ſeconde, ou la troiſiéme année ; & quand le Cycle eſt révolu on recommence de la même maniere. Les Chinois emploient quelquefois cette Epoque, & elle eſt auſſi en uſage chez pluſieurs peuples de l'Inde méridionale, & chez les Turcs.

L'Ere Alexandrine.

L'Ere Alexandrine fut inſtituée en Syrie, douze ans après la mort d'A-

lexandre, par l'autorité de Séleucus, fondateur de la troiſiéme Dynaſtie Perſane. On l'appelle auſſi l'Ere des Séleucides. Son commencement répond à l'an 312 avant J. C. & elle a été pendant pluſieurs ſiécles l'époque dominante de la Perſe. Ses années contiennent 365 jours & quelques heures, & ſont partagées en douze mois ſolaires, dont voici les noms :

1. *Teſchrin.* 1r.	31.	jours.
2. *Teſchrin.* 2d.	30.	
3. *Canoun.* 1r.	31.	
4. *Canoun.* 2d.	31.	
5. *Schabat.*	28.	
6. *Adar.*	31.	
7. *Niſan.*	30.	
8. *Ajar.*	31.	
9. *Hazirem.*	30.	
10. *Temouz.*	31.	
11. *Ab.*	31.	
12. *Eilul.*	30.	

L'Ere de Jezdegerd commença avec le regne de Jezdegerd III, dernier Prince de la Dynaſtie de Saſſanides. Depuis l'établiſſement des Rois de cette race l'uſage s'étoit introduit de compter le tems par les années du regne de chaque Monarque ; & comme après Jezdegerd les Perſans n'eurent plus d'autres Rois de leur nation, ils continuerent de ſe ſervir de la mê-

L'Ere de Jezdegerd.

me époque, que les Guébres, leurs descendans, emploient encore aujourd'hui. Son commencement répond à l'an 10 de l'Hégire, 632 de J. C. & 944 de l'Ere Alexandrine. Dans l'Ere dont nous parlons, l'année commence à l'équinoxe de Septembre. Elle est composée de douze mois, qui ont chacun trente jours, à l'exception du second, auquel on en ajoute cinq.

L'Ere Malékéenne.

L'Ere Malékéenne doit son origine à *Schah Malek Gélaleddin*, troisiéme Prince de la Dynastie des Seljoucides. Sa premiere année répond à l'an 1079 de J. C. de l'Hégire 448. Ses mois sont les mêmes que ceux de l'Ere de Jezdegerd; mais Malek fixa son commencement à l'équinoxe du printems, & plaça à la fin du dernier mois les cinq jours intercalaires.

Dans toutes ces époques, si l'on en excepte les deux dernieres, les mois sont partagés en semaines, qui ont le même nombre de jours que les nôtres. C'est une division commode, dont l'usage est établi chez presque tous les peuples. Les Mahométans commencent la semaine le Vendredi, les Juifs le Samedi, & la plûpart des Gentils le Mardi. Les Persans Arabes appellent

les jours *Chambé*, de l'ancien mot *Chams*, qui eſt le nom du Soleil. Ils les diſtinguent, comme faiſoient les Grecs & les Romains, en *jours blancs & jours noirs*, c'eſt-à-dire, en jours heureux & malheureux.

Jours heureux & malheureux.

De tous leurs *jours noirs*, le plus redouté eſt le dernier Mercredi de *Seſer*, qui eſt le ſecond mois de leur année. Du reſte, le Mercredi paſſe en général dans leur idée pour un jour heureux, parce qu'ils croient que la lumiere fut créée ce jour-là. C'eſt le jour qu'ils choiſiſſent pour commencer toutes leurs grandes entrepriſes, particulierement le cours de leurs études. Ils ont une frayeur extrême des imprécations, parce qu'ils ſe perſuadent qu'elles produiſent tôt ou tard un effet tragique. De-là cette formule qu'ils ont coutume de mettre au bas de leurs requêtes : *Mebadé Kebé eſt-bed douacheved*; ce qui ſignifie, *de peur qu'un refus ne force le ſuppliant à faire quelque méchante priere contre vous.*

Aſtrologie judiciaire.

Ils ſont très-infatués de l'Aſtrologie judiciaire, & ils prétendent avoir eu dans tous les tems des hommes fameux dans cette ſcience. Ce qu'ils

Ce qu'on raconte d'Alkendi.

rapportent du Juif *Alkendi*, eſt aſſez remarquable. Il profeſſoit à Bagdad, ſous le Califat d'*Almamoun*, c'eſt-à-dire, dans les premieres années du neuviéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. Sa réputation excita la jalouſie de tous les Docteurs Muſulmans, qui ſe déchaînerent avec fureur contre lui. Un d'eux le prit un jour à partie, en préſence du Calife, & lui demanda ce qu'il ſçavoit de plus que les autres profeſſeurs, pour ſe croire ſupérieur à eux, & pour attirer tant de monde à ſes leçons : *Je ſçais*, lui répondit Alkendi, *ce que vous ne ſçavez pas, & vous ne ſçavez pas ce que je ſçais.* Le Muſulman propoſa au Juif de deviner ce qu'il écriroit ſur un papier. Le Juif accepta le défi. L'autre mit la main à la plume, la paſſa aſſez long-tems ſur le papier, comme s'il eût beaucoup écrit, plia la feuille en pluſieurs ſens, & la remit au Calife, en ſommant Alkendi de déclarer ce qu'elle contenoit. Le Juif après s'être recueilli quelque tems, dit au Docteur : *Vous n'avez tracé ſur le papier que deux mots, dont l'un eſt le nom d'une plante, & l'autre celui d'un animal.* Le Calife, ouvrant auſſi tôt le papier, s'apperçut

çut avec la derniere surprise que le Juif avoit rencontré juste.

On rapporte un autre trait de la sagacité merveilleuse d'Alkendi. Un étudiant de Balk, nommé *Abumazar*, partit de cette ville, qui est à quatre cents lieues de la Babylonie, & se rendit à Bagdad, dans le dessein de poignarder le docteur Juif. Il choisit un jour qu'Alkendi donnoit leçon publique, & se mêla parmi les autres étudians, ayant un poignard sous sa robe. Alkendi l'ayant regardé fixement, pénétra son dessein, & lui dit: *Je sçais qui vous êtes, & ce que vous serez un jour: vous vous appellez Abumazar, & vous deviendrez un homme célèbre; mais il faut pour cela renoncer au métier d'assassin, & jetter au milieu de cette Ecole le poignard que vous avez apporté pour me tuer.* Quelque jugement qu'on porte de ces deux histoires, on en doit au moins conclure qu'Alkendi étoit un homme adroit & délié.

Plusieurs genres de divination.

Ils ont plusieurs sortes de divinations, dont la plus ordinaire est celle qui se fait par les livres, particulierement par l'Alcoran, ce qu'ils appellent *se conseiller avec Dieu.* Ils em-

ploient pour cela le miniſtere d'un Prêtre, qui ouvre le livre au hazard, & qui tire ſon pronoſtic du premier verſet qu'il rencontre. Quelquefois ils ont recours au ſort des dez, appellé *Kiabetin*. Il conſiſte à faire rouler ſur une table huit dez, enfilés quatre à quatre dans deux brochettes de laiton. Les dez ſont de métal, & ont ſix faces comme les nôtres. Le devin qui les jette fait à voix baſſe quelques prieres & quelques invocations, & déclare enſuite ce que le ſort annonce d'heureux ou de ſiniſtre. Ils conſultent auſſi une eſpéce de grimoire, nommé *Narrijat chetrin jat*, c'eſt-à-dire, les peines & les angoiſſes. Il contient environ cinquante figures, dont les unes repréſentent des ſignes du ciel, & les autres quelques Saints & quelques Prophetes du pays. On s'en ſert principalement pour l'explication des ſonges, & c'eſt dans ces différentes tables que chacun croit lire ce qu'ils préſagent. Ils croient que le Prophete Daniel fut l'inventeur de cette divination. Ils ont un autre livre, qui enſeigne, diſent-ils, l'art d'évoquer les Diables, & ils l'attribuent à Salomon.

Ils n'ajoutent pas moins de foi aux Taliſmans, qu'ils nomment *Teleſin*, & qui conſiſtent ordinairement dans quelques paroles de l'Alcoran, écrites ſur des bandes de papier, ou gravées ſur des pierres précieuſes. Ils les enferment dans de petits ſachets, qu'ils portent au bras, ou ſur la poitrine. Quelques-uns en mettent ſur le cou des bêtes de charge, ou les ſuſpendent à des cages d'oiſeaux. Il n'y a point de particulier qui n'ait ſur lui un de ces amuletes, & les dévots en ſont preſque couverts. Les Perſans les regardent comme de puiſſans préſervatifs contre toutes ſortes de maléfices, & comme des remédes très-efficaces dans les maladies. Ils attribuent les mêmes vertus à certaines prieres, qui contiennent quelques noms myſtérieux de la divinité, & qu'on appelle pour cette raiſon *Almeazimé*, ou les grands noms de Dieu. On les enferme auſſi dans des ſachets, & l'uſage ordinaire eſt de les ſuſpendre dans les boutiques. Le peuple ſe perſuade que la connoiſſance de ces noms ineffables n'eſt réſervée qu'aux Prophetes du premier ordre, & qu'il ſuffit d'en Taliſmans.

prononcer un seul pour opérer des miracles.

Philosophie. Les Persans sont grands sectateurs de la philosophie d'Aristote ; mais ils ne connoissent ses ouvrages que par les versions & les commentaires d'Avicenne, de Coja Nessir, d'Averroës, & de quelques autres Docteurs Arabes, le grec étant une langue absolument ignorée en Perse. Ils ont une teinture superficielle de Logique & de Physique. Pour ce qui est de la Morale, ils en font une étude sérieuse. Ils ne distinguent point la Métaphysique de la Théologie.

Ibid. Chap. XI & XII.

Ils sont médiocrement versés dans la Géographie, n'ayant ni globes terrestres, ni planispheres, ni cartes. Ils ont des sphères célestes assez exactes, & ils connoissent beaucoup mieux le ciel que la terre. L'ancienne opinion de leurs Géographes, étoit que le globe terrestre nageoit sur la mer, comme une orange nage dans un bassin rempli d'eau, & que l'hémisphère inférieur étoit caché sous les flots, & conséquemment inhabitable. Ce n'est que depuis les navigations des Européens autour de la terre, qu'ils ont

Géographie.

Ibid. Chap. XIII.

appris que la mer environne le globe sans le submerger, & sert de communication d'un hémisphère à l'autre. Ils croyent qu'il y a plusieurs Mondes, & qu'ils ont chacun des habitans. Ils divisent communément le globe par climats, & ils en comptent sept de la ligne équinoxiale à chaque pole. Ils placent la Perse au troisiéme climat septéntrional. Ils connoissent aussi la division des degrés, soit de latitude, soit de longitude; mais ils se trompent souvent dans leurs estimations. Le peuple se persuade que l'Europe n'est qu'une petite isle de la mer du nord, qui manque de beaucoup de choses nécessaires à la vie; d'où il arrive que ses habitans sont obligés de courir le monde, pour se procurer les biens que leur pays ne produit pas.

La Médecine est un art très-honoré en Perse, & qu'une infinité de gens font profession de cultiver. On dit ici communément que *les Médecins & les Astrologues dévorent le pays*, ce qui est également vrai des uns & des autres. La langue persane donne aux premiers le nom honorable d'*Hakim*, qui signifie conservateur de la vie. Médecine. *Ibid.* Chapitre XV.

Ils suivent par préférence la mé-

Plaisante fable sur Galien.

thode de Galien, qu'ils font contemporain de Jesus-Christ, quoiqu'il n'ait vécu que plus de cent soixante ans après. Ils prétendent que l'Apôtre saint Philippe étoit son neveu, & que Galien le recommanda à J. C. dans une lettre conçue en ces termes: » Moi » Galien, homme très-vieux, Méde» cin des corps, à vous qui êtes le » Médecin des esprits. Ce que j'en» tends dire de vous & de vos œu» vres, me frappe d'étonnement, & » me paroît inconcevable. Mon grand » âge m'empêchant de vous aller trou» ver, je vous envoye mon neveu, » afin que vous l'instruisiez des cho» ses qui peuvent tourner à mon pro» fit, & au bien de tout le monde ».

Dans l'étude de la médecine ils s'appliquent principalement à la connoissance des simples & des drogues, que leur pays produit en abondance. Ils s'attachent peu à l'Anatomie, quoiqu'ils aient quelques livres sur cette matiere. Comme il ne leur est pas permis de voir le visage des femmes qu'ils visitent, ils s'accoutument à juger des maladies par l'observation du pouls, ou par l'inspection des urines. Dans les fievres ils font un grand usage des

Méthode des Médecins Persans.

émulsions & des autres breuvages rafraîchissans, dont ils font prendre jusqu'à quatre & cinq pintes dans une matinée. Dans la convalescence ils administrent des cordiaux: La rhubarbe, le séné, & la casse, sont des drogues dont ils se servent peu. Leurs plus puissans remédes sont le bezoard & la décoction du bois d'esquine. Ils font infuser au feu jusqu'à deux livres de cette derniere drogue, pour en faire une potion de plusieurs jours. C'est un breuvage accrédité dans tout l'Orient, par les salutaires effets qu'il produit. Ils guérissent la dyssenterie avec du lait aigre mêlé avec du riz, & les hémorroïdes avec de l'huile de naphte, dont ils frottent la partie malade. Ils emploient dans les coliques les ventouses & les mêches enflammées. Ce dernier reméde est aussi commun ici qu'au Japon, & il n'y a guère de personnes qui n'aient plusieurs brûlures aux bras, aux jambes, & aux reins. Dans les moindres indispositions on se fait frotter & fouler le corps. Le malade se couche à terre sur le dos. Un Médecin lui presse, pendant une heure ou deux, avec les mains & les pieds, le ventre, l'esto-

mach; & les autres membres, les frottant par intervalle avec de l'huile. Le riz cuit à l'eau eſt la ſeule nourriture qu'on accorde aux malades, & on ne leur permet de changer de vêtemens que lorſqu'ils ſont guéris.

Chirurgie. Ils s'abſtiennent par pudeur de l'uſage des lavemens. Ils ſe vantent de connoître, depuis pluſieurs ſiécles, la circulation du ſang; mais ils ſaignent peu. Leurs lancettes ſont beaucoup plus grandes que les nôtres. Ils ſerrent le bras avec une ligature de cuir, & ils bandent la playe avec un mouchoir, après avoir mis deſſus une compreſſe d'étoffe. Cette opération ſe fait par des Barbiers qui courent la ville, & qui ſaignent dans les rues toutes les perſonnes qui ont beſoin de ce remède. C'eſt à quoi ſe réduit toute la Chirurgie des Perſans, qui guériſſent les playes avec des topiques, ſans y appliquer le fer. Dans les contuſions & les fractures ils employent principalement la mumie, eſpèce de gomme qu'on recueille dans les montagnes de Caramanie.

La gravelle, la goutte, la pulmonie, le mal caduc & l'apoplexie ſont des maladies inconnues en Perſe. La peſte

ne se fait sentir que dans les contrées méridionales, où les chaleurs sont excessives. Les maux les plus communs sont les pleurésies & les dyssenteries, qu'ils appellent les *maux d'été*, parce qu'ils arrivent ordinairement dans cette saison. L'érésipèle, le pourpre, la colique & l'hydropisie font encore de grands ravages dans le pays. Les Persans sont aussi sujets à des fièvres intermittentes, qu'ils nomment les *maux d'automne*, parce qu'elles se font sentir dans l'arriere saison. La jaunisse & les vers aux jambes sont des maux qui regnent dans les contrées maritimes. Le premier est assez général sur les bords de la mer Caspienne, & l'autre sur le golfe Persique. Le mal vénérien est si commun dans toute la Perse, que *la moitié du monde*, dit Chardin, *en est infectée*. Il se gagne ici par contagion, comme la peste, soit en fréquentant les bains, soit en vivant familierement avec des personnes infectées de ce mal. Des enfans de sept ou huit ans ressentent les tristes effets de cette communication. Abbas II mourut à trente-huit ans du même mal; *chose très-surprenante*, remarque le même Auteur,

Maladies communes.

en un Roi de Perſe, qui a toujours ſon ſérail rempli des plus belles filles de ſon Royaume, qu'on lui envoie de toutes parts, avant qu'elles aient jamais vu d'hommes.

Ibid. Chap. IX.

Hiſtoire. Les Perſans Arabes n'ont preſque aucune notion de l'hiſtoire des autres peuples, & ne connoiſſent que très-imparfaitement celle de leur propre pays. Leurs Annales ne commencent à avoir quelque certitude que depuis la naiſſance du Mahométiſme. Tout ce qui précéde eſt rempli de contes romaneſques & d'impertinentes fictions. Une de leurs Chroniques, intitulée *Rouſet el ſapha*, c'eſt-à-dire, Journal des Saints, remonte au-delà d'Adam. On y trouve que le monde fut créé pluſieurs ſiécles avant ce Patriarche, qu'il fut d'abord habité par une race d'Eſprits & de Démons, & que ceux-ci s'étant révoltés contre Dieu, Adam & Eve furent mis à leur place, & fonderent le genre humain. Ceux de leurs Hiſtoriens qui ont puiſé dans les meilleures ſources, c'eſt-à-dire, dans les anciens livres des Guébres, ont inſéré dans leurs Annales quantité de fables, pour s'accommoder au goût frivole des Orientaux. *Mirkond*,

Ibid. Chap. XIII.

Emir Kauven, & *Ferdous* de *Tus*, ſont tombés dans ce défaut, & il eſt très-difficile aujourd'hui de diſſiper les nuages qu'ils ont répandus ſur l'Hiſtoire Perſane. Ferdous eſt l'auteur du *Chanamé*, ou de l'hiſtoire des Rois, ouvrage écrit en vers, & fort eſtimé des Orientaux. Il contient ſoixante-ſix mille vers, pour chacun deſquels Mahmoud Gaznévide donna, dit-on, à l'Auteur un gros d'or fin.

Poëſie.

La Poëſie a fait dans tous les tems les délices de la nation perſane. Dès les premiers ſiécles de la Monarchie, un des moyens dont on ſe ſervoit pour conſerver le ſouvenir des actions mémorables, étoit de compoſer ſur ce ſujet des chanſons, qu'on récitoit dans les aſſemblées publiques & dans les feſtins, ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans toute la Perſe. Les Philoſophes mettoient en vers leurs préceptes moraux, ſoit pour les rendre plus agréables, ſoit afin que le peuple pût les apprendre plus facilement. Les Perſans & les Arabes vivoient alors à la campagne, s'occupant à élever de nombreux troupeaux, qui faiſoient toute la richeſſe des premiers hommes. Dans les loiſirs que leur procu-

Ibid. Chap. XIV.

roit cette vie tranquille, ils s'amuſoient à faire des vers. De-là l'origine du Poëme paſtoral, que les Grecs ſemblent avoir emprunté des Orientaux.

La Poëſie Perſane s'exerce principalement aujourd'hui ſur des ſujets d'Hiſtoire, de Morale, & de galanterie. Les piéces de ce dernier genre
Le Kaſel. s'appellent *Kaſel*, & ſont ordinairement fort licentieuſes. Elle doivent avoir plus de douze vers, & en con-
Le Kéſidé. tenir moins de trente. Le *Kéſidé*, poëme hiſtorique conſacré à la louange des hommes illuſtres, peut contenir juſqu'à deux cents vers. On y entremêle quelques contes. Les Perſans n'aiment point les piéces de longue haleine. Leurs Poëmes les plus étendus n'ont communément que quatre-vingts ou cent vers. Le Chanamé en contient à la vérité ſoixante-ſix mille; mais c'eſt un ouvrage qui embraſſe un grand nombre de matieres variées, & qui eſt coupé en une infinité de chapitres. Ces grands Poëmes s'appellent
Le Divan. *Divan*.

Les Orientaux font ſouvent entrer la poëſie dans des ouvrages de proſe, & empruntent même ſon langage dans

la converſation, pour donner plus de poids à leurs paroles. Ils ont des vers rimés, ſemblables à ceux de nos langues modernes, & des vers cadencés dont la meſure eſt marquée, comme dans les vers grecs & latins, par une certaine combinaiſon de *longues* & de *breves*. Chardin aſſure que les uns & les autres ont une modulation très-agréable, & que leur harmonie eſt ſenſible même aux perſonnes qui n'entendent pas la langue perſane. Il ajoute que la Poëſie de ces Orientaux eſt ſi ſupérieure à la nôtre, ſoit par la ſublimité des images, ſoit par la pompe des expreſſions, que les vers de nos meilleurs Poëtes ne ſont en comparaiſon qu'une proſe froide & inſipide. Mais malheureuſement les exemples qu'il cite ne répondent nullement à la haute idée qu'il prétend nous donner des Ecrivains Perſans (1). C'eſt dans l'Auteur même qu'il faut lire ces morceaux, qui ſont trop longs pour être rapportés ici. Afez & Sahdi ſont les Poëtes les plus eſtimés en Perſe. Notre Voyageur aſſure qu'on ne permet point aux Dames de s'appliquer

Deux eſpéces de vers.

(1) Herbelot, pag. 375, dit que *leurs vers ſont fort médiocres, & plutôt mauvais que bons.*

il répondit : *Je l'ai appriſe des aveugles, qui ne ſont jamais un pas ſans ſonder le terrein avec leur bâton.*

Dix Derviches dormiront tranquillement ſur un tapis, & deux Rois ne ſçauroient vivre en paix dans un quart du monde.

Le bien mal acquis conſume celui qu'on a acquis juſtement.

Ce qu'on a de trop doit être retranché de la maſſe, comme un bien ſuperflu. L'aumône eſt le ſel des richeſſes : ſans ce préſervatif elles ſe corrompent.

Qui brûle en plein midi des eſſences précieuſes, manquera bientôt d'huile commune pour brûler pendant la nuit.

Le don d'un homme généreux eſt un véritable don : le préſent d'un homme intéreſſé eſt une demande.

Trois choſes ne ſe connoiſſent qu'en trois occaſions : la valeur dans le combat, la ſageſſe dans la colere, & l'amitié dans le beſoin.

La patience eſt un arbre dont la racine eſt amere, & dont les fruits ſont très-doux.

Tu es homme, & tu manquerois de patience !

L'Eſpérance eſt une excellente compagne de voyage. Si elle ne conduit pas infailliblement au terme promis, du moins elle n'abandonne jamais, & elle donne toujours de bonnes paroles.

Quand on vous dira qu'une montagne a été tranſportée d'un lieu à l'autre, croyez-le ſi vous voulez; mais ſi l'on vous dit qu'un homme a changé de naturel, n'en croyez rien. Le naturel de l'homme reſſemble à ſa phyſionomie; l'un & l'autre ſont toujours à peu-près les mêmes.

La mer offre des richeſſes ſans nombre; mais la ſûreté eſt ſur le rivage.

Si le Roi cueille une pomme dans le jardin d'un particulier, les courtiſans arracheront l'arbre juſqu'à la racine.

Le cœur du pere eſt ſur ſon fils; le cœur du fils eſt ſur une pierre.

Malheur au navire qui s'expoſe à ſortir du port ſans payer les droits de la douane; & malheur à l homme qui ſort de cette vie ſans avoir éprouvé aucune affliction.

CHAPITRE IX.

Arts Libéraux.

Muſique. LA Muſique eſt un art fort ancien chez les Perſans. Ils l'appellent *Mouſiki*, nom emprunté des Grecs. Leur gamme comprend neuf tons, & ils ont pour la voix & pour les inſtrumens des tablatures particulieres, qui renferment un grand nombre de figures. Cette multiplicité de ſignes fait ſoupçonner avec raiſon, que leurs méthodes ſont fort embrouillées. Leurs notes ſont déſignées par des noms de villes, ou de quelques parties du corps humain, & des autres choſes les plus communes. Celles qui ont des noms de villes ſont au nombre de quarante-huit.

' *Ibid.* Chap. VII. & T. II. pag. 247 & ſuiv.

Leurs chants ſont vifs & animés, mais à une ſeule partie. On les accompagne ordinairement avec le luth & le violon, qui ne font que répéter les airs que chante la voix. Les Opéra Perſans ſont mêlés de chants & de danſes, & partagés en trois actes. Une intrigue amoureuſe en eſt ordinaire-

Opéra Perſans.

ment le ſujet. Les plus jeunes Actrices ouvrent la ſçène, & chantent tour à tour divers récits, qui contiennent une peinture touchante des plaiſirs & des peines de l'amour. Cette deſcription remplit le premier acte. Au ſecond, toute la troupe ſe partage en deux chœurs, dont l'un repréſente les pourſuites d'un Amant paſſionné, & l'autre les refus d'une fiere maîtreſſe. Ces diſputes s'appaiſent au troiſiéme acte, qui ſe termine par l'accord des Amans. Les chants, qui, ſuivant Herbert, approchent aſſez de nos airs françois, ſont accompagnés de danſes, tantôt enjouées, tantôt graves & ſérieuſes. Les paſſions y ſont exprimées avec beaucoup de force, mais ſouvent avec des geſtes & des poſtures infâmes. Ces repréſentations obſcènes ne ſcandaliſent point les Perſans, qui ne mettent point la continence au rang des vertus, & qui la croient même défendue par la Loi de Mahomet.

Ces ſpectacles ſe repréſentent dans les places publiques & dans les maiſons particulieres. Il y a dans toutes les villes des troupes de Baladins, qui ſe tranſportent dans les lieux où ils

ſont appellés. C'eſt un divertiſſement qui accompagne toujours les grands feſtins, les mariages, les réceptions d'Ambaſſadeurs, & toutes les fêtes d'appareil. La danſe n'eſt exercée en Perſe que par les femmes, & ce ſont ordinairement les hommes qui jouent des inſtrumens. Il y a dans les deux ſexes des perſonnes qui exécutent la partie du chant; mais les hommes excellent beaucoup plus dans cet art que les femmes. Les danſeuſes ſont d'une agilité incomparable, & mêlent dans leurs danſes quantité de ſauts & de tours de force. Ces Baladines ſont les plus fameuſes courtiſannes du pays. Elles ſont partagées en pluſieurs troupes, qui ont chacune une ſupérieure, chargée du ſoin de les aſſembler, de les conduire dans les maiſons où on les appelle, d'appaiſer les diſputes qui naiſſent entre elles, & de châtier les coupables, ſoit en leur faiſant ſubir la peine du fouet, ſoit en les expulſant de la troupe. Le prix ordinaire pour chaque danſeuſe eſt de deux piſtoles; & c'eſt à la ſupérieure qu'on remet l'argent. La Muſique & la Danſe ſont ici des arts honteux, dont on abandonne

la profession aux bateleurs. Les honnêtes gens croiroient se déshonorer en les exerçant.

Leurs instrumens de musique sont de plusieurs especes. Ils ont des timbales & des tambourins de cuivre aussi grands que les nôtres ; d'autres timbales beaucoup plus grosses, semblables à nos plus grands muids ; des trompes de cuivre de la longueur de sept ou huit pieds, étroites par le haut, larges par le bas, rendant un bruit sourd qu'on entend de fort loin. Ils ont aussi des cors de chasse, des clairons, des hautbois, des flûtes, des flageolets & des fifres, & quelques instrumens à corde, comme des harpes, des épinettes, des guitares, des violons grands & petits, des luths, &c. Leurs cordes d'instrumens sont de soye, ou de fil de métal. Les Cymbales, dont ils se servent principalement dans les danses, sont deux bassins de laiton, en forme de timbres, qu'on frappe l'un contre l'autre, les tenant élevés au-dessus de la tête, & les remuant en tout sens. Un instrument assez agréable est une espece de carillon, composé de petits vases d'airain ou de porcelaine, de diverse gran- Instrumens.

deur, qu'on touche légerement avec deux petits bâtons.

Sculpture & Peinture.

La Sculpture & la Peinture ſont des Arts très-négligés en Perſe. Le premier eſt en quelque ſorte proſcrit par la Réligion, qui défend de faire en boſſe aucune repréſentation humaine. Quant à la Peinture, les Perſans n'ayant aucune connoiſſance de la perſpective ni du deſſein, ne forment que des figures eſtropiées, & n'ont d'ailleurs aucun égard à la juſte diſtribution des jours & des ombres. Ils peignent ordinairement les viſages de profil, parce que ce travail eſt plus aiſé, & ils les font aſſez reſſemblans. Leurs nudités ſont ſans goût, & la plûpart du tems, d'une obſcénité choquante. Ils excellent dans la peinture en émail, dans celle des fleurs & dans la moreſque, eſpece de moſaïque, dont nous devons l'invention aux Arabes. Les couleurs qu'ils emploient ſont d'une vivacité admirable, & conſervent beaucoup plus long-tems leur luſtre que les nôtres, ce qu'il faut attribuer à la ſéchereſſe & à la ſérénité de leur climat.

Chardin, T. V. Chap. XVI.

Architecture.

Leur Architecture a moins pour objet la magnificence que la commo-

dité des logemens. Dans les conſtructions ordinaires ils emploient rarement la pierre & le bois. Leurs matériaux ſont des briques cuites au feu, ou ſéchées au ſoleil. Les briques de ce dernier genre ſont de terre commune, qu'on foule avec les pieds, & dans laquelle on mêle de la paille hachée, pour lui donner plus de conſiſtance. On la trempe enſuite dans une cuve d'eau, remplie de paille encore plus menue que l'autre, & on la jette dans des moules de bois, longs de huit pouces, larges de ſix, ſur deux & demi d'épaiſſeur. On en tire auſſi-tôt les briques, & on les laiſſe ſécher ſéparément, ce qui eſt fait en moins de trois heures. Ces briques ne coutent que huit à neuf ſous le cent. Celles qui ſe cuiſent au feu ſont compoſées de deux parties de terre, & d'une de cendres. On pétrit le tout enſemble dans des moules de bois, un peu plus grands qu'eles autres. On expoſe ces briques au ſoleil pendant pluſieurs jours, & on les met enſuite dans un grand four, où elles ſont arrangées de telle maniere qu'elles ne ſe touchent point. L'intervalle qui les ſépare eſt rempli de plâtre. On les laiſſe cuire ainſi pen-

Matériaux.

Idem. Tome IV. Chapitre XVII.

dans trois jours. Les briques de cette espece sont rouges & dures, & coutent pour l'ordinaire un écu le cent.

Leur plâtre n'est pas si fin ni si blanc que le nôtre. Ils ont une espece de chaux qu'ils tirent en petits morceaux de certaines carrieres, & qui se dissoud dans l'eau très-promptement. On s'en sert avec succès pour blanchir les murs intérieurs & les plafonds. D'autres emploient une matiere plus commune, appellée *Zerd guil*, c'est-à-dire, terre jaune, du nom de sa couleur.

Forme des maisons.

Le dehors n'est enduit que de simple mortier, ce qui donne aux maisons persanes un air assez triste ; mais les dedans ont l'aspect fort riant. La façade est simple & sans ornemens extérieurs. Dans la plûpart des maisons, à cinq ou six pieds de la principale entrée, il y a un mur intérieur, de la hauteur & de la largeur de la porte, qui empêche les passans de porter leurs regards dans la premiere cour.

Ces édifices n'ont communément que le rez-de-chaussée, & ceux qui ont un étage ont le bas moins exhaussé. On en voit quelques-uns qui sont bâtis

bâtis ſous terre, ce qui n'eſt ſujet à aucun inconvénient dans un pays où l'air eſt toujours fort ſec. Les Perſans ne ſont pas moins ſurpris que les Chinois, lorſqu'ils entendent parler de nos maiſons à double & triple étage, & trouvent avec raiſon que leur maniere de bâtir eſt beaucoup plus ſenſée que la nôtre.

Dans les endroits où le ſol eſt naturellement dur & argilleux, comme à Iſpahan, on bâtit deſſus, ſans faire aucunes fondations, ſur-tout ſi c'eſt une terre neuve, qui n'a jamais été remuée. Si le terrein a été fouillé, on y fait une tranchée d'environ cinq pieds de profondeur, qu'on remplit de briques communes, en mettant une couche de plâtre entre chaque lit de briques. C'eſt ſur ces fondemens qu'on éléve les murs, qui ſe conſtruiſent avec les mêmes matériaux, en obſervant deux choſes, la premiere, de laiſſer ſécher chaque couche de brique ou de plâtre avant d'en mettre une nouvelle; la ſeconde, de donner au mur moins d'épaiſſeur à proportion qu'il s'éloigne des fondemens. En général, les murailles de toutes les maiſons ſont fort élevées, & celles

des palais surpassent en hauteur les murs de nos Monasteres les mieux fermés.

Le comble de l'édifice est presque toujours vouté. On assure que les Architectes Persans excellent dans ce genre d'ouvrage, & qu'il n'y a point de pays où l'on fasse des voutes si élégantes & si hardies. Dans la construction des petits dômes ils n'ont point recours à l'usage des ceintres. Leurs voûtes sont basses & plattes, & le dessus forme une terrasse, qu'on trouve le moyen d'unir en remplissant l'espace que laissent les coupoles. Ces terrasses, qui servent à prendre le frais, sont ordinairement pavées de briques, & revêtues d'un parapet de trois pieds de haut. Les planchers sont de briques, de plâtre, & plus communément de terre.

Les belles maisons sont ordinairement élevées de trois ou quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & consistent en quatre petits corps de logis exposés aux quatre vents. Un parapet, large de sept ou huit pieds, regne autour de l'édifice. L'intérieur offre un grand salon, qui est au milieu, & quatre autres sales disposées au centre des quatre corps de logis,

outre plusieurs chambres basses & quelques cabinets qui occupent les angles. Les salles sont ouvertes du côté de la cour, & forment de vastes portiques. Elles ne sont séparées du grand salon que par des volets ou des fenêtres qui se levent, & qui occupent toute sa hauteur jusqu'à la naissance de la voute. La voute commence d'ordinaire à la moitié de la hauteur de l'édifice. Les chambres & les cabinets sont fermés par des murs sans fenêtres, & le jour n'y entre que par des portes à battans brisés, qui se plient l'un sur l'autre. Un grand mur, haut quelquefois de trente ou quarante pieds, sert de clôture à ces bâtimens, ainsi qu'aux cours & aux jardins qui les accompagnent. Tout le reste est d'une architecture légere, & porte sur des colonnes, qui soutiennent les combles. Les chambres seules & les cabinets sont environnés de murs de brique.

La plûpart des combles sont faits en dômes. Il y en a qu'on forme de l'assemblage de plusieurs pieces de menuiserie & de charpenterie, divisées par compartimens de mosaïque, & jointes avec beaucoup d'art. On les

fait au bas du lieu où ils doivent être placés, & quand ils ſont achevés on les éléve dans leur entier avec des machines, pour les mettre ſur les colonnes qui doivent les ſoutenir. Chardin aſſure avoir vu lever de cette maniere des dômes qui avoient quatre-vingts pieds de diametre.

Ces maiſons ouvertes de toutes parts ont un grand air de gayeté. On pratique dans les chambres, & quelquefois dans les ſalons, de petites cheminées dont l'ouverture, faite en demi-cercle, eſt fort baſſe & fort étroite. Dans les maiſons ordinaires on ſe contente de creuſer au milieu du plancher un fourneau rond, dont la profondeur eſt de quinze ou vingt pouces, & le circuit de ſept ou huit pieds. On le couvre d'une table qui s'éleve d'un pied au-deſſus de la foſſe, & qui la déborde de quelques pouces. On étend deſſus une ou deux couvertures, & quand le fourneau eſt allumé, chacun ſe range autour de la table, & tire ſur ſoi le tapis juſqu'à la ceinture. On eſt là fort chaudement dans les plus grands froids, & c'eſt dans ce lieu qu'on prend ſes repas & qu'on couche pendant l'hiver.

Les fenêtres des maisons communes ne consistent que dans un treillis de bois semblable à nos jalousies. Chez les Grands ce sont des toiles cirées, transparentes, & fort bien peintes, ou des vitrages de carreaux épais & ondés, de diverse couleur, qui représentent des oiseaux, des fleurs, des vases, &c. Les murs des appartemens sont blanchis avec un mélange de chaux & de talc pilé, qui leur donne un grand lustre. On y ajoute quelquefois des ornemens de sculpture, taillés dans le plâtre avec le ciseau, & qu'on couvre ensuite d'or & d'azur. Ces mosaïques ont beaucoup d'éclat. Des carreaux de porcelaine, incrustés dans les murs, font aussi l'ornement de plusieurs chambres.

On a coutume de ménager dans les murs, qui sont ordinairement fort épais, des niches d'un pied de profondeur, qui servent d'armoires. Il n'entre aucuns ferremens dans les maisons persanes. Les serrures même des portes sont de bois, & leur construction est assez particuliere. Elles ont la forme d'une petite herse, qui entre à demi dans la gâche. La clef est un cylindre de bois, garni de pointes, qui

ſervent à lever la herſe. Dans les campagnes on trouve, en pluſieurs endroits, des portes de pierre, qui roulent ſur des pivots comme des portes de bois.

Baſſins Perſans. Dans toutes les maiſons, ſans en excepter les plus ſimples, il y a des baſſins d'eau, dont la conſtruction eſt fort ſolide. On les a fait avec des briques, qu'on enduit d'un ciment noir nommé *Ahacſia*, qui, avec le tems, devient plus dur que le marbre. Il eſt compoſé de chaux vive & de cendres très-fines, à quoi on ajoute une eſpéce de duvet appellé *Loui*, qui croît ſur la cime de certains roſeaux. D'autres y joignent encore de la bourre fine & des poils menus de chevreau. Ce mortier reſiſte parfaitement au feu & à l'eau; mais la gélée le fend & le détache. On prévient cet accident en mettant les baſſins à ſec pendant l'hiver, en les rempliſſant de feuilles, & en les couvrant avec des nattes.

Coutume remarquable. La coutume parmi les Grands, ſoit dans l'Inde, ſoit à la Chine & au Japon, eſt d'avoir dans ces baſſins quelques poiſſons rares, auxquels on paſſe de petits anneaux d'or ou d'argent. Les Perſans ont en partie adopté cet

uſage. Les baſſins de la plûpart des grandes Moſquées ſont remplis de petits poiſſons, dont pluſieurs portent de pareils anneaux. On les tient pour ſactés, & le préjugé commun eſt qu'on ne peut les toucher ſans commettre une profanation. J'ai parlé ailleurs de l'action brutale d'un Muſulman, qui, s'appercevant qu'un Arménien avoit oſé mettre la main ſur quelques-uns de ces poiſſons, lui donna un coup de poignard, & le tua ſur la place.

Les machines à vent, deſtinées à rafraîchir l'air des maiſons durant l'été, ſont d'une invention particuliere. Les Perſans les nomment *Bad-guir*. Ce ſont des tuyaux, de forme quarrée, qui s'élevent, comme ceux de nos cheminées, au-deſſus du toît, mais qui ſont beaucoup plus hauts & plus larges. Dès qu'il fait un peu de vent, ils le reçoivent & le conduiſent dans les appartemens, où ils entretiennent une grande fraîcheur. On les bouche pendant l'hiver, pour ſe garantir des impreſſions d'un air trop froid. Dans les provinces méridionales il n'y a point de maiſon conſidérable où l'on ne trouve un ou deux de ces tuyaux à vent. Machines à vent.

Pourquoi les Perſans veulent avoir une maiſon en propre.

La plûpart des Perſans veulent avoir une habitation en propre, qu'ils bâtiſſent eux-mêmes, & qu'ils ajuſtent ſuivant leur goût. Ils diſent à ce ſujet qu'il y a autant de différence entre ſe bâtir une maiſon ou en prendre une toute bâtie, qu'entre ſe faire faire un habit ou en acheter un tout fait. On bâtit ici à ſi peu de frais, qu'il y a peu de perſonnes qui ne puiſſent ſe procurer cette ſatisfaction. On tire de ſon propre fond la matiere des briques, que chacun peut fabriquer lui-même. Le plâtre, & la boiſerie des portes & des fenêtres, ſont la principale dépenſe. Ceux qui ont un domicile d'emprunt en payent chaque jour le loyer, ou au plus tard chaque ſemaine, la confiance n'allant pas plus loin dans un pays où la pauvreté des meubles ne ſçauroit répondre des crédits qu'on feroit à un locataire.

CHAPITRE X.

Métiers, Manufactures.

Les peuples de l'Asie sont en général moins actifs & moins industrieux que les Européens. Ils ne font cas des arts que relativement à leurs besoins, s'attachant au pur nécessaire, & négligeant tous les rafinemens. Ils sont peu capables d'invention, & n'ont d'ailleurs aucun empressement pour les nouvelles découvertes. L'Horlogerie est un art que les Persans & les Turcs négligent d'apprendre, quoique l'usage des montres soit assez commun chez ces deux peuples. Il en est de même de l'Imprimerie, qu'on a inutilement tenté d'établir à Constantinople & à Ispahan.

Indifférence des Orientaux pour la perfection des Arts.

Chardin *ubi supra.*

Malgré cette indifférence, qui est un grand obstacle à l'avancement des arts, les Persans ne laissent pas d'en cultiver quelques-uns avec succès. Ils excellent en toutes sortes de broderie, particulierement dans celle d'or & d'argent sur le cuir, sur le drap, & sur toutes especes d'étoffes.

Broderie.

Manufactures de porcelaine.

Leurs Manufactures de porcelaine ne ſon guère moins eſtimable que celles de la Chine. Il y en a dans toute la Perſe ; mais les plus renommées ſont celles de Chiraz, de Metched, d'Yezd, de Kirman, & d'un bourg de Caramanie nommé *Zorende*. La matiere de cette porcelaine eſt du verre, & de petits cailloux de riviere broyés fort menu, avec le mêlange d'un peu de terre. Elle eſt fine, tranſparente, émaillée par dedans & par dehors, & d'un éclat très-vif. Il faut être connoiſſeur pour la diſtinguer de celle de la Chine. On aſſure que les Hollandois en font beaucoup paſſer en Europe, & la vendent ſur le pied de porcelaine chinoiſe. Dans les commencemens de leur commerce dans cet Empire, un des députés de leur Compagnie Orientale crut faire un préſent conſidérable au Sofi en lui offrant, parmi pluſieurs autres choſes de prix, cinquante-ſix pieces d'ancienne porcelaine de la Chine. Le Roi les reçut avec dédain, & plaiſanta ſur la ſimplicité de cet Envoyé. C'eſt dans les carreaux d'émail, figurés en moſaïque, que les ouvriers de Perſe réuſſiſſent principalement. On ne peut

rien voir de plus éclattant ni de plus fini. Une qualité très-particuliere à la porcelaine perſane, eſt de réſiſter au feu. Elle eſt d'ailleurs ſi dure qu'on en fait des mortiers à broyer des drogues, & des moules de balles de plomb.

Tireurs & fileurs d'or.

Ils entendent auſſi parfaitement l'art de tirer & de filer l'or. Leurs filieres ſont ſemblables aux nôtres. Le fil d'or de Perſe eſt le meilleur & le plus beau qu'on puiſſe voir.

Préparation des cuirs.

Ils ont porté à la même perfection le ſecret de préparer les cuirs. Leur chagrin eſt ſi eſtimé, qu'il ſe tranſporte en Tartarie, aux Indes, & juſqu'en Turquie. Ils le font avec de la peau d'âne, en prenant celle de la croupe. Pour le grainer, ils ſe ſervent d'une ſemence nommée *Tochm Casbini*, ou graine de Casbin, qu'ils preſſent ſur cette peau. C'eſt une graine noire, fort dure, & un peu plus groſſe que la graine de moutarde, qu'on employe ailleurs pour le même uſage. Ils appellent ces peaux ainſi préparées *ſagri*, d'où nous avons peut-être formé le nom de *chagrin*. Les gros cuirs s'apprêtent avec de la chaux. On ſe ſert de ſel & de noix de galle au lieu

de tan, dont l'uſage eſt inconnu aux Perſans.

Ils tournent avec aſſez d'adreſſe le bois & les métaux, quoique leur habileté en ce genre ne ſoit nullement comparable à celle de nos artiſtes. Comme leur vaiſſelle de table, & la plûpart de leurs uſtenſiles de cuiſine ſont communément de cuivre, ils réuſſiſſent particulierement à travailler ce métal, ſoit avec le marteau, ſoit avec le tour. Ils n'employent ordinairement que le cuivre rouge, & ils le blanchiſſent très-proprement par dedans & par dehors avec de l'étain. Cette étamure a preſque la blancheur & la fineſſe de l'argent. On l'applique en Perſe & dans tout l'Orient ſans être obligé de gratter le cuivre, & d'affoiblir la piece qu'on étame. Cette méthode eſt fort ſimple; mais il ſera toujours difficile de la faire pratiquer par nos ouvriers, parce qu'elle ne tourne pas à leur profit (1). Voici ce que

Travail des métaux.

(1) Un Artiſte étranger, nommé *Flamand*, entreprit, il y a environ quinze ans, d'introduire à Paris cette maniere d'étamer. Il fut traverſé, perſécuté, & *peut-être* enſuite gagné par ſes confreres. On ne parle plus aujourd'hui de ſon ſecret, qui eſt ſans doute le même que celui des Orientaux.

ſont les Perſans & les Turcs. Ils jettent d'abord dans une chaudiere la vaiſſelle qu'ils veulent étamer, & la font bouillir dans de l'eau de ſoude. Enſuite ils la frottent avec du ſable, & lorqu'elle eſt bien écurée ils l'étendent ſur un feu clair, le côté creux tourné vers le foyer. Quand elle commence à rougir, l'ouvrier la retire, & la frotte avec une mêche de coton, impregnée de ſel ammoniac bien purifié. Après cela il appuye un lingot d'étain ſur la piece, & à meſure qu'il fond, il l'étend avec la mêche. Quand elle eſt entierement étamée, il la jette dans l'eau froide, d'où elle ſort auſſi blanche que ſi elle étoit argentée. Les Perſans trouvent le cuivre dans leur propre pays; mais ils ſont obligés de tirer l'étain des Indes.

Ils ont d'excellens ouvriers pour toute ſortes d'armes, principalement pour les arcs & les épées. Les arcs de Perſe ſont les plus beaux de l'Orient. Leur matiere eſt le bois & la corne, appliqués l'un ſur l'autre, & couverts de nerfs, & d'une écorce d'arbre très-unie. On les peint très-proprement, & on met par-deſſus pluſieurs couches de laque, ce qui leur donne un

luſtre admirable. La corde eſt de ſoye torſe, de la groſſeur d'une plume d'oye. Le carquois eſt d'un beau cuir, brodé de fils d'or, d'argent, ou de ſoye unie. L'acier dont ils compoſent leurs meilleurs ſabres ſe tire de l'Inde, celui de Perſe étant naturellement aigre & fort caſſant. Ils forgent leurs lames à froid, & les trempent dans le vinaigre & le vitriol, dont les parties corroſives pénétrent l'acier, & y forment ces veines qui ſe trouvent dans la plûpart des ſabres d'Orient. Les canons de leurs armes à feu ſont damaſquinés de la même maniere. On les fait d'une épaiſſeur égale dans toute leur longueur, ce qui les rend fort peſans; mais ils ne ſont point ſujets à crever, & la direction de la balle en eſt beaucoup plus juſte. Leurs mouſquets different beaucoup des nôtres à pluſieurs autres égards (1).

Autres Arts. Les Perſans ne connoiſſent l'uſage des miroirs de verre que depuis le commerce qu'ils ont avec les Européens, & n'ont point encore appris à en fabriquer de cette matiere. Ceux qu'ils font ſont d'acier poli. Leur for-

(1) Voyez la deſcription qu'en fait Chardin, Tome IV, p. 250, Edit. d'Amſterdam de 1711.

me ordinaire eſt ronde & convexe. Ils en ont auſſi de concave, ſemblables à nos miroirs ardens. Les miroirs commun ont cinq ou ſix pouces de diamètre, avec un manche de bois.

Ils compoſent les feux d'artifice avec autant & plus d'intelligence que nos meilleurs ouvriers. L'art de tailler & de graver les pierres fines ne leur eſt pas inconnu. Ils font l'un & l'autre avec la roue & l'archet. Ils gravent paſſablement, & preſque toujours en relief. Ils montent les diamans avec aſſez de goût; mais ils ne ſçavent point émailler les métaux. Ce qu'ils font de mieux c'eſt le filigrame.

Ils ont le ſecret de faire le verre; mais ils ne produiſent rien de fort parfait en ce genre. En général, leur verre eſt grisâtre & rempli de pailles. Leurs teintures ſont renommées dans tout l'Orient, & ſurpaſſent infiniment les nôtres, ce qu'il faut moins attribuer à l'induſtrie des Perſans, qu'à la bonté de leurs couleurs, qui ont plus de corps & d'éclat que celles d'Europe. La plûpart des drogues dont ils ſe ſervent croiſſent dans la Perſe ou dans les contrées voiſines. On les employe dans leur fraîcheur, & d'ailleurs

la sécheresse du climat fait qu'elles conservent plus long-tems leur force. Celles que la Perse produit sont le *Bol*, terre jaunâtre, qu'on trouve principalement en Arménie ; le *Rounat*, le *Lapis lazuli* ; outre quantité d'herbes, de racines, de gommes, d'écorces d'arbres & de fruits, dont les teinturiers expriment les sucs. Ils tirent des Indes le bois de japan & l'indigo : les Portugais leur portent le bois de Brésil.

Papier Persan. Leur papier est moins ferme que le nôtre, parce qu'ils le composent de chifons de soye & de coton, qui n'ont pas la consistance de nos toiles de chanvre. Ils le blanchissent avec du savon, & l'unissent avec des polissoires de verre, qui le rendent aussi doux que du satin. Ils en font de toutes les couleurs, & ils y peignent quelquefois de petites fleurs d'argent, qui ne nuisent point à l'écriture, tant elles sont minces & légeres. Toutes les lettres qu'on adresse à des personnes distinguées doivent être écrites sur du papier argenté. Ils se servent aussi du papier d'Europe, mais après l'avoir uni & préparé à leur maniere. Ils préferent à tous les autres celui qu'ils ti-

rent de la petite Tartarie. Le papier eſt une choſe ſacrée chez les Perſans. Ils croyent qu'on ne peut le déchirer, le jetter à terre, & le ſalir, ſans commettre une eſpece de profanation. Ce reſpect eſt principalement fondé ſur ce que le nom de Dieu, ou celui de quelque Saint peuvent être écrits ſur le papier.

Le ſavon dont ils ſe ſervent pour le blanchiſſage des toiles eſt compoſé de graiſſe de bœuf ou de mouton, & de cendres d'herbes. Il eſt jaune, pâteux, & d'une odeur forte. On en frotte légerement le linge, qui ne ſe blanchit qu'à l'eau froide, & ſur l'herbe, en l'expoſant au ſoleil, & l'arroſant fréquemment pendant quelques heures, ce qui le rend auſſi blanc que la neige. Quelques particuliers font venir du ſavon de Syrie, particulierement d'Alep, où il eſt meilleur qu'en aucun autre endroit de l'Orient, à cauſe de l'excellence des cendres du pays, dont on ſe pourvoit dans toute l'Europe pour faire le meilleur ſavon. Ses principaux ingrédiens, après la cendre, ſont la chaux & l'huile d'olives. Savon.

Ils réuſſiſſent parfaitement dans tous les ouvrages d'oſier. On ne voit nulle Ouvrages d'oſier.

part de plus belles nattes que celles qui ſe font en Perſe. La principale manufacture eſt à *Siſtan*, dans le voiſinage du Tigre & de l'Euphrate. Les beaux joncs dont elles ſont tiſſues, croiſſent dans des marais que forment ces deux rivieres.

Fabriques d'étoffes. Ils fabriquent d'excellentes étoffes de ſoye, de laine, de poil de chevre & de chameau. La ſoye eſt très-abondante dans tout la Perſe, & ſa qualité eſt admirable. Les Perſans la préparent & la travaillent avec beaucoup d'induſtrie. Entre les étoffes de cette matiere, on diſtingue particulierement celles qu'ils nomment *Zerbaf*, ou tiſſus d'or. Ils en font de ſimples, & d'autres à deux faces, qui n'ont point d'envers. Le *Machmeli Zerbaf*, qui eſt un drap d'or fort épais, eſt le plus précieux. Tel de ces brocards vaut juſqu'à cinquante tomans la *gueze*, ou l'aune perſane, qui eſt d'un tiers plus courte que la nôtre. C'eſt environ onze cents écus l'aune de France. On ne fait nulle part des étoffes d'un ſi grand prix. Il y a cinq ou ſix hommes ſur le métier qui ſert à les fabriquer, & vingt-cinq ou trente navettes qui roulent enſemble. Ces riches

Ibid. Chap. XVIII.

brocards s'emploient en rideaux, en portieres & en carreaux. Les plus belles manufactures ſont celles d'Yezd, de Cachan & d'Iſpahan. Ces beaux tapis que nous tirons du Levant, & que nous croyons fabriqués en Turquie, viennent originairement de Perſe. On les fait dans la province de Kirman. Un art dans lequel ils réuſſiſſent encore parfaitement, c'eſt d'imprimer, avec de l'eau de gomme, l'or & l'argent ſur les étoffes, particulierement ſur les taffetas & les ſatins. Cette impreſſion eſt ſi belle, qu'on la prendroit pour de la broderie.

CHAPITRE XI.

Commerce, Monnoies, Poids & Meſures.

LE Commerce eſt une profeſſion ſi honorée en Perſe, que les grands Seigneurs & les Rois mêmes ne rougiſſent point de l'exercer. Les derniers Sofis avoient des facteurs & des magaſins dans les principales villes du Royaume, & faiſoient vendre publiquement leurs marchandiſes. La plûpart des ventes & des achats ſe font par l'entremiſe des courtiers. On les appelle *Delal*, c'eſt-à-dire, *parleurs*. La maniere dont ils concluent leurs marchés eſt remarquable. L'acheteur & le vendeur ſe tiennent par la main droite, qu'ils couvrent de leur manteau ou de leur mouchoir, & marchandent ainſi, par le ſeul mouvement des doigts, ſans ſe parler. Le bout du doigt vaut un, le doigt plié cinq, le doigt étendu dix, la main ouverte cent, & la main fermée mille.

Ibid. Chap. XIX.

Marchandiſes de la Perſe.

La principale marchandiſe de la Perſe eſt la ſoye. Sur la fin du dernier

siécle on en recueilloit chaque année vingt-deux mille bales, de deux cents soixante & seize livres chacune. Il y en a de quatre especes. Les Persans nomment la premiere *Schirvani*, parce qu'on la tire principalement du Schirvan, province voisine de la Mer Caspienne. C'est une soye grossiere, formée de fils les plus épais de la coque. Nous la connoissons en Europe sous les nom d'*Ardache* ou *Ardasse*. La soye de la seconde espece s'appelle *Karvari*. Elle est un peu moins grosse que la premiere. *Ket coda pesend* est le nom de la troisiéme, qui est encore d'une qualité supérieure. La quatriéme appellée *Charbaf*, est la meilleure de toutes. Il se fait un prodigieux débit de ces différentes soyes par la mer des Indes, par les caravanes qui vont dans l'Indostan, & par le canal de la Turquie & de la Moscovie.

Les autres marchandises que la Perse envoye au dehors sont le poil de chameau, le tabac, des fruits de toute espece, secs ou confits; des vins, des eaux distillées, des chevaux, de la porcelaine, de la plume, des cuirs, des nattes, des étoffes de poil de che-

vre & de laine, de la noix de gale, des gommes & des drogues de tout genre.

Marchands Européens.

Les Perſans ne ſont pas ſeuls ce grand commerce. Les Banians, les Juifs, les Arméniens, & les Marchands Européens en partagent le profit. Les Hollandois l'emportent ici, comme dans l'Inde, ſur tous les Négocians d'Europe. Leur Compagnie Orientale s'établit en Perſe en 1628. Elle trafiqua d'abord uniquement avec le Roi. Ses facteurs dépoſoient leur cargaiſon dans les magaſins du Prince, & recevoient en échange des ſoyes, des laines, des étoffes, & d'autres marchandiſes du pays. Ce commerce devint avec le tems peu avantageux pour les Hollandois, parce que d'un côté on baiſſa le prix de leurs denrées, & qu'on hauſſa de l'autre le tarif de celles du Roi. Ils envoyerent en 1652 une députation au Sofi, pour ſe plaindre de cette injuſtice. L'Ambaſſadeur conclut avec la cour d'Iſpahan un Traité, qui portoit que les Hollandois pourroient faire entrer tous les ans dans le royaume pour un million de marchandiſes, franches de tous droits; qu'il leur ſe-

Etabliſſement des Hollandois en Perſe.

toit libre de les tranſporter & de les vendre où ils voudroient ; que s'ils apportoient un cargaiſon plus forte, ils payeroient pour l'excédent les droits accoutumés, & qu'en récompenſe de la remiſe qu'on leur faiſoit, ils ſeroient obligés d'acheter tous les ans dans les magaſins du Roi ſix cents balles de ſoye crue, à raiſon de vingt-quatre tomans * la balle, ce qui étoit le double du prix courant de la ſoye dans toute la Perſe. Cette derniere condition a toujours paru très-onéreuſe aux Hollandois ; mais ils trouvent le moyen de ſe dédommager avec les particuliers des pertes qu'ils font avec le Roi. On les regarde ici, à juſte titre, comme les plus fins négocians du monde. Les Perſans ont coutume de dire qu'on peut commercer avantageuſement avec les autres Européens, mais qu'avec les Hollandois il n'y a qu'à perdre, parce qu'*ils trompent toute la terre, & qu'il eſt impoſſible de les tromper* (1).

* Environ onze cents livres de France.

Les Anglois s'établirent en Perſe vers l'an 1613, c'eſt-à-dire, dix ans avant les Hollandois. Ils furent d'abord reçus à *Bender-Abaſſi*, ville du

Commerce des Anglois.

(1) Chardin, Tome X, p. 34.

Golphe Perſique, ſituée à trois lieues de l'iſle d'Ormuz. Abbas premier, qui regnoit alors, rechercha leur amitié, & leur permit de trafiquer dans tous les ports de ſon royaume. Mais les Portugais, maîtres d'Ormuz & du commerce de l'Inde, traverſerent de tout leur pouvoir ces dangereux voiſins. Abbas, irrité depuis longtems contre les Vicerois de cette nation, qui traitoient avec la derniere dureté les Négocians de ſon Empire, ſe ligua en 1620 avec les Anglois, pour faire la conquête d'Ormuz. Le Traité portoit que les Anglois fourniroient les vaiſſeaux, & le Monarque Perſan les troupes; que les places conquiſes appartiendroient à la Perſe, & que le butin qu'on y trouveroit ſe partageroit également; que Bender-Abaſſi ſeroit déſormais l'entrepôt du commerce qui ſe feroit dans le Golfe Perſique que les Anglois y jouiroient non-ſeulement de toute franchiſe; mais de la moitié du profit des douanes à la charge d'entretenir dans le Golfe au moins deux vaiſſeaux de guerre, pour y protéger la navigation. La ville d'Ormuz fut priſe en 1623, & les Perſans y firent un prodigieux

digieux butin qu'ils partagerent fidélement avec les Anglois. Mais la clause qui concernoit le partage des douanes fut toujours mal observée. Sous le regne d'Abbas II, les Anglois touchoient à peine dix mille écus pour leur moitié, quoique le total du produit montât à sept ou huit cents mille livres. Leur commerce n'a jamais été fort considérable dans ce pays.

Tentatives infructueuses des François.

Les François firent vers le milieu du dernier siécle quelques tentatives pour se procurer aussi un établissement en Perse. Deux Députés de leur nation arriverent à Ispahan en 1666, & obtinrent pour les vaisseaux & les marchandises de leur nouvelle Compagnie Orientale les mêmes franchises qu'Abbas I avoit accordées aux Anglois & aux Hollandois; mais les Directeurs ne jugerent pas à propos de profiter de cette faveur, & n'envoyerent en Perse ni marchandises, ni vaisseaux. En 1673, M. *Gueston*, un des Agens du comptoir françois de Surat, entreprit de se rendre à la Cour du Sofi, pour y jouer le rôle d'Ambassadeur. Il s'embarqua pour Ormuz, où il arriva à la fin de Mars, & de-là il prit par terre la route d'Ispahan. Mais les

fatigues qu'il eſſuya dans ce voyage l'obligerent de s'arrêter à Schiraz, où il fut attaqué d'une maladie violente qui le conduiſit en peu de jours au tombeau. Un Capitaine de vaiſſeau, qui étoit du cortége de Gueſton, fut choiſi pour le remplacer. Il fit ſon entrée à Iſpahan le 18 de Juillet, & fut admis le 21 de Septembre à l'audience du Monarque, auquel il fit de magnifiques préſens. Mais cette ambaſſade, loin de produire aucun effet avantageux, ne fit que décréditer les François dans toute la Perſe, parce qu'il fût prouvé que leur Député étoit un aventurier, dont les Lettres de créance avoient été fabriquées par les Capucins d'Iſpahan (1).

Supercherie d'un marchandd'Hambourg.

Trente ans avant l'arrivée des premiers Envoyés de France, un Marchand d'Hambourg, nommé *Brucman*, ſe perſuada qu'on pourroit tranſporter en Europe par la voie de la Moſcovie, les ſoyes de Perſe, qu'on ne s'étoit procurées juſqu'alors que par la mer des Indes & la Méditerranée. Il intéreſſa dans ce projet le Duc d'Holſtein, le grand Duc de Moſcovie, & la Régence d'Hambourg.

(1) Chardin, Tom. III. p. 252.

Etant entré en Perſe par le paſſage de Derbent, avec une nombreuſe ſuite, il ſe rendit auprès du Sofi, auquel il propoſa une guerre contre le Turc; & d'autres projets vagues. Il dépenſa en peu de tems les ſommes conſidérables qu'on lui avoit remiſes pour les frais de cette Ambaſſade, dont ſes aſſociés ne tirerent aucune utilité. De retour en Allemagne, la Régence d'Hambourg lui fit trancher la tête.

Monnoies Perſanes.

Dans les premiers tems de la Monarchie Perſane l'or & l'argent avoient également cours dans le commerce. Un Prince, nommé Darius, fit frapper ces fameuſes pieces d'or, ſi connues dans toute l'Aſie, ſous le nom de *Dariques*. Elles étoient encore en uſage ſuous les Séleucides. Depuis pluſieurs ſiécles l'or n'a plus de cours en Perſe, on n'y fait que des monnoies d'argent, telles que le *Chayé*, qui vaut environ cinq ſous de France; le *Mahmoudi*, monnoye établie il y a cinq cents ans, par un Prince appellé *Mahmoud*: ſa valeur eſt de deux Chayés; l'*Abaſſi*, qui vaut quatre Chayés, ou vingt ſous de France, & qui doit ſon nom à *Abbas* I. Les Perſans ont auſſi des monnoies de cuivre, dont les plus

Chardin, Tome IV, Chap. XIX.

communes ſont de petites pieces, appellées *Kasbequi*, les unes de la valeur de ſix deniers, & les autres de trois.

Le long du Golfe Perſique, dans la province de *Lar*, il y a une monnoie particuliere appellée *Larins*. Ce ſont de petites pieces d'argent fin, qui valent deux chayés & demi, ou douze ſous ſix deniers de France. Elles ont la forme d'un anneau plié, & la groſſeur d'un tuyau de plume d'oye. Les Larins ont non-ſeulement cours dans cette province, mais dans l'Indoſtan, principalement vers Surat & les autres places maritimes. La monnoie de Perſe ne ſe fait qu'au marteau. L'empreinte des pieces d'argent eſt, d'un côté, le nom du Roi, du lieu & de l'année; de l'autre la confeſſion de foi perſane, en ces mots: *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet eſt ſon Prophete, Ali eſt ſon Lieutenant*, & autour de ces paroles les noms des douze Imans. Les pieces de cuivre ont ſur une face les armes de Perſe, c'eſt-à-dire, un Lion qui porte un ſoleil, & ſur l'autre le nom du lieu & de l'année.

Pour exprimer les grandes valeurs

la coutume eſt d'employer le terme *de Toman*, quoiqu'il n'y ait point en Perſe de monnoie particuliere qui porte ce nom. Le Toman vaut cinquante Abaſſis de Perſe, qui ſont, comme on l'a dit, cinquante livres de France. C'eſt un mot tartare, qui au ſens propre, ſignifie dix mille, & au figuré un corps de dix mille hommes, diviſion ordinaire des troupes chez les Princes Tartares, dont on reſpecte la puiſſance à proportion du nombre des Tomans qui reconnoiſſent leur domination. Les Perſans nomment en général l'argent *Dinar**, mot commun à preſque toutes les langues.

* Denier.

Le poids dont ils ſe ſervent dans le commerce s'appelle *Man*, ou *Batman*. On le diviſe en grand & petit. Le petit Man revient à cinq livres quatorze onces, poids de Paris. Le grand Man peſe le double. Les ſubdiviſions du Man ſont le *Rätel*, qui eſt la ſixiéme partie de ce poids; le *Derhem*, qui eſt la cinquantiéme partie du Man: c'eſt ce que nous appellons *Dragme*, autre terme que nous avons originairement emprunté des Arabes; le *Meſcal*, qui eſt la moitié du Derhem; le

Poids appellé Man.

Dung, qui eſt la ſixiéme partie du Meſcal, & le grain d'orge, qui eſt le quart du Dung, & qui, vraiſemblablement, a été la premiere meſure des hommes.

Autres meſures.

L'aune commune eſt de trente-cinq pouces; ils en ont une autre, qui eſt plus courte d'un tiers. Ils n'ont point de meſures de quantité, telles que le ſetier, le boiſſeau, &c. parce que tout ſe vend au poids, juſqu'aux liqueurs. L'arpent s'appelle *Girib* : il contient mille ſoixante-ſix aunes carrées. Le *Fars-ſeng*, ou la lieue perſane, que les Grecs ont appellé *Paraſanga*, eſt de ſix mille pas. Ce mot ſignifie proprement *pierre de Perſe*, parce qu'anciennement les lieues perſanes étoient marquées par des pierres, qu'on poſoit de diſtance en diſtance.

CHAPITRE XII.

Deſcription géographique de l'Empire Perſan.

ARTICLE PREMIER.

Idée générale de la Perſe.

Ses différens noms.

LA Perſe a porté différens noms, dont le plus ancien eſt celui d'*Elam*, par lequel elle eſt déſignée dans les Livres de Moïſe. Eſdras & Daniel l'appellent *Paras*, nom aſſez conforme à celui de *Pars* ou *Fars*, que les Orientaux ont toujours donné à la *Perſe* proprement dite, & que la principale de ſes provinces porte encore aujourd'hui. Les Grecs & les Latins en ont formé ceux de *Perſis* & de *Perſia*, qu'ils nous ont tranſmis. Les Arméniens la nomment *Shahiſtan*, ou pays du *Shah*, & les Arabes *Agemeſtaan*, & quelquefois *Arak-Agem*, c'eſt-à-dire, le pays & les villes des Barbares. Les Perſans l'appellent *Iran*, du nom d'un de leurs anciens Rois (1). Le Monarque de Perſe ſe

Hiſt. Univ. par une ſociété de gens de Lettres, Tome III, Chap. XI; Chardin, T. IV, Chapitre 1, 2, & 3. Dom Vaiſſette, ſur la Perſe.

(1) Voyez le Tome VI. de cette Hiſtoire, p. 163.

nomme *Pad-cha-tran*, & son premier Ministre *Iran-Medari* (1).

Ses limites & la situation.

Sous les derniers Rois de la seconde Dynastie cet Empire s'étendoit depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus, & depuis le Pont jusqu'à l'embouchure du Golfe Arabique; ce qui faisoit environ mille lieues du levant au couchant, & plus de six cents soixante du septentrion au midi. Ses limites présentes sont du côté du Nord, la mer Caspienne, le fleuve Oxus, & le mont Caucase; à l'Orient, le fleuve Indus & les terres du Mogol; au midi, le Golfe Persique & la mer des Indes; & à l'Occident, les Etats du Turc. Sa situation, suivant M. d'Anville, est entre 42 & 23 degrés 30 min. de latitude septentrionale, & entre 62 & 93 degrés de longitude. Ainsi son étendue du Sud au Nord est de trois cents soixante-dix lieues, & de six cents vingt du levant au couchant. La Perse, suivant la remarque d'un Voyageur, ne ressemble pas à ces petits Royaumes, dont une riviere, ou quelque colonne marque les frontieres. Elle a de tous côtés, dans l'espace de trois journées de chemin, des

(1) Pole de la Perse.

terreins vagues, qu'elle laisse sans habitans & sans culture. C'est une barriere qui défend l'Etat, & qui exclut d'ailleurs toute dispute concernant les limites.

Le climat de cet Empire est fort inégal. Cyrus le jeune disoit : *Le Royaume de mon pere est si grand que dans une de ses extrémités on meurt de froid, pendant qu'on éprouve dans l'autre des chaleurs insuportables.* Cela est encore vrai aujourd'hui, suivant le Voyageur que j'ai cité, quoique l'empire persan ait beaucoup moins d'étendue que du tems de Cyrus. L'hiver est très-rigoureux dans quelques provinces septentrionales, & le froid se fait sentir jusqu'à Schiraz, qui est au centre du Royaume. Dans les parties méridionales, sur-tout vers le Golfe Persique, les chaleurs, dans cette même saison, sont excessives. L'air est très-sec & très-pur dans toute la Perse, & il n'y a point de contrée sur la terre où l'on jouisse d'un plus beau ciel. Les pluies tombent très-rarement, & ne sont presque jamais accompagnées de nuages qui obscurcissent le soleil. Les nuits, d'ailleurs très-fraîches, ne laissent point de rosée sur les arbres ni Climat.

dans les prairies. Leur obscurité ne dérobe jamais tellement le jour, que les voyageurs ne puissent se conduire, & se reconnoître les uns les autres à la seule clarté des étoiles.

Saisons. Au centre de la Perse, & dans toutes les provinces qui s'éloignent du midi, l'hiver commence assez généralement au mois de Novembre, & regne avec violence jusqu'au mois de Mars. Les neiges tombent en abondance sur les montagnes, & en moindre quantité dans les plaines. On observe qu'il s'y engendre des vers blancs, de la grosseur du petit doigt. Ils s'agitent avec vivacité sur la superficie de la neige, & si on les écrase avec la main, on les trouve aussi froids que la glace. Depuis le mois de Mars jusqu'au commencement de Mai, des vents assez forts se font sentir sans interruption. Leur arrivée annonce le printems. L'été succéde, & dure quatre mois. Il est aussi temperé à Ispahan qu'à Paris, à cause des vents réguliers qui soufflent le matin, le soir, & toute la nuit. Dans cette saison les nuits sont d'environ dix heures, & les crépuscules de peu de durée. L'automne commence en Septembre, &

dure deux mois, avec les mêmes vents que ceux qui regnent au printems.

Dans les provinces éloignées du centre, l'air & les saisons offrent des variations très-remarquables. Le long des côtes du Golfe Persique & de la mer des Indes jusqu'à l'embouchure de l'Indus, les chaleurs de l'été sont excessives, & causent des maladies mortelles à ceux mêmes qui sont nés dans ces quartiers. Chacun abandonne alors les plaines, pour se retirer dans les montagnes, & il ne reste dans les villages que quelques soldats pour les garder. Le climat est encore plus mal-sain dans les endroits où l'humidité se joint à la chaleur, comme sur les bords de la mer Caspienne, particulierement dans le *Mézandran* & le *Ghilan*. Ces deux provinces sont les plus belles contrées de la nature pendant sept ou huit mois de l'année; mais dès que l'été arrive, l'air y devient pernicieux. On reconnoît au teint livide des habitans, ce qu'ils ont à souffrir de la malignité de ses influences. De trente mille familles qu'Abbas I transporta dans ces quartiers sur la fin du seiziéme siécle, il

n'en subsistoit pas, cent ans après, la soixantiéme partie.

Ce qu'on raconte des chaleurs qui se font sentir à Bender Abassi, & dans toute la longueur du Golfe Persique, est presque incroyable. On assure que la terre exhale des vapeurs brûlantes, qui obligent de se couvrir le visage, & de se fermer le nez & la bouche, pour ne point respirer cet air enflammé. Les campagnes sont arides & noires, comme si le feu les avoit brûlées. La plûpart des citernes sont à sec, & les eaux des sources sont aussi ameres que celle du golfe. L'air même qu'on respire est salé. La chaleur n'excite ici aucune transpiration. C'est un feu qui dessèche & qui dévore. Le seul moyen de se garantir de ses impressions, est de se retirer dans des lieux souterreins, & de se faire jetter de l'eau sur le corps.

Chardin, Tome IX. p. 222. Tavernier, Tome I. Liv. V. Le Brun, Tome II. p. 122.

Effets singuliers de la chaleur.

La Perse étant un pays fort sec, où il s'éleve de la terre peu de vapeurs humides, il y tonne très-rarement. Par la même raison on n'y voit presque jamais d'arc-en-ciel; mais on apperçoit, dans les nuits d'été, des sillons lumineux qui percent les nuages,

& qui semblent laisser après eux une trace de fumée. On voit tomber quelques grêles pendant le printems, & comme les moissons sont dès-lors fort avancées, ces orages font souvent beaucoup de dégât. Les tremblemens de terre sont très-rares, excepté dans le Mézandran, où ils se font principalement sentir au printems.

Les vents, quoiqu'assez forts dans les équinoxes, sont rarement orageux, & n'ont jamais la violence des ouragans. Mais dans le fort de l'été il s'éleve, au long du Golfe Persique, un vent pestilent, semblable à une exhalaison enflammée. Ses sifflemens font beaucoup de bruit, & il tue les gens qu'il frappe, sans produire aucune altération sensible sur leur corps ni sur leur visage. Mais dès qu'on les touche, leurs membres se détachent, & tombent en poussiere. Ce vent souffle avec violence pendant quinze ou vingt minutes, comme un tourbillon qui sort d'un nuage. Dès qu'il commence à se faire sentir, il faut se coucher à terre, & s'envelopper la tête, en retenant autant qu'il est possible sa respiration. Vents.

Il n'y a peut-être point de pays où Montagnes.

les montagnes ſoient plus hautes & en plus grand nombre que dans celui-ci. Le Taurus, que les Perſans appellent *Taur*, traverſe le Royaume dans ſa plus grande longueur. Cette chaîne ſi étendue ſe partage en une infinité de montagnes, dont les ſommets échappent à la vue, à cauſe de leur prodigieuſe élévation. Une des plus conſidérables eſt celle de *Damoan* ou *Damavend*, qui eſt ſituée dans l'Azerbijane. Son ſommet s'éleve en pyramide, & paſſe en hauteur, ſuivant Herbert, tout le reſte du mont Taurus. On découvre de cet endroit la mer Caſpienne, qui en eſt éloignée de plus de quarante lieues. Cette montagne eſt couverte de ſoufre & paroît enflammée pendant la nuit, comme le Véſuve. Ses exhalaiſons infectent tout le pays, & même une partie de la mer Caſpienne. Le ſoufre qu'elle produit eſt une des principales richeſſes de la province. On y voit pluſieurs bains chauds, qui attirent dans ce lieu quantité de malades. La plûpart des autres montagnes ne fourniſſent ni ſources, ni métaux, ni bois. Toute l'utilité qu'elles apportent, c'eſt de ſervir de rem-

Herbert, Liv. II. pag. 306.

parts du côté des frontieres, & de contribuer peut-être par la fraîcheur de leurs vallées à rendre le pays sain & habitable.

Les principales rivieres de la Perse sont l'*Oxus* & le *Jaxartes*, qui coulent du côté du Nord, & qui appartiennent plus proprement à la Tartarie; l'*Aras* ou l'*Erès*, qui est l'*Araxe* des Anciens, & qui prend sa source dans l'Arménie, au bas du mont *Ararat*: il dirige aussi sa course vers le Nord, & après avoir reçu dans son sein plusieurs rivieres, dont les plus considérables sont *Karasu*, *Senki*, *Kerni* & *Arpa*, il se perd dans la mer Caspienne; le *Kur*, qui est le *Kiros*, des Grecs, & le *Cyrus* des Latins: il traverse, comme l'Aras, la Géorgie, le Schirvan, & l'Azerbijane: son embouchure est dans la mer Caspienne, & sa source dans l'Arménie; le *Bendemir*, que les Anciens appelloient aussi *Araxe*, & que plusieurs Ecrivains ont confondu mal-à-propos avec l'Araxe d'Arménie: les Géographes Orientaux le font sortir du Khorasan: il traverse le Farsistan, & se précipite avec rapidité dans le Golfe Persique, à trente lieues d'Ormuz. Ce fleuve doit le nom mo-

Rivieres.

Olearius, Voyage de l'Ambassadeur d'Holstein, dans la Coll. d'Harris, Tome II. hardin, Tome IX. pag. 44. Salmon Etat de la Perse.

derne qu'il porte à *Adhaded-doulet*, Prince de la race des Bouïdes. Ce Sultan, qui régnoit dans la Perſide, au quatriéme ſiécle de l'Hégire, ayant fait conſtruire, à quelque diſtance de Schiraz, une fameuſe digue, qui fut nommée *Bend-Emir*, ou la digue du Prince, on commença dès-lors à donner le même nom au fleuve ſur lequel elle fût bâtie. Il porte auſſi pluſieurs autres noms, ſuivant les lieux qu'il parcourt, ce qui a induit en erreur pluſieurs Géographes. Le *Senderou*, ou *Zerderouſt*, eſt une autre riviere, qui coule à un quart de lieue d'Iſpahan. Son cours eſt du levant au couchant.

De tous les fleuves dont nous venons de parler il n'y a que l'Aras qui ſoit navigable. La plûpart ne portent pas loin leur cours, & au lieu de croître dans leur marche, comme nos rivieres d'Europe, ils diminuent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, à cauſe de la multitude des canaux qu'on en tire pour l'arroſement des terres. C'eſt un ancien uſage parmi les Perſans de détourner ainſi le cours des eaux, & il eſt fondé ſur la ſéchereſſe naturelle de leur pays. Les rivie-

Canaux.

res & les ſources y ſont ſi rares, qu'on voyage quelquefois pendant pluſieurs jours ſans rencontrer un ſeul ruiſſeau. Cette diſette leur a fait imaginer pluſieurs moyens induſtrieux pour répandre les eaux dans les quartiers où elles ſont moins communes. Outre celles des rivieres qu'ils détournent par des ſaignées, ils vont chercher des ſources ſur le penchant des montagnes, & les conduiſent à neuf ou dix lieues delà, par de voutes ſouterreines revêtues de briques. Ces aquéducs, qu'ils appellent *Kériſes*, ont communément dix ou douze pieds de profondeur, ſur deux ou trois de largeur. On y pratique, de diſtance en diſtance, des réſervoirs faits en forme de puits. Une perſonne digne de foi apprit à Chardin que dans la ſeule province de Khoraſan on comptoit autrefois quarante-deux mille Kériſes, & qu'il y en avoit quelques-unes dont les réſervoirs avoient trois cents cinquante toiſes de profondeur. Il falloit que le nombre des aquéducs de Médie ne fût guère moins conſidérable, puiſqu'on raconta au même voyageur que dans l'eſpace d'un demi-ſiécle on en avoit laiſſé détruire quatre cents; à

Chardin, Tom. IV. Ch. XVII. Tavernier, Tom. I. Liv. IV.

quoi Tavernier ajoute que dans le seul territoire de Tauris on avoit bouché plus de quatre-vingts Kérises en vingt-quatre ans.

Pourquoi la Perse est moins fertile & moins peuplée qu'autrefois.

On observe que depuis l'invasion des Arabes la culture des terres a été fort négligée dans l'Empire dont nous parlons ; & que c'est sans doute une des principales causes de la prodigieuse différence qui se rencontre, soit pour la population, soit pour la fertilité, entre la Perse ancienne & la Perse moderne. « Il n'y a rien, dit l'Ecrivain, que j'ai tant de fois cité, de plus éloigné de la vraisemblance, ni qui s'accorde moins, que ce qu'on dit qu'étoit autrefois la Perse, & ce qu'on voit qu'elle est aujourd'hui. J'ai fait cent fois réflexion sur un si étrange changement, en considérant d'un côté la stérilité présente de cet Empire, sa foiblesse & le nombre médiocre de ses habitans, & me rappellant de l'autre ce que les anciennes Histoires racontent de sa puissance, de sa fertilité, & de son grand peuple. Il m'est venu en pensée que cela venoit premierement de ce que les anciens habitans de la Perse étoient laborieux, actifs, industrieux ; au lieu que ses ha-

Chardin, Tome IX. p. 136.

bitans modernes ſont indolens, voluptueux, & contemplatifs; ſecondement, de ce que les premiers regardoient l'Agriculture comme un exercice commandé par la Religion, & très-agréable à Dieu, au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris du travail, & qui les jettent dans l'inaction : car ils diſent que la vie étant ſi courte & ſi incertaine, il faut ſe conduire dans ce monde comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver, ſans trop ſe ſoucier de ce qui peut y arriver ». Ajoutez à toutes ces cauſes les ravages des guerres, le tranſport des peuples, le deſpotiſme fier & cruel des Conquérans modernes, & l'eſprit deſtructeur de leur Religion.

Terroir.

Malgré les défauts du terroir de la Perſe, & de la conſtitution préſente de ſon gouvernement, on ne laiſſe pas d'y trouver une aſſez grande abondance de productions utiles. Le Khoraſan, le Mézendran, & d'autres provinces du Nord peuvent paſſer pour d'excellens pays. On voit dans le Farſiſtan, ſur-tout aux environs de Schiraz, de plaines très-fertiles, & entre les montagnes, qui couvrent tout le

pays, des vallées dont le sol est admirable. Presque par-tout ailleurs le terrein est pierreux & sablonneux, difficile à labourer, & d'une telle sécheresse, que s'il n'étoit continuellement arrosé, il ne produiroit pas même de l'herbe. Les pluyes du ciel sont si rares, qu'elles ne suffisent pas pour la production des grains & des fruits. L'hiver même il faut arroser les campagnes. On s'apperçoit ici sensiblement que l'abondance des neiges influe beaucoup sur la fécondité de la terre, & l'on examine curieusement à quelle hauteur elles tombent chaque année. A une lieue d'Ispahan, sur le sommet d'une montagne, il y a une pierre haute de trois pieds; & s'il arrive que la neige monte à ce degré d'élevation, le premier payſan qui en porte la nouvelle à la capitale reçoit pour son salaire une somme d'argent considérable.

Mers. Outre l'Océan Indien, qui baigne la Perse au Sud-Est, cet Empire est borné du côté du Nord par la mer Caspienne, & au midi par le Golfe Persique. La premiere de ces mers, que les anciens nommoient indifféremment mer Caspienne & mer d'Hyr-

canie, du nom des *Caſpiens* & des *Hyrcaniens*, qui habitoient ſes bords, eſt appellée aujourd'hui *Sova* par les Géorgiens, *Soof* par les peuples d'Arménie, *Kulſum* par les Perſans, & *Gudlenskoi* par les Ruſſiens. Les Géographes anciens n'ont connu que très-imparfaitement ſa poſition & ſon étendue. Ptolomée ſe trompe lorſqu'il dit que ſa plus grande longueur eſt d'Orient en Occident, & qu'elle a dans cette dimenſion vingt-trois degrés & demi d'étendue, c'eſt-à-dire, quatre cents ſoixante-dix lieues. Nous ſçavons par les obſervations modernes d'un très-habile homme *, envoyé par le Czar Pierre pour meſurer cette mer, que ſa principale grandeur eſt du Sud au Nord; qu'elle a dans cette poſition dix degrés, ou deux cents lieues de longueur, étant ſituée entre 37 & 48 degrés de latitude; qu'elle eſt ſi étroite d'Orient en Occident, qu'elle n'occupe que trois degrés, quarante-deux minutes dans ſa plus grande largeur; & la moitié moins dans quelques endroits. Selon ces obſervations elle a une figure fort différente de celle que Ptolomée &

Hiſt. Univ. *ubi ſup.* Ch. X. Herbert, p. 292.

* *M. Van Verden.*

d'autres anciens Géographes lui donnent.

Cette mer reçoit dans ſon ſein près de deux cents rivieres, dont la plus conſidérable eſt le Volga, qui peut paſſer pour une petite mer, puiſque dans ſes débordemens il couvre quelquefois vingt lieues de pays. Comme elle n'a aucune communication connue avec la mer Noire ni avec l'Océan Indien, & qu'elle n'eſt d'ailleurs ſujette à aucun débordement, ni au flux & au reflux, il eſt difficile d'expliquer ce que devient cette prodigieuſe quantité d'eau qu'elle reçoit. Le ſyſtême de l'*évaporation* (1) ne ſçauroit rendre raiſon de ce phénomène, puiſqu'elle n'a lieu, du moins à un certain degré, que durant l'été, & que dans cette ſaiſon-là même les vapeurs que le ſoleil attire retombent en roſée & en pluye. Quelques Sçavans ſuppoſent qu'il y a une communication ſouterreine entre la mer Caſpienne & la mer Noire, quoiqu'éloignées l'une de l'autre de cent lieues. On obſerve que le Pont Euxin dégorge continuellement dans

(1) Voyez les Tranſactions Phil. nº. 139. p. 366.

le Boſphore, une plus grande quantité d'eau qu'il n'en reçoit des fleuves qui ſe jettent dans ſon ſein; ce ſurplus pourroit lui être fourni par la mer Caſpienne. D'autres ſoupçonnent que cette mer communique avec le Golfe Perſique, dont elle eſt éloignée d'environ deux cents lieues. Un Voyageur * aſſure qu'à l'extrémité méridionale de la mer Caſpienne, en face des côtes de Ghilan, il y a deux grands gouffres, qui font un bruit affreux, & qui engloutiſſent tout ce qui ſe préſente à une certaine diſtance. Cela ſuppoſe une grande cavité ſouterreine, & c'eſt peut-être par cette ouverture que la mer Caſpienne trouve une iſſue. Le même Ecrivain ajoute, « que ceux qui habitent le long des côtes du golfe de Perſe, voient chaque année, vers la fin de l'automne, flotter ſur l'eau une grande quantité de branches de ſaule. Or, comme cet arbre ne ſe trouve en aucun endroit aux environs du golfe Perſique, & qu'au contraire il y en a un grand nombre ſur les côtes de la mer Caſpienne, il s'enſuit qu'il doit y avoir quelque communication ſouterreine entre ces deux mers. » Celle dont nous parlons

* *Le Pere Avril*, cité dans l'Hiſt. Univ. *ubi ſupra.*

est fort dangereuse, soit par les tempêtes qui l'agitent fréquemment, soit à cause des bancs de sable & des écueils qu'on y rencontre. Les anciens croyoient que ses eaux n'étoient point salées. Kempfer n'attribue cette particularité qu'à celles qui baignent ses bords. Les auteurs Anglois que j'ai cités disent qu'elles ont par-tout autant d'amertume que celles de l'Océan. Herbert lui donne mille lieues de tour. Tous les voyageurs modernes conviennent qu'elle est très-poissonneuse, & que sa couleur n'est point différente de celle des autres mers; ce qui refute deux autres erreurs des anciens, qui ont débité qu'elle ne produisoit qu'une sorte de poisson, d'une figure monstrueuse, & que son eau étoit noirâtre. Les Russiens, qui ont de beaux établissemens au Nord & au Nord-Oueſt de cette mer, se sont emparés de sa navigation. Le Czar Pierre entreprit de la joindre à la mer Noire, en faisant creuser un large canal entre le Tanaïs & le Volga; mais ce projet ne put être conduit à sa fin. Deux mille ans auparavant le premier des Séleucides avoit formé, avec aussi peu de succès, la même entreprise.

Quant

Quant au Golfe Perſique, nous aurons occaſion d'en parler dans la deſcription des provinces qui ſont ſituées ſur ſes bords. Nous obſerverons ſeulement ici que ſa poſition eſt à l'extrémité méridionale de la Perſe, entre 25 & 30 degrés de latitude du Nord; qu'il s'étend obliquement du Sud au Nord-Oueſt dans l'eſpace d'environ deux cents lieues; que ſa largeur commune, dans ſa direction ſeptentrionale, eſt de trente & quarante lieues, & de la moitié moins vers le Midi. Les Anciens lui donnoient, ainſi qu'au Golfe Arabique, le nom de Mer rouge, & confondoient peut-être ces deux mers.

Herbert aſſure qu'on trouve en Perſe quatre-vingt-dix villes fermées, & plus de quarante mille villages. Chardin y compte cinq cents villes, entourées de murs, dans le nombre deſquelles il comprend les châteaux fortifiés; environ ſoixante mille villages, & quarante millions d'habitans.

ARTICLE II.

Diviſion des Provinces.

Nous diviſerons la Perſe en quinze provinces dont cinq ſont ſituées vers le Nord, trois au Couchant, quatre au Midi, & trois au Levant. Les provinces du Nord ſont le *Khoraſan*, le *Mézendran*, le *Ghilan*, le *Schirvan*, & le *Gurgiſtan*; celles de l'Oueſt, l'*Irivan*, l'*Azerbijane*, & l'*Irak-Agemi*; celles du Midi, le *Chuſiſtan*, le *Farſiſtan*, le *Lariſtan*, & le *Kirman*; celles de l'Eſt, le *Makran*, le *Sigiſtan*, & le *Zabliſtan*.

Avant que d'entrer dans la deſcription de ces provinces, il eſt néceſſaire d'obſerver qu'elles formoient l'ancien patrimoine des Sofis; qu'après l'uſurpation de l'Aghuan Mahmoud, l'Empire Perſan fut reſſerré dans des bornes plus étroites, les Moſcovites & les Turcs ayant envahi alors pluſieurs de ſes poſſeſſions; que ce même Empire reprit ſon premier luſtre ſous le fameux Nadir-Shah, & s'étendit même à l'Orient & à l'Occident,

fort au-delà de ſes anciennes barrieres ; qu'enfin les troubles ſurvenus depuis la mort de Nadir ont replongé la Perſe dans des déſordres, qui ont encore bouleverſé ſes limites. Ainſi la deſcription ſuivante n'eſt relative qu'aux tems qui ont précédé toutes ces révolutions.

1. *Le Khoraſan.*

Antiquité de cette Province.

C'eſt l'ancienne Bactriane, qui, peu de tems après le déluge, forma une des plus floriſſantes Monarchies de l'Orient. Ninus, Roi d'Aſſyrie, la ſubjugua d'abord, & dans la ſuite elle tomba ſous la puiſſance de Cyrus, qui la réunit à l'Empire Perſan. Elle y reſta annexée juſqu'au regne d'*Antiochus Théos*, troiſiéme Prince de la Dynaſtie des Séleucides. *Théodote* s'étant alors emparé de cette province, dont il étoit Gouverneur, en forma un Royaume particulier, qui, peu de tems après, fut détruit par les Parthes. Si l'on en croit Ammien Marcellin, on y comptoit autrefois juſqu'à mille villes, dont les plus conſidérables étoient *Bactra*, *Ebuſmi*, *Maracanda*, & *Charracharta*. Les deux dernieres ſubſiſtent encore aujour-

Hiſt. Univ. Tome VI, p. 740.

d'hui, l'une ſous le nom de *Samarcande*, & l'autre ſous celui de *Chiariarchar*.

Son état préſent.

Nos Géographes ne s'accordent pas ſur la poſition ni ſur l'étendue de cette province. Otter, dont l'autorité nous paroît préférable, lui donne pour limites à l'Eſt, le Sigiſtan & une partie de l'Inde; au Septentrion, le Turqueſtan & le pays des Usbecks; à l'Oueſt, des déſerts qui la ſéparent de l'Irak-Agemi; & au Sud d'autres déſerts qui s'étendent vers le Farſiſtan & le Kirman. Son étendue, ſuivant M. d'Anville, eſt de 170 lieues de France du Midi au Nord, & d'environ 180 du Levant au Couchant. Il comprend dans cet eſpace la région de *Komis*, qui eſt limitrophe de l'Irak-Agemi & du Mézandran, & il en retranche avec raiſon le Royaume de Balk, ancienne dépendance du Khoraſan, que les Tartares ont envahie depuis pluſieurs ſiécles.

Géographie de Dom Vaiſſette, Tome IX, p. 450.

Ses principales villes.

Hérat, eſt ſa capitale (1). C'eſt une grande ville, mais fort déſerte, environnée de bonnes murailles, & défendue par une forte citadelle. Elle

(1) Dom Vaiſſette la place à 34 degrés 30 min. de latitude, & à 78 20 min. de longitude.

a servi de résidence à plusieurs Monarques Tartares, de la famille de Tamerlan. On vante les fruits de son territoire, & sur-tout les roses qu'il produit, dont on fait la meilleure eau-rose de l'univers. Les tapis qui se fabriquent dans cette capitale sont en grande réputation dans toute la Perse.

Nischapour, à cinq journées d'Hérat, sur les confins du Mézendran, tient le second rang parmi les villes de cette province. Les belles Turquoises qu'on tire de ses mines font sa principale richesse.

Tous, ou *Metched*, au Nord de Nischapour, est considérable par ses fortifications, & par la superbe Mosquée qu'Abbas I y fit construire. Les pélerins y accourent de tous les quartiers de la Perse, pour visiter le tombeau d'*Iman-Reza* un de leurs saints.

Damignan, situé au Sud-Est de Nischapour, est la capitale d'un grand pays, appellé *Komis*, qui s'étend au Nord & à l'Oueſt, vers le Mézandran & l'Irak-Agemi, & qui n'a pas moins de cinquante lieues en longueur & en largeur. L'air y est chaud, l'eau un

peu rare, & les vivres fort abondans.

2. *Le Mézendran.*

Cette province eſt ſituée à l'Oueſt du Khoraſan. M. d'Anville lui donne du Levant au Nord-Oueſt cinquante lieues de côte, le long de la mer Caſpienne, & vingt dans ſa plus grande largeur, du Midi au Nord. Sa partie méridionale eſt montueuſe & déſerte; on la nomme *Tabriſtan*. Le côté du Nord eſt un pays plat, qui s'étend juſqu'à la mer Caſpienne, & que ſes habitans appellent *Mézendran* ou *Mazendran*. Ses terres ſont d'une prodigieuſe fertilité; mais on y reſpire un air très-mal-ſain. *Farrabaut*, ou *Ferabad*, eſt la principale ville du Mézendran proprement dit. Elle eſt bâtie dans une plaine marécageuſe, à un quart de lieue de la mer. Une petite riviere aſſez rapide baigne ſes remparts, qui ſont de terre, & qui forment ſon unique défenſe. On y comptoit au commencement du dernier ſiécle quinze ou ſeize mille habitans, parmi leſquels il y avoit beaucoup de Chrétiens, Géorgiens ou Ar-

Dom Vaiſſette, *Ibid.* p. 448; Herbert, p. 289.

méniens d'origine. Ses Bazars ſont ſpacieux, bien bâtis, & ornés de pluſieurs allées d'arbres, qui leur donnent beaucoup d'agrément. Le palais du Roi eſt ſitué à l'extrémité ſeptentrionale de la ville, enſorte que de ſes terraſſes on découvre la mer dans un agréable lointain. Les habitans de cette province ſont ſociables, enjoués, curieux des raretés étrangeres, économes, adonnés au commerce, & très-induſtrieux à cultiver & à travailler les ſoyes que leur pays produit en abondance.

Quelques Géographes comptent parmi les dépendances du Mézendran les contrées d'*Eſterabath*, de *Korkan*, & de *Daheſtan*. Celle d'Eſterabath eſt limitrophe du Khoraſan & de la mer Caſpienne. Sa capitale, appellée auſſi Eſterabath, eſt bâtie ſur la riviere d'*Eſter*, qui lui donne ſon nom. Ce n'eſt qu'une ville médiocre. L'air de cette contrée eſt fort mal-ſain, & ſes eaux ne ſont pas moins dangereuſes; mais elle produit une grande quantité de grains, de fruits, & de vers à ſoye.

Le *Korkan*, que d'autres appellent *Jorjan*, eſt ſur la côte orientale de la mer Caſpienne, au Nord-Eſt d'Eſ-

terabath. C'eſt un pays plat, ſujet aux inondations, aux chaleurs, à la peſte, & d'ailleurs expoſé, par ſa ſituation, aux ravages des Tartares. On y recueille des dattes, du vin, du coton, de la ſoye, & pluſieurs ſortes de grains.

Le *Deheſtan*, ou *Dihiſtan*, eſt un pays montueux, qui dépend du Korkan. Il eſt cenſé appartenir à la Perſe, comme les deux autres; mais ſes habitans ſecouent ſouvent le joug, & il n'eſt pas aiſé de les forcer dans leurs montagnes.

3. *Le Ghilan.*

Cette province, ſituée à l'Oueſt du Mézendran, dont elle eſt ſéparée par la riviere de *Keſil-Ouſan*, s'étend en demi-cercle, de l'Eſt au Nord-Oueſt, ſur les bords de la mer Caſpienne, dans l'eſpace d'environ ſoixante lieues. Elle n'en a que vingt dans ſa plus grande largeur. C'eſt le plus beau pays de la nature, & en même-tems le plus mal-ſain. Il produit du vin, de l'huile, du riz, de la ſoye, du tabac, & d'excellens fruits. Ses pâturages ſont renommés dans toute la Perſe. Sa partie méridionale

s'appelle *Dilem*. Elle eſt remplie de montagnes, qui ſont bien cultivées du côté du Ghilan proprement dit, & fort incultes du côté de la Perſe. Depuis les montagnes de Dilem juſqu'à la mer, on rencontre de belles plaines, qui ſont plus longues que larges, & qui ſe reſſerrent tellement en quelques endroits, qu'on trouve à peine un chemin praticable entre la mer & les montagnes.

On compte dans le Ghilan douze villes, dont les plus importantes ſont *Lahdjan*, ou *Lahijan*, *Salous*, *Rect*, *Aſtera*, *Muſula*, &c. La partie déſerte du Ghilan ſert de retraite à quantité de bêtes féroces, qui déſolent le pays, & qui ne font pas de moindres ravages dans le Mézendran. C'étoit le fléau de l'ancienne Hyrcanie, qui comprenoit ces deux provinces.

4. *Le Schirvan.*

Ce pays qui faiſoit une portion conſidérable de l'ancienne Albanie, s'étend au Nord du Ghilan, entre la mer Caſpienne & le mont Caucaſe, qui le ſépare du Gurgiſtan, ou de la Géorgie. Sa longueur, dans cette direction, eſt d'environ 60 lieues : Dom Vaiſſette, *ibid.* p. 432.

il en a un peu moins du Levant au Couchant dans sa plus grande largeur. Ses habitans sont un mêlange de Persans, d'Arméniens, de Turcomans, & de Tartares vagabonds, qui ne vivent que de brigandage. Ce fut Abbas I qui fit la conquête de ce pays. Ses villes de quelque considération sont :

1. *Schamaki*, ou *Scamakia*, située vers le 41e. degré de latitude, dans un vallon flanqué de deux montagnes. C'étoit une place importante, où il se faisoit un grand commerce, & dans laquelle on comptoit soixante mille habitans, la plûpart Arméniens. Mais elle a été saccagée dans ces derniers tems par Nadir-Schah.

2. *Derbent*, sur la mer Caspienne, au Nord de Schamaki. Cette ville est bâtie dans un défilé fort étroit, entre la mer & le Caucase. C'est là qu'est ce fameux passage, qui conduit en Tartarie, & qui est la plus forte barriere de la Perse de ce côté-là. La ville a une lieue de long ; mais elle est tellement resserrée entre la mer & les montagnes, qu'elle n'a que quatre cents cinquante pas de largeur. Outre que ses murailles sont fort hautes &

fort épaiſſes, elle eſt défendue par une bonne citadelle, bâtie ſur une éminence. Ses édifices, ſoit publics, ſoit particuliers, n'ont rien de remarquable. Son port eſt très-fréquenté, & ſes habitans font un aſſez grand commerce. Il n'eſt pas abſolument certain que le défilé de Derbent ſoit le paſſage que les anciens appelloient *les portes Caſpiennes*. On voit aux environs de cette ville des reſtes conſidérables d'une ancienne muraille, qu'on avoit conſtruite pour la défenſe du pays, & qui avoit, dit on, plus de cinquante lieues de longueur. On prétend qu'Alexandre en fut le premier fondateur.

3. *Baku*, au Sud-Eſt de Schamaki, ſur la mer Caſpienne. Cette ville a un bon port. On trouve aux environs des ſources de naphte très-abondantes.

5. *Le Gurgiſtan.*

Diviſion de la Géorgie.

C'eſt le nom que les Orientaux donnent à la Géorgie, grand pays ſitué à l'Oueſt du Schirvan & de la mer Caſpienne & qui s'étend juſqu'à la mer Noire. Il eſt borné au Nord par le Caucaſe, & au Midi par l'Arménie

Perſienne. Sa plus grande étendue eſt d'environ cent lieues, ſoit du Midi au Septentrion, ſoit du Levant au Couchant. On le diviſe en cinq contrées, qui ſont la *Mingrelie*, l'*Imirette*, le *Guriel*, le *Kaket*, & le *Karduel*. Les trois premieres, qui regardent l'Occident, ſont ſous la domination des Turcs, & leur deſcription appartient à l'Hiſtoire de ce peuple. Les deux autres, ſituées vers l'Orient, ſont depuis deux ſiécles des provinces dépendantes de la Perſe, quoiqu'elles ayent toujours été gouvernées par des Princes Géorgiens, dont pluſieurs ont ſecoué le joug des Sofis.

Géorgie Perſane.

Le Kaket forme la partie la plus orientale du Gurgiſtan. Il s'étend du Midi au Nord dans l'eſpace de 60 lieues de France, & de 30 du Levant au Couchant. Une riviere, appellée *Jori*, le traverſe dans toute ſa longueur du Nord-Oueſt au Sud-eſt. La ſoye eſt la ſeule richeſſe de ſes habitans, qui négligent la culture des terres, & qui paſſent leur vie ſous des tentes, à la maniere des Tartares. Il n'y a dans cette contrée qu'une ſeule ville, nommée *Kaket*, ou *Kaketi*,

Le Kaket.

Ibid. p. 394 Chardin, Tome II, pag. 222 *& ſuiv.*

qui ſert de réſidence au Viceroi. *Bactriani* eſt un château fort, bâti dans la partie ſeptentrionale de ce Gouvernement.

Le Karduel eſt un pays plus abondant & plus peuplé. Sa poſition eſt à l'Oueſt & au Midi du Kaket, auquel il eſt contigu. M. de l'Iſle, & après lui M. d'Anville, lui donnent 80 lieues de France du Midi au Nord, & 50, dans ſa plus grande largeur, du Levant au Couchant. Le *Cyrus*, que les Orientaux appellent *Kur*, le traverſe obliquement, en prenant d'abord ſa direction du Sud-Oueſt au Nord-eſt, & enſuite du Sud au Nord. *Teflis* eſt ſa capitale. Nous en parlerons dans un article particulier. Le Karduel n'a que trois autres villes, qu'on nomme *Gori*, *Suram*, & *Ali*. Ce ne ſont proprement que des places de guerre, entourées de quelques habitations, en forme de bourgs. C'eſt de cette contrée que les habitans de la Géorgie tirent leur dénomination & leur origine. Leur véritable nom eſt *Karduéli*, & l'on ignore à quelle occaſion les Grecs & les Latins leur ont donné celui de *Géorgiens*. Le Karduel.

Qualités physiques du Gurgiſtan.

Le Gurgiſtan eſt un pays coupé de bois, de montagnes, & de plaines. On y voyoit autrefois beaucoup de villes; mais elles ont été détruites par les Huns, les Alains, & d'autres barbares de l'Aſie ſeptentrionale. Il en ſubſiſte quelques reſtes, qui donnent une grande idée de leur ancienne magnificence. L'air de cette contrée eſt ſec, très-froid pendant l'hiver, d'une chaleur exceſſive pendant l'été, & fort ſain dans toutes les ſaiſons. La nature n'accorde ici ſes faveurs qu'au travail & à l'induſtrie; mais quand les terres ſont cultivées & arroſées avec ſoin, elles produiſent abondamment toutes ſortes de grains, de légumes & de fruits. Les poires & les pommes, fruits rarement bons dans la haute Aſie, le diſputent ici pour la qualité à celles d'Europe. On vante auſſi l'excellence de la volaille, du gibier, du poiſſon, des groſſes viandes, particulierement de celle de porc. La vigne eſt très-commune dans le pays, & croît autour des arbes, comme en Italie. Les vins de Téflis ſont ſi eſtimés, qu'on les tranſporte juſqu'à Iſpahan. La ſoye n'y eſt pas rare; mais

la plûpart des Voyageurs ont exagéré ſon abondance.

Les beautés de Géorgie ſont renommées « C'eſt, dit un Ecrivain *, le plus beau ſang de l'Orient & même de l'univers. La nature a répandu ſur la plûpart des femmes des graces qui ne ſe trouvent point ailleurs. On ne peut voir de plus belles tailles, ni de plus charmans viſages. Elles ſont grandes, dégagées, point gâtées d'embonpoint, & extrêmement déliée à la ceinture ». Cet éloge eſt peut-être outré. Voici ce qu'en dit un autre Voyageur *. « Les femmes de Géorgie ne nous cauſerent aucune ſurpriſe. Nous nous attendions à voir des beautés parfaites ; & véritablement elles ne ſont nullement déſagréables, & peuvent même paſſer pour des beautés ſi on les compare avec les Curdes. Elles ont un air de ſanté qui plaît ; mais après tout elles ne ſont ni auſſi jolies, ni auſſi bien faites qu'on le prétend. Celles qui vivent dans les villes n'ont rien qui les diſtingue des autres, de ſorte que je me crois en droit de m'inſcrire en faux contre ce que la plûpart des Voyageurs rapportent ſur ce ſujet ».

* Chardin.

Portrait des Géorgiens.

* Tournefort.

Chardin, *ubi suprà*, p. 128

Pour ce qui eſt des mœurs des Géorgiens, toutes les Relations en font une peinture peu favorable. On les repréſente comme des hommes livrés à toutes ſortes de vices, particulierement au larcin, à l'ivrognerie & à l'impudicité. Ils ſont fiers, vindicatifs, perfides : du reſte, ils ont de l'eſprit, de la politeſſe, & de la bravoure. Ils profeſſent à peu près le même Chriſtianiſme que les Grecs ; mais ils ſont plus attachés aux petites pratiques qu'aux devoirs eſſentiels de la Religion. Leurs Princes ſont depuis deux ſiécles dans l'habitude d'abjurer l'Evangile, toutes les fois que les Turcs ou les Perſans exigent ce ſacrifice. Les Nobles tyranniſent leurs vaſſaux, juſqu'à s'attribuer le droit de réduire leurs enfans à l'eſclavage, & de les vendre hors du pays.

Obſcurité de leur Hiſtoire.

L'Hiſtoire de ce peuple eſt peu connue. Un de ſes Princes, qui s'eſt réfugié dans ces derniers tems en Moſcovie, a communiqué à M. de l'Iſle une Généalogie, qui commence à Adam, & qui vraiſemblablement remonteroit encore plus haut, ſi ceux qui l'ont fabriquée euſſent trouvé un nom plus ancien. On y voit que *Sa-*

mara, le premier *Mepe*, ou Roi, qui ſoit nommé dans cette table, étoit contemporain d'Alexandre le Grand, & qu'il deſcendoit d'*Ouptos*, ſeptiéme deſcendant de Noé par Japhet. Pour remplir le vuide qui ſe rencontre entre Ouptos & Samara, on ſuppoſe que la Géorgie a été gouvernée dans cet intervalle par une longue ſuite de Princes de la même famille, dont les noms ſe ſont perdus dans l'obſcurité des tems.

M. de Guignes, Hiſt. des Huns, Tome I. p. 433.

Eſſai ſur les troubles de Perſe & de Géorgie, *paſſim*.

La table communiquée à M. de l'Iſle (1) contient une ample liſte de tous les Mepes qui ont regné en Géorgie depuis Samara juſqu'à ces derniers tems. Il ſeroit très-inutile de la copier ici; premierement parce qu'il eſt très-douteux qu'elle ſoit exacte; ſecondement, parce qu'elle ne renferme que des noms, à la réſerve d'un très-petit nombre de dates & d'anecdotes que nous allons indiquer, ſans en garantir la certitude.

Fragmens tirés de divers Ecrivains.

On y trouve que pendant le regne de Samara, Alexandre pénétra en Géorgie; qu'après la mort de Mepe

(1) On en doit la publication à M. de Guignes, qui l'a inſérée dans ſon Hiſt. gén. des Huns, Tome I, pag. 434.

Aderki onziéme ſucceſſeur de Samara, la Monarchie fut partagée en deux Royaumes ; que ſous Mepe *Merian*, qui étoit contemporain de Dioclétien, la Géorgie ſe fit chrétienne ; qu'en 1224, ſous le regne d'une femme nommée Mepe *Rouſudan*, Zingiskhan fit une irruption dans ce même état, & que Mepe *Bagrat*, qui regnoit en 1486, fut fait priſonnier par Tamerlan. Conſtantin Porphyrogenete nous apprend que la famille des Princes Géorgiens prétendoit deſcendre de David & de Betſabée, & qu'un de leurs ancêtres, nommé *David*, quitta Jeruſalem pour aller s'établir en Géorgie, où il forma un Empire puiſſant.

Voici des détails plus inſtructifs, empruntés d'un Ecrivain (1) qui paroît très-verſé dans l'Hiſtoire moderne de la Géorgie. Ce pays, diviſé dès le regne de Mepe Aderki en deux Royaumes, a ſouffert depuis d'autres démembremens, dont ſe ſont formées différentes principautés. Un Gouverneur de Mingrelie uſurpa la ſouveraineté de cette province ſur le Roi d'Imirette, & prit le titre de *Dadian*.

(1) M. Peyſſonel, Conſul de Smyrne, Auteur de l'*Eſſai ſur les troubles de Perſe & de Géorgie*.

Sa famille y regne depuis quinze ou ſeize générations ; mais ces Princes ſont tributaires du Grand Seigneur. Le Guriel eſt auſſi gouverné par un Prince particulier, qui eſt Vaſſal du Turc, & dont les ancêtres ont ſecoué le joug des Rois d'Imirette.

Rois d'Imirette.

L'Imirette, qui touche au Guriel & à la Mingrelie, eſt un Royaume conſidérable. Ses Princes, qui payent auſſi un tribut à la Porte, ſont iſſus de l'ancienne famille des Mepes de Géorgie, & donnent depuis long-tems des Rois à l'Imirette. *Alexandre* y regnoit dans le dernier ſiécle. Il mourut en 1658, laiſſant pour ſucceſſeur *Bakrat*, que *Darejan* ſa belle-mere fit aveugler, pour placer ſur le trône un Seigneur de la cour appellé *Vachtan*, qu'elle épouſa. Vachtan fut détrôné par *Vomeki*, Prince de Mingrelie, & celui-ci fut à ſon tour chaſſé par *Schah-Navas*, Roi de Kaket, qui conféra la couronne à ſon fils *Archile*. Le Bacha d'Akalſiké mit en fuite Archile, & fit proclamer à ſa place le fils du Prince de Guriel. Mais les Grands d'Imirette, gagnés par Schah-Navas, aveuglerent ce nouveau Roi, & rétablirent Bakrat, leur légitime Souverain.

Vachtan ayant mis dans ſes intérêts le Bacha d'Akalſiké, excita de nouveaux troubles, & tomba imprudemment au pouvoir de Bakrat, qui le poignarda de ſa propre main, & lui arracha le cœur, qu'il déchira en préſence de ſes courtiſans. Voilà tout ce qu'on nous apprend des Rois d'Imirette.

Princes de Kaket.

Le Kaket forme auſſi depuis pluſieurs ſiécles un Etat particulier. *Davit* en fut le premier ſouverain. Il étoit fils de *Giorgi* V, Roi de Kaket & de Karduel, qui lui donna la premiere de ces principautés. *Alexandre*, frere aîné de Davit, obtint le Royaume de Karduel. Ce partage ſe fit vers l'an 1350. Les premiers ſucceſſeurs de Davit ne ſont pas connus. *Alexandre*, un de ſes deſcendans, devint tributaire de Mahomet Kodabendé Roi de Perſe, & fut obligé de lui remettre en ôtage *Teimouras*, l'aîné de ſes fils. Ce Prince étant mort au commencement du dernier ſiécle, Teimouras obtint la liberté de retourner en Géorgie, pour y prendre poſſeſſion du ſceptre de ſes ancêtres. Son regne fut très-agité. Après avoir ſoutenu de longues guerres contre Abbas I & Sefi II, il fut fait priſonnier dans l'Imirette, & con-

duit à Iſpahan, où il finit ſes jours en 1659. Son fils Héraclius, qui ſe réfugia en Moſcovie, fut dans la ſuite rétabli ſur le trône de Kaket. *Méhémet Koulikan* ſuccéda à ſon pere Héraclius, & joignit pendant un tems à la principauté de Kaket celle de Karduel, ſous la dépendance des Sofis. Méhémet ayant été tué en 1724, eut pour ſucceſſeur ſon frere *Teimouras*, pere du Prince *Héraclius*, qui joue aujourd'hui un ſi grand rôle dans la Perſe.

Princes de Karduel.

Le Karduel a toujours été la plus conſidérable portion du Royaume de Géorgie. La table de M. de l'Iſle nous a donné quelques foibles lumieres ſur ſes anciens Princes. Voici des anecdotes très-modernes. Mepe *Davit*, neuviéme du nom, étoit contemporain de Schah Iſmael, le premier des Sofis. Mepe *Luarzab*, ou *Luarzap*, ſon fils, eut de grands demêlés avec les Perſans, qui entrerent pour la premiere fois en Géorgie ſous ſon regne. *Zumon* & *Davit*, qui devoient le jour à ce Prince, & qui partagerent entre eux ſa ſucceſſion, furent détrônés par *Schah Tahmas*, ſucceſſeur d'Iſmael. Davit gagna les bonnes graces de ſon vainqueur en em-

Eſſai ſur les troubles de Géorgie, Chap. V & VI.

braſſant le Mahométiſme, & obtint le Gouvernement de toute la Géorgie Perſienne. Mais ayant entrepris, ſous le regne de *Khodabendé*, de ſecouer le joug, le Sofi envoya contre lui une armée nombreuſe, & le dépouilla de ſa dignité. Zumon, alors priſonnier à Iſpahan, ſollicita la Vice-royauté de Karduel, & l'obtint aux mêmes conditions que ſon frere, c'eſt-à-dire, en abjurant le Chriſtianiſme. Il mourut ſous le regne d'Abbas I, laiſſant, entre pluſieurs fils, *Luarzab* & *Zumon*.

Luarzab, qui ſuccéda à la principauté de Karduel, offenſa ſenſiblement Abbas en lui refuſant ſa ſœur en mariage, & ſe livra enſuite imprudemment à ce monarque qui le fit maſſacrer en ſecret. Zumon n'eut pas un ſort plus heureux. Il fut mis à mort par ſes propres ſujets, qui reconnurent pour Roi Teimouras, Souverain de Kaket.

Ruſtan-Khan, fils de Zumon, vengea la mort de ſon pere, recouvra le Karduel, ſubjugua le Kaket, & jouit paiſiblement de ces deux Royaumes juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1640. N'ayant point laiſſé de poſtérité, il adopta *Schah-Navas*, Prince de la

branche de Kaket, qui hérita de toutes ses possessions.

Schah-Navas, homme entreprenant & courageux, porta la guerre dans l'Imirette & la Mingrelie, & disposa du premier de ces Royaumes en faveur d'*Archile*, son second fils, que les Turcs destituerent bientôt après. Il maria une de ses filles à Schah-Hussein Roi de Perse. Après sa mort, l'Empire du Gurgistan fut encore divisé. *Archile* eut en partage le Kaket, & *Gurgi-Khan*, son frere, regna dans le Karduel. *Levan*, l'aîné des fils de Schah-Navas, n'eut aucune part à sa succession, & passa la plus grande partie de ses jours à Ispahan, où il exerça la charge de *Divan-Beg*, ou de Président du Divan.

Archile ne sçut pas se maintenir sur le trône de Kaket. On lui substitua *Héraclius*, qui avoit des droits inconteſtables sur cette couronne. Gurgi-Khan se brouilla aussi avec le Sofi, qui lui ôta le Karduel. Pour le consoler de cette disgrace, on le fit Viceroi de Kerman, & dans la suite on envoya à Kandahar, où il fut tué par *Mirveïs*. Sa mort fut le premier

acte d'hostilité que commit ce fameux chef des Aghuans.

Levan, qu'on avoit fait Viceroi du Karduel, après la destitution de son frere Gurgi-Khan, eut beaucoup de peine à se soutenir dans ce poste, & finit par se retirer à Ispahan, où il mene une vie privée. *Khusref-Khan*, son fils, obtint l'investiture du même gouvernement, dont il ne prit jamais possession, ayant été tué à la fleur de son âge dans le Kandahar, où il commandoit l'armée persane. *Jassi*, autre fils de Levan, succéda alors à la principauté de Karduel, & fut ensuite dépossédé par *Vachtan* son frere, qui trouva lui-même un compétiteur très-dangereux dans *Méhémet Koulikhan*, Roi de Kaket. Vachtan, poussé à bout par Méhémet, implora l'assistance des Turcs, qui, profitant de ces divisions, s'emparerent de la province.

Bakar, fils de Vachtan, est le dernier Prince que cette famille a donné au Karduel. Après avoir joui quelque tems de ce Royaume, sous la dépendance des Turcs, il se révolta contre eux, & finit par se réfugier en Moscovie vers l'année 1720. Ce fut lui

qui

qui donna à M. de l'Isle la table dont j'ai parlé. Quelques années après, *Thamas-Kouli-Khan*, Roi de Perse, ayant chassé les Turcs du Karduel, donna l'investiture de cette principauté, & le commandement général de l'Erivan & de l'Azerbijane, à *Teimouras*, Roi de Kaket, frere de Méhémet Koulikhan, & pere du fameux Héraclius.

6. *L'Erivan*, ou *l'Arménie Persienne.*

Etendue & division de l'Arménie.

L'Arménie, considerée dans toute son étendue, est située entre 38 & 42 degrés de latitude, & entre 58 & 68 degrés de longitude. Ainsi elle a du midi au Nord soixante lieues (1), & cent quatre-vingts du levant au couchant. Elle est bornée au Septentrion par la Géorgie, au Sud par le Kurdistan, à l'Est par le Schirvan, & à l'Oueſt par la Natolie orientale. Les anciens la divisoient en grande & petite, ou en haute & basse : division que les Géographes employent encore aujourd'hui. La grande Arménie est plus orientale, & plus voisine de la Perse, qui en partage la domination avec la Turquie. L'Arménie mineure s'étend

(1) Grandes lieues, dont 20 font un degré.

vers l'Occident, & n'a point d'autre maître que le Turc.

Possessions Persanes.

Les possessions persanes sont comprises dans l'Erivan, province située à l'extrémité orientale de la grande Arménie, à l'Oueſt du Schirvan, & au Sud de la Géorgie. Elle eſt arrosée par le Kur, l'Araxe, le *Zangui*, &c; & par un Lac qu'on nomme *Erivan*, ou *Sevan*, & qui a vingt-cinq lieues de circuit. Ce pays, dont le territoire eſt aſſez fertile, & qui contenoit autrefois un grand peuple, ne forme aujourd'hui qu'un vaſte déſert, où l'on trouve à peine trois ou quatre villes conſidérables. Abbas I le ruina, pour ôter aux Turcs l'envie de s'y établir, & tranſporta dans l'intérieur de la Perſe la plûpart de ſes habitans.

Erivan.

La capitale ſe nomme auſſi Erivan. Sa poſition, ſuivant Dom Vaiſſette, eſt à quarante degrés quelques minutes de latitude, & à 63 de longitude, dans une plaine entourée de montagnes. Deux rivieres paſſent à peu de diſtance de ſes murailles, le *Keurkboulak* du côté du Nord, & le *Zanhui* vers le Sud : la derniere ſort du lac de Sevan. Erivan eſt une grande ville, mal bâtie, & médiocrement

peuplée, des jardins & des vignobles occupant la plus grande partie de ſon terrein. Ses fortifications conſiſtent dans un rempart de terre, & dans une citadelle iſolée, qui a une triple enceinte, & qui peut paſſer pour une petite ville, puiſqu'on y compte huit cents maiſons. Il n'eſt pas permis aux Arméniens d'y habiter; mais il leur eſt libre d'y trafiquer pendant le jour, pourvû qu'ils ſe retirent le ſoir dans la ville. Le palais du Gouverneur eſt dans le château. C'eſt un édifice ſpacieux, & digne de la magnificence des anciens Beglierbegs de cette province. Chardin, T. II, p. 219.

A deux lieues d'Erivan il y a un ancien Monaſtere, que les Arméniens appellent *Ecs-miaqin*, c'eſt-à-dire, la deſcente du Fils de Dieu, parce qu'ils croyent que J. C. ſe fit voir dans ce lieu à Saint Grégoire l'*Illuminateur*, premier Patriarche d'Arménie. On y voit une grande Egliſe, un palais pour le Patriarche, des logemens pour les étrangers, & des cellules pour quatre-vingts Moines, quoiqu'ils ne ſoient ordinairement que douze ou quinze. L'Egliſe eſt un bâtiment de pierres de taille, fort obſcur & fort maſſif, ſans Monaſtere d'Ecs-miazin.

aucun ornement de peinture ni de sculpture. Elle se termine par trois Chapelles, tournées vers l'Orient. Celle du milieu est la plus grande. C'est là qu'on célèbre le saint sacrifice. Les Chapelles des côtés n'ont point d'autels : l'une sert de sacristie, & l'autre de trésor. A quelque distance du Monastere il y a deux autres Eglises, aussi anciennes que celle d'Ecsmiazin, mais qu'on a abandonnées parce qu'elles tombent en ruine.

Naxivan, Zulfa, Astabat.

Naxivan, *Zulfa* & *Astabat*, sont des places situées dans la partie méridionale de l'Erivan. La premiere, que quelques voyageurs ne distinguent point de l'ancienne *Artaxate*, étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Orient. Abbas I la ruina presqu'entierement, & transporta la plus grande partie de ses habitans dans l'intérieur de la Perse. Ses successeurs ayant travaillé à la rétablir, on y comptoit sur la fin du dernier siécle près de deux mille maisons. Zulfa a subi le même sort que Naxivan, & ses citoyens ont été transférés par Abbas à Ispahan, où ils ont bâti un fauxbourg qui porte le nom de leur patrie. Mais quelques familles Arméniennes étant retour-

nées depuis à l'ancienne Zulfa, cette ville a auſſi commencé à ſe rétablir. Aſtabat eſt dans une poſition très-agréable, à une lieu de l'Araxe, dans un pays où les ſources ſont ſi abondantes que chaque maiſon a ſa fontaine. Ce que ſon terroir produit de particulier, c'eſt une drogue, appellée *Ronas*, qui ſert pour les teintures rouges, & dont il ſe fait un grand débit.

Le reſte de l'Erivan, du côté du Sud-Oueſt, eſt occupé par diverſes tribus de Kurdes, qui vivent dans l'indépendance. A l'extrémité ſeptentrionale de la même province, on trouve *Guentché* ou *Kanja*, petite place ſituée dans un excellent pays, à peu de diſtance du Kur. C'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Empire Perſan. On y voit de fort beaux reſtes d'antiquité.

Terroir de l'Arménie.

L'Arménie eſt en général une contrée montueuſe, mais entrecoupée de pluſieurs vallées fertiles. Son vin eſt médiocre, & le peu de grains qu'on y recueille n'eſt dû qu'à l'induſtrie & au travail des habitans. Leur méthode eſt d'atteler à une ſeule charrue dix ou douze paires de bœufs, & de don-

ner une grande profondeur aux sillons, soit parce que la superficie de la terre n'est pas assez bonne, soit pour mieux garantir la semence de la gelée. Chaque couple a son conducteur particulier. Outre la difficulté du labourage, il faut arroser fréquemment les campagnes, soit à la main, soit en faisant couler l'eau dans les rigoles creusées pour la recevoir. Le pays ne produit point d'oliviers, & les fruits y sont fort tardifs. L'hiver est rigoureux & long. La neige couvre les montagnes pendant toute l'année, & il en tombe même quelquefois dans le mois de Juin. Un voyageur assure qu'il trouva de la glace au mois de Juillet aux environs des sources, avant le lever du soleil, quoiqu'il fît une chaleur excessive durant le jour. Le blé n'avoit pas alors un pied de haut, & les fruits étoient à proportion aussi peu avancés.

Tournefort, Voy. Lettre VII.

Origine des Arméniens.

L'origine des Arméniens est si ancienne que leurs Historiens la font remonter jusqu'au tems du Déluge. Ils prétendent que l'Arche s'étant arrêtée sur une de leurs montagnes, Noé fit un long séjour en Arménie, & qu'en quittant cette province il y

laiſſa ſa mere, ſa femme & pluſieurs de ſes deſcendans, qui peuplerent le pays. Quelques ſçavans leur donnent les Phrygiens pour premiers ancêtres; d'autres les font deſcendre d'une colonie de Syriens. Cette derniere opinion paroît la plus vraiſemblable, parce qu'il eſt prouvé par divers témoignages que les anciens Arméniens ſe ſervoient des caracteres ſyriaques, & que leur langue différoit peu de celle des Syriens. Dans la ſuite d'autres colonies de Cananéens, d'Hébreux, de Grecs & de Perſes, de Tartares, de Chinois, & même d'Européens, contribuerent à augmenter la population de ce pays, qui étant couvert de montagnes offroit un aſyle à tous les peuples qui étoient tentés de s'y réfugier. On y voit encore un village, nommé *Kubeſchah*, habité par des Génois fugitifs, qui profeſſent le Mahométiſme.

Hiſt. Univ. par une ſociété de gens de Lettres, Liv. II, Chap. III, T. VI. Hiſt. des Huns par M. de Guignes, T. I, p. 427.

Moïſe de Khoreſne aſſure que les Arméniens ont été gouvernés dans les premiers tems par une Dynaſtie de Rois appellés *Haïkans*, dont la ſuite comprend 53 Princes. C'eſt une liſte de noms, & rien de plus. *Barzane*, contemporain de Ninus, fut

Leurs Rois.

ſelon Diodore de Sicile, un des premiers Rois de ce peuple. On ne rapporte aucune particularité certaine de ſon regne. Après ſa mort l'Arménie fut partagée en pluſieurs petits royaumes, qui s'affoiblirent les uns les autres, & qui, ſuivant Xenophon, tomberent à la fin ſous la puiſſance d'Aſtyage Roi des Medes. Elle devint ſous Cyrus une province de l'Empire Médo-Perſan, & elle y reſta annexée juſqu'après la conquête d'Alexandre le Grand. Les Séleucides laiſſerent échapper de leurs mains ce beau domaine. *Zadriade* & *Artaxias*, qui en partageoient le gouvernement, engagerent les Arméniens à ſe révolter, ſe firent proclamer Rois dans les contrées de leur dépendance, & fonderent deux Dynaſties, dont l'une régna dans la petite Arménie, & l'autre dans l'Arménie majeure. La premiere, qui fut établie par Zadriade, ne ſubſiſta qu'environ quatre-vingts ans, & s'éteignit dans la perſonne d'*Artane*, que Tigrane, Roi de la grande Arménie, dépouilla du trône & de la vie. Mais bien-tôt après, Pompée arracha cette conquête à Tigrane, & en diſpoſa en faveur de Déjo-

Princes de la petite Arménie.

tare, Tétrarque de Galatie. La famille des Déjotares s'étant éteinte, après avoir donné deux Rois à l'Arménie, les Romains conférerent ſucceſſivement ce Royaume, à pluſieurs Princes, & finirent par en faire une province de leur Empire ſous le regne de Veſpaſien. Quand leur puiſſance commença à décliner en Orient, la petite Arménie retomba ſous la domination des Perſes, & fut quelques ſiécles après conquiſe par les Turcs, qui la poſſédent encore aujourd'hui.

La grande Arménie eut à peu près le même ſort. Les Princes qui deſcendoient d'Artaxias, fondateur de l'autre Dynaſtie, regnerent avec beaucoup de gloire pendant un ſiécle, & devinrent enſuite tributaires des Romains. Tigrane IV, le dernier Monarque de cette race, fut deſtitué par Auguſte. Mais alors les Parthes commencerent à diſputer aux Romains le droit de diſpoſer de cette couronne. Dans l'eſpace d'environ 90 ans les uns & les autres donnerent à la haute Arménie neuf ou dix Rois de différentes familles, ce qui fit couler des flots de ſang dans ce malheureux Royaume. Enfin Trajan la réduiſit en pro-

Princes de la grande Arménie.

vince Romaine ; mais elle retomba bientôt après sous le pouvoir des Parches. L'an 412 de J. C. les Sassanides s'en emparerent, & la réunirent à la Perse. Depuis la destruction des Sassanides, dans le septiéme siécle, elle a passé successivement sous la domination des différentes familles Arabes & Tartares qui ont inondé la Perse. En 1522 Selim II, Empereur des Turcs, la subjugua, & depuis ce tems elle a toujours appartenu à l'Empire Ottoman, à l'exception de la partie orientale, qui dépend des Sofis.

Révolutions modernes.

7. *L'Azerbijane*, ou l'*Azer-beyan* (1).

Cette province comprend l'étendue de pays que les anciens appelloient la grande Médie, & qui étoit située entre la Perside, la Parthie, l'Hyrcanie, & l'Atropatene, ou la Médie mineure. En y joignant le *Tabariſtan*, contrée qui s'étend vers le Nord, on peut lui donner 120 lieues de France du septentrion au midi, & soixante-dix du levant au couchant.

La Médie formoit autrefois un grand

(1) D'autres écrivent *Aderbaidjan*, *Aderbigian*, &c.

Royaume, s'éleva sur les ruines de l'Empire d'Assyrie, & qui parvint, sous Cyaxare, à un tel degré de puissance, qu'il comptoit au nombre de ses possessions, non-seulement les deux Médies, mais le Pont, l'Arménie, la Cappadoce & la Perse. Cyrus en fit une province de l'Empire Persan auquel elle a toujours été annexée depuis, presque sans interruption.

Les parties septentrionales de l'Azerbijane sont froides & stériles. Les habitans composent une espece de pain avec des amandes séches, & une boisson avec le jus de certaines herbes. Le pays est rempli de montagnes, qui sont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Le terroir est marécageux, & produit une prodigieuse quantité d'enfectes vénimeux : ce qui joint aux vapeurs qui s'élevent de la mer Caspienne, rend cette étendue de pays presque déserte. Les parties méridionales offrent de vastes plaines, qui abondent en toute sorte de grains, & qui sont les plus excellens pâturages de la Perse. Le climat est sain, mais pluvieux, & sujet à de violens orages, surtout au printems & en automne. Les

Terroir de l'Azerbijane.

vins qu'on recueille dans cette contrée ſont très-fameux. On y trouve une grande abondance de gibier, de chevaux, & de bétail.

Ses Villes.

Tauris eſt la capitale de cette province. Nous en parlerons ailleurs. *Ardebil* eſt une autre grande ville, bâtie au milieu d'une belle plaine, & entourée d'un cercle de montagnes, qui s'élevent en amphithéâtre. Elle n'eſt point environnée de murs. Chaque maiſon a un jardin, & les principales rues ſont bordées de grands arbres. Le commerce y étoit très-floriſſant avant les derniers troubles qui ont agité la Perſe. On voit dans une de ſes principales Moſquées le tombeau de *Sheïk Sefi*, le premier ancêtre des Sofis de Perſe. Ce Temple renferme beaucoup de richeſſes, & la dévotion y attire un grand concours de pélerins. Les autres villes conſidérables ſont *Tiroan*, *Maraga*, *Taliskeran*, *Ouroumia*, &c.

8. L'*Irak-Agemi*.

Les Arabes ont donné anciennement le non d'*Irak* à la Chaldée & à la Parthie; mais pour diſtinguer ces deux provinces, ils ont nommé l'une

Irak-Arabi, & l'autre *Irak-Agémi*, ou l'Irak étrangere. C'eſt le pays des Parthes qui a été déſigné par le dernier de ces noms.

Cette contrée, qui tient le premier rang parmi les provinces de la Perſe, eſt bornée au Nord par le Mézandran & le Ghilan, à l'Eſt par le Koraſan, au Midi par le Farſiſtan, ou la Perſe proprement dite, & à l'Oueſt par l'Irak-Arabi. Nos Géographes lui donnent deux cents lieues de France du levant au couchant, & environ cent cinquante du midi au nord. Mais un bon tiers de cette étendue eſt inculte & déſert. Etendue de l'Irak-Agemi.

L'Hiſtoire des anciens Parthes eſt tellement mêlée avez celle des Perſes, ſur laquelle je me ſuis aſſez étendu, que je puis me diſpenſer de parler ici des antiquités de cette province. J'obſerverai ſeulement que, ſuivant Iſidore, elle fut originairement peuplée par une colonie de Scythes, qui, ayant été bannis de leur patrie, s'établirent dans l'Irak, & y prirent le nom de *Pars* ou *Parth*, qui, dans leur ancien langage, ſignifioit *exilé*. Origine de ſes premiers habitans.

Son climat eſt ſain, mais d'une extrême ſéchereſſe. Il n'y pleut preſ- Climat, terroir.

que jamais pendant l'été, qui dure six mois, & le ciel n'est alors obscurci d'aucun nuage. Des montagnes arides & presque nues couvrent la plus grande partie de cette province. Le reste offre de vastes plaines, qui sont assez fertiles dans le voisinage des rivieres & des sources. Mais la stérilité est générale dans tous les cantons qui manquent d'eau.

Villes remarquables.

On y compte plus de quarante villes, dont la principale est *Ispahan*, capitale de tout l'Empire. Nous la décrirons dans un article particulier.

Sultanié.

Sultanié est vers le Nord, à 56 degrés 30 min. de latitude, presque au pied des montagnes de Dilem. Dans l'éloignement elle paroît jolie, mais ce n'est plus la même chose lorsqu'on la voit de près. Elle a cependant quelques édifices remarquables. On y compte trois mille maisons. Elle fut bâtie dans le 12 siécle par un Prince Tartare (1) de la famille de Zingis-khan, qui la nomma *Sultanié*, ou ville royale. Plusieurs Rois de Perse y ont résidé. Dans le voisinage de la principale Mosquée, on voit le tombeau

(1) Argoun-Kan, petit-fils d'Hulacou, fils de Zingis-khan.

d'*Ismael-Kodabendé*, qui mourut dans cette ville. Elle est défendue par un Fort quarré, dont la construction est très-solide. Son terroir est fort bas, & coupé de plusieurs canaux, qui le rendent très fertile. Les nuits y sont froides, & la chaleur est extrême durant le jour. Tous les gens du pays assurent que c'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Asie, ce qui paroît assez par les ruines considérables qu'on trouve aux environs.

Ebher est à une petite journée de Sultanié, en s'éloignant du Nord. Sa situation est riante, & son terroir abonde en grains, en fruits, & en légumes. Une petite riviere, qui lui donne son nom, la traverse dans toute sa longueur. Ses caravanserais, ses mosquées, & ses bazars, sont d'assez beaux édifices. On lui donne une lieue de long : mais ses jardins occupent la plus grande partie de cet espace, dans lequel on compte à peine deux mille cinq cents maisons. Ses habitans la regardent comme une des plus anciennes villes du Royaume, & prétendent qu'elle a été bâtie par *Kai-Kosrou*. Un voyageur remarque que dans les cantons de la Perse, qui sont

Ebher.

Chardin, T. III. p. 24.

au Nord & à l'Oueſt d'Ebher, le Turc eſt le langage vulgaire ; mais que depuis cette ville juſqu'aux Indes on ne parle point d'autre langue que le Perſan.

Casbin. *Casbin*, à ſept ou huit lieues d'Ebher, en tirant vers l'Eſt, eſt ſitué au milieu d'une plaine ſpacieuſe, à trois lieues du mont *Alouvent*, qui eſt une branche du Taurus, & une des plus hautes montagnes de la Perſe. Cette ville a deux lieues de circuit. On y compte douze mille maiſons, & cent mille habitans, parmi leſquels il y a un petit nombre de Juifs & de Chrétiens. Le *Meïdan-Schah* eſt une belle place, deſtinée pour les courſes de chevaux, & qui n'a pas moins de ſept cents pas de long ſur deux cents cinquante de large. Le palais, commencé par Schah Thamas, & fini par Abbas I, peut paſſer pour un des plus beaux édifices de l'Orient. On a mis ſur la principale porte cette inſcription : *Que cette triomphante Porte ſoit toujours ouverte à la fortune, en vertu de la confeſſion que nous faiſons, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Les autres monumens remarquables ſont la grande Moſquée, bâtie par Schah

Thamas ; le Collége de *Califé Sulton*, fondé par un Grand Visir de Perse au commencement du dernier siécle ; le Caravanserai royal, qui contient deux cents cinquante chambres, &c. Cette ville, suivant quelques Historiens Persans, ne fut dans son origine qu'un château fortifié, qu'Ardschir-Babecon, prince Sassanide, fit bâtir pour arrêter les courses des Dilémites. L'an 170 de l'Hégire, un Calife de Bagdad fit construire une petite ville à mille pas de ce château, & presque dans le même tems on bâtit une autre ville à la même distance. Ces trois établissemens étoient si voisins, qu'il ne fut pas difficile de les réunir, & d'en former une seule ville, qui fut nommée *Casbin*, d'un mot arabe, qui signifie *châtiment*, parce qu'on avoit coutume de reléguer dans ce lieu les criminels. L'an 562 de l'Hégire, cette ville, qui n'avoit pour toute défense, qu'un rempart de terre, fut considérablement embellie par les soins de *Mohammed*, prince Seljoucide, qui la fit environner d'un mur de brique, flanqué de redoutes. Ce mur qui formoit, dit-on, une enceinte de plus de cent mille pas, a été détruit par les

Tartares & par les Turcs. On en voit encore les ruines.

Casbin eſt dans une ſituation avantageuſe pour le commerce de la Géorgie, de l'Azerbijane, & des côtes méridionales de la mer Caſpienne. Thamas, & d'autres Princes de la famille des Sofis, y ont fixé leur réſidence. Cette ville a eu la gloire de donner le jour à pluſieurs Sçavans. On y voit moins de jardins que dans les autres villes de la même province, parce qu'elle manque d'eau. Il n'y coule qu'un petit canal, qui vient d'une riviere appellée *Charoud*, & qui ne ſuffit pas pour arroſer ſon terroir. Ses habitans tirent des montagnes voiſines d'autres eaux, par le moyen des kériſes, ou conduits ſouterreins. Ces eaux qui ſe conſervent dans des caves, creuſées en forme de réſervoirs, ſont fades & bourbeuſes, & ſe corrompent dans les chaleurs, ce qui rend l'air du pays fort mal-ſain. Au reſte, cette diſette d'eau ne ſe fait ſentir que dans la ville; car les campagnes qui l'environnent ſont arroſées d'une infinité de ſources, & produiſent une grande abondance de grains & de fruits. Il y croît une ſorte de raiſin fort

estimé, qu'on nomme *Schahoni*, c'est-à-dire, raisin royal. Il est doré, transparent, & de la grosseur d'une olive. Les gens du pays le font sécher au soleil, & l'envoyent dans toutes les provinces du Royaume. On en fait d'excellent vin, dont la couleur est fort chargée, & qui n'a d'autre défaut que d'être un peu violent.

Rey est à 35 degrés 35 min. de latitude. Ce lieu qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade, étoit autrefois la plus grande ville de l'Asie. On croit qu'elle fut fondée par un des premiers Rois de la Dynastie des Pischdadiens. Elle subsista avec splendeur jusqu'à la conquête des Arabes, qui la saccagerent. *Billah Mansour*, calife de Babylone, la rétablit, & elle parvint sous ses successeurs à un tel degré de puissance, qu'on l'appelloit *la Reine des villes* & *le Marché de l'Univers*. S'il faut ajouter foi à ce que rapportent tous les Historiens Persans, dont plusieurs parlent comme témoins oculaires, on y comptoit 6400 Colléges, 16600 bains, 15000 tours de Mosquées, 12000 moulins, 1700 canaux, & 13000 caravanserais. Elle étoit partagée en quatre- Rey.

vingt-ſeize quartiers, qui contenoient chacun quarante-ſix rues. Il y avoit dans chaque rue 400 maiſons & 10 moſquées. Elle renfermoit dans ſon ſein les plus grandes richeſſes de l'Orient. Les guerres civiles, jointes aux incurſions des Tartares, détruiſirent, dans le treiziéme ſiécle du Chriſtianiſme, cette ville ſuperbe, dont il reſte à peine aujourd'hui quelques veſtiges. Le pays eſt fertile & agréable; mais on y reſpire un air dangereux, qui jaunit la peau des habitans, & qui cauſe pluſieurs maladies épidémiques.

Sava. En marchant vers l'Eſt on rencontre Sava à neuf lieues de Rey. C'eſt une ville ancienne, qui a deux milles de tour, mais qui eſt mal peuplée. Les ruines de pluſieurs grands édifices rendent témoignage de ſon ancienne ſplendeur. Elle a ſous ſa dépendance 105 villages. Son terroir, qui n'étoit dans ſon origine qu'un vaſte marais, dont les eaux étoient ſalées, eſt devenu fertile par l'induſtrie des habitans, & produit une aſſez grande abondance de coton, de grains & de fruits. L'air n'y eſt pas meilleur qu'à Rey. A vingt lieues de cette ville, en dirigeant toujours ſa marche vers l'O-

tient, on rencontre un autre marais très-étendu, qu'on appelle *la mer de ſel*, à cauſe de la qualité de ſes eaux. On y a pratiqué une chauſſée, qui a trente lieues de long.

Hamadan eſt à peu près dans la même latitude que Rey. Les jardins, les terres labourées, & les prairies qu'elle enferme dans ſes murs, lui ſont occuper un terrein très-vaſte. Ses habitans, parmi leſquels il y a beaucoup de Juifs, ſont fort adonnés au commerce. Son diſtrict n'a pas moins de cinquante lieues, & comprend quinze villes. L'hyver y eſt rigoureux & long : mais il n'y a point de ſéjour plus agréable durant l'été. Les Juifs ont ici une Synagogue, où l'on voit un ancien tombeau, dans lequel ils prétendent qu'Eſther & Mardochée ſont enſévelis. Cette opinion y attire un grand nombre de pélerins. Hamadan.

Cachan terminera cette deſcription. Chardin la place à 35 degrés 35 minutes de latitude, & à 86 de longitude. Sa longueur eſt d'une lieue d'Orient en Occident, ſur un quart de lieue de largeur. Un double mur, flanqué de groſſes tours, forme ſon Cachan.

enceinte & sa défense. On y compte six mille cinq cents maisons, en y comprenant celles des fauxbourgs, qui sont plus beaux que la ville. Son caravanserai est le plus magnifique hospice de la Perse. Abbas I en fut le fondateur, & fit graver sur le frontispice cette inscription :

Le monde est un caravanserai, & les hommes sont une caravane. N'élevez point de caravanserai dans un caravanserai, c'est-à-dire : Ne faites point d'établissement solide dans un lieu de passage.

Les bazars, les bains publics, le palais du Roi, & la principale Mosquée, sont d'autres monumens qui font honneur à la magnificence des Rois de Perse. On a donné à cette ville le surnom de *Dar el-Moumenin*, qui signifie séjour des fidéles, parce qu'elle a servi d'asyle à plusieurs Princes de la famille d'Ali, pendant la persécution des Califes. On y voyoit autrefois leurs tombeaux ; mais ils ont été détruits par les Turcs & les Tartares Sunnis.

Cachan est une ville de très-grand commerce, par ses manufactures de satin, de velours, de taffetas, & d'au-

res étoffes de soye, unies, ou façonnées. On y fait aussi de magnifiques, brocards d'or & d'argent. Ses habitans sont un mêlange de Mahométans, de Chrétiens, de Banians & de Juifs. Le pays des environs n'est arrosé d'aucune riviere, & ceux qui le cultivent sont obligés de se servir de l'eau des kérises & des citernes pour humecter les terres, naturellement séches & sablonneuses. L'air qu'on y respire est bon, mais extrêmement chaud, à cause du voisinage d'une haute montagne, exposée au midi, dont la réverbération est si forte, dans les grandes chaleurs, qu'il n'est presque pas possible d'en soutenir la violence. Les grains & les fruits ne lui manquent point; mais elle a peu de bétail. Ses melons sont si estimés, qu'il s'en fait un grand débit à Ispahan pendant la saison des fruits. Les scorpions & les grosses araignées, sont des animaux fort communs dans cette contrée. Leur blessure est mortelle, lorsqu'on n'y applique pas un prompt remede. Les insectes du premier genre ont donné lieu à une imprécation familiere aux Persans : *Que le scorpion de Cachan puisse te piquer la main.*

Il eſt tems de paſſer aux provinces du midi.

9. *Le Chuſiſtan.*

Nous n'avons rien de fort particulier à dire de cette contrée : ainſi nous abrégerons ſa deſcription. Elle eſt bornée au Nord par l'Irak-Agemi, à l'Orient par la Perſe proprement dite, au Midi par le Golfe Perſique, & au Couchant par le Tigre, qui la ſépare de l'Irak-Arabi. Ce pays doit ſon nom à *Chus*, fils de Cam, qui l'habita le premier, tandis qu'*Elam*, fils de Sem, s'établiſſoit un peu plus loin, & fondoit dans la Perſe proprement dite une autre branche de la nation perſane.

Antiquités de cette province.

Les Grecs ont donné au Chuſiſtan le nom de *Suſiane*. *Suſe*, ſon ancienne capitale, appellée dans l'Ecriture *Shusham*, fut fondée par *Memnon*, fils de Tithon. Hérodote l'appelle *Memnonia*. On lui donna le nom de Suſe, qui ſignifie *Lys* dans l'ancien langage des Perſes, parce que cette fleur croiſſoit abondamment dans ſon territoire. Darius, fils d'Hyſtaſpe, l'embellit conſidérablement, ce qui a fait dire à quelques Hiſtoriens qu'il en fut

fut le fondateur. Cette ville étoit auſſi remarquable par ſa magnificence que par la beauté de ſa ſituation. Les anciens Rois de Perſe y faiſoient leur réſidence pendant pluſieurs mois de l'année, & paſſoient le reſte du tems à Ecbatane. Ils y avoient un palais ſuperbe, où ils mettoient en dépôt les archives du Royaume & une partie de leurs tréſors. C'eſt dans ce lieu qu'Aſſuerus donna le magnifique banquet dont il eſt parlé dans l'Ecriture, lequel dura cent quatre-vingt-trois jours. Alexandre y trouva, ſuivant Diodore de Sicile, 9000 talens d'or monnoyé, & 40000 mille talens d'or & d'argent en lingots. Hiſt. Univ. Tome III, p. 374 & 407.

Cette ſuperbe ville eſt tellement anéantie qu'on ignore même aujourd'hui le lieu où elle exiſtoit. Tavernier, la Martiniere, & d'autres Ecrivains ne la diſtinguent point de *Schuſter*, capitale moderne du Chuſiſtan, ſituée à 31 degré 30 min. de latitude. Mais nos plus habiles Géographes placent l'ancienne Suſe trente lieues plus loin vers le Nord. Schuſter n'eſt qu'un amas de ruines, parmi leſquelles on trouve quelques habitations. Elle eſt ſituée ſur une riviere qui porte

ſon nom. Ses manufactures de ſoye & de drap d'or ſont fort eſtimées. *Ahuas*, *Askier-Mukierrem*, *Kiendi-Schapour*, &c., ſont d'autres villes de la même province.

Le Chuſiſtan eſt un pays fort étendu, mais preſque déſert; quoique fertile en bled, en orge, en riz, en coton, & en cannes de ſucre. On y trouve des mines d'or, & des ſources de bitume & de naphte. Les chaleurs y ſont exceſſives durant l'été, à cauſe des montagnes qui la garantiſſent des vents du Nord, & qui réfléchiſſent les ardeurs brûlantes du Midi. Ses habitans moitié Juifs & Idolâtres, & moitié Mahométans, ont le teint jaunâtre, la complexion malſaine, & le naturel mauvais.

10. *Le Farſiſtan.*

Chardin, Tome IX, p. 28. Hiſtoire Univ. *ubi ſuprà*, p. 373.

C'eſt la contrée la plus riche de la Perſe, & la plus conſidérable par ſon étendue, quoiqu'elle n'occupe que le ſecond rang parmi les provinces de ce Royaume. Chardin la croit auſſi grande que la France, & ſe trompe. Dom Vaiſſette ne lui donne que 120 lieues de France du Levant au Couchant, & 150 du Midi au Nord. Elle

a pour limites, du côté de l'Oueſt, le Chuſiſtan & une partie du Golfe Perſique ; du côté du Sud le même Golfe ; au Nord l'Irak-Agémi, dont elle eſt ſéparée par de hautes montagnes, & à l'eſt le Kirman. On la diviſe en cinq diſtricts : ſçavoir, *Ardchir*, qui eſt vers le centre, & dont Chiraz eſt la principale ville ; *Eſtakar*, à l'Ocident d'Ardchir, dont *Phirousabad*, ou l'ancienne *Perſépolis*, étoit la capitale ; *Darab-guinde*, qui regarde l'Orient, & qui a pour Métropole une ville du même nom ; *Schahpour*, province maritime, ſituée au Sud-Oueſt, dont *Kazeron* eſt la prinpale ville ; *Kobad*, qui eſt au Nord, & qui a pour capitale *Mehroujou*.

On ne nous apprend rien de plus particulier concernant la Géographie de ces lieux. Quant à la nature du ſol & du climat, on obſerve que dans les parties méridionales, qui s'étendent vers le Golfe Perſique, l'air eſt brûlant, & la terre ſi ſablonneuſe, qu'elle ne produit preſque que des palmiers. Le Nord de la même province eſt un pays de montagnes, dont les productions ne ſçauroient ſuffire à la nourriture de ſes habitans. On y

trouve quelques émeraudes d'un prix médiocre ; mais les régions du centre ſont d'une grande fertilité. L'air y eſt très-ſain, & les hommes y ſont d'une conſtitution robuſte.

On convient généralement que les premiers habitans de la Perſe ſe ſont établis dans cette province. On les nommoit indifféremment *Fars* & *Pars*. De-là vient le nom de *Farſiſtan*, que leur ancienne patrie a conſervé, & celui de *Parſis*, que les Guebres portent encore aujourd'hui.

Nous avons indiqué les principales villes de cette contrée dans le dénombrement de ſes diſtricts. Chiraz eſt ſa capitale : nous la décrirons ailleurs. L'ancienne Perſépolis, connue aujourd'hui ſous le nom de *Tchelminar*, offre parmi un amas de ruines, pluſieurs monumens curieux, dont nous parlerons auſſi dans un article ſéparé. Les autres villes ne demandent point de deſcription.

II. *Le Lariſtan.*

Chardin, Tome IX, p. 214 ; Herbert, p. 186 ; Figueroa, page 31 & 50.

Quelques-uns joignent cette contrée au Farſiſtan ; d'autres la regardent comme une dépendance du Kirman. Nous en ferons avec Chardin

une province particuliere. Elle s'étend le long de la côte Nord-Oueſt du Golfe Perſique, & comprend les meilleures places maritimes de l'Empire Perſan.

Hiſtoire des Huns par M. de Guignes, Tome I, p. 345.

Des Barbares, ſortis de la côte orientale de l'Arabie, s'emparerent du Lariſtan au commencement du huitiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne, & y fonderent un Royaume qui ſubſiſta environ neuf cents ans. Ils avoient pour chef un Prince d'Yemen, nommé *Mohammed*, qui étoit de la famille des *Hémiarites*. Ces Arabes, ſuivant quelques Hiſtoriens, bâtirent à une petite diſtance de la mer une ville, à laquelle ils donnerent le nom d'*Ormuz* (1). Mais quelques tems après, ſes habitans, allarmés des incurſions continuelles des Seljoucides, ſe réfugierent dans une Iſle voiſine, ſituée à l'embouchure du Golfe Perſique, & y jetterent les fondemens d'une nouvelle ville, qu'ils appellerent auſſi Ormuz.

Anciens Rois du Lariſtan.

Texeira nous a conſervé les noms

(1) D'autres attribuent la fondation de cette ville à *Hormouz* II, Roi de Perſe, qui regnoit au commencement du quatriéme ſiécle, c'eſt-à-dire, quatre cents ans avant l'irruption des Arabes dans le Lariſtan.

de tous les Princes de cette Dynastie ; mais leur Histoire est peu connue. Ormuz étoit le siége de leur Empire. *Seïfeddin*, qui regnoit dans les premieres années du seiziéme siécle, fut chassé de cette ville par Alphonse d'Albuquerque, qui s'empara de plusieurs autres places maritimes. Cette partie du Laristan fut alors soumise à la domination des Portugais ; mais les Sultans Arabes maintinrent encore pendant un siécle leur puissance dans le Continent. *Seid-Mahomet-Schah*, le dernier de ces Princes, fut vaincu par Abbas I, qui le dépouilla de ses Etats, & le relégua à Schiraz où il finit ses jours. Abbas, assisté des forces navales des Anglois, conquit ensuite l'isle d'Ormuz, & réunit ainsi à sa couronne tout le Laristan.

Ses Villes. *Lar* est la capitale de cette province. C'est une petite ville, située entre les montagnes dans un terrein sablonneux, & composée de deux cents maisons, la plûpart très-basses, & couvertes d'un simple feuillage. Ses bazars, ses citernes, son château, & le palais du Gouverneur sont des édifices assez remarquables. Elle n'a point de murailles. Ses maisons sont presque

toutes accompagnées d'un jardin, ce qui lui donne plûtôt la forme d'un grand village que d'une ville. Sa position est à 27 degrés 20 min. de latitude. Il y regne de telles chaleurs durant l'été, qu'on est obligé d'arroser plusieurs fois le jour le plancher brûlant des salles & des chambres. Les Hollandois ont un Comptoir dans cette ville, & les Juifs, qui en occupent tout un quartier, y ont établi plusieurs manufactures de soye. Son terroir est aride & assez infructueux; mais il produit une gomme précieuse, appellée *Mumie*, qui coule naturellement de certains rochers, & qui a de grandes vertus pour guérir les contusions & les fractures.

Bender Congo est au Midi de Lar (1), sur le bord du Golfe Persique. On y compte dix mille habitans, la plûpart Indiens, Arabes, ou Arméniens. Ce seroit une excellente place pour le commerce, si les Isles qui l'environnent n'en rendoient l'abord trop difficile.

Kismich est dans le voisignage de *Bender-Congo*. C'est une Isle assez

(1) A 26 degrés 40 min. de latitude, & à 72 degrés 15 min. de longitude.

bien peuplée, dont le terroir eſt très-bon. Elle a vingt lieues de longueur du Levant au Couchant, ſur ſept ou huit de largeur.

Ormuz, Iſle beaucoup plus fameuſe, quoique moins étendue, eſt ſituée à l'Eſt de Kiſmich, preſque à l'entrée du Golfe, & à douze milles du Continent. Elle n'a que ſix lieues de tour. C'étoit autrefois la clef du commerce qui ſe faiſoit dans toute l'étendue du Golfe, & le centre des forces portugaiſes ſur cette mer. On y voyoit une grande ville, qui contenoit quarante mille habitans. Abbas la prit en 1622, & la ſaccagea. On n'y trouve aujourd'hui qu'un petit fort, gardé par une garniſon perſane. Son terroir ſec & ſulphureux, ne produit que du ſel, & un ſable fin & argenté, que les Portugais tranſportoient en Europe. On aſſure qu'il n'y croît pas un brin d'herbe, & qu'on eſt obligé d'y porter toutes les choſes néceſſaires à la vie, juſqu'à l'eau.

Lareca eſt une autre petite Iſle, à une lieue d'Ormuz. On y voit une fortereſſe & une ancienne Moſquée. Dans le tems que les Portugais s'établirent à Ormuz, on leur dit que cette

Mosquée renfermoit de grands trésors, auxquels personne n'osoit toucher parce qu'on ne pouvoit les tirer du Temple sans s'exposer à une mort inévitable. Le Gouverneur ayant fait fouiller dans ce lieu, on y trouva deux petites caisses, remplies de manuscrits arabes & persans, d'une très-belle écriture, & qui paroissoient fort anciens. Dom *Saldanha* de *Gama*, viceroi de l'Inde, en fit faire des extraits, qu'il envoya à l'Académie de Lisbonne.

Bender - Abassi est une ville qui tient au Continent, & qui n'est séparée de l'isle d'Ormuz que par un canal de cinq ou six lieues. Elle est bâtie sur le bord de la mer, dont les flots viennent laver ses murailles dans les hautes marées. On la nommoit anciennement *Gomron*. Un des Généraux d'Abbas I lui fit changer de nom, après l'avoir enlevée aux Portugais, & l'appella *Bender - Abassi*, c'est-à-dire, Port d'Abbas. On y compte quatorze ou quinze cents maisons, dont les toits sont en plate-forme, avec des tours à vent, au milieu ou dans les angles, destinées à porter la fraîcheur dans les appartemens. Ses

pêche que depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Les pêcheurs sont obligés, sous de rigoureuses peines, de donner au Roi toutes les perles qui pesent plus de douze grains; mais c'est ce qu'ils n'exécutent jamais de bonne foi.

12. *Le Kirman.*

Hist. Univ. Tome III, p. 364. Dom Vaissette, *ubi suprà*, p. 478. Tavernier, Voyage de Perse.

Le Kirman est l'ancienne *Caramanie*. Cette province, plus considérable par son étendue que par la bonté de son terroir, est bornée au Nord par le Sigistan, au Midi par le Golfe Persique, à l'Est par le Makran, & à l'Ouest par le Farsistan. Sa partie septentrionale est presque inhabitable à cause de sa stérilité. Le terrein n'est que sable; on n'y trouve point d'eau, & l'air y est très-mal-sain. C'est avec raison que les anciens l'appelloient *Caramanie déserte*, & elle peut encore aujourd'hui porter ce nom, puisqu'on y rencontre à peine quelques misérables villages.

Kirman septentrional.

Hist. Univ. Tome III, p. 364.

Kirman méridional.

Le Kirman méridional est un meilleur pays. Il est arrosé de plusieurs rivieres. L'air y est pur. Son terroir offre beaucoup de fruits & d'excellens pâturages. On tire de cette pro-

vince la meilleure laine de l'univers. Les animaux qui la donnent ont celà de particulier, que leur toison tombe d'elle-même au mois de Mai, sans qu'il soit nécessaire de les tondre. Les Guebres, qui font le principal commerce de ces laines, les préparent avec beaucoup d'industrie. Ils en font des serges très-recherchées dans tout l'Orient, & presque aussi fines & aussi lustrées que si elles étoient de soye. Le Kirman est depuis long-tems célèbre par la bonté des sabres & des autres armes qu'on y fabrique. On y fait aussi de très-beaux tapis.

Le pays est occupé de plusieurs montagnes, dont quelques-unes produisent de très-belles Turquoises, & qui abondent presque toutes en mines de cuivre & de fer. Celles de *Kafas* & de *Bazir* ont outre cela quelques veines d'or & d'argent. La premiere est habitée par des *Kurdes*, qui exercent de grands brigandages dans le pays. Les *Boloudges*, peuple sociable & humain, ont leurs établissemens au pied de la même montagne, dans des vallées fertiles & bien cultivées, qui s'étendent jusqu'à la mer. Peuples des montagnes.

Les anciennes villes de Caramanie Villes an-

ciennes & modernes.

étoient *Carmana*, aujourd'hui *Kirman*, *Alexandrie*, fondée par Alexandre le grand; *Armoza*, qui, selon quelques-uns, a donné son nom à l'Isle d'Ormuz. Les *Ichthyophages*, ainsi nommés parce qu'ils ne vivoient que de poisson, habitoient dans le voisinage de cette derniere ville, sur le bord de la mer. Non-seulement le poisson étoit leur unique nourriture, mais ils s'en servoient pour tous les autres besoins de la vie, employant les arrêtes pour la construction de leurs cabanes, & la peau pour se faire des habits. Les villes modernes sont *Bermazir*, ou *Bardshir*, à 29 degrés 30 min. de latitude : *Kirman* vingt lieues au Sud-Oueſt de Bermazir; *Kuaſtek*, *Cap Jacques*, &c.

13. *Le Makran.*

Cette province eſt la *Gédroſie* des anciens. Elle eſt ſituée dans la partie orientale de la Perſe, ſur les frontieres du Kirman, & elle s'étend juſqu'à l'Indus, qui la ſépare des Etats du Mogol. Une chaîne de montagnes la coupe en deux parties égales. C'eſt là que prend ſa ſource le *Nehenk*, fleuve auſſi grand que le Nil, que les

anciens ont connu ſous le nom d'*Arbis*, & qui ſe jette dans le Golfe Perſique.

Le pays eſt aride, ſablonneux, & preſque dénué d'habitans, dans ſa partie méridionale. Il y a de ce côté-là un vaſte déſert, qui s'étend juſqu'au Golfe Perſique, & qu'on ne peut traverſer qu'en dix jours. Le climat eſt exceſſivement chaud. L'armée d'Alexandre, qui s'enfonça imprudemment dans les déſerts de cette province penſa y périr. Ses habitans font profeſſion du Mahométiſme, & s'appliquent au commerce.

Dans la partie du Nord, entre 27 & 30 degrés de latitude, on trouve quelques villes, dont les plus conſidérable ſont *Kié*, capitale de toute la province; *Kidgé*, place aſſez forte, ſituée ſur le Nehenk; *Dizek*, *Djal*, &c.

14. *Le Sigiſtan.*

Cette contrée, que les anciens appelloient *Drangiane*, a pour limites au Nord le Khoraſan, à l'Eſt le Zabliſtan, au Midi le Makran, & à l'Oueſt le Kirman & l'Irak-Agémi. Ce qu'on peut rapporter de plus re-

Hiſt. Univ. *Ibid.* p. 365.

marquable touchant ſes antiquités ; c'eſt qu'elle a été la patrie de *Ruſtan*, héros célebre dans tous les Romans Orientaux. Les plus anciens Rois de Perſe y faiſoient leur réſidence, & depuis la conquête des Arabes pluſieurs Princes Mahométans s'y ſont établis. Un de ſes Sultans imagina de former une eſpece de paradis dans une vallée du pays nommée *Mulebet*. Voici ce qu'on en raconte ſur le témoignage de Marc-Paul, voyageur Vénitien. Ce Prince ſe nommoit Aladin. « Il fit embellir la vallée dont nous parlons, & la rendit l'endroit du monde le plus délicieux. On y trouvoit des retraites agréables, des femmes d'une beauté raviſſante, des liqueurs exquiſes, & les mets les plus délicats. Il bâtit à l'entrée du vallon une forteresſe, qui en rendoit l'approche inacceſſible. Lorſqu'il avoit quelque entrepriſe dangereuſe à exécuter, il choiſiſſoit un jeune homme d'une force extraordinaire, & après l'avoir enivré juſqu'à perdre connoiſſance, il le faiſoit tranſporter dans ſon paradis, où il le laiſſoit deux ou trois jours. Au bout de ce terme, on l'enivroit comme la premiere fois, pour

avoir occasion de le transporter chez lui sans qu'il s'en apperçût. Aladin lui proposoit alors le coup hardi qu'il vouloit exécuter, & l'engageoit sans peine à lui prêter son bras par la promesse de lui faire toujours habiter ce paradis, dont il avoit déja goûté les délices. »

Le Sigistan est un pays montueux, rempli de sables mouvans, que la violence des vents éleve en tourbillons, & qui abîment quelquefois des caravanes entieres. La plus grande partie de cette région est inculte & déserte. On y trouve quelques mines d'or. *Sigistan*, *Bost*, *Corsiat*, &c. sont ses principales villes. Ils y coulent quelques rivieres, dont la plûpart se perdent dans le Lac de *Zeré*, qui a trente lieues de long sur dix ou douze de large.

15. *Le Zabliſtan.*

Division du Zabliſtan.

C'est la plus orientale de toutes les provinces de la Perse. Nous la diviserons en trois contrées principales. Le *Kabuliſtan*, la principauté de *Ghour*, & le *Kandahar*. Le Kabuliſtan est séparé de l'Indostan par l'Indus. Les Mogols en firent la conquête dans le tems qu'ils commencerent

Le Kabuliſtan.

à s'établir dans l'Inde ſeptentrionale, & les reſtituerent en 1739 à la Perſe, dont il étoit une ancienne dépendance.

Ce pays eſt arroſé de trois grandes rivieres qui coulent du Nord au Midi, & qui ſe jettent dans l'Indus. Kabul eſt ſa capitale. Tavernier la place à 33 degrés de latitude, & la repréſente comme une très-grande ville. « Elle a, dit-il, deux châteaux bien fortifiés, & renferme dans ſon enceinte pluſieurs palais, qui ont ſervi de demeures à pluſieurs Rois & Princes du pays. Les montagnes qui l'environnent produiſent une grande quantité de mirobolans, que les Orientaux appellent pour cette raiſon *Cabuli*. Elles abondent outre cela en drogues, en épiceries, & en mines de fer, qui apportent un grand profit aux habitans. Cette ville fait un commerce conſidérable avec la Tartarie, le pays des Usbeks & les Indes. Les Usbeks ſeuls y vendent annuellement plus de 60000 chevaux, & les Perſans y amenent une prodigieuſe quantité de moutons & d'autre bétail. Le pays en général eſt froid & ſtérile, hormis dans quelques endroits que les mon-

Tavernier dans l'Hiſt. Univ. *ubi ſupra*, p. 366.

tagnes garantiſſent des frimats, & qui ſont arroſés par des rivieres, qui ont leurs ſources dans ces montagnes. C'eſt particulierement dans la province de Kabul que croiſſent les grandes cannes, dont les habitans font des lances & des hallebardes. La plûpart de ces habitans ſont Idolâtres, & tout le pays eſt rempli de pagodes. Leurs mois ſont lunaires, & ils célebrent avec une extrême dévotion la Fête nommée *Houli*, qui dure deux jours, & qui eſt fixée à la pleine lune de Février. Durant cette fête leurs habits ſont d'un rouge foncé. Quand ils ont fait leurs prieres & leurs offrandes dans le Temple, ils paſſent le reſte du tems à danſer par troupes dans les rues, à ſonner de la trompette, à viſiter leurs amis, & à s'entre-régaler, chacun dans ſa Tribu. » L'Auteur ajoute que le grand Mogol tiroit annuellement de ce pays quatre ou cinq millions.

La principauté de Ghour eſt à l'Oueſt du Kabuliſtan, dont elle eſt ſéparée par de hautes montagnes. Elle appartenoit dans le douziéme ſiécle à des Princes particuliers qui ſe rendirent fameux ſous le nom de *Ghourides*, La principauté de Ghour.

& qui conquirent le Korasan, le Zablistan, & une partie de l'Inde. Ce pays a été ruiné par les Tartares. Ses principales villes, dont il subsiste à peine quelques vestiges, étoient *Ghour*, *Bamian*, *Gazna*, &c. La derniere étoit la capitale d'une principauté du même nom, située au Sud-Est de celle de Ghour.

Le Kandahar.

Le Kandahar est au Midi du pays de Ghour & à l'Ouest du Kabulistan, dont il est aussi séparé par une longue chaîne de montagnes, habitées par les Aghuans, peuple originaire du Schirvan, ou de la grande Albanie. Tamerlan s'étant emparé de leur pays les tranféra dans le Kandahar, c'est-à-dire, à quatre ou cinq cents lieues de leur ancienne patrie. Dans le déclin de la puissance des Princes Mogols, ils secouerent le joug, & se donnerent des Rois de leur nation. Abbas I. les engagea par ses insinuations à se soumettre à la Perse. Mais ils se révolterent sous son successeur, & livrerent leur pays au grand Mogol. Abbas II les força en 1650 de rentrer sous l'obéissance de l'Empire Persan. Ils se mutinerent encore cent ans après, sous le regne de Schah Hussein,

Histoire de la derniere Révolution de Perse, T. I. page 130 & suiv.

proclamerent Prince de Kandahar le fameux Mir-veïs, & placerent en 1722 son fils Mahmoud sur le trône d'Ispahan.

Ces peuples vivent la plûpart sous des tentes, à la maniere des Tartares. Le maître, les esclaves, les chevaux & le bétail habitent pêle mêle dans le même lieu. Si un cheval meurt dans leur tente, ils le laissent pourrir à côté d'eux, sans se donner la peine de le porter ailleurs. Le pain est leur nourriture ordinaire, & leurs plus délicieux festins consistent à manger de la viande toute sanglante, après l'avoir fait passer légerement sur les charbons. Lorsqu'ils se rendirent maîtres d'un des fauxbourgs d'Ispahan, le hazard leur ayant fait trouver dans la maison d'un Arménien une grande quantité de savon, ils le mangerent avec avidité comme un mets exquis. Il n'y a point de peuple Mahométan qui observe avec plus de fidélité la défense de boire du vin. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, & qu'ils relevent par-devant jusqu'à la ceinture, est l'unique habillement des gens du peuple. Ils ont un large caleçon de la même étoffe. Leur usage

Mœurs & usage de ses habitans.

Ibid. 144.

eſt d'avoir les jambes & les bras nuds. Les plus riches portent des pantoufles, & de petites bottines d'un cuir très-dur, qu'ils ne quittent plus lorſqu'ils les ont une fois chauſſées, juſqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux. Ils ſe raſent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux, qu'ils laiſſent croître de chaque côté au-deſſus de l'oreille. Leur coeffure eſt un morceau de toile, qu'ils replient en pluſieurs tours, & dont un bout tombe ſur l'épaule, tandis que l'autre s'éleve au-deſſus de la tête en maniere d'aigrette. Leur teint eſt fort bazané. Ils ſont petits, mal faits, mais nerveux & robuſtes, adroits à tirer de l'arc & à manier un cheval, endurcis aux fatigues, ſoit par la vigueur de leur tempérament, ſoit par la longue habitude d'être toujours en guerre avec leurs voiſins, qu'ils déſolent depuis pluſieurs ſiécles par des courſes continuelles. Leur maniere de combattre a quelque choſe de particulier. Ils expoſent au premier feu deux troupes de ſoldats d'élite, nommés *Naſak-ci* & *Pechluvan*, c'eſt-à-dire, les Bouchers & les Lutteurs. Ceux-ci fondent avec impétuoſité ſur l'ennemi, n'obſervant

aucun ordre & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Quand l'affaire est engagée ils se retirent sur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction est d'observer les combattans, & d'empêcher que personne ne recule. Si un soldat quitte son rang & veut prendre la fuite, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de retourner au combat. Un de ces *Nasakci* appercevant hors des rangs un factionnaire, qui étant blessé à la main droite vouloit se retirer pour se faire panser, le força de rejoindre son drapeau : *Combats de la main gauche*, lui dit-il, *si tu ne peux te servir de ta droite, & si tu perds aussi la main gauche, sers-toi de tes dents pour mordre l'ennemi.* La Perse se souviendra éternellement qu'une poignée de ces Aghuans lui a donné des fers, & a jetté dans son sein la semence funeste des troubles, qui la déchirent depuis cinquante ans.

Le Kandahar est aussi habité par des Indiens idolâtres & par des Guebres ; mais les uns & les autres n'ont point de Temples publics. Les Indiens exercent leur religion dans des maisons particulieres, & les Guebres sur

une montagne où ils conſervent le feu ſacré.

Le pays eſt aſſez fertile dans ſa partie méridionale. Le côté de l'Occident eſt ſtérile & déſert. Sa capitale, qui porte auſſi le nom de *Kandahar*, eſt une ville très-forte, également défendue par ſa ſituation & par la bonté de ſes murailles. Elle s'étend du côté du Nord & de l'Oueſt ſur une montagne fort droite, & elle eſt entourée au Midi & à l'Eſt par une triple muraille. Elle a outre cela une citadelle, qui paſſe pour la meilleure place de la Perſe. Ses fauxbourgs ſont grands, mais ſans aucune défenſe.

ARTICLE III.

Deſcription plus particuliere de quelques villes.

TÉFLIS.

C'Eſt la principale ville du Karduel, la capitale de toute la Géorgie, & une des plus belles places de l'Empire Perſan. Les Géorgiens lui donnent le nom de *Cala*, ou de ville par excellence. Sa poſition, ſuivant Dom Vaiſſette, eſt à 42 degrés

Chardin, Tome II, p. 155.

degrés quelques minutes de latitude, & à 65 de longitude, au pied d'une montagne, sur un des bras de la riviere de Kur. La plûpart de ses maisons, du côté du fleuve, sont bâties sur le roc. Elle n'a point de muraille de ce côté-là; mais tout le reste est environné d'un bon rempart. Elle est outre cela défendue par une forte citadelle, située sur le penchant de la montagne. Les Turcs la construisirent en 1576, après s'être rendu maîtres de la ville.

On compte dans Téflis 20000 habitans, la plûpart Géorgiens naturels, ou Arméniens, avec le mêlange de quelques Mahométans & de quelques Juifs. La citadelle est entre les mains des Mahométans, qui seuls ont le privilége d'y habiter & de la garder. Ils y ont une mosquée, qu'on apperçoit de la grande place de la ville: mais ses ministres n'ont pas le droit de monter sur la tour, pour annoncer l'heure de la priere. Les habitans n'ont jamais souffert qu'on bâtit de mosquée dans leur ville. On y voit quatorze Eglises Chrétiennes, dont huit appartiennent aux Arméniens, & six à ceux qui suivent le rit Géor-

gien. Le ſervice s'y fait avec la plus entiere liberté. On y ſonne les cloches, & on porte publiquement le Viatique. Les Géorgiens doivent cette liberté, premierement à leur courage; en ſecond lieu au voiſinage des Turcs, dont ils pourroient implorer le ſecours, ſi les Perſans entreprenoient de faire une injuſte violence à leur culte.

Les maiſons de cette capitale ſont baſſes & mal éclairées, mais d'ailleurs conſtruites aſſez ſolidement, étant la plûpart de brique. Toutes ſes rues ſont pavées. Elle a pluſieurs beaux palais, de magnifiques bazars, & des caravanſerais bien bâtis & bien entretenus. La Cathédrale Géorgienne, appellée *Sion*, eſt un édifice très-ancien, bâti de pierres de taille, & compoſé de quatre nefs, au milieu deſquels eſt un grand dôme. C'eſt la forme de preſque toutes les anciennes Egliſes d'Orient. On y voit quelques peintures plates, dont le goût eſt fort mauvais.

Les Capucins ont une maiſon à Téflis. Le Prince les protége contre les perſécutions du Clergé, qui s'oppoſe de tout ſon pouvoir au progrès

de leur Miſſion. Ils exercent la médecine avec aſſez de ſuccès, & on ne leur donne point ici d'autre nom que celui de médecins. C'eſt proprement à ce titre qu'on les a reçus en Géorgie, où leurs travaux juſqu'à ce jour ont été aſſez infructueux.

Les environs de cette capitale ſont ornés de pluſieurs maiſons de plaiſance. Son territoire eſt fertile en grains; mais il produit peu de fruits. Elle fait un aſſez grand commerce de ſoye, de fourrures, & d'une certaine racine appellée *Boïa*, qui ſert pour la teinture des toiles.

TAURIS.

Cette ville, que les Perſans appellent *Tabris* ou *Tébris*, eſt la capitale de l'Azerbijane, ou de l'ancienne Médie. Elle eſt conſidérable par ſon étendue, par le nombre de ſes habitans, par la beauté de ſes édifices, & par la richeſſe de ſon commerce. Sa ſituation eſt à 36 degrés de latitude, & à 65 trente minutes de longitude, à l'extrémité d'une belle plaine arroſée de deux rivieres, dont l'une appellée *Spintcha*, traverſe la ville. L'autre, qui n'eſt pas moins large que la Seine, baigne ſes murail-

Chardin, *Ibid.* p. 315. Herbert, page 312. Dom Vaiſſette, T. IX, p. 442.

les au Septentrion. On la nomme *Agi*, c'eſt-à-dire, ſalée, à cauſe de la qualité de ſes eaux.

On diviſe Tauris en neuf quartiers, qui contiennent quinze mille maiſons, ſans y comprendre les bazars, dans leſquels on compte auſſi quinze mille boutiques. Ces grandes marchés, compoſés de halles couvertes, hautes de quarante ou cinquante pieds, ſont au centre de la ville, & forment de longues galeries auſſi ſpacieuſes que des rues. Il y en a quelques uns de voûtés. Le plus beau de tous eſt le *Kaiſerié*, ou bazar royal, dont la forme eſt octogone. C'eſt le lieu où ſe vendent les pierreries & les plus précieuſes marchandiſes. Les caravanſerais ne ſont pas moins magnifiques. On en compte juſqu'à trois cents, dont quelques-uns ſont ſi vaſtes, qu'il y peut loger trois cents perſonnes. Il y a outre cela dans la ville trois grands Hoſpices, où l'on nourrit gratuitement deux fois le jour tous les pauvres qui ſe préſentent.

Les Moſquées ſont au nombre de deux cents cinquante. La plus conſidérable eſt celle du *Roi du monde*, bâtie dans le neuviéme ſiécle de l'Hégire par un Roi de Perſe qui prenoit

ce titre. Tout l'intérieur & une partie du dehors ſont dorés en moſaïque.

La principale place de Tauris eſt d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'on y peut ranger trente mille hommes en bataille. On y vend le matin toutes ſortes de denrées, & le menu peuple s'y aſſemble le ſoir, pour prendre part aux divertiſſemens qu'on lui donne. Des bâteleurs de tout genre y font mille tours de ſoupleſſe, ou repréſentent des ſcènes bouffonnes; les Orateurs & les Poëtes récitent leurs ouvrages; ici ce ſont des combats de lutteurs, de taureaux & de béliers, & plus loin des danſes de loups. Ce dernier ſpectacle charme ſur-tout la multitude. Chardin, *ubi ſuprà*, p. 310.

Dans le ſéjour que Chardin fit dans cette ville en 1672, pluſieurs perſonnes tâcherent de lui perſuader qu'elle contenoit onze cents mille habitans; mais il croit qu'on peut réduire leur nombre à cinq ou ſix cents mille. On trouve dans ſes bazars une telle abondance de marchandiſes de toute eſpéce, qu'elle peut paſſer pour un des plus riches marchés de l'univers. Elle étend ſon commerce dans toute la Turquie orientale juſqu'à la Mer noire, dans l'Empire Moſco-

vite, dans la Tartarie & dans l'Inde.

Son climat eſt froid, parce qu'elle eſt expoſée aux vents du Nord, & que les montagnes qui l'environnent ſont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Le pays produit une telle quantité de grains, que la livre de pain n'y vaut que deux *Kaſbéquis*, ou ſix deniers de notre monnoie. La volaille, le gibier, la viande commune, les vins, les légumes, les fruits & les fourages y ſont à proportion auſſi abondans. Entre pluſieurs raretés naturelles, on trouve aux environs de Tauris deux mines précieuſes, l'une de ſel & l'autre d'or; de vaſtes carrieres de marbre blanc, & une eſpece particuliere de marbre tranſparent, qui ſe forme, dit-on, de l'eau congelée d'une fontaine. On y voit auſſi quelques ſources minérales, dont les eaux ont l'odeur du ſoufre. Il y en a de chaudes & de froides.

Le Gouvernement de Tauris eſt attaché à la charge de Généraliſſime des troupes, & produit plus d'un million de revenu. L'Officier qui en eſt revêtu, commande dans toute la province, & doit entretenir trois mille hommes de cavalerie. Les Gouverneurs

de Cars, d'Ouroumi, d'Ardebil, de Maraga, & vingt autres Khans lui ſont ſubordonnés.

On eſt fort partagé ſur l'origine de cette ville. Quelques-uns croyent que c'eſt l'ancienne *Tigranocerte*, d'autres la *Suze* de Médie, & d'autres la fameuſe *Ecbatane*. Le Chevalier Chardin adopte ce dernier ſentiment, qui eſt celui de *Molet*, traducteur de Ptolomée, d'*Ortelius*, de *Golnits*, de *Texeira*, & de la plûpart des Géographes modernes. Mais l'Auteur ajoute qu'on ne voit à Tauris ni aux environs aucune antiquité remarquable, & que le tems a détruit juſqu'aux ruines des ſuperbes bâtimens que les Rois de Perſe y avoient conſtruits.

Les Hiſtoriens Arabes rapportent ſa fondation à l'an 165 de l'Hégire, qui répond à l'an 781 de l'Ere Chrétienne. Quelques-uns prétendent qu'elle fut bâtie par *Zebd-el-caton*, femme du Calife *Haroun al-Raſchild*, de la famille des Abbaſſides. Il y a dans le tréſor d'Iſpahan quelques médailles qui portent le nom de cette Princeſſe, & qu'on a trouvées dans le voiſinage de Tauris.

Cette fameuse ville a éprouvé de terribles déſaſtres depuis dix ſiécles. Les tremblemens de terre l'ont renverſée plus d'une fois. Le dernier qui s'y fit ſentir le 9 Avril de l'an 1722, engloutit deux cents cinquante mille habitans. Les Turcs la ſaccagerent trois fois dans le cours du ſeiziéme ſiécle. Ils l'emporterent d'aſſaut en 1725, & firent paſſer au fil de l'épée plus de deux cents mille perſonnes. Le carnage & le pillage durerent cinq jours.

COM.

C'eſt une autre ville du premier ordre, ſituée dans l'Irak-Agémi, à 34 degrés 30 min. de latitude, & à 85 degrés 48 min. de longitude. Elle eſt arroſée d'une riviere nommée *Joubadjan*, qui pendant l'été n'eſt qu'un petit ruiſſeau, mais qui s'enfle tellement au printems, par la fonte des neiges, que ſon lit eſt auſſi large que celui de la Seine. Elle entre même juſque dans la ville, où elle cauſe quelquefois d'affreux ravages par ſes débordemens.

Idem. Tome II, page 44. Herbert, page 317.

L'air y eſt très-tempéré, ſuivant Herbert, & les chaleurs de l'été

n'ont rien d'excessivement incommode. Chardin dit au contraire qu'*on y brûle dans cette saison, & qu'il n'y a pas de lieu en Perse où le soleil soit plus ardent.* Son terroir est admirablement fertile en grains & en fruits de toute espece. La pêche y est sur-tout d'une qualité excellente. C'est de la Perse que les Romains ont tiré les premieres greffes de ce fruit, auquel ils ont donné le nom de pomme persane.

Herbert croit que la ville de Com est composée d'environ deux mille maisons; Chardin en compte jusqu'à quinze mille. Comme ils voyageoient en différens tems, ils peuvent avoir tous deux raison. Ses rues sont larges, & on vante la magnificence de ses quais, de ses bazars & de ses temples. La Mosquée de *Massouma*, ou de la Sainte, est peut-être le plus beau temple de la Perse. Cette prétendue Sainte est *Fathmé*, fille de *Mousa-Cazem*, le septiéme Iman (1). Son pere l'amena à Com sur la fin du second siécle de l'Hégire, & elle y mourut. Les Sectateurs d'Ali lui érigerent un magnifique tombeau, qui a

(1) Herbert a tort de la confondre avec Fathmé, fille de Mahomet & femme d'Ali.

été réparé plusieurs fois, & qui fait un des principaux ornemens de la mosquée dont nous parlons. L'édifice consiste en trois grandes chapelles disposées sur une même ligne. Celle du milieu a un beau portail de marbre transparent, surmonté d'une coupole en demi-cercle, dont les dehors sont incrustés de carreaux de porcelaine. L'intérieur est peint en or & en azur. Ce portail conduit à une gallerie, qui a dix-huit pieds de profondeur, & qui est décorée de peintures & d'incrustations de même genre. On entre ensuite dans la chapelle, dont la forme est octogone. Ses portes sont couvertes de lames d'argent, avec divers ornemens de vermeil, & des bas-reliefs de la même matiere. Le bas du temple est revêtu dans toute son étendue, à la hauteur de six pieds, de grandes tables de porphyre ondé, sur lesquelles on a peint des fleurs. Le reste est une mosaïque d'or & d'azur. La chapelle est couronnée d'un grand dôme, enrichi des mêmes ornemens, & couvert en dehors de carreaux de porcelaine. Au-dessus s'éleve une longue aiguille, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules d'or de diverses gros-

ſeurs. Elle eſt ſurmontée d'un croiſſant.

C'eſt au milieu de cette magnifique chapelle qu'eſt le tombeau, ou plutôt le cénotaphe de Fathmé; car le peuple croit que les Anges ont enlevé ſon corps au ciel. Il eſt couvert d'un drap d'or, & environné d'une grille d'argent maſſif, haute de dix pieds, & ornée dans les angles d'une boule d'or. On a ſuſpendu au-deſſus pluſieurs vaſes d'argent, qui tiennent à la voûte par des verges de même métal, à peu près comme les lampes de nos Egliſes: mais on n'y allume jamais du feu. Il y en a qui peſent ſoixante marcs. Ce mauſolée célebre attire à Com, depuis pluſieurs ſiécles, une grande multitude de pélerins. On compte autour de cette ville quatre cents quarante-quatre petits tombeaux, où répoſent les corps d'autant de deſcendans d'Ali.

Les chapelles des côtés ſervent de ſépulture à deux Rois de Perſe, dont l'un eſt Schah Séfi, deuxiéme du nom, & l'autre Abbas II. Elles ſont décorées avec la même magnificence, & à peu près dans le même goût que celle de Fathmé. Ce ſont des galleries

& des rotondes dorées en moſaïque, revêtues par le bas d'albâtre & de porphyre, ornées de lampes d'or ou d'argent, & de ſuperbes tentures.

La Moſquée eſt précédée de quatre grandes cours, dont la premiere eſt plantée d'arbres, & diviſée en compartimens comme un jardin. L'allée du milieu eſt pavée, & ſéparée des parterres par une belle baluſtrade. Deux terraſſes, hautes de trois pieds, regnent des deux côtés, dans toute la longueur de la cour, & ſont bordées chacune de vingt petites cellules, dont les toîts ſont arrondis en dômes. Il y a à l'entrée une voliere ſur la droite, une grande citerne ſur la gauche, & au milieu un large baſſin, d'où ſort un canal d'eau clair qui fait le tour du jardin, & qui ſe perd dans un autre baſſin, ſitué à l'extrémité oppoſée. La ſeconde cour n'a aucune décoration remarquable. La troiſiéme n'eſt pas moins ornée que la premiere. On y voit un beau portique, une terraſſe, un canal, & elle eſt environnée de bâtimens à deux étages. On monte à la quatriéme par un grand eſcalier de marbre, terminé par une magnifique arcade, dont le bas eſt incruſté

de porphyre. La partie ſupérieure, qui s'arrondit en coquille, eſt couverte d'or & d'azur, appliqués ſi épais, qu'on croiroit que c'eſt plutôt un ouvrage de rapport qu'un morceau de peinture. Cette cour eſt entourée d'édifices comme les trois autres, & c'eſt dans ces divers appartemens que logent les Mollahs, les Docteurs, & un grand nombre d'étudians, qui ſont entretenus dans cette riche moſquée, dont les revenus annuels montent à cent quarante mille livres. On y diſtribue, outre cela, du pain à tous les pauvres pélerins qui ſe préſentent.

La ville de Com offre beaucoup d'autres édifices ſomptueux dont la deſcription nous meneroit trop loin. Pluſieurs Hiſtoires Orientales rapportent ſa fondation aux premiers ſiécles de la Monarchie Perſane. D'autres lui donnent une origine beaucoup plus moderne, & ſoutiennent qu'elle fut bâtie l'an 83 de l'Hégire, par *Abdallah-Saydan*. Ce Prince, qui prenoit le titre de Calife, ayant trouvé dans cet endroit ſept grands villages, peu éloignés les uns des autres, les joignit par de nouveaux bâtimens, & les entoura d'une muraille. Dans la ſuite cette

ville s'accrût tellement qu'elle devint une fois plus grande que Conſtantinople. Les guerres, les débordemens, & d'autres déſaſtres lui ont fait perdre une partie de ſon ancien luſtre. *Mouſa*, ſeptiéme Iman, y porta la religion d'Ali, que les habitans de Com ont toujours profeſſée avec une conſtance inébranlable.

CHIRAZ.

C'eſt la premiere ville du Farſiſtan, ou de la Perſe proprement dite. Elle a ſervi de réſidence à pluſieurs Monarques Perſans, & dans les tems de troubles elle a eu ſes Rois particuliers. Sa ſituation eſt à 29 degrés 30 min. de latitude, & environ à 70 de longitude, à l'entrée d'une belle plaine, qui a huit lieues de long ſur quatre de large, & qui eſt environnée de montagnes. La ville eſt plus longue que large, & n'a pas moins de deux lieues de tour, ſuivant Chardin. Herbert lui en donne trois, & quelques Ecrivains prétendent que ſon ancienne enceinte en comprenoit près de douze. C'eſt ce qui a donné lieu à ce dicton populaire : *Quand Chiraz étoit Chiraz, le Caire n'étoit que ſon fauxbourg.* Ses

Idem. Tome IX. p. 175; Tavernier, T. I. Liv. IV. Herbert, p. 220.

murs ſont ruinés, & toutes ſes défenſes ſe réduiſent à quatre grandes portes de fer.

On arrive à Chiraz en venant d'Iſpahan, par une chauſſée de pierre, qui a vingt pieds d'élévation, & douze d'épaiſſeur. C'eſt une digue qu'on a taché d'oppoſer à l'impétuoſité des torrens qui tombent des montagnes; mais elle n'empêcha pas qu'en 1668 le tiers de la ville ne fût ſubmergé & renverſé, ce qui détermina un grand nombre de familles à ſe réfugier ailleurs. Cette chauſſée aboutit à une des quatre portes dont j'ai parlé, & de-là on entre dans une rue auſſi droite que longue, large de cinquante pas, & bordée à droite & à gauche de maiſons agréables, qui ont chacune un jardin, un portail ceintré, & un pavillon au-deſſus. Leur architecture eſt uniforme, & leurs arcades ſe répondent. Au milieu de la rue eſt un grand baſſin revêtu de marbre. Elle eſt terminée par un vaſte bazar, qui aboutit au *Meïdan*, ou à la grande place.

Cet endroit eſt le ſeul beau quartier de Chiraz. La plûpart des autres rues ſont étroites, & n'offrent qu'un amas informe de maiſons de terre,

dont plusieurs tombent en ruines, & sont absolument abandonnées. Ses bazars, à l'exception de celui de *Daoud-Kan*, qui est partagé en quatre galleries paralleles, dont la voûte est très-haute, n'ont rien de comparable aux marchés des autres grandes villes. Ses plus beaux caravanserais sont celui des Indiens, qui renferme plus de deux cents cellules, & le *Kaiserié*, ou l'hospice impérial. Ses maisons à caffé sont assez spacieuses. La plûpart consistent en de longues galleries, élevées sur l'eau, pour y respirer la fraîcheur. Les Mosquées sont sans nombre, & il y en a quelques-unes qui peuvent passer pour magnifiques. La principale, appellée *Gioumak*, a trois fois la grandeur de celle d'Ispahan. La cour qui la précéde est ornée de huit bassins pour les ablutions. On voit au milieu une petite chapelle, fermée d'une grille de fer, où l'on garde avec respect un Alcoran, écrit de la main d'*Iman Mousa*. Les bâtimens qui dépendent de cette Mosquée sont très-considérables; mais la plûpart tombent en ruines par la négligence des Administrateurs. Les Colléges, au nombre de douze, ne sont

pas mieux entretenus. Il en eſt de même des Hôpitaux, qu'on appelle ici *Dar-el-chafa*, palais de la ſanté. Leurs revenus ſont gouvernés par les Mollahs, qui s'en attribuent la plus riche portion, & qui refuſent ſouvent aux malades les ſecours les plus néceſſaires; ce qui a donné lieu à ce proverbe perſan : *Le palais de la ſanté eſt le palais de la mort.*

Il n'y a preſque point de maiſon qui n'ait un jardin & un petit parc, planté de cyprès, de platanes, d'ormes, ou de pins : c'eſt ce que cette ville offre de plus ſingulier. Le peuple a une eſpece de vénération pour les vieux arbres. Il fait la priere ſous leur feuillage, & les charge de chapelets, d'amuletes & d'autres offrandes. Les malades viennent y brûler de l'encens, & attachent aux branches des bougies allumées, dans l'eſpérance d'obtenir la ſanté. D'autres y paſſent les nuits, & s'imaginent converſer pendant leur ſommeil avec les Eſprits bienheureux.

Les dehors de Chiraz préſentent pluſieurs antiquités remarquables. On voit à l'Orient, à un quart de lieue de la ville, le tombeau du Poëte *Sadi*,

accompagné d'une belle citerne octogone, & de deux baſſins auſſi vaſtes que profonds. Du même côté ſont les ruines d'un château, bâti par les anciens Rois de Chiraz, & celles d'un Monaſtere fameux, dont Sadi eut la direction. Une lieue plus loin on apperçoit quelques veſtiges d'un Temple, que les Perſans appellent *Mader Soleiman*, c'eſt-à-dire, la mere de Salomon, parce qu'ils ſe perſuadent qu'il a été bâti par Bethſabée. Chardin y diſtingua trois arcades aſſez bien conſervées, qui paroiſſent avoir été les portes du Temple, & ſur chacune deſquelles il y a deux figures de relief, de la hauteur des portiques. Il vit fort près de-là quatre autres figures, de quatorze pieds de haut, taillées dans un rocher. Du côté du Midi, à cinq ou ſix cents pas de la ville, eſt la ſépulture d'*Aſez*, autre Poëte fameux. Entre le Sud & le Couchant on découvre en divers endroits, d'autres ruines conſidérables, parmi leſquelles il y a quantité de marbres ſculptés & figurés, & des urnes d'une prodigieuſe grandeur. Les Perſans ne témoignent aucune curioſité pour ces précieux monumens, & quand on leur

fait quelques questions à ce sujet, ils répondent froidement : *Ce sont des ouvrages des infideles.*

Le terroir de Chiraz est d'une merveilleuse fertilité. On y trouve d'excellens pâturages, qui servent à l'entretien des plus beaux haras du Royaume. Les moutons y sont d'une telle grosseur, qu'il y en a dont la queue pese dix-huit à vingt livres. On vante également l'abondance & la bonté de ses fruits, dont les plus délicieux sont les raisins, les melons & les grenades. Les vins qu'on recueille aux environs de cette ville sont les plus renommés de tout l'Orient. On les fait d'une sorte de raisin appellé *Damas*, dont les grains sont rougeâtres, & les grappes si grosses, qu'elles pesent quelquefois jusqu'à douze livres. L'usage est de le fouler dans une tonne percée, sous laquelle est une grande cuve, qui reçoit la liqueur. Quand la cuve est remplie, on la vuide dans de grandes urnes de terre vernissée, appellées *Pitares*. Le vin y repose quinze jours, ou un peu plus, & tout de suite on le met en bouteille. Les flacons où il se conserve sont de gros verre, qu'on garnit de paille nattée, pour le rendre

moins caſſant. On les bouche avec du coton & de la cire fondue. Le vin de Chiraz a beaucoup de force & de chaleur. Il paroît un peu dur la premiere fois qu'on en boit ; mais au bout de quelques jours on le préfére à tout autre vin. Sa couleur eſt celle du plus beau rubis. Il ne ſe garde guère plus de trois ans, ce qui vient peut-être de ce qu'on ne le fait pas aſſez cuver. Mais d'un autre côté il ſoutient la mer, & ſe tranſporte juſqu'à la Chine & au Japon.

Quelques Ecrivains aſſurent que cette ville a été bâtie ſur les ruines de la fameuſe *Perſépolis*. D'autres croient que c'eſt l'ancienne *Cyropolis*, fondée par Cyrus le Grand. Selon leur ſentiment le nom de *Chiraz*, ou *Cyras*, n'eſt qu'une corruption de celui de *Cyrus*. Les Hiſtoriens Orientaux ſoutiennent que *Fars*, arriere-petit-fils de Noé, fut ſon premier fondateur, & qu'il lui donna ſon nom. Ils ajoutent que l'an 164 de l'Hégire, cette ville, qui depuis pluſieurs ſiécles n'étoit qu'un amas de ruines, fut rebâtie par les Arabes, qui l'appellerent Chiraz. Elle tomba 150 ans après au pouvoir d'un Prince Bouide, nom-

mé *Aboul Haſſan*, qui en fit le ſiége d'un Empire particulier. Ce tems eſt probablement l'époque de ſa plus grande ſplendeur. Elle paſſa enſuite ſucceſſivement ſous la domination de différens Princes Tartares, & fut enfin réunie à la Perſe ſous Abbas I. *Iman Koulikan*, qui en avoit fait la conquête, en obtint le gouvernement. Il y réſida pendant quarante ans, & y fit fleurir le commerce, l'abondance, & les arts. Sefi II, ſucceſſeur d'Abbas, réunit par avarice ce grand gouvernement aux terres de ſon domaine. Depuis ce changement la ville de Chiraz a perdu plus de la moitié de ſes habitans, & la plus grande partie de ſon premier luſtre.

Elle eſt peuplée d'anciens Guebres, de Perſans Arabes, d'Arméniens & de Juifs. Les Carmes réformés y ont un hoſpice. Elle a quelques manufactures de toiles peintes, très-inférieures à celles de l'Inde. Ses verreries ſont plus eſtimables. On y fait les plus beaux verres de l'Orient. La matiere qu'on employe eſt une pierre blanche, auſſi dure que le marbre. Les autres branches de ſon commerce ſont l'o-

pium, les eaux de senteur, & les fruits confits au vinaigre.

ISPAHAN.

Ses noms, son étendue & sa position.

Ses noms Persans sont *Spanhaoun*, *Spahan*, *Spahon*, *Sefaon*, *Aſpahan*, &c. Cette capitale de l'Empire Persan surpasse Paris & Londres en grandeur, & il paroît même qu'elle est plus vaste que *Pekin*, puisque Chardin lui donne vingt-quatre milles d'Italie, ou huit grandes lieues de circuit. Les Persans disent par hyperbole *Sefahon niſpe gehon*, Ispahan fait la moitié du monde. On y comptoit sous les derniers Sofis près d'un million d'habitans, 162 Mosquées, 48 Colléges, 1800 Caravanserais, 273 bains publics, & 38849 maisons.

Chardin, Tome VIII, *paſſim*. Herbert, page 254. Ambassade d'Holstein, Tavernier, le Brun, dans l'Hist. Univ. Tom. III, p. 370.

Tous les voyageurs conviennent que la situation de cette ville est charmante. Elle est bâtie dans une belle plaine, arrosée de plusieurs rivieres, & entourée de côteaux fertiles & de hautes montagnes, qui la garantissent également des chaleurs brûlantes du Midi & des froids rigoureux du Nord.

Rivieres des environs.

Le *Zenderou* coule auprès de ses murailles : il prend sa source dans les

montagnes de *Jayabat*, à trois journées de la ville. Cette riviere étoit peu profonde & manquoit d'eau. Abbas I lui fit creuſer un autre lit, & fit entrer dans ce nouveau canal le *Mahmoud Ker*, riviere voiſine. Par ce moyen, le Xenderou eſt auſſi large à Iſpahan, que la Seine l'eſt à Paris dans les plus grandes eaux. Il y a dans le voiſinage deux autres rivieres, qui portent l'une & l'autre le nom d'*Abcorreng*, & dont la plus conſidérable a un lit profond, & ne manque jamais d'eau. On a tenté plus d'une fois de la joindre au Zenderou, & pluſieurs Rois de Perſe, de la famille de Sofis, ont fait de prodigieuſes dépenſes pour l'exécution de ce projet, qui n'a jamais réuſſi.

Cette capitale de la Perſe n'a pour rempart qu'un mur de terre, aſſez mal entretenu, & tellement caché par les maiſons & les jardins qui l'environnent, qu'à une certaine diſtance il eſt preſque inviſible. On prétend qu'elle s'eſt formée de la jonction de deux gros villages dont l'un s'appelloit *Heideri*, & l'autre *Neamet Olahi*. Ses deux principaux quartiers portent encore ces mêmes noms. Les habitans de ces villages ſe haïſſoient mortelle-

Deux quartiers principaux.

ment, & ont transmis à leurs descendans la même antipathie, qui éclate en toutes sortes d'occasions, principalement dans les défis journaliers que se font les braves & les lutteurs des deux partis. Quelquefois ils en viennent aux mains dans la grande place, au nombre de deux ou trois cents de chaque côté; & quoiqu'ils n'ayent d'autres armes que des pierres & des bâtons, les deux troupes laissent toujours quelques morts sur le champ de bataille.

Forme d'Ispahan.

A une certaine distance, Ispahan a l'air d'un bois, à cause de la multitude des jardins renfermés dans son enceinte.

Ses rues.

Ses rues sont étroites, peu unies, & si tortueuses, que la vue est presque par-tout bornée par les maisons qui s'avancent hors de l'alignement. Elles ne sont point pavées, ce qui est une légere incommodité dans un pays où il pleut très-rarement. On a soin de les arroser dans la belle saison, pour se garantir de la poussiere. Mais comme le terrein est creux par-dessous, à cause des canaux souterreins qui traversent la ville, il s'y fait quelquefois des éboulemens qui occasionnent des chûtes dangereuses, sur-tout pour les gens

à

à cheval. Il y a à fleur de terre un grand nombre de puits, où l'on court le même risque. Mais ce que ces rues ont de plus incommode, c'est qu'on n'y a point pratiqué d'égouts. Toutes les ordures se jettent dans de grands trous, creusés le long des maisons, qui n'ont point d'autres privés que ces mêmes fosses. Il est vrai que les gens de la campagne emportent régulierement ces immondices, dont ils se servent pour fumer les terres.

Ses portes & ses bazars.

Cette ville a huit portes de fer, dont quatre regardent l'Orient & le Midi, & quatre le Septentrion & le Couchant. On ne les ferme jamais. Ses bazars sont en général fort spacieux. La plûpart sont construits de brique, & couverts de plusieurs dômes. Le jour y entre par les rues de traverse, & par des ouvertures, en forme de soupiraux, pratiquées dans les voûtes. Ils sont en si grand nombre, qu'on peut aller d'une extrémité de la ville à l'autre sous ces halles couvertes. L'affluence du peuple y est si grande, que les personnes de quelque considération font marcher devant elles des valets pour fendre la presse. Le bazar impérial est le plus vaste & le plus

magnifique. Il eſt conſtruit en demi-cercle. Un portail enfoncé, qui eſt au centre, fait la principale décoration de la façade. Deux grands parapets, élevés de trois ou quatre pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & larges de quinze, regnent autour de l'édifice. Ils ſont revêtus de tables de jaſpe & de porphyre, ainſi que le bas mur du portail. C'eſt ſur ces parapets que les jouailliers étalent les plus précieuſes marchandiſes. Les galleries du bazar ſont occupées par d'autres marchands. Chaque eſpéce de denrée a ſon terrein particulier.

La grande place.

Le *Méïdan-Schah*, dont le côté ſeptentrional offre la vue de ce grand marché, peut paſſer pour une des plus belles places de l'univers. C'eſt un quarré long qui a ſept cents dix pas du Levant au Couchant, & 210 du Midi au Nord. Il eſt environné d'un canal, dont les bords ſont revêtus de pierre noire & luiſante. Cette bordure a un pied de haut, & ſa largeur eſt telle que trois ou quatre perſonnes peuvent s'y promener de front. Le canal ſe décharge dans un grand baſſin polygone, qui eſt à l'extrémité ſeptentrionale du Méïdan. Entre le ca-

nâl & les bâtimens qui ſont autour de la place, il y a un eſpace de vingt pas, bordé d'une autre banquette de pierre, qui eſt au pied des maiſons. Cet eſpace eſt planté de grands arbres, dont la tête s'éleve au-deſſus des maiſons, ſans les offuſquer, parce qu'ils ne pouſſent des branches que vers le haut. Le Méïdan contient deux cents maiſons, toutes uniformes, qui conſiſtent en deux boutiques par bas, dont l'une ouvre ſur la place, & l'autre ſur une rue voiſine, avec un petit étage, compoſé de quatre chambres, deux ſur le devant, & deux ſur le derriere. Les toits ſont en terraſſes, & le rez-de-chauſſée forme une arcade. La place eſt terminée par pluſieurs édifices conſidérables, tels que le bazar, dont j'ai parlé, la Moſquée royale, & une portion du ſérail. Elle a douze entrées principales. Un grand mât, haut de ſix-vingts pieds, en marque le centre. C'eſt là qu'on attache le prix de l'arc & des autres joutes, qui conſiſte ordinairement dans une taſſe d'or. Aux extrémités ſont deux colonnes de marbre, qui ſervent de paſſe pour l'exercice du mail à cheval. Dans les jouiſ-

ſances publiques le Méïdan-Schah eſt éclairé d'une infinité de lampes, dont toutes ſes arcades ſont couvertes, & qui forment la plus belle illumination qu'on puiſſe voir. Les bourgeois y étalent pendant le jour toutes ſortes de marchandiſes, & le ſoir c'eſt le rendez-vous des gens oiſifs, qu'une foule de courtiſans & de bâteleurs attire dans ce lieu. La *maiſon des inſtrumens* & *le pavillon de l'horloge*, ſont deux bâtimens hors d'œuvre, ſitués ſur la même place. Le premier conſiſte en deux galleries couvertes, où, au commencement & au milieu de la nuit, des hommes gagés par le Prince font retentir de longues trompettes & de groſſes timbales, qui font un terrible bruit. L'autre renferme une horloge, accompagnée d'un carillon, qui ſonne à chaque heure du jour. Ses reſſorts font mouvoir des figures d'hommes, d'oiſeaux, & d'animaux particuliers; le tout exécuté très-groſſiérement.

Moſquée royale.

La Moſquée royale, ſituée dans la partie méridionale du Méïdan, fait un des principaux ornemens de cette place. C'eſt un bâtiment pentagone, précédé d'une baluſtrade qui regne ſur les

côtés, & d'un grand nombre de portiques, qui font la séparation des cours qui l'environnent. Son portail & son dôme sont chargés d'or & d'azur, d'incrustations de jaspe & d'émail, & de mille ornemens singuliers, dont il est difficile de donner une juste idée. Ce beau temple a quatre minarets, ou tourelles, chacun surmontés d'une lanterne. L'intérieur est séparé en deux parties inégales par un mur de dix pieds de haut, au milieu duquel est une porte, couverte de lames d'argent, & de bossages d'or appliqués sur ce métal. La partie qui est au-delà du mur est la plus grande : c'est comme le chœur & le sanctuaire principal de la Mosquée. On voit dans le fond, à la hauteur de l'entablement, une grande table de jaspe appliquée dans le mur. On l'appelle *Mahrab* : & comme elle est exactement tournée vers la Mecque, elle sert aux Mahométans de point de direction pendant leur priere. Dans l'autre enceinte, du côté de la grande porte, il y a une tribune qui sert de chaire. On y monte par quatorze degrés, au haut desquels est une plate-forme, où se place le prédicateur. Au-dessus du Mahrab est une petite armoire de bois pré-

cieux, fermée d'un cadenas d'or, & couverte de lames de même métal, dans laquelle on garde deux reliques très-révérées en Perſe : ſçavoir, un Alcoran écrit de la main d'*Iman Reza*, & la chemiſe ſanglante d'*Hoſſein*, le premier martyr de la religion d'Ali. La Moſquée, & tous les portiques qui la précédent, ſont bâtis de pierres de taille, revêtues de briques émaillées. Ses dehors ſont ornés de fontaines & de baſſins de jaſpe. Son dôme eſt ſi élevé qu'on l'apperçoit de quatre grandes lieues. C'eſt, au jugement de Chardin, un des plus beaux morceaux d'architecture qu'on puiſſe voir.

Palais des Sofis.

On découvre dans le côté occidental de la même place une portion conſidérable du palais des Sofis. Ce vaſte édifice a une lieue & demie de circuit, ſuivant le même Voyageur : d'autres ne lui donnent que trois quarts de lieue. Il a ſix grandes portes, dont la principale s'appelle *Ali capi*, ou la porte ſacrée, & donne ſur le Méïdan. C'eſt un magnifique portail, revêtu de porphyre dans toute ſa hauteur. Le ſeuil, qui s'éleve en demi-cercle à la hauteur de ſix pouces, eſt un lieu ſacré qu'on baiſe par reſ-

pect, & sur lequel il n'est pas permis de poser les pieds. Il faut passer par-dessus sans le toucher. Cet endroit est un asyle inviolable pour tous ceux qui s'y réfugient, ce qui est d'autant plus remarquable que les Mosquées même n'ont pas ce privilége.

Premier appartement.

Au-devant du portail sont deux pavillons, dans l'un desquels s'assemble le Divan. Quand on a traversé cette porte, on entre dans une longue allée où sont les logemens des gardes. Au-delà on rencontre sur la gauche un beau pavillon, bâti au milieu d'un jardin, qui offre la vue de plusieurs allées. Dans celle du milieu, qui fait face au pavillon, il y a de chaque côté neuf grandes auges, auxquelles, dans les jours de solemnité, comme aux réceptions d'Ambassadeurs, on attache avec des chaînes d'or les plus beaux chevaux du palais. Leurs brides & leurs housses sont couvertes de pierreries, & les palfreniers étalent dans le même lieu tous leurs instrumens, qui sont d'or massif, jusqu'aux clous & aux marteaux. C'est ce qui a fait donner à ce pavillon le nom de *Talaar tavileh*, qui signifie salon de l'écurie. Ce premier appartement a

Chardin, *ubi suprà*, p. 70.

cent quatre pas de longueur : mais il eſt ſéparé en trois ſales par des grands vitrages, dont les carreaux ſont de cryſtal de Veniſe de différentes couleurs. Pluſieurs colonnes de bois doré ſoutiennent le plafond : les côtés ſont fermés par des rideaux de toile fine, qui ne tombent qu'à huit pieds de terre, pour ne point ôter le jour ni la fraîcheur. Un baſſin de marbre, avec des jets ſaillans, acheve d'orner ce beau ſalon.

Un peu plus loin, en ſuivant la longue allée qui eſt au-delà du portail, on rencontre un grand perron, au haut duquel ſont pluſieurs corps de bâtimens, dont la plûpart ſervent d'atteliers aux ouvriers du palais. La Bibliothéque eſt dans ce quartier. C'eſt un cabinet qui n'a que vingt pieds de long, ſur dix ou douze de large. On a pratiqué dans ſes murs, depuis le haut juſqu'au bas, quantité de petites niches, de quinze ou ſeize pouces de profondeur. Les livres y ſont couchés les uns ſur les autres, avec une étiquette qui marque le nom des auteurs. Outre les manuſcrits arabes & perſans, qui forment la plus conſidérable portion de cette bibliothéque, on y trou-

Atteliers du Palais.

Bibliothéque.

ve plusieurs ouvrages écrits en turc & en langue cophtique, avec quelques livres Européens, tirés la plûpart du pillage d'Ormuz. Près du même endroit est le magasin des *Calaat*, ou des vestes d'honneur, que le Roi fait distribuer tous les ans au nombre de plus de huit mille, dépense qui revient à un million d'écus. On rencontre ensuite plusieurs autres magasins, tels que ceux du caffé, du tabac & des pipes, des chandelles, du vin, &c. Magasins du Roi.

Le *Tchehel Seton*, ou le pavillon des quarante piliers, est dans le voisinage de ces magasins. Il a trois étages, & c'est le plus vaste & le plus magnifique appartement du palais. Le rez-de-chaussée consiste dans un salon, dans une autre grande piece qui est derriere, & dans plusieurs chambres & cabinets qui sont sur les côtés. Les murs sont revêtus de marbre blanc, peint & doré jusqu'à la moitié de leur hauteur : le reste est garni de carreaux de cristal de différentes couleurs. Au milieu du salon est une belle fontaine, à trois cuves ou bassins, élevés l'un sur l'autre, dont le plus large a dix pieds de diamètre. Des Sale des quarante piliers.

rideaux de brocard embraſſent tout le contour de la ſale, en forme de baldaquin ou de tente. C'eſt dans ce lieu que le Roi donne audience aux Ambaſſadeurs. Son trône, élevé ſur une eſtrade aſſez profonde, conſiſte dans une eſpéce de lit, garni de quatre gros couſſins, qui ſont couverts de pierreries & de perles.

Avant que d'arriver au Haram, qui eſt le quartier des femmes, on rencontre quatre autres pavillons, deux dans le même jardin où eſt le Tchubel Seton, & deux au-delà, qui ſont chacun dans un clos ſéparé. Ces différens jardins ſont contigus, & leurs murs ſont ſurmontés d'un corridor, dont le Roi ſeul a la clef, & par lequel il ſe tranſporte par-tout ſans être apperçu.

Autres appartemens.

Le Haram, qui a près d'une lieue de tour, eſt environné d'une ſi haute muraille, qu'il n'y a point de Monaſtere qui ſoit mieux fermé. Sa principale porte donne ſur le Méïdan. On y voit pluſieurs jardins très-vaſtes, dans le premier deſquels ſont quatre bâtimens iſolés, à cent cinquante pas de diſtance l'un de l'autre. Celui qui ſe préſente d'abord s'appelle *Méhé-*

Le Haram.

Premier jardin.

mancané, ou palais des hôtes, parce qu'on y reçoit les personnes du dehors, comme les femmes de qualité qui viennent faire leur cour aux Sultanes, & les jeunes beautés qui arrivent au séraïl. Le second se nomme *Amarath ferdous*, lieu de délices, & le troisiéme *Divan Hainé*, palais des miroirs, à cause d'une sale dont les murs & le plafond sont tout couverts de carreaux de glace. Le quatriéme est appellé *Amarath-deria-Shah*, mer royale, parce qu'il est situé sur le bord d'une grande piece d'eau, au milieu de laquelle est un joli parterre, large de trente pieds, & bordé d'une balustrade dorée. On se promene en gondole sur ce canal, dont les bords sont revêtus de tablettes de marbre, dans la largeur de quatre toises.

Le Haram renferme quantité d'autres palais, dont on fait monter le nombre à plus de cent cinquante, sans compter les cuisines, les offices, & les magasins qui en dépendent. La plûpart sont meublés délicieusement, & tout y respire la volupté. Ce ne sont que jardins embellis de volieres, de canaux & de bassins, avec des pavillons disperses çà & là, où l'or, Palais sans nombre.

l'azur, & le cryſtal brillent de toutes parts. Il y a une enceinte particuliere pour les enfans des Rois, & une autre beaucoup plus vaſte, pour les ſultanes diſgraciées.

Citadelle. La citadelle d'Iſpahan, appellée *Cala Teberrouk*, ou château de bénédiction, & ſituée à l'extrémité ſeptentrionale de la ville, eſt à tous égards dans un pauvre état. Mais on y voit un riche tréſor, qui eſt gardé dans le Donjon. Il conſiſte dans un prodigieux amas d'armes, d'horloges de toute eſpece, de cabinets de la Chine & du Japon, de globes, de tableaux, de téleſcopes, & d'autres raretés Européennes. Il y a pluſieurs chambres qui ſont remplies de Turquoiſes, les unes brutes, & jettées négligemment à terre, comme des grains de ſable; les autres taillées, & entaſſées dans de grands ſacs de cuir. On montra à Chardin, entre un grand nombre de curioſités, pluſieurs miroirs de deux ou trois pieds de hauteur, couverts d'émeraudes, de perles & de rubis; de grands coffres remplies d'aigrettes de diamans; & une chambre pleine de vaiſſelle d'or, comme de pots-à-oille

Tréſor.

[a] Chardin, *hiſt. ſupra*, p. 251, 252.

avec leurs couvercles, de ſeaux & de marmites, de vaſes de toute grandeur, outre les plats, les aſſiettes, & les autres pieces ordinaires. L'auteur obſerve que parmi les pierres qu'on garde dans ce tréſor, il n'en vit aucune qui valut cinq cents piſtoles, mais que leur quantité eſt innombrable. Il ajoute qu'*il ſe connoiſſoit aſſez en or & en pierreries* *, *pour n'avoir pas pris le faux pour le fin.*

* C'étoit ſon commerce.

Nous ne devons pas omettre dans cette deſcription le Cours d'Iſpahan, qui a deux mille deux cents pas de long ſur cent dix de large. Le double rang de platanes dont il eſt bordé, les pavillons & les jardins agréables qui ſont ſur ſes aîles, & le beau canal qui l'arroſe dans toute ſa longueur, & qui eſt coupé par des baſſins, des caſcades, & d'autres pieces d'eau, en font le principal ornement. Il eſt terminé par un magnifique palais, nommé *Mille arpens*, qui appartient encore aux Sofis.

Cours d'Iſpahan.

Voilà ce que l'intérieur de cette ſuperbe ville offre de plus remarquable. Elle a ſix grands fauxbourgs, quatre en deça de la riviere : ſçavoir, *Abas-abad*, *Chems-abad*, *Cheik-ſaba-*

Fauxbourgs

na, & *Cadjouc*; & deux au-delà qui ſont *Seadet abad* & *Zulfa*.

Abas-abad. *Abas-abad*, qui n'a pas moins d'une demi-lieu de longueur, doit ſon origine & ſon nom à une colonie qu'Abbas le Grand tranſporta de Tauris, pour l'établir dans ce quartier. C'eſt le plus grand fauxbourg d'Iſpahan. Ses rues ſont ſpacieuſes, beaucoup mieux alignées que celles de la ville, & aſſez larges pour contenir un beau canal, bordé de chaque côté d'un double rang de platanes. Il contient douze Moſquées, dix-neuf bains publics, cinq Colléges, vingt-quatre Caravanſerais, & deux mille maiſons, dont quelques-unes ſont des palais. Son bazar eſt une rotonde très-vaſte, couverte d'un ſeul dôme, qui, au jugement de Chardin, eſt dans ſon genre un des plus grands morceaux d'architecture qu'on puiſſe voir.

Chems-abad & Cheik-ſabana. *Chems-abad* & *Cheik-ſabana*, ſont deux fauxbourgs preſque contigus, dont l'un contient ſix cents maiſons, & l'autre deux cents.

Cadjouc. *Cadjouc* eſt un quartier beaucoup plus conſidérable. On y compte douze Moſquées, quinze Caravanſerais,

huit Colléges, vingt & un bains, douze bazars, un grand nombre de beaux palais, & onze cents maisons. A une petite distance de ce fauxbourg, on rencontre dans la campagne un gros village, nommé *Chehereſtoon*, qui a près d'une lieue de long.

Le cinquiéme fauxbourg, appellé *Seadet-abad*, c'eſt-à-dire, le ſéjour de la félicité, eſt en effet le plus agréable quartier d'Iſpahan. Outre le palais des Sofis, qui en occupe la plus conſidérable portion, on y voit quantité de maiſons de plaiſance & d'hôtels particuliers, qui appartiennent aux plus grands Seigneurs de la Cour. Seadet-abad.

Zulfa, ou *Julfa*, doit ſa fondation à Abbas I, qui le peupla de Chrétiens tirés de l'Arménie, particulierement de la ville de *Zulfa*, d'où ce fauxbourg a reçu ſon nom. Il a une lieue de long ſur une largeur preſque égale. Cinq grandes rues paralleles, traverſées d'un grand nombre de petites rues, le coupent du Levant au Couchant. Outre ſes caravanſerais, ſes bains & ſes bazars, on y compte trois mille cinq cents maiſons, onze Egliſes chrétiennes, & deux Monaſteres. Quelques familles de Guebres occupent un can- Zulfa.

ton particulier de ce fauxbourg. Le reſte eſt habité par des Chrétiens, ſans aucun mêlange de Mahométans.

Seadet-abad & Zulfa ſont, comme je l'ai dit, au-delà du Zenderou. Ils communiquent à la ville par deux grands ponts, dont l'un ſe nomme *Babarouk*, & l'autre *Zulfa*. Le pont de Babarouk a trente-deux arches. On y arrive par deux grandes chauſſées en talus, flanquées de murs, & terminées de chaque côté par deux tourelles de marbre brut. Ses fondemens ſont une fois plus larges que les arches, & s'élevent ſi haut, que quand la riviere eſt baſſe, l'eau ne ſçauroit monter juſqu'aux arches. Mais des ſoupiraux pratiqués dans l'épaiſſeur des fondations, lui laiſſent un libre cours par-deſſous, & la font tomber en pluſieurs caſcades dans ſon lit ordinaire. Les arches ſont percées à jour, dans toute la longueur du pont, une toiſe au-deſſus du fondement, & de deux pieds en deux pieds il y a de groſſes pierres quarrées, à l'aide deſquelles, ſans monter ſur le pont, on peut traverſer la riviere, en ſautant d'une pierre à l'autre. La partie ſupérieure du pont eſt revêtue d'un haut parapet,

Pont de Babarouk.

Chardin, *Ibid.* p. 220.

bâti en arcades, & surmonté d'une terrasse qui est bordée d'une balustrade de pierre. Ces arcades sont couvertes de carreaux d'émail, & percées d'un bout à l'autre comme les arches. Cette petite gallerie est assez large pour qu'un homme y puisse passer. On a joint à tous ces ouvrages six pavillons, deux au milieu du pont, & deux à chaque extrémité. Ceux du milieu, qui sont les plus grands, forment un hexagone, dont le toit est plat. L'intérieur est peint & doré, & orné de cartouches qui contiennent plusieurs sentences en vers & en prose, telles que celle-ci :

Le monde est un pont : hâte-toi de le traverser.
Mesure & pese tout ce qui se trouve sur le passage ;
Tu verras que le mal environne le bien, & le surpasse.

Pont de Zulfa.

Le pont de Zulfa est encore plus grand que celui de Babarouk, parce que la riviere est plus large en cet endroit. Les deux chaussées qui le précédent ont chacune quatre-vingts pas de long, & leur pente est presque insensible. Il est soutenu par trente-quatre arches de belle pierre grisâtre, &

cette ville a été bâtie sur les ruines d'*Hécatompyle*, ancienne capitale de la Parthie ; mais d'autres soutiennent que son origine est plus moderne. Elle fut prise dans le septiéme siécle du Christianisme par les Arabes, sous le califat d'Omar, second successeur de Mahomet. Ses habitans l'abandonnerent dans le neuviéme siécle, à cause d'une peste qui la désola, & allerent s'établir à Chehereſtoon, gros village dont j'ai parlé : ce qui suppose qu'Ispahan étoit alors une ville médiocre. Entre le neuviéme & le quatorziéme siécles elle s'accrût considérablement, parce qu'elle devint la résidence de plusieurs Princes particuliers. Mais Tamerlan la saccagea en 1387, & fit un massacre presque général de ses habitans. On assure que cent ans après elle éprouva le même désastre sous un autre Prince Tartare nommé *Cotza*. Elle doit la grandeur où elle est parvenue depuis cent cinquante ans à Abbas premier, qui transporta dans ce lieu le siége de l'Empire Persan, que ses prédécesseurs avoient établi à Casbin.

RUINES DE PERSÉPOLIS.

Idée générale de ce morceau d'antiquité.

C'eſt un morceau de la plus haute antiquité, dont les Voyageurs ne parlent qu'avec admiration. Nous tâcherons d'en donner en peu de mots une idée diſtincte, en conciliant, autant qu'il ſera poſſible, leurs différens récits. Il conſiſte dans les reſtes de pluſieurs vaſtes édifices, dont le plus conſidérable paroît avoir été un palais ou un temple. Ce principal bâtiment eſt ſitué ſur une montagne qu'on a applanie en cet endroit, en y pratiquant trois grandes plate-formes, qui s'élevent en amphithéâtre, & qui ſoutiennent toute la maſſe de l'édifice. Un mur dont la hauteur commune eſt depuis vingt juſqu'à vingt-quatre pieds, mais qui eſt détruit ou endommagé en pluſieurs endroits, regne au-devant & ſur les côtés des plate-formes. Chardin lui donne douze cents pieds de long du Nord au Midi, ſeize cents quatre-vingts-dix de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quatre mille deux cents de circuit. La montagne, qui ſemble ici s'ouvrir en croiſſant, forme le reſte de l'enceinte du côté de l'Eſt. Elle commence où le mur finit;

Bâtiment principal.

Chardin, T. IX, p. 50. Le Brun, Tome II, p 261. Herbert, pag. 238. Figueroa, p. 144.

mais elle eſt ſi roide & ſi eſcarpée qu'elle n'offre en cet endroit aucun paſſage praticable. Les pierres du mur ſont noires, d'une prodigieuſe grandeur (1), la plûpart très-dures, & preſque généralement auſſi polies que le marbre.

On arrive aux plate-formes par pluſieurs eſcaliers, dont le principal a deux rampes, qui s'éloignent de quarante-deux pieds par le bas, & qui ſe rapprochent enſuite inſenſiblement juſqu'au haut, ce qui fait le plus bel effet du monde. Il eſt occupé, par un palier très-large, en deux parties, dont la plus baſſe a quarante-ſix marches, & l'autre cinquante-ſept. Sa largeur eſt telle, & d'ailleurs ſes marches ſont ſi baſſes & ſi profondes, que douze chevaux pourroient y monter de front ſans aucun obſtacle. Il paroît avoir été taillé dans le roc; mais pluſieurs de ſes degrés ſont endommagés.

Premiere plate-forme.

Cet eſcalier conduit à la premiere plate-forme, qui offre la vue de deux grands portiques & de deux colonnes.

(1) Chardin aſſure qu'il y en a pluſieurs de la grandeur de cinquante pieds, & que *les plus communes* ont trente pieds de long.

Les portiques, dont l'un eſt plus bas que l'autre, ont 22 pieds de profondeur & treize de largeur. On a ſculpté ſur chacun de leurs pilaſtres une grande figure d'animal, qui a 22 pieds du poitrail à la coupe, & 14 de hauteur : les corps de ces animaux ſont fort endommagés, & leurs têtes ſont entierement détruites. Le poitrail & les pieds de devant ſortent des pilaſtres. Les deux colonnes ſe préſentent entre les portiques, & ſont la partie la mieux conſervée de ces premieres ruines. Leur matiere eſt de marbre blanc : elles ſont cannelées avec grace, & d'une très-belle proportion. Leur hauteur eſt de cinquante-quatre pieds. Les chapiteaux & les autres ornemens ſupérieurs ſont bien entendus ; les baſes ſont preſque entierement couvertes de terre. Il y avoit autrefois dans le même endroit deux autres colonnes, dont on voit quelques débris, ainſi que les foſſes où étoient leurs fondations. Portiques. Colonnes.

A la gauche des portiques, du côté du Nord, il n'y a rien d'entier. On ne trouve que morceaux de marbre ou d'albâtre diverſement ſculptés, que tronçons de colonnes bri-

sées & renversées, & d'autres ruines confuses. Mais du côté du Sud, après avoir fait cinquante ou soixante pas, on rencontre plusieurs escaliers qui conduisent à la seconde plate-forme. Elle est bordée d'une grande muraille, dont la hauteur est inégale, parce que le tems l'a fort endommagée. La partie occidentale de ce mur est remarquable par ses bas-reliefs. On y voit trois rangs de figures, les unes au-dessus des autres. Celles du rang le plus élevé n'ont que la moitié du corps, de la ceinture en bas, parce qu'il manque en cet endroit une assise de pierres. Les figures du second & du troisiéme rang sont assez entieres : leur hauteur est d'environ trois pieds. Dans la partie orientale de la même muraille, & sur les rampes de pierre qui soutiennent les escaliers, on trouve d'autres bas-reliefs semblables. Il est assez difficile d'expliquer ce qu'ils représentent. Les uns croyent que c'est une procession de sacrificateurs ; d'autres un triomphe militaire ; d'autres une entrée de Souverain. Il y a beaucoup de variété dans la coëffure & l'habillement de ces figures. Les unes sont ornées d'arcs, de flê-

Seconde plate-forme.

Bas-reliefs très-curieux.

ches

ches & de piques ; d'autres portent des vaſes de différentes formes ; quelques-unes ont dans leur main des eſpeces de gâteaux. Il y en a pluſieurs qui conduiſent des animaux. Sur la rampe d'un des eſcaliers on voit un lion qui déchire un taureau.

Quand on eſt parvenu à la ſeconde eſplanade, on entre dans un lieu ouvert, pavé de grandes tables de pierre. Deux rangs de colonnes briſées s'offrent d'abord à la vue. Chacun en contenoit ſix ; mais il n'y en a qu'une d'entiere, avec huit piédeſtaux & quelques débris des autres. L'eſpace qui les ſépare eſt de 22 pieds. Un peu plus loin on trouve les reſtes d'une autre colonade, partagée en ſix rangs, qui contenoient chacun ſix colonnes. Il n'y en a que ſept d'entieres ; mais on voit les baſes de toutes les autres. A l'Oueſt & à l'Eſt on apperçoit les ruines de deux colonades ſemblables, qui avoient chacune un double rang de ſix colonnes. Il en reſte cinq du côté de l'Oueſt ; celles de l'Eſt ſont preſque totalement ruinées. Ces colonnes ſont de marbre & d'une élégante proportion, ayant quatre pieds de diamètre, & cinquante-ſix pieds

Grandes colonades.

de hauteur, en y comprenant la base & le chapiteau. Elles ont quarante cannelures, larges chacune de trois pouces. Leur ordre semble approcher du Dorique.

Au bout de cette terrasse on trouve un grand perron, orné de bas-reliefs & d'inscriptions en caracteres inconnus. Il conduit à la troisiéme plate-forme, qui est plus spacieuse que les deux autres. On y voit les ruines d'un magnifique bâtiment, qui paroît avoir été partagé en plusieurs corps de logis. Il n'y a rien d'entier, ni qui soit couvert. Des portiques à demi-détruits, des niches creuses, remplies de caracteres qu'on ne peut déchiffrer; de vastes fondemens de pierre, dans lesquels on trouve quelques conduits souterreins, sont les principaux objets qui se présentent parmi un amas confus de ruines de toute espece. Les pierres sont de marbre noir & d'une prodigieuse grandeur, la plûpart chargées de moulures, de feuillages, & d'ornemens du plus grand goût. Le ciseau est par-tout élégant & ferme. Entre plusieurs bas-reliefs, qui paroissent représenter l'histoire de quelque héros Persan, il y en a cinq très-remarqua-

Troisiéme plate-forme.

Nouveaux bas-reliefs.

bles, que le Chevalier Chardin a fait deſſiner. Dans le premier, on voit un perſonnage majeſtueux, accompagné de deux hommes qui paroiſſent ſes Officiers, & qui ſoutiennent ſur ſa tête un paraſol & un inſtrument inconnu, fait en forme de croſſe. Au-deſſus eſt une figure emblématique, répétée dans chacun des bas-reliefs. Elle conſiſte dans un buſte d'homme, enté ſur un corps aîlé, dont il ne paroît que les aîles. Il tient dans ſa main deux cercles paſſés l'un dans l'autre. Le ſecond deſſein repréſente le même perſonnage, aſſis ſur une chaiſe très-haute, les pieds appuyés ſur un marche-pied. Cinq figures, qui ſont debout, l'accompagnent. Au-deſſous ſont cinq rangs d'hommes, habillés & armés diverſement. Il y en a dix à chaque rang. Dans le troiſiéme bas-relief ce perſonnage paroît aſſis de la même maniere, ayant un homme derriere lui, & au-deſſous trois rangs de figures, dont les bras étendus ſe croiſent. La partie ſupérieure du même deſſein offre quelques animaux, & le buſte aîlé dont j'ai parlé. Le quatriéme deſſein repréſente en trois cartouches le même perſonnage aux priſes avec trois

monstres, dressés sur leurs pattes. Ces figures paroissent emblématiques. Le cinquiéme differe peu du troisiéme & du second. Tous les personnages taillés dans ces bas-reliefs, sont grands comme le naturel, à la réserve de quelques-uns qui sont giganteſques.

Les souterreins de cet édifice forment un labyrinthe curieux, mais de si difficile accès, qu'il n'a pas été possible à nos Voyageurs d'y pénétrer fort avant. On assure néanmoins que ses routes secretes ont trois ou quatre lieues de long, & conduisent à des caves, dont les unes servent de tombeaux, & les autres sont remplies de trésors inestimables. Chardin y entra avec trois hommes qui portoient des flambeaux : mais après un quart de lieue de chemin, il sentit une difficulté de respirer qui l'obligea de retourner sur ses pas. Il y apperçut un carrefour percé de cinq rues. *Pietro della Valle* assure y avoir vû une tour, bâtie de marbre, & fermée de tous les côtés, à l'exception d'une petite porte inaccessible qui étoit au haut. Il jugea que cet édifice étoit un tombeau. Le Cadi d'un bourg voisin de Persépolis, raconta à Chardin une

Souterreins.

hiſtoire aſſez particuliere. Un Receveur de la province ayant diſſipé les deniers de ſa caiſſe, & ſe voyant menacé d'un cruel châtiment, réſolut de tenter fortune dans ces ſouterreins, qui, ſelon l'opinion commune, renfermoient de grandes richeſſes. Il y trouva une chambre remplie de pieces d'or, & revint au bout de quatre jours avec un riche butin. Quelques tems après il voulut retourner au même endroit; mais il ſe perdit apparemment dans ce labyrinthe, car on n'a jamais ſçu ce qu'il étoit devenu.

A quelque diſtance des ruines dont on vient de parler, on rencontre, en avançant vers la montagne, deux magnifiques tombeaux, taillés dans le roc, & environnés de butes eſcarpées qui en défendent l'accès. L'un eſt au Nord, & reſſemble à un Temple autant qu'à un tombeau. Sa façade, ornée de quatre colonnes, qui ſe ſont bien conſervées, a 72 pieds de large ſur 130 de haut. Les côtés, qui ont ſix pieds d'enfoncement, offrent chacun ſix figures d'un beau travail. Au milieu eſt une eſpece de portail carré, mais rempli de maçonnerie, & qui n'a jamais ſervi de porte. L'architrave & l'onta- Tombeaux.

blement ſont décorés de bas-reliefs. Entre pluſieurs repréſentations on y voit un rang d'animaux, qui orne la friſe, & au-deſſus deux rangs d'hommes, dont les bras étendus ſe croiſent. Le haut de l'ouvrage offre un autel chargé d'un braſier, & tout vis-à-vis un perſonnage appuyé ſur un arc. Entre l'autel & le perſonnage on apperçoit en l'air une de ces figures aîlées dont jai déjà fait mention.

Dans l'origine il n'y avoit aucune porte qui conduisît dans l'intérieur de ce tombeau, parce que les Perſes avoient pour maxime de cacher ſoigneuſement la ſépulture de leurs morts. Mais la curioſité audacieuſe de quelque Perſan Arabe, car on ne peut imputer aux Guebres un tel ſacrilége, a fait au bas de la fauſſe porte une ouverture d'environ trois pieds, par laquelle on entre dans un caveau. On y voit deux tombes de marbre, ſans couverture & ſans oſſemens. Les pierres qui les couvroient ſont renverſées. L'autre tombeau, qui regarde l'Orient, eſt bâti à peu près dans le même goût que celui-ci.

Chardin & le Brun font mention de pluſieurs autres ruines fameuſes,

qui se trouvent aux environs de Persépolis, & en d'autres lieux, & qui donnent la plus haute idée du génie & de la magnificence des anciens Perses; mais nous en avons dit assez sur ce sujet. Il suffira d'observer que tous les monumens, dont nous avons parlé, ont certainement été construits sous les Rois des deux premieres races, & qu'on n'y trouve rien qui ne sente une antiquité reculée. La forme des habillemens, les figures hiéroglyphiques, & les caracteres des inscriptions inconnus aux Guebres mêmes, en sont une preuve incontestable. Quant à la perfection de ces ouvrages, voici ce qu'en pense un Voyageur très à portée d'en juger. « Je n'ai rien vu, dit-il, de si grand, ni de si magnifique. Ce n'est pas seulement un ouvrage de travail & de patience, comme les pyramides d'Egypte, qu'Horace a bien raison d'appeller une *merveille barbare*, puisqu'elles ne sont après tout qu'un amas de pierres. Il y a ici de l'art, de l'ordre & de l'industrie, & l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre digne des plus grands maîtres. J'avoue qu'il y a quelques fautes contre les régles de la

Observations sur ces ruines.

Chardin, *Ibid.* p. 154.

perſpective & du deſſein ; mais à prendre le tout en gros, c'eſt un ouvrage de bon goût, grand, majeſtueux, & bien exécuté ».

Les Perſans Arabes donnent à ce lieu le nom de *Tchel-minar*, qui ſignifie quarante colonnes, & croyent que les Génies l'ont bâti. Ils l'appellent auſſi quelquefois *Eſtakar*, du nom d'une grande ville qui étoit en cet endroit, & que les Grecs nommerent *Perſépolis* (1). Les Guebres ſe perſuadent que Keyomaras, leur premier Roi, en fut le fondateur, & que Giemſchid l'acheva. On ſçait qu'elle fut ſaccagée par Alexandre le Grand, qui, à l'inſtigation de la courtiſane *Thaïs*, réduiſit en cendre ſon magnifique palais, après en avoir tiré un butin ineſtimable. On voit dans le ſecond Livre des Machabées que cette ville ſe releva dans la ſuite, & ſubſiſtoit avec éclat ſous Antiochus Epiphanes, le ſeptiéme des Séleucides.

(1) L'Auteur du Livre des Machabées l'appelle *Elymaïde*, ville d'Elam. Chardin conjecture qu'un des ſes anciens noms étoit *Fars-abad*, ville du pays de Fars. Ainſi les Grecs, qui défiguroient ſans ſcrupule tous les noms étrangers, ont pour cette fois rencontré juſte en la nommant *Perſépolis*, c'eſt-à-dire, ville de Perſe.

C'eſt probablement depuis l'invaſion des Arabes que ces précieux reſtes de Perſépolis ont été principalement endommagés. L'horreur que ces peuples avoient de l'idolatrie, dans la premiere ferveur du Mahométiſme, leur faiſoit détruire avec un fanatiſme brutal toutes les images peintes ou ſculptées qu'ils rencontroient. Dans ces derniers tems on a tiré de ces mêmes ruines quantité de matériaux, pour l'ornement de pluſieurs villes. Abbas I envoya chercher à Tchelminar une partie des marbres qui ſe voient dans la grande Moſquée & dans le palais impérial d'Iſpahan. On s'en eſt à plus forte raiſon ſervi pour décorer les temples & les palais de la ville de Chiraz, qui n'eſt qu'à douze lieues de l'ancienne Perſépolis. Enfin ſous le regne de Sefi II, un Viſir de la province, las de voir arriver dans ce lieu de nombreuſes caravanes d'étrangers, qu'il étoit quelquefois obligé de défrayer, commanda au Vice-gouverneur du canton d'employer ſoixante hommes à la deſtruction entiere de ce monument. Mais les gens du pays, qui tiroient un grand profit du paſſage de tant d'étrangers, firent à ce

ſujet de ſi vives remontrances, que le Viſir eut ordre de ſe déſiſter de cette barbare entrepriſe.

CHAPITRE XIII.

Des productions de la Perſe.

Grains. LE riz, le froment, l'orge, le ſeigle & le millet, ſont preſque les ſeuls grains que le pays produit. Les Perſans, comme la plûpart des autres nations de l'Aſie, ſe nourriſſent principalement de riz, & ſont étonnés du peu d'uſage qu'en font les peuples de l'Occident. Ils diſent que le ciel nous a caché le plus pur & le plus délicieux des alimens. Le climat eſt ſi inégal dans ce vaſte Empire, que tandis qu'on ſeme dans un endroit on fait la moiſſon dans l'autre, & cela dans la ſeule diſtance de cent vingt lieues. Chardin, T. IV, Chap. XVII. Chardin obſerva avec ſurpriſe cette différence dans un voyage qu'il fit d'Ormuz à Iſpahan. Il ſe mit en chemin au mois de Février, & après trois ou quatre jours de marche il vit qu'on coupoit les bleds dans la Caramanie. A meſure qu'il s'avança vers le Nord,

il s'apperçut que le bled s'éloignoit de la maturité, & qu'à vingt journées de la Caramanie on commençoit à peine à le ſemer. A Iſpahan qui eſt au centre du Royaume, la moiſſon ne ſe fait qu'au mois de Juin.

Arroſement & culture des terres.

La fertilité des terres dépend principalement de la facilité de les arroſer, & comme l'eau eſt très-rare en Perſe, il n'y a point de pays au monde où l'on ſçache mieux la ménager. J'ai parlé des canaux ſouterreins qu'on a conſtruits dans pluſieurs provinces, pour recueillir les eaux qui tombent des montagnes, & ſuppléer à celles des rivieres & des ſources qui ſont ordinairement peu abondantes. La diſtribution s'en fait dans tous les champs, ſous les ordres d'un Magiſtrat appellé *Mirab*, ou Prince des eaux. On met ſur le canal, qui conduit l'eau dans le champ, une taſſe de cuivre fort mince, percée d'un petit trou, par où l'eau entre peu-à-peu. C'eſt une maniere de meſurer cette diſtribution, & les Orientaux ſe ſervent auſſi de la même machine pour meſurer le tems. Quand la taſſe s'enfonce par le poids de l'eau, ce qui arrive d'ordinaire au bout de deux heu-

res & demie, on ceſſe d'arroſer le champ. Les jardins payent un tribut annuel pour ces arroſemens, qui ſe font toutes le ſemaines.

Le labour ſe fait avec des bœuf, qu'on n'attache point par les cornes, mais auxquels on met un collier & un poitrail. Le ſoc des charrues eſt fort petit, & ne fait, pour ainſi dire, qu'effleurer la terre. A meſure que les ſillons ſont tracés, le laboureur briſe les mottes avec de gros maillets de bois, & paſſe enſuite la herſe. Il finit par donner avec la bêche une nouvelle façon à la terre, qu'il unit avec ſoin, & qu'il partage en pluſieurs carrés, ſemblables aux compartimens d'un jardin. Chaque carré eſt relevé ſur ſes bords de la hauteur d'un pied, afin que l'eau dont on l'arroſe puiſſe y ſéjourner.

Les Perſans engraiſſent leurs terres avec de la fiente de pigeon & des excrémens humains; mais ils laiſſent deux ans à l'air ce dernier fumier, avant que d'en faire uſage, & ils y mêlent une égale portion de terre, pour tempérer ſa chaleur. Ils battent le bled dans le champ même, non avec des fléaux, mais en faiſant paſſer deſſus

Machines pour battre les grains.

de petits traineaux de bois, dont les roues ſont de fer, & dentelées comme des ſcies. Ces machines détachent les grains de l'épi, & briſent en même-tems la paille, qui ſert de nourriture à toutes ſortes de beſtiaux. On a plus de peine à ſéparer le riz de ſon écorce. Ceux qui ont un grand nombre d'eſclaves le font piler dans des mortiers de bois. Les autres ſe ſervent d'une machine, que Chardin décrit en ces termes. « Elle conſiſte en une groſſe poutre, qui aſſene ſon coup ſur le riz en écoſſe, lequel eſt mis dans une petite foſſe creuſée en terre, & garnie de brique, ayant environ trois pieds de diamètre, & autant de profondeur. La poudre eſt longue de quatre pieds. Un de ſes bouts roule ſur un pivot : l'autre porte à ſa volée un gros cercle de fer, un peu tranchant & fort épais, dont le diamètre eſt de quatre pouces. Un homme éleve la poutre en marchant ſur la culaſſe, & la volée tombe ſur le riz avec ſon cercle, qui coupe l'écoſſe du grain. L'art conſiſte à ſéparer le grain ſans le briſer. »

Pour ce qui concerne la culture des vignes, le même Voyageur obſerve que dans l'Arménie, la Médie, & Culture des vignes.

les autres provinces où l'hiver eſt long & rigoureux, on a coutume d'enterrer les ſeps pendant toute cette ſaiſon, & de ne les découvrir qu'au printems. Il croit que cette méthode pourroit réuſſir en d'autres lieux, & procurer des vins à pluſieurs pays qui en manquent. Dans la Géorgie & l'Hircanie on ne donne preſque aucune façon aux vignes, qui croiſſent naturellement autour des arbres de haute futaye, & qui rapportent d'excellens raiſins. La coutume de les étayer avec des bâtons eſt généralement inconnue en Perſe, où les ſeps ſont aſſez forts pour n'avoir pas beſoin de ſoutien. Lorſqu'on s'apperçoit que les fourmis, ou d'autres inſectes, attaquent le bois ou les grappes, on labour le pied du ſep, & on y met de la terre neuve, ce qui ſuffit pour dérouter ces petits animaux.

Maniere d'élever les melons.

La maniere de cultiver les melons eſt auſſi ſimple. On les éleve en pleine campagne, ſans le ſecours des paillaſſons & des cloches. L'uſage eſt de les ſemer dans une terre mêlée de fiente de pigeon. Dès que leur tige commence à ſe montrer, on les met ſur des couches, afin que l'eau qui entre

dans le champ ne les pourriſſe pas. Quand ils ont la groſſeur d'une noix, on dépouille la plante de la moitié de ſes fruits, principalement de ceux qui promettent le moins. On leur ôte auſſi avec la langue un petit duvet qui croît ſur leur peau, & qui retenant la pouſſiere que le vent éleve, forme avec le tems une croute épaiſſe, qui conſume la ſeve, & empêche le fruit de profiter. Lorſqu'ils ſont gros comme des pommes, on renouvelle la couche, & de tems en tems on découvre la terre vers la racine, à deux ou trois pouces de profondeur, pour y mettre de la fiente de pigeon, qu'on recouvre de terreaux.

Et de greffer les Dattiers.

La culture des dattiers a cela de remarquable, que quand ces arbres ſont femelles, & dans l'âge de porter des fruits, on ente deſſus, vers le ſommet, des branches de dattiers mâles en fleurs. C'eſt le moyen de féconder en quelque ſorte ces arbres, & l'on aſſure que ſans cette inoculation ils ne rapportent que des fruits maigres & inſipides.

Fruits.

On compte ici plus de vingt eſpeces de melons. Les plus précoces, appellés *Guermec*, viennent au prin-

tems, & sont ronds & petits. C'est un fruit assez médiocre. Ceux qui viennent ensuite sont beaucoup meilleurs. Leur saison dure quatre mois, & le menu peuple n'a presque point alors d'autre aliment. On assure qu'il y a des gens qui en mangent jusqu'à trente livres dans un seul repas, sans en être incommodés, & qu'il s'en consomme plus à Ispahan dans un jour que dans toute la France dans un mois. Les plus estimés viennent du Khoraſan. Les Persans ont le secret de les conserver dans des caves.

Ibid. Chap. IV, V, & VI.

On vante les pommes & les poires de Géorgie, les grenades & les raisins de Chiraz, & les oranges de Mézendran. Le Khoraſan produit des oignons aussi délicats & aussi sucrés que des pommes. Les autres especes sont en si grand nombre, que Chardin assure s'être trouvé à des repas, où l'on avoit servi plus de cinquante sortes de fruits. On garde les raisins sur la treille pendant tout l'hiver, sans autre précaution que d'envelopper les grapes dans des sacs de papier. Dans plusieurs quartiers de l'Irak-Agemi, principalement aux environs de Sultanié, où il croît beaucoup de violet-

tes, on en mêle les feuilles avec le raiſin ſec, ce qui lui donne un goût exquis.

Arbres & plantes.

La Perſe étant un pays fort aride, on n'y voit pas la même abondance d'arbres & de plantes qui ſe trouve dans l'Inde. Les arbres les plus communs ſont le platane, le ſapin, le cornouiller & le ſaule. On croit ici que le platane eſt un excellent préſervatif contre la peſte, & contre toute autre corruption de l'air; c'eſt pourquoi on en a planté un ſi grand nombre à Iſpahan, à Chiraz, & dans d'autres villes. La plûpart de nos racines & de nos légumes d'Europe croiſſent avec ſuccès dans toute la Perſe. Les laitues romaines y ſont même meilleures qu'en aucun autre pays. On les mange crues, ſans aucun aſſaiſonnement.

Fleurs.

Toutes les eſpeces de fleurs que nous connoiſſons ſe trouvent ici dans la plus grande abondance, excepté vers les parties méridionales, où la chaleur les brûle. Elles ont plus de parfum & des couleurs beaucoup plus vives que celles de l'Inde. Le Mézendran n'eſt qu'un parterre de fleurs depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin d'Avril. On y voit des forêts qui

ſont couvertes d'orangers. Les campagnes de l'Azerbijane & de l'Irak-Agemi ſont naturellement émaillées de tulipes, d'anémones, & de renoncules. En d'autres lieux, comme à Iſpahan, les jonquilles & mille autres fleurs croiſſent auſſi ſans culture. Entre celles qui ſont particulieres à la Perſe, on diſtingue le *Gulmikec*, dont la tige ſe partage en pluſieurs branches, qui portent chacune une trentaine de fleurs. Leur incarnat eſt très-vif, & elles s'arrangent d'elles-mêmes avec ſymétrie en forme de touffe. Il y a ici des roſiers qui donnent des fleurs de trois couleurs. Pietro della Valle fait un conte puéril, lorſqu'il rapporte que les Perſans ont l'art de teindre les racines de certains arbriſſeaux, & de leur faire rapporter des fleurs de la couleur qu'ils veulent.

Drogues. La Perſe n'eſt pas moins fertile en drogues de toute eſpece. On y trouve une grande abondance de noix de galle, des maſtics, des gommes, de l'encens, de la térébenthine, de l'opium, de l'*Aſſa-fœtida*, de la caſſe, du ſéné, de la noix vomique, & diverſes ſortes de manne, dont la plus eſtimée vient du Khoraſan. L'arbre de l'en-

cens, qui reſſemble au poirier, croît particuliérement dans la Caramanie déſerte. La gomme *Ammoniac*, que les Perſans appellent *Ouſcioc*, abonde dans la partie méridionale, de l'Irak-Agemi. Le Khoraſan produit beaucoup de rhubarbe, & ſes habitans la mangent ſans aucun dégoût. La plus eſtimée vient du royaume de Balk, & des autres contrées ſoumiſes aux Tartares. Le meilleur opium vient de *Linjan*, qui eſt à ſix lieues d'Iſpahan. On recueille beaucoup de tabac dans tout le Royaume, particuliérement dans l'Irak-Agemi, dans le Chuſiſtan, & dans la province de Lar. Les Perſans, qui ſont grands fumeurs, donnent la préférence au tabac du Bréſil, qu'ils appellent *Tambacou-Ingleſi*, parce qu'il leur eſt apporté par les Anglois. On cultive le ſaffran en pluſieurs quartiers; mais le plus précieux eſt celui qu'on tire d'Hamadan & des bords de la mer Caſpienne. L'*Aſſa-fœtida*, que les Orientaux appellent *Hing*, ſe trouve particuliérement dans le Khoraſan ſeptentrional, & découle d'une plante dont le nom perſan eſt *Hiltit*. Cette drogue, qui nous paroît ſi puante, fait les délices

de la plûpart des Aſiatiques. Les Indiens en parfument tous leurs ragoûts.

Deux ſortes de Mumie.

On doit mettre au rang des productions les plus précieuſes de la Perſe, la Mumie, appellée ici *Moum*, c'eſt-à-dire, onguent. On en diſtingue deux ſortes; l'une qui vient des corps embaumés, l'autre qui coule des rochers. Il y a dans le Royaume deux ſources de cette derniere Mumie. La premiere eſt dans la Caramanie déſerte, au pays de *Sar*, & la ſeconde dans le Khoraſan. Celle de Caramanie eſt la meilleure. On aſſure qu'une demi-dragme de ce baume guérit en peu de tems les diſlocations & les meurtriſſures les plus dangereuſes. Les roches dont on le tire appartiennent au Roi, & ſont exactement gardées. On ne les ouvre qu'une fois l'an, & la gomme qu'elles rendent eſt dépoſée dans le tréſor. Les Perſans croyent que le prophete Daniel leur a enſeigné l'uſage & la préparation de la Mumie. L'huile de Naphte eſt une autre production naturelle de certaines roches. La meilleure vient de l'Azerbijane ſeptentrionale & du Mézendran. Elle ſort des rochers auſſi

Ibid. p. 39.

Huile de Naphte.

claire & auſſi liquide que l'eau ; mais elle s'épaiſſit avec le tems, & jaunit plus ou moins, ſelon l'expoſition des rochers d'où elle coule. Ceux qui ſont ſitués au Nord & au Couchant produiſent une huile qui conſerve ordinairement ſa blancheur : l'huile qui ſort des autres jaunit en vieilliſſant. Son principal uſage eſt pour la peinture, & pour la compoſition des vernis.

Le coton & la ſoye ſont des productions communes. Il croît en Perſe un arbriſſeau tout-à-fait rare, dont le fruit oblong & verd eſt chargé d'un précieux duvet, qui ſe carde comme le coton, & qu'on employe à divers uſages. Duvet particulier.

Les montagnes dont tout le pays eſt couvert ſont fécondes en métaux & en minéraux. Les métaux les plus communs ſont le fer, l'acier, le cuivre & le plomb. L'acier de Perſe a cela de particulier, qu'il eſt tellement rempli de parties de ſoufre, qu'en jettant la limaille dans le feu elle pétille comme la poudre à canon. Il eſt fin, mais fort caſſant ; ce qui vient de la mauvaiſe trempe qu'on lui donne. Le cuivre du même pays eſt fort aigre, & veut être Métaux & minéraux.

de la plûpart des A… Japon ou de
diens en parfume… …ines d'or &
goûts. …si pauvres

Deux sortes de Mumie. On doit me… …le pr…
ductions les pl… …l'a…
se, la Mur… …st…
c'eſt-à-dire…
gue deux…
corps er…
roche… …n ſert…
four… …irak-Agemi, …
pre… …man, en fourniſſent
ſe… abondantes. L'antimoi-
…neri ſont rares, & de mau-
… qualité. Le pays ne produit point
Ibid. p. 2 …e vitriol, de mercure, ni d'étain. On
y voit pluſieurs mines d'ardoiſe, & des marbres de différentes couleurs: les plus eſtimés viennent de Tauris, & ſont preſque auſſi fins & auſſi tranſparens que le cryſtal de roche. Leur couleur eſt un blanc de lait, mêlé de quelques veines d'un verd pâle. On trouve auſſi de l'azur aux environs de la même ville; mais il n'a pas la qualité de celui de Tartarie.

Le ſel ammoniac, l'orpiment, & le pétréol, ſont d'autres productions minérales de la même contrée. Mais ce qu'elle offre de plus précieux en ce

genre sont [illegible]
il y en a deux
rons de Ni
& l'a
le F.
de

maniere de chant,
nt ou vîte, suivant

as moins com-
aussi à por-
ordinaire-
rons sont
dlement
une
de
le

peut-
rairement ven
canal de la Turquie.
couvert dans ces derniers te
troisiéme mine ; mais les pierres n
sont pas si belles. On les appelle *Turquoises de la nouvelle roche*, pour les distinguer des autres. J'ai parlé ailleurs des perles qui se trouvent dans le Golfe Persique, aux environs de l'Isle de *Baharem*. Un Voyageur en a vû pêcher une du poids de cinquante grains. Les perles ordinaires en pesent dix ou douze. Le nom persan de cette pierre est *Mervarid*, qui signifie *production de la lumiere*, & qui est peut-être la racine de celui que les Grecs & les Latins lui ont donné (1).

Les chevaux de Perse sont les plus

(1) Μαργαρίτης, *Margarita*.

Animaux domestiques & sauvages.

beaux de l'Orient après ceux d'Arabie. Ils sont hauts, étroits du corsage, la tête petite, la jambe fine & déliée, doux, maniables, vifs & légers, & de grand travail. Ils portent la tête au vent comme les chevaux anglois. On n'a point ici l'usage de les couper. Il s'en fait un grand transport en Turquie & aux Indes.

Les mules persanes sont à proportion autant estimées, & servent aussi de monture. Il y a une race d'ânes qui viennent d'Arabie, & qui sont aussi légers & aussi disciplinables que les chevaux. Leur allure est très-douce, & c'est la monture ordinaire des Ecclésiastiques.

Le pays produit une grande multitude de chameaux. Les plus forts se trouvent dans les parties septentrionales, & portent jusqu'à douze ou treize cents. Il y en a qui ne servent que pour la course. Ils vont toujours au grand trot, & avec tant de vîtesse, qu'un cheval ne peut les suivre qu'au galop. Dans quelques provinces, où l'orge & la paille sont rares, on nourrit ces animaux avec du poisson sec & des dattes. On les conduit au son de

la

la voix avec une maniere de chant, & ils vont lentement ou vîte, ſuivant le ton du conducteur.

Les bœufs ne ſont pas moins communs. On les employe auſſi à porter des fardeaux, &, plus ordinairement, à labourer. Les cochons ſont aſſez rares, parce que c'eſt un aliment interdit aux Muſulmans. Il y a une telle abondance de moutons & de chévres, qu'on voit des plaines de quatre ou cinq lieues qui en ſont couvertes. Il ſe trouve ici de gros moutons, dont la queue peſe juſqu'à trente livres. On leur attache une petite brouette à deux roues, qui leur ſert à ſoutenir ce fardeau. *Ibid. p.*

La Perſe étant en général un pays très-découvert, les animaux ſauvages ne peuvent y être fort communs. Mais par-tout où il y a des bois, comme en Hyrcanie & en Géorgie, on trouve des cerfs, des gazelles, des lions, des ours, des ſangliers, des tigres, des léopards, & un animal particulier, appellé *Chakal*, que ſon inſtinct farouche porte à déterrer les corps, & qui attaque même quelquefois les vivans. Il reſſemble aſſez au renard: mais il eſt plus gros, & il a le poil

plus rude & plus épais. Son cri eſt un hurlement aigu & lugubre, qu'il traîne comme un chat qui miaule.

Oiſeaux. On éleve ici une prodigieuſe quantité de pigeons, moins pour s'en nourrir que pour avoir leur fiente, qui eſt un excellent fumier. On compte aux environs d'Iſpahan plus de trois mille colombiers, bâtis de brique, & cinq ou ſix fois plus grands que les nôtres. Les perdrix de Perſe ont communément la groſſeur de nos poulets, & ſont d'une excellente qualité. Les canards ſauvages, les pluviers, les grues, les hérons & les bécaſſes, ſe trouvent par-tout, mais en plus grande abondance dans les provinces ſeptentrionales. Le *Noura* eſt un petit oiſeau particulier, qui gazouille continuellement, & qui répéte plaiſamment tout ce qu'il entend. Parmi les grands oiſeaux, le pélican eſt le plus remarquable. Son duvet eſt blanc & très-doux. Sa tête eſt fort menue, mais ſon bec eſt de la groſſeur du bras, & n'a pas moins de dix-huit ou vingt pouces de longueur. Il l'étend ordinairement ſur ſon dos, pour le laiſſer repoſer. Cet oiſeau vit de pêche, & ſurprend le poiſſon avec une merveilleuſe adreſſe.

Il a ſous ſon bec une large poche qu'il replie, & qui peut contenir un aſſez grand volume d'eau. Sa coutume eſt de faire ſon nid dans des lieux arides, afin d'y être plus en ſûreté. On aſſure qu'il va quelquefois chercher de l'eau pour ſes petits juſqu'à deux journées de chemin, & qu'il la leur apporte dans la poche de ſon bec. C'eſt pour cela que les Perſans lui ont donné le nom de *Tacab*, ou de porteur d'eau, & c'eſt peut-être auſſi ce qui a fait dire que le pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ſes petits.

Il y a en Perſe beaucoup d'oiſeaux de proie, dont les plus beaux ſe prennent dans les montagnes du Farſiſtan. On les dreſſe à la chaſſe du vol, & les derniers Sofis n'en avoient pas moins de 800 dans leur vénerie. Pluſieurs particuliers en entretiennent auſſi un grand nombre, chacun ayant la liberté de chaſſer à l'oiſeau ou au fuſil. On leur enſeigne à arrêter toutes ſortes d'oiſeaux, des lapins & des lievres, & même des bêtes fauves. L'oiſeau fond rapidement ſur le cou de l'animal qu'on lui montre, lui bat les yeux avec ſes aîles, le pique de ſes ſerres & de ſon bec, & l'étourdit ſi fort,

que les chaſſeurs ont le tems d'arriver pour ſaiſir leur proie. On a ſoin de courir quelque tems la bête, & de la bien fatiguer, avant que de lâcher l'oiſeau deſſus. Dans les grandes chaſſes on ſe ſert de lions, de tigres, de pantheres, d'onces (1), & de léopards apprivoiſés. Les piqueurs les menent à cheval, enchaînés ſur la croupe, & les yeux bandés; & quelquefois on les met dans des cages de fer, que portent des éléphans. Lorſqu'on apperçoit la bête on les lâche contre elle, après leur avoir ôté leur bandeau. Ils s'élancent deſſus avec impétuoſité, & l'attaquent vigoureuſement lorſqu'ils peuvent la joindre. S'ils ne la prennent pas d'abord, ils ſe rebutent. Le conducteur va les reprendre, & les remet à la chaîne. La chaſſe des gazelles & des chevres ſauvages ſe fait avec des chameaux, derriere leſquels on ſe cache, & qu'on accoutume à ſuivre pas à pas ces animaux. Lorſqu'on peut en approcher à la portée du mouſquet, on tire deſſus. Le chameau pourſuit l'animal bleſſé juſqu'à ce qu'il tombe, & s'ar-

(1) Eſpece de loups cerviers, tachetés comme les tigres.

rête pour garder ſa proie. S'il revient ſur ſes pas, c'eſt une marque que le coup n'a pas été mortel. Les chaſſes royales ſe font ici avec le même appareil qu'à la Chine & dans l'Indoſtan. On entoure de filets une grande plaine, où l'on pouſſe les bêtes de quinze ou vingt lieues à la ronde, en faiſant battre le pays par pluſieurs milliers d'hommes. Le Roi lance la premiere fleche, & à ce ſignal chacun attaque les animaux enfermés dans l'enceinte. Dans les chaſſes ordinaires on tue ſept ou huit cents bêtes : dans les plus heureuſes on en a tué juſqu'à quatorze mille.

La Perſe n'eſt point en proie à cette multitude de reptiles dangereux qui ſe trouvent dans l'Inde. Ses ſeuls animaux venimeux ſont de gros ſcorpions noirs, dont la piquure eſt mortelle, & des lézards longs d'environ trois pieds, qui attaquent quelquefois les hommes. Les moucherons, les puces, & les millepieds, ſont les inſectes les plus communs. Les ſauterelles font de grands ravages dans certaines provinces. On trouve l'été dans les citernes, & dans la plûpart des ſources, de petits inſectes rouges, aîlés, Inſectes Reptiles.

& ſi menus, qu'en verſant de l'eau dans un linge ils paſſent avec elle, ſans qu'il ſoit preſque poſſible de les en ſéparer. On apperçoit leurs aîles, lorſqu'ils s'élevent au-deſſus de l'eau. Les Orientaux les nomment *Kirm*. Quelques gens ſe perſuadent que c'eſt dans les mêmes eaux que s'engendrent originairement d'autres petits inſectes, preſque auſſi déliés, qui cauſent des douleurs aiguës aux perſonnes qui voyagent vers le Golfe Perſique. C'eſt un mal aſſez commun dans la haute Aſie, & dont les ſymptômes ſont particuliers. Ces vers, auſſi menus que la plus fine corde de boyau, ont quelquefois la longueur de trois ou quatre pieds. On ne ſçait comment ils entrent dans le corps; mais ils ſortent ordinairement par les jambes, après y avoir cauſé une demangeaiſon violente, ſuivie d'une douloureuſe inflammation. Dès que le ver commence à ſortir, on l'attache avec un fil de ſoye à une brochette de bois, & on le roule autour à meſure qu'il paroît. Pendant cette opération, qui dure pluſieurs jours, on laiſſe la brochette ſur la partie malade, qu'on couvre d'une pelure d'oignon, pour mûrir la tu-

Ibid. Tome IX, p. 208.

meur, & faciliter le paſſage du ver. On le roule ainſi tous les matins, en prenant bien garde de tirer trop fort, & de rompre le ver, ce qui ſeroit ſuivi d'un accident mortel.

Poiſſons.

La mer Caſpienne eſt fort poiſſonneuſe, & le Golfe Perſique nourrit peut-être dans ſon ſein plus de poiſſons qu'aucune autre mer. On y pêche deux fois le jour, & ce que les pêcheurs n'ont pas vendu le matin, ou au coucher du ſoleil, ils le rejettent dans la mer. On prend ſur la côte du même golfe, du côté de l'Arabie, un gros poiſſon, dont le goût eſt exquis. Chardin, ſans nous apprendre ſon nom, dit que ſa chair eſt rouge, & qu'il peſe deux ou trois cents livres. On le ſale comme le bœuf; mais le moyen le plus sûr de le conſerver, eſt de le ſécher au ſoleil ou à la fumée.

Ibid. Chapitre X.

Quant au poiſſon d'eau douce, il ſe trouve auſſi en aſſez grande abondance dans les rivieres un peu profondes, dans les lacs, & dans les keriſes. Celui des keriſes eſt le plus commun. Il y en a de fort gros; mais il n'eſt pas bon, & ſes œufs ſur-tout ſont très-dangereux. La riviere d'Iſpahan

produit beaucoup de cancres, qui se traînent sur le rivage, & qui montent jusqu'au haut des arbres, où ils vivent de feuilles. C'est là qu'on va les prendre, & c'est un manger très-délicat.

CHAPITRE XIV.

Mœurs & usages des Persans. Portrait de ce peuple.

J'EN ai dit assez dans le dernier Chapitre du précédent Volume, pour donner une juste idée des usages & du naturel des Guebres, habitans primitifs de la Perse. Leur vie est si obscure, & leurs mœurs sont si simples, qu'il seroit inutile d'entrer sur ce sujet dans de plus grands détails. Je me bornerai donc ici à faire connoître la maniere de vivre & le génie des Mahométans, Arabes & Tartares, qui ont subjugué la Perse, & qui sont depuis plusieurs siécles le peuple dominant. C'est par cette description que je terminerai l'Histoire des Persans.

§. I.

Habillemens, meubles, équipages.

Habits des hommes.

L'habit des Perſans Arabes & Tartares differe peu de celui des Mogols de l'Inde. Il conſiſte dans une chemiſe, ouverte ſur la poitrine, & qui deſcend juſqu'aux genoux; dans une veſte, qui tombe un peu bas, & dans une robe qu'on met par-deſſus, & qui eſt encore plus longue. La chemiſe & la veſte ſont ordinairement de toile de coton. La robe eſt de drap, de ſatin broché, de brocard d'or ou d'argent, ſuivant les conditions. On la garnit de martre, & d'autres fourrures précieuſes, qu'on tire du Khoraſan; ou on la borde de dentelles d'or ou d'argent, de galons plats, ou de riches broderies. Les Perſans ſont en général très-recherchés dans leurs habillemens. Ils aiment ſur-tout la diverſité des couleurs, qui ſont, diſent-ils, l'image des plaiſirs variés du paradis. Cette bigarure forme dans les places & les promenades publiques des grandes villes un ſpectacle tout-à-fait ſingulier. Ils joignent à cela de

Chardin, Tome IV, Chap. XIII. Herbert, p. 362.

longs caleçons, qui descendent jusqu'à la cheville du pied, & sur le haut desquels ils laissent tomber leur chemise. Leurs bas sont de drap, & si courts, qu'ils ne vont pas au genou. L'usage en est très-moderne, & n'est dû qu'à la fréquentation des Européens. On se couvroit auparavant la jambe avec une longe bande de toile, qu'on rouloit depuis le genou jusqu'au pied. Beaucoup de gens du commun usent encore aujourd'hui de cette chaussure. Les souliers sont de maroquin de différentes couleurs, & faits en forme de pantoufles, avec un talon haut & étroit, garni d'une lame de fer ou de clous.

Turban Persan. Le turban Persan, appellé *Dulbend*, est plus haut & plus majestueux que celui des Turcs. Le fond est d'une grosse toile blanche, qu'on roule en plusieurs tours, & par-dessus laquelle on met une mousseline très-fine, ou quelque étoffe plus précieuse, comme un taffetas léger à fleurs d'or ou d'argent. Ses bouts, qui sont chargés d'ornemens, se nouent avec grace sur le sommet de la tête, & forment une riche aigrette, qui donne un air tout-à-

fait noble à cette coeffure. On met ſous le turban une calotte de drap ou de toile piquée.

Tel eſt depuis pluſieurs ſiécles l'habillement des Perſans, qui ne ſont point ſujets à ces bizarres viciſſitudes de modes que nous éprouvons en Europe. Chardin vit dans le tréſor du Roi les habits de Tamerlan. Ils ont exactement la forme des habits modernes. Conſtance dans les modes.

Les Perſans ne laiſſent croître leur barbe qu'au-deſſus de la levre ſupérieure, où ils ont une mouſtache épaiſſe. Ils raſent tout le reſte, ou portent la barbe ſi courte, qu'elle cache à peine la ſuperficie de la peau. Ils regardent avec mépris les grandes barbes des Turcs, qu'ils nomment groſſierement *balais de privé*. Les Eccléſiaſtiques & les Dévots l'ont un peu plus longue. Ils ſe frottent les parties velues du corps d'une huile appellée *Douae*, qui en fait tomber tous les poils. Ils coupent auſſi leurs cheveux, à l'exception d'une petite treſſe qu'ils laiſſent au ſommet de la tête, afin, diſent-ils, qu'au jour de la réſurrection Mahomet les reconnoiſſe à cette marque, & les diſtingue des In- Uſages de propreté.

fideles. Les Barbiers Perſans ont la main extrêmement adroite. Quand ils ont raſé la tête, ce qu'ils font avec tant de légereté qu'on ſent à peine le raſoir, ils coupent les ongles des mains & des pieds, font craquer les doigts en les tirant, & manient de la même maniere la tête, les bras, & les épaules, ce qui eſt un ſoulagement ſenſible pour le corps. J'ai vu pratiquer en Turquie la même méthode.

Bains. La coutume des hommes & des femmes eſt de ſe frotter le matin les ſourcils d'une pommade noire, & de paſſer dans leur paupiere un poinçon d'acier, pour ſe fortifier la vue. L'uſage des bains eſt également général chez les deux ſexes. Ils conſiſtent ordinairement en trois petites ſalles, qui ne reçoivent de jour que par quelques carreaux de verre placés au haut de la voûte. On ſe déshabille dans la premiere chambre, & on ſe met autour du corps un linge, qui couvre la ceinture & les cuiſſes. On paſſe enſuite dans la ſeconde ſalle, qui ſert d'étuve. Un valet y verſe en abondance de l'eau ſur les épaules, & frotte rudement le corps avec une mitaine de bouracan. Après cette friction on

entre dans la troiſiéme chambre, où eſt un baſſin carré dans lequel on ſe baigne, & qui peut contenir dix ou douze perſonnes.

L'habillement des femmes eſt un peu différent de celui des hommes. Leurs caleçons & leurs veſtes ont plus de longueur. Elles portent, au lieu de bas, des brodequins d'une riche étoffe, qui embraſſent le bas de la jambe. Elles ſe coeffent fort ſimplement, laiſſant flotter leurs cheveux, & les partageant en pluſieurs groſſes treſſes, qui tombent ſur la ceinture, & dont l'extrémité eſt garnie de pierres précieuſes, ou d'ornemens d'or ou d'argent. Les femmes mariées ſe couvrent la tête d'un bandeau, diſpoſé en triangle, & enrichi de pierreries, ou d'autres ornemens, ſuivant les conditions. Les filles portent de petits bonnets de différente forme. Les unes & les autres mettent ſur cette coeffure un voile qui tombe ſur les épaules, & ſe paſſent ſous le menton une eſpece de guimpe, qui cache leur ſein. Quand elles ſortent, elles ajoutent à tout cela un grand voile, dans lequel elles s'enveloppent, & elles ſe couvrent le viſage d'un linge, qui eſt

Habillement & parure des femmes.

travaillé en rézeau à la hauteur des yeux, afin qu'elles puiſſent voir au travers.

Les petites tailles ſont plus eſtimées ici dans les femmes que les grandes. On y fait un cas particulier des cheveux noirs, & des ſourcils de même couleur, ſur-tout lorſqu'ils ſont épais & qu'ils ſe joignent. Les Dames Perſanes ne connoiſſant pas l'uſage des mouches d'étoffe, ſe font avec le pinceau, vers le bas du front, de petites marques noires, diſpoſées en loſange. Elles ont dans la foſſette du menton une autre marque violette, qu'elles ſe font avec la pointe d'une lancette. Leur fard eſt une pommade jaune, nommée *Hanna*, compoſée de feuilles de paſtel. Elles s'en frottent le viſage, les mains & les pieds, pour les préſerver du hâle. Les bijoux dont elles ſe parent ſont des aigrettes de pierreries, qu'elles mettent à leur coeffure; des tours de perles, qui s'attachent aux oreilles, & qui paſſent ſous le menton; des anneaux enrichis de perles & de rubis, qu'on porte à la narine gauche, en forme de pendeloques, ou au haut du nez, dont ils couvrent tout un côté; des bracelets précieux,

des bagues ſans nombre, des chaînes d'or ou de perles, auxquelles on attache une boëte d'or, percée à jour, qui contient des parfums. Les Princeſſes du ſang royal ont le privilége de porter un poignard à leur ceinture.

Les principaux meubles des Perſans ſont des tapis ou des nattes dont on couvre les planchers, & ſur leſquels on étend de petits matelas qui ſervent de ſiéges. Leurs lits conſiſtent en un ſimple matelas, un drap, une couverture piquée, & un oreiller. On les étend le ſoir ſur le tapis des chambres, & le matin on plie le tout dans une toile. On ne connoît point ici l'uſage des houſſes ni des tours de lit. Chez les Grands les planchers ſont couverts d'un feutre épais, ſur lequel on met un magnifique tapis. Les matelas, diſpoſés autour de la ſalle pour ſervir de ſiéges, ont de riches couvertures de velours ou de brocard, & ſont garnis de carreaux épais contre leſquels le dos eſt appuyé. On y eſt aſſis beaucoup plus commodément que ſur nos chaiſes. D'eſpace en eſpace il y a des vaſes d'argent, qui ſervent de crachoirs. Meubles des Perſans.

L'uſage des carroſſes eſt abſolu- Equipages.

Maniere de voyager.

ment inconnu en Perſe. Les perſonnes d'un rang diſtingué vont à cheval. Les mules, les chameaux ou les ânes, ſont la monture des gens du commun : il n'eſt guère de particulier qui n'ait la ſienne. Quand un homme de qualité ſort de ſa maiſon, il eſt accompagné de pluſieurs valets, dont les uns ſont à pied, & les autres à cheval. Ceux-ci menent ordinairement en leſſe quelques chevaux de parade. Leurs harnois & leurs ſelles ſont couverts de lames d'or, & les houſſes ſont chargées de broderie. Un des valets à cheval porte une eſpece de toilette, dans laquelle il y a une robe & un turban ; un autre tient à la main une bouteille de tabac. Dans les courſes qui ſe font hors de la ville, un troiſiéme valet porte l'*Yaſtan*, c'eſt-à-dire, quelques proviſions de bouche, enfermées dans deux petits coffres. Quand le maître deſcend de cheval, & s'arrête dans la campagne, on étend un tapis ſur lequel il s'aſſied, ſoit pour fumer, ſoit pour faire une légere collation.

Chardin, *Ibid.* Chapitre XI.

Les Perſans ne prennent aucun plaiſir à ſe promener à pied, & ſoutiennent que c'eſt un exercice extrava-

gant. Ils demandent avec gravité à un étranger qui se promene dans un jardin, ce qu'il va faire au bout d'une allée, & pourquoi il en revient sur le champ, ne comprenant pas qu'on puisse, sans aucun dessein, avancer & rétrograder ainsi continuellement dans un même lieu. Les Turcs pensent là-dessus de la même maniere que les Persans, & cette idée peut venir en partie du caractere grave de ces Orientaux, qui sont en général moins dissipés & moins inquiets que nous, & en partie de la vie paresseuse qu'ils menent dans leurs maisons, où ils sont presque toujours assis ou couchés.

Les voyages de pure curiosité ne leur paroissent pas moins ridicules. Louis XIV ayant envoyé en Perse des Députés, dont les lettres de créance portoient que *c'étoient des Gentilshommes curieux de voyager*, on eut de la peine à rendre ces paroles en Persan, & à faire comprendre aux Ministres du Sofi ce qu'elles signifioient. Ils demanderent d'un air étonné s'il y avoit en Europe des hommes assez insensés, pour entreprendre des courses de trois ou quatre mille lieues, sans autre motif que celui de voir des

contrées inconnues. Ils pardonnent à ceux qui voyagent pour commercer ; mais tout étranger qui ne prend pas la qualité de marchand passe chez eux pour un espion, & les gens qui tiennent à la Cour croiroient commettre un crime d'état s'ils le recevoient dans leur maison.

Ibid. Tome III, pag. 34. Herbert, p. 390.

Les Persans ne voyagent donc que pour des affaires pressantes. Si c'est dans la belle saison, on marche la nuit, pour éviter les chaleurs, qui accableroient également les hommes & les bêtes de charge. Les grandes traites sont de neuf lieues, & les petites de cinq ou six. On trouve par-tout, à certaines distances, des caravanserais commodes, où l'on est logé gratuitement. Mais il faut porter des vivres, du linge, des ustensiles de table, des lits, &, si j'ose le dire, toute une maison. On met les tapis, le lit & les habits dans une grande valise, appellée *Masras*. Un cheval en porte deux. Les provisions de bouche sont dans l'*Yactan*, qui consiste en deux boëtes carrées, revêtues de feutre par dehors, & de cuir par dedans. Elles tiennent l'une à l'autre par des bandes de cuir, & on les passe sur la

selle. On y enferme non-seulement les vivres, mais le linge & les ustensiles de table, le caffé, le sorbet, des liqueurs, & quelquefois de la glace. Comme on ne trouve pas par-tout de bonne eau, le valet qui a l'Yactan en garde, en porte dans une outre suspendue aux sangles du cheval. Les femmes voyagent dans des paniers, qui ont la forme de nos berceaux. Ces voitures, appellées *Cajuas*, se couvrent ordinairement d'écarlatte, & sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. Un chameau en porte deux.

§. II.

Repas, visites, cérémonies remarquables.

A quoi on peut attribuer la sobriété des Orientaux.

La sobriété est chez les peuples de l'Asie une vertu de tempérament & de climat. Ils habitent un pays qui est en général beaucoup plus chaud que le nôtre, & dans lequel on ne trouve pas la même abondance ni la même variété d'alimens qu'en Europe. Ils font d'ailleurs peu d'exercice, & loin d'aiguiser leur appétit par les moyens que nous mettons en œuvre,

il ſemble qu'ils ne cherchent qu'à l'amortir par l'uſage continuel du tabac à fumer, de l'opium, & de pluſieurs liqueurs froides & aſſoupiſſantes. Voilà ſans doute les principales cauſes de la frugalité des Orientaux.

Chardin, Tome IV, Chap. XV & XVI.

Alimens uſités en Perſe.

Les Perſans ne font que deux repas, l'un entre onze heures & midi, l'autre au coucher du ſoleil. On leur ſert au dîner des fruits, du laitage, & des confitures. Ils mangent à ſouper des mets un peu plus ſolides, tels que des potages aux fruits & aux herbes, des viandes rôties, des œufs, des légumes, & ſur-tout du *pilau*, qui eſt un mêlange de riz & de viande. L'aſſaiſonnement ordinaire de leurs mets conſiſte dans quelques tranches de citron, & quelques herbes fortes, qu'on met ſur la table, à côté de chaque convive. Leurs repas ordinaires ſont à un ſeul ſervice, & ne durent guère qu'une demi-heure.

Pain de riz.

Dans les parties méridionales de la Perſe l'uſage du pain de froment eſt inconnu parmi le peuple. On y ſupplée par des pâtes de riz qu'on mange avec la viande. La maniere de les apprêter eſt de cuire le riz à ſec, & de le partager en pluſieurs petites boules

de la groſſeur de nos talmouſes. C'eſt un aliment léger, rafraîchiſſant, d'un goût agréable, & d'une digeſtion facile. Lorſqu'on commence à s'y accoutumer on ſe dégoûte inſenſiblement du pain.

Dans les autres parties du Royaume le pain de froment eſt d'un uſage aſſez commun. Sa plus grande épaiſſeur eſt celle d'un doigt, & ſouvent il eſt beaucoup plus mince. Les Perſans n'y mettent point de levain. La coutume du peuple eſt de le faire cuire ſur des platines de fer; mais dans toutes les bonnes maiſons il y a des fours. On ſeme ordinairement ſur le pain des graines de pavot, de ſéſame, d'anis ou de fenouil. Les Indiens le frottent d'*Aſſa fœtida*. Pain de froment.

Les viandes dont on uſe le plus communément ſont l'agneau, le chevreau, le mouton, les poulets & les chapons. On ne fait point de cas du bœuf, du veau, ni du gibier. En général, les Perſans mangent très-peu de viande. Si cette abſtinence les préſerve de pluſieurs maladies qui nous affligent, elle empêche d'autre part qu'ils ne ſoient auſſi forts & auſſi capables de travail que nous, & d'ail-

leurs on ne voit pas qu'elle leur procure une vie plus longue. Les Indiens, qui ſont encore plus ſobres que les Perſans, vivent en général moins long-tems que les Européens.

On mange ſur des tapis ou ſur des nattes, dans la même poſture qu'on y eſt aſſis. La vaiſſelle eſt de porcelaine, ou de terre commune. On ne ſe ſert ni de napes, ni de ſerviettes, ni de fourchettes, ni de couteaux. On a ſeulement de grandes cuillers, longues de douze ou quinze pouces, pour prendre les choſes liquides. Pour ce qui eſt de la viande on la déchire avec les doigts, & l'enveloppant de riz on en fait pluſieurs boules, qu'on porte à la bouche, & qu'on avale ſans les mâcher. Les Perſans reçoivent à leur table tous ceux qui s'y préſentent. Ils ne gardent jamais rien d'un jour à l'autre, faiſant charitablement diſtribuer aux pauvres les reſtes de chaque repas.

Boiſſons. L'eau eſt la ſeule boiſſon du dîner. On prend le ſoir du *Sorbet*, qui eſt un breuvage fort agréable, compoſé de jus de citron, de grenade, & de quelques autres fruits acides, qu'on mêle avec du ſucre & de l'eau, en y ajou-

tant des feuilles de violette, & quelquefois de l'eau roſe. Les Orientaux le nomment *Sherbet* & *Zerbet*. On le boit avec ces grandes cuillers dont j'ai parlé. La matiere des ſorbets eſt différente ſelon le pays. En Turquie c'eſt une poudre aſſez fine, qui ſe garde dans des pots. On en met une cuillerée dans un verre d'eau, où cette poudre ſe fond d'elle-même, ſans qu'il ſoit néceſſaire de la battre. Celle d'Alexandrie eſt la plus eſtimée, & forme une boiſſon infiniment plus délicate que toutes nos liqueurs fraîches. Dans quelques endroits on pêtrit légerement la même poudre, & on en fait des pains, de la groſſeur de nos grands pains de ſucre, mais beaucoup moins peſans. L'uſage preſque général de la Perſe eſt de réduire le ſorbet en ſyrop, pour le conſerver, à cauſe de la ſéchereſſe de l'air, qui le durciroit trop s'il étoit en poudre ou en pâte. Sorbet.

Les Perſans ont une autre liqueur rafraîchiſſante qu'ils compoſent avec des bourgeons de ſaule, & dont ils permettent l'uſage aux malades. Ils diſtilent la même eau, & en tirent une eſſence qui entre dans la compo-

ſition de leurs parfums. Leur eau-roſe eſt très-eſtimée dans toute l'Aſie, & ſe tranſporte juſqu'aux extrémités de l'Inde. Ils en tirent deux eſſences, dont l'une rend la quatriéme partie de la liqueur qu'on met à l'alambic, & l'autre appellée *Atre*, ſe réduit à ſi peu de choſe, que de quarante livres d'eau on ne tire qu'une demi-dragme d'huile. Le prix de cette derniere eſſence monte quelquefois à deux cents écus l'once. Les Orientaux préférent ſon odeur à celle de l'ambre-gris.

Le caffé eſt un breuvage qui étoit commun en Perſe long-tems avant qu'il fût connu en Europe. On l'appelle ici *Cofa* & *Coho* : les Arabes & les Turcs lui donnent le nom de *Cahua*. On le prend dans des maiſons publiques, très-ſemblables à nos *Caffés* par le concours de Mollahs, de Poëtes, de Nouvelliſtes, & d'hommes oiſifs de tout état qui s'y raſſemblent. On y débite les nouvelles ; on y parle de politique & de guerre ; on cenſure en liberté les Généraux & les Miniſtres: *Le Gouvernement*, dit Chardin, *ne ſe mettant en peine que des actions des hommes, & s'embarraſſant peu de leurs vains diſcours*. Les Poëtes

y récitent leurs vers, & les Mollahs y débitent des sermons, qui sont ordinairement payés de quelques aumônes. Ces Caffés étoient autrefois des maisons infâmes où de jeunes Géorgiens, habillés & fardés comme des courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Abbas II fit cesser ce désordre, & depuis son regne on n'a point entendu parler de ces abominations.

La décoction de pavot est encore une liqueur fort en usage chez les Persans. Elle se débite dans d'autres tavernes particulieres. L'effet de ce breuvage est de reveiller les sens, & d'inspirer une gayeté momentanée, qui tient de l'extravagance, & qui est suivie d'un assoupissement morne & profond. Ce que les Orientaux appellent *Bueng* & *Pouſt*, est une décoction de même genre, dans laquelle on mêle de la graine de chanvre & de la noix vomique. Elle produit aussi une gayeté bouffonne; mais elle jette ensuite dans un abrutissement dont on ne sort jamais. L'usage de certaines Cours de l'Inde est d'en faire boire aux Princes, qu'on veut rendre incapables de

régner. Cela, dit-on, eſt moins inhumain que de les égorger, comme font les Turcs, ou de les aveugler, ſuivant la pratique des Perſans. D'autres prennent l'opium en pilules, ou le mêlent dans leur tabac à fumer.

Cette drogue, de quelque maniere qu'on la prenne, eſt à la longue très-pernicieuſe à la ſanté. Elle affoiblit également l'eſprit & le corps, par l'irritation qu'elle cauſe dans les nerfs. Mais cela n'empêche pas que les Perſans Arabes & Tartares, ne ſoient paſſionnés pour l'opium, & le Gouvernement a fait juſqu'ici de vains efforts pour en proſcrire l'uſage. La Religion leur interdit avec ſévérité le vin & les liqueurs fortes; mais cette défenſe eſt encore plus mal obſervée en Perſe qu'en Turquie.

Les Perſans boivent à la glace, l'hiver comme l'été. Ils conſtruiſent à peu de frais leurs glacieres, & les rempliſſent ſans beaucoup d'embarras. Ils font dans un lieu découvert, & expoſé au Nord, une foſſe très-large, qui a cinq ou ſix pieds de profondeur. Dans le voiſinage de cette foſſe ils creuſent de petits baſſins, profonds de dix-huit à vingts pouces,

Glacieres de Perſe.

qu'ils rempliſſent d'eau le ſoir, pendant les gelées, & qui le lendemain ſe trouvent glacés. Ils en tirent la glace, & la caſſent en petits morceaux, qu'ils jettent dans la grande foſſe, & qu'ils arroſent enſuite, afin qu'ils ſe lient mieux. Ils continuent ce travail pendant quelques jours, & lorſqu'ils ont des glaçons épais de cinq ou ſix pieds, ils raſſemblent pendant la nuit le peuple du quartier, qui accourt avec des cris de joye, au ſon des tambours & des autres inſtrumens du pays. On allume des feux autour de la foſſe; chacun y deſcend, & arrange ces groſſes maſſes de glace l'une ſur l'autre, en rempliſſant d'eau les intervalles. Si la neige ſurvient, elle donne un ſurcroît de peine; car il faut l'enlever avec ſoin, de peur que venant à ſe diſſoudre elle ne fonde auſſi la glace. Quand la foſſe eſt remplie, on la couvre de joncs. L'ouverture de ces glacieres eſt une autre fête pour le quartier. La glace eſt ſi commune dans tout le pays, qu'elle ne ſe vend d'ordinaire que deux deniers la livre, & qu'on la donne même gratuitement aux pauvres. Les Perſans conſervent auſſi de la neige, & trouvent que ſa

fraîcheur eſt plus délicate que celle de la glace, ſur-tout pour les ſorbets.

Repas de cérémonie.

Les répas de cérémonie ſe font le ſoir; mais les convives doivent être raſſemblés entre neuf & dix heures du matin. On leur ſert alors une légere collation. Le tems qui précede le ſouper ſe paſſe à fumer, à diſcourir, à prier Dieu, à réciter des vers, ou à chanter des cantiques. Les gens graves ne procurent point à leurs hôtes d'autres divertiſſemens. Ceux qui ſont moins ſéveres font venir des danſeuſes & des baladines, qui repréſentent des farces très-libres. On ſert le ſouper entre cinq & ſix heures. Il conſiſte ordinairement en trois ſervices, dont le premier eſt de fruits & de confitures, le ſecond de viandes rôties, & le troiſiéme de potages & de viandes bouillies. Tout cela eſt mis dans de grands plats, qu'on préſente d'abord au principal des convives. Celui-ci commande qu'ils ſoient partagés entre toute l'aſſemblée, & alors le maître d'hôtel en fait différentes portions, qu'il diſtribue aux aſſiſtans. C'eſt le fils, ou le plus proche parent du maître de la maiſon qui exerce dans les feſtins la fonction de maître d'hôtel,

Voici ce qui se pratique dans les visites. Si des personnes d'un rang inférieur viennent visiter un Grand, on les fait attendre quelque tems dans une salle, où on leur présente du tabac & du caffé. Quand le maître arrive, chacun se leve & se tient debout, sans faire le moindre mouvement. Le maître fait aux assistans une légere inclination de tête, qu'ils lui rendent en s'inclinant beaucoup plus bas. Ensuite il prend séance, & leur fait signe de s'asseoir. A la fin de la visite c'est lui qui se leve le premier, & alors chacun se retire. On fait plus de cérémonie avec ses égaux. On ne s'assied & on ne se leve qu'après eux. Le maître du logis est toujours assis au bout de la salle, & n'offre jamais son siége à un étranger, ce qui passeroit ici pour une incivilité; mais lorsqu'il veut lui faire un accueil distingué, il quitte sa place, & va s'asseoir à côté de lui, & quelquefois au-dessous, ce qui est la plus grande marque de considération qu'on puisse donner. Dans un cercle on ne se leve point pour les gens qui entrent ou qui sortent, à moins que le maître du logis n'en donne l'exemple. La posture la plus respectueuse est

visites, saluts.

Ibid. Chap. XI.

d'être assis sur ses talons, sans croiser les pieds ni les genoux. C'est ainsi qu'on s'assied devant ses supérieurs, à moins qu'ils n'ordonnent d'en user autrement. Les pieds doivent être cachés sous la robe.

Le salut consiste à incliner la tête, ou à porter la main à la bouche. On ne s'embrasse que dans les occasions extraordinaires, comme au retour d'un long voyage. On ne se découvre point la tête en s'abordant, & ce seroit même manquer de respect à une personne que d'ôter son turban en sa présence. Les Persans sont doux, civils, affectueux & caressans dans leurs entretiens. Ils ne parlent jamais qu'à la troisiéme personne; ils évitent tous les récits capables de faire naître des idées affligeantes, ou se servent de circonlocutions, qui affoiblissent l'impression qu'ils pourroient causer. Par exemple, s'ils ont une mort à annoncer, ils ne disent pas : *Une telle personne est morte;* mais *Elle vous a fait part des jours qui lui restoient à couler.*

Civilité de leurs lettres.

Le même esprit de civilité regne dans leurs lettres. Depuis l'artisan jusqu'au Monarque, il y a des titres pour

chaque condition, & ils ſont contenus dans un livre particulier appellé *Tenaſſour*, ou méthode d'écrire, qui eſt dans les mains de tout le monde. Ils employent, ſelon les perſonnes, juſqu'à ſept ou huit ſortes de papiers, du blanc ſans aucun ornement, du blanc doré ou argenté, du jaune, du verd, du rouge, &c. Le plus reſpectueux eſt le blanc, orné de fleurs d'or. Lorſqu'ils écrivent à une perſonne de diſtinction, ils marquent en lettres d'or, ou en lettres de couleur, ſon nom & ſes titres. Ils font la marge très-grande, & ne commencent leur lettre que vers le bas de la feuille. Le ſceau s'appoſe dans un coin, de maniere qu'il n'en paroiſſe que la moitié; comme pour faire entendre à la perſonne à qui on écrit, qu'on n'eſt pas digne de ſe montrer en ſa préſence, & qu'on ſe cache par reſpect. La derniere formalité qu'on obſerve eſt de mettre ſa lettre dans un ſac d'une riche étoffe, qu'on lie avec des cordons d'or ou de ſoye, ornés de glands ou de petites houpes de même matiere. *Idem.* Tome II, p. 299.

Les Ambaſſadeurs ſont accueillis en Perſe avec la plus grande diſtinction. On les défraye pendant tout leur Comment on traite les Ambaſſadeurs.

séjour, & pour leur donner une haute idée de la magnificence du Monarque, on affecte de les retenir plusieurs mois, avant de les introduire en sa présence. Dans tous les lieux où ils passent, les Grands du Royaume viennent les visiter, & leur font des présens. Un Officier, appellé *Mehmandar*, c'est-à-dire, Garde des hôtes, les accompagne par-tout, & sa tête répond de leur personne. Le jour de l'audience on les conduit au palais avec une nombreuse escorte, & le Prince les reçoit ordinairement dans un magnifique sallon qui est au-dessus de la premiere porte, en face de la grande place d'Ispahan. A côté de cette principale entrée il y a douze chevaux de parade, six à droite & six à gauche, dont les selles & les housses sont d'une grande magnificence : l'or en fait le moindre ornement. Ils sont attachés par la tête & par les pieds de derriere avec de grosses tresses d'or, passées dans des anneaux d'or massif, qui tiennent à des piquets de même matiere. Douze caparaçons de brocard, qui servent à leur couvrir entierement le corps, sont étalés sur la balustrade qui regne au devant du palais. A quelque dis-

Idem. Tome III, pag. 217; & Tome VI, p. 205.

tance de-là on voit quatre fontaines, de la hauteur & de la forme de nos fontaines communes de cuivre. Il y en a deux d'or massif, & deux d'argent, les unes & les autres posées sur des trépieds qui sont de la même matiere que les fontaines. Plus loin on apperçoit divers animaux de la ménagerie royale, tels que des lions, des tigres, des léopards, des éléphans, de rhinoceros, des béliers & des taureaux. Le reste de la place est occupé par des troupes de luteurs & de gladiateurs, par des brigades des gardes à cheval, & par un peuple innombrable.

L'Ambassadeur traverse à cheval une partie de la place; mais lorsqu'il approche de la porte du palais, il met pied à terre. Le Maître des cérémonies l'introduit dans le sallon, le conduit aux pieds du Monarque, & lui fait faire trois inclinations jusqu'à terre, en lui tenant la tête. Après cela l'Ambassadeur se releve, & présente, sans parler, la lettre de son Maître. Un Capitaine des gardes la reçoit & la remet au grand Visir, qui la donne au Roi. Le Roi la jette sur un carreau qui est à sa droite, sans daigner pour-

vrir ni même la regarder, & sans dire une seule parole à l'Ambassadeur. Celui-ci s'éloigne alors du trône, & prend séance sur le sofa qui lui est destiné. Cependant les présens arrivent dans la place, portés par cinquante ou soixante hommes. Quand les porteurs ont défilé, on entend un grand bruit de tambours & de trompettes. C'est le signal pour le commencement de divers spectacles qu'on représente dans la place, & qui consistent en des combats d'animaux, des joûtes de gens à pied & à cheval, & divers autres genres d'escrime.

Pendant ces jeux on sert dans le sallon une collation de fruits & de confitures, qui, quelque tems après, est suivie d'un grand festin. On ne présente à chaque convive, & au Roi même, qu'un seul plateau, mais d'une telle grandeur qu'il contient une vingtaine d'assiettes. Celui du Roi est porté sur un brancard d'or. L'audience finit avec le repas, & l'Ambassadeur est reconduit à son hôtel par l'escorte qui l'a mené au palais.

Fête du Nauruz.

Une cérémonie très-remarquable est celle du *Nauruz*, ou du commencement de l'année solaire. C'est une

fête très-ancienne dans la Perſe. On prétend qu'elle fut inſtituée par *Giemſchid*, cinquiéme Roi de la Dynaſtie des Piſchdadiens. Ce Prince, faiſant la viſite de ſes Etats, arriva dans l'Azerbijane le premier jour du printems, qui ouvroit alors l'année Perſane. Il monta ſur ſon trône pour ſe faire voir à ſes ſujets. Comme il étoit d'une merveilleuſe beauté, l'éclat de ſa figure, joint à celui des pierres précieuſes dont ſa couronne étoit couverte, & que les rayons du ſoleil rendoient encore plus brillantes, éblouit tellement le peuple, qu'il s'écria à haute voix : *Voici le Nauruz*, c'eſt-à-dire, le nouveau jour. Ce fut à cette occaſion que Giemſchid inſtitua la fête dont je parle. Elle duroit ſix jours, dont les cinq premiers étoient marqués par les bienfaits du Prince, & le ſixiéme par les témoignages de reconnoiſſance que donnoit le peuple. Le Roi délivroit pluſieurs priſonniers; il faiſoit des largeſſes, & il accordoit des graces à tous les Ordres de l'Etat. Le ſoir du cinquiéme jour on amenoit au palais un beau jeune homme, qui paſſoit la nuit dans l'anti-chambre du Roi. Le matin il entroit dans la chambre, ſans

Hiſt. Univ. Tome IV, p. 10.

être annoncé. Le Prince lui demandoit, qui il étoit, d'où il venoit, comment il s'appelloit, & ce qu'il apportoit. Le jeune homme répondoit : *je suis Auguste ; mon nom est* le benit ; *je viens de la part de Dieu, & j'apporte la nouvelle année.* Il avoit à peine achevé ces paroles, que les chefs du peuple entroient, portant chacun dans leurs mains un vase d'argent, où il y avoit différentes sortes de grains, une canne de sucre, & deux pieces d'or. Ces offrandes étoient pour le Roi. Sur la fin de la cérémonie, on apportoit un grand pain. Le Prince en mangeoit un morceau, & invitoit les assistans à imiter son exemple, en leur adressant ces paroles : *Voici un nouveau jour, qui est le commencement d'un nouveau mois & d'une nouvelle année. Il est juste que nous renouvellions réciproquement les bienfaits qui nous unissent les uns aux autres.* Ensuite revêtu d'un manteau royal, il donnoit aux assistans sa bénédiction, & les renvoyoit avec de riches présens.

Cette cérémonie, qui marquoit avec éclat le commencement de l'ancienne année Persane, subsista jusqu'à l'invasion des Mahométans Arabes. Ces

barbares, dont l'année lunaire ne s'accordoit point avec celle des Perſans, & qui avoient d'ailleurs un éloignement marqué pour toutes les coutumes étrangeres à leurs préjugés, négligerent de célébrer cette fête, qui tomba inſenſiblement dans l'oubli. Sultan Malek, Auteur de l'Ere fameuſe qui porte ſon nom, & qui eſt compoſée de mois ſolaires, rétablit le Nauruz dans le cinquiéme ſiécle de l'Hégire, & le fit célébrer avec d'autant plus de pompe que ce jour concouroit avec celui de ſon couronnement. Tous ſes ſucceſſeurs l'ont ſolemniſé depuis avec le même appareil.

Voici ce qui ſe pratique à Iſpahan. Quelques heures avant que le ſoleil entre dans le ſigne du bélier, les Aſtronomes du palais s'aſſemblent pour obſerver le moment de l'équinoxe. Lorſqu'il eſt arrivé, on l'annonce au peuple par des décharges d'artillerie, & au bruit des timbales, des trompettes & des cors. La fête dure huit jours, qui ſont conſacrés à toutes ſortes de réjouiſſances. Il y a dans la place des comédies, des danſes, des feux de joie, des joûtes, & des ſpectacles

de toute espece. Tout le peuple, même dans les conditions les plus misérables, est habillé de neuf, & les Grands se surpassent les uns les autres en magnificence. On s'assemble chaque jour en différens lieux de promenade, hors de la ville, où le concours est tout-à-fait extraordinaire. Outre plusieurs présens qu'on se fait dans le cours de cette fête, on s'envoie la veille des œufs peints & dorés. Le Roi en distribue cinq ou six cents dans son férail. Le premier jour de la fête les grands Officiers de la couronne viennent saluer le Sofi, & chacun lui fait un présent, qui ne peut être moindre de cinq cents pistoles, & qui en vaut quelquefois jusqu'à quatre mille. Le Roi, de son côté, donne de magnifiques étrennes à toutes les Dames du férail, & fait distribuer aux eunuques des gratifications considérables. Il y a tous les jours un somptueux dîner dans le palais, pour tous les Seigneurs qui se présentent. A une heure après midi le Roi se retire dans le férail, & les Grands retournent dans leur maison, où ils reçoivent à leur tour les hommages de leurs inférieurs. Ils ne sçavent gré de ces sou-

missions qu'autant qu'elles sont accompagnées de présens.

§. III.

Devoirs funébres.

Rien de plus décent & de mieux ordonné que les cérémonies qui précédent & qui accompagnent ici ces derniers & importans devoirs de l'humanité. Quand un malade touche à sa derniere heure, on allume sur la terrasse de la maison plusieurs petites lampes, afin d'avertir les passans & les voisins, de prier pour lui. On fait venir en même-tems quelques Mollahs, qui l'exhortent au repentir, en lui rappellant tous les péchés de sa vie. Le malade dit à chaque article *Taubé*, je me repens. Ensuite on lui fait faire une profession de foi, & lorsqu'il a perdu l'usage de la parole, on récite sur lui des prieres, ou quelques chapitres de l'Alcoran. Si son agonie est longue & douloureuse, on le porte dans le lieu où il avoit coutume de faire sa priere, & on le couche là sur le dos, les pieds & le visage tournés vers la Mecque, afin que son ame

Pratiques de dévotion pour les mourans.

Chardin, Tome VII, Chap. IV.

obtienne une plus prompte délivrance.

Quand il a rendu le dernier soupir, tous ceux qui l'environnent poussent des cris lugubres, déchirent leurs habits, se frappent le visage & la poitrine, & donnent les marques de la plus sensible affliction. Pendant cette scene lamentable, on envoye chez le Cadi, ou Juge public, pour lui donner avis du décès, & obtenir la permission d'enterrer le mort. On ferme les yeux & la bouche du défunt, on lui lie fortement la tête avec une bande de toile, depuis le sommet du crâne jusqu'au dessous du menton, pour empêcher que sa bouche ne s'ouvre, & n'éprouve quelque contorsion. On lui tire les bras & les mains, & on fait enforte de les étendre dans toute leur longueur sur les côtés du corps. On lave ensuite le mort, soit dans sa maison, soit dans un bassin public, destiné à cet usage. Il y en a plusieurs dans toutes les grandes villes. Ces ablutions, dans la liturgie Persane, sont de trois especes. La premiere se fait avec de l'eau commune, dans laquelle on met un bouquet de feuilles d'alisier; la seconde avec de l'eau de can-

Cérémonies qui précédent les funerailles.

Ablutions.

phre, & la troiſiéme avec de l'eau ſimple. On obſerve à chaque ablution de laver trois fois le corps, & de le bien eſſuyer, ſur-tout à la derniere, en bouchant avec du coton tous les conduits.

Quand on a lavé le corps, on l'enveloppe d'un drap qui le couvre entierement, & ſur lequel pluſieurs dévots font écrire des paſſages, & des chapitres entiers de l'Alcoran. On met enſuite le mort dans un cercueil, ce qui ſe fait le plus promptement qu'il eſt poſſible, parce qu'au bout de neuf ou dix heures le cadavre enfleroit tellement, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire entrer dans la biere. C'eſt une choſe particuliere aux morts de cette contrée, & Chardin l'attribue à la grande ſéchereſſe de l'air. Si le cercueil doit être porté dans un lieu éloigné, comme les malades l'ordonnent quelquefois, on le remplit de ſel, de chaux & de gomme, ſans vuider le corps, ce qui paſſeroit ici pour une impiété. On n'embaume point autrement les morts dans cette partie de l'Aſie. Maniere d'enſevelir & d'embaumer les corps.

Les Convois ſe font ſans aucune pompe. Un Mollah & quelques do- Convois.

meſtiques en ſont communément tout le cortége. Le corps eſt porté par les eſclaves & les amis du défunt, qui ſont relevés par les premieres perſonnes qui ſe rencontrent ſur la route. Chacun dans ces occaſions prête volontiers la main, & l'on voit des gens de la premiere conſidération deſcendre de cheval, pour rendre aux morts ce pieux devoir. Quelquefois on porte devant le cercueil les enſeignes de la Moſquée, & l'Alcoran partagé en une trentaine de volumes, qu'un pareil nombre de *Taleb-elm*, ou d'Etudians, tiennent à la main. Dans les convois des gens de qualité, quelques chevaux ſoutiennent les armes & le turban du défunt.

Cimetieres publics.

Dans les petites villes les cimetieres ſont ordinairement hors des portes; les grandes villes en ont pluſieurs dans leur enceinte. On fait deux foſſes pour chaque mort, l'une perpendiculaire, l'autre horizontale, & creuſée dans le côté de la premiere foſſe. C'eſt dans la cave horizontale qu'on dépoſe le corps. Dans les obſéques des gens de diſtinction, on enterre à côté du mort ſon turban, ſon épée, ſon carquois & ſon arc. Chacun

des assistans jette sur lui un peu de terre, en disant : *Nous sommes à Dieu, nous venons de Dieu, & nous retournerons à Dieu.* On couvre la fosse de sable ou de brique, afin que l'herbe n'y croisse pas, & le plus souvent on met dessus une pierre plate, haute de deux ou trois pieds, sur laquelle on grave quelque passage de l'Alcoran. Si c'est la tombe d'un homme, on taille sur la pierre la représentation d'un turban. Dix jours après les funérailles, les femmes & les enfans du mort viennent visiter son tombeau. Ces visites se renouvellent en divers tems de l'année, sur-tout les jours de fêtes, & quelquefois on laisse sur la fosse des gâteaux, des fruits, & d'autres offrandes, consacrées aux Anges qui gardent le sépulchre.

Deuil.

Le deuil dure quarante jours, dont les huit premiers se passent dans une affreuse tristesse. On s'enferme dans sa maison ; on y pleure la nuit & le jour le défunt ; on n'est vêtu que d'une robe de grosse toile déchirée par lambeaux ; on se refuseroit toute sorte d'alimens, si les voisins n'en apportoient, & ne forçoient de prendre quelque nourriture. Le neuviéme jour

on va au bain ; on se fait raser la tête & la barbe ; on prend de meilleurs habits, & on fait des visites. Cependant les lamentations continuent dans la maison, non pas sans relâche, comme dans les premiers jours, mais deux ou trois fois la semaine, sur-tout à l'heure que le défunt a rendu l'ame. Les regrets vont toujours en diminuant jusqu'au quarantiéme jour, qui, comme on l'a dit, est le terme du deuil.

§. IV.

Mariages.

Principe des Musulmans sur le Mariage.

Le mariage est d'une obligation étroite dans la loi Mahométane. Le célibat est regardé comme un état contraire à l'ordre de la nature, & au but que s'est proposé le Créateur en formant l'homme. Il est écrit dans l'Alcoran, que *la terre foulée par un homme qui vit dans le célibat, s'élèvera contre lui au jour du jugement, & dira : Quel crime avois-je commis, pour être foulée par cet ennemi de la nature, moi qui travaillois sans relâche à la génération des Etres.* Ces idées sont tellement enracinées dans l'esprit des Musulmans, qu'ils ne peuvent com-

Idem. Tome II, pag. 257. Herbert, pag. 378.

prendre que les Chrétiens regardent la chasteté comme une vertu, & qu'il y ait parmi nous des gens qui s'engagent par état à observer la continence. Lorsqu'un jeune Musulman est dans l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie aussi-tôt, ou on lui donne une concubine.

Les Persans contractent trois sortes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail; ils en achetent d'autres, pour en faire des concubines, & ils en épousent quelques-unes. Les femmes à bail se louent pour le tems qu'on veut, & pour le prix dont on convient. Le contrat se passe en présence du Juge, & on est tenu de part & d'autre de l'observer; mais l'homme a la liberté de renvoyer la femme, avant l'expiration du bail, en lui payant le total de la somme stipulée. Une jolie personne se loue à Ispahan quatre ou cinq cents livres par année; mais il faut la nourrir, l'habiller & la loger. Le bail se renouvelle si les parties en sont d'accord. Lorsqu'une femme se sépare de ce mari passager, elle ne peut en prendre un autre qu'au

Trois sortes d'unions.

Femmes de louage.

bout de quarante jours, qu'on appelle *les jours de purification.*

Concubines. Les concubines achetées ſe nomment *Canizé*, & ſont traitées avec plus de ménagement que les autres eſclaves. On leur donne des habits propres, un appartement ſéparé, & des filles pour les ſervir. Lorſqu'elles deviennent meres, tous ces avantages augmentent, & elles ne ſont plus regardées comme des eſclaves. Leurs enfans ont les mêmes prétentions à l'héritage du pere que ceux des femmes légitimes; & s'ils naiſſent avant ceux-ci, ils jouiſſent du droit d'aîneſſe, quand même l'épouſe ſeroit de ſang royal.

Femmes légitimes. Les femmes légitimes s'appellent *Nekaa.* La Religion permet d'en épouſer quatre; mais il eſt très-rare qu'on en ait plus d'une, ſoit parce que leur entretien eſt fort coûteux, ſoit à cauſe des querelles que leur multiplicité excite dans le ſérail, où elles veulent toutes dominer. En général, il n'y a que les gens riches qui prennent des femmes de cet ordre. L'uſage le plus général eſt d'avoir des Canizé, dont l'entretien coute moins, & qu'on gou-

verne d'ailleurs avec plus d'autorité, parce qu'elles ſont nées dans l'eſclavage.

Comment ſe traitent mariages.

Les mariages ſe traitent ici comme à la Chine par l'entremiſe des femmes, & ſe font par procureur. Quand on eſt convenu des articles, les parens des mariés s'aſſemblent dans la maiſon de la fille. Son pere va recevoir l'époux, le préſente à la compagnie, & ſe retire; car il ne doit pas aſſiſter à la célébration, de peur que ſa préſence ne gêne les contractans. On dreſſe l'acte dans une chambre ſéparée, où perſonne n'a la liberté d'entrer, à l'exception de l'époux, d'un juge eccléſiaſtique, & de deux Procureurs, l'un pour le mari & l'autre pour la femme. Ces Procureurs gardent la minute des contrats, & ſont chargés d'en faire exécuter les conventions. L'épouſe, accompagnée de pluſieurs femmes, ſe rend dans un cabinet voiſin, dont la porte eſt entr'ouverte; mais un rideau qui eſt derriere empêche d'y diſtinguer aucun objet. Le Procureur de la fille s'approche du cabinet, étend la main ſur la porte, & dit à haute voix: *Moi que vous avez choiſi pour Procureur, je vous ma-*

rie à l'homme qui eſt ici préſent, vous ſerez toujours ſa femme, & à cette condition vous jouirez du douaire que nous avons ſtipulé. Le Procureur de l'époux répond : *Moi chargé de procuration par.... j'épouſe en ſon nom la femme qui lui a été donnée par le Procureur ici préſent, & je promets de lui payer le douaire convenu.* Alors le juge eccléſiaſtique s'avance juſqu'à la portiere du cabinet, & dit à l'épouſe : *Ratifiez-vous l'engagement que votre Procureur vient de contracter en votre nom ?* Ele répond *oui.* Le Cadi ayant fait la même demande au mari, dreſſe le contrat, y appoſe ſon ſceau, & le fait ſceller par les parens des deux familles. Plus il y a de ſceaux à ces ſortes d'actes, plus ils ſont authentiques.

Après cette cérémonie chacun ſe retire, & le lendemain l'époux envoye à ſa femme l'anneau conjugal & divers préſens, ſoit en habits, ſoit en argent, ſoit en bijoux. La femme de ſon côté envoye au mari quelques bagatelles.

Cérémonies des noces.

La noce ſe fait dans la maiſon du mari. Les neuf premiers jours ſe paſſent en feſtins & en divertiſſemens, auxquels

auxquels la mariée ne prend point de part. Le matin du dixiéme jour on envoye sa dot chez le mari. Elle consiste en bijoux, en coffres remplis de hardes, en meubles de toute espece, en esclaves & en eunuques. Le trousseau est porté sur des bêtes de charge, au son de plusieurs instrumens. Les esclaves & les eunuques sont à cheval. La mariée n'arrive que la nuit. Si c'est une fille de qualité, elle est portée dans un *Cajuas*, c'est-à-dire, dans une de ces litieres basses, faites en berceau, dont le poids est si léger, qu'un chameau en soutient deux. Les filles d'une condition ordinaire vont à cheval, ou à pied. Des joueurs d'instrumens ouvrent la marche; le reste du cortége est composé d'eunuques & de femmes, qui ont un cierge à la main. L'épouse est couverte de deux voiles, dont l'un lui cache tout le corps, & l'autre descend jusqu'à la ceinture. Ce dernier, composé d'une riche étoffe brochée, est plissé comme une jupe. Deux femmes lui donnent le bras, lorsqu'elle marche à pied; & si elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Quand elle est arrivée à la maison du mari, ses femmes la menent à l'appartement qui

lui eſt deſtiné, lui ôtent ſes voiles & ſes habits, & la mettent au lit. Un moment après le mari eſt conduit dans le même lieu. Il n'y a point de lumiere dans la chambre, & les deux époux s'uniſſent, non-ſeulement ſans ſe connoître, mais ſans ſe voir.

Liberté du divorce.

Le divorce eſt autoriſé par la loi Mahométane. Si c'eſt le mari qui le ſollicite, il doit délivrer le douaire à ſa femme avant la répudiation. Si c'eſt la femme, elle perd ſon douaire. Il eſt permis, après la ſéparation, de ſe rejoindre; & cela peut arriver trois fois. Mais après le troiſiéme divorce, les loix mettent une condition fort étrange à la réunion. La femme doit épouſer un autre mari, & habiter avec lui pendant quarante jours, avant de retourner à ſon ancien époux. Au reſte, les divorces ſont rares, ſur-tout parmi les Grands, qui croiroient leur honneur bleſſé, ſi une femme qu'ils ont connue paſſoit dans les bras d'un autre. Ils lui ôteroient plutôt la vie, que de lui permettre de ſolliciter une ſéparation. Les Magiſtrats de leur côté prennent rarement connoiſſance des démêlés qui ſurviennent dans l'intérieur des ſérails, & l'autorité des ma-

ris est si redoutable, qu'il y a peu de femmes qui osent en venir à un tel éclat.

Quoique l'usage des femmes prostituées soit défendu par la religion, ce désordre regne en Perse avec la derniere licence. Toutes les villes sont remplies de courtisanes, qui se livrent dans les caravanserais, dans les bazars écartés, & jusque dans les cours des Mosquées & des Colléges. On les voit même entrer quelquefois dans les cellules des Mollahs. On compte dans Ispahan jusqu'à onze mille femmes publiques, dont un Magistrat, nommé *Mechel dar Bachi*, enregistre les noms. Débauche des courtisanes.

§. V.

Exercices & jeux Persans. Qualités bonnes & mauvaises de ce peuple.

Les exercices des Persans ont pour principal objet le maniement des armes. Comme ils demandent autant de force que de dextérité, on ne peut guère s'y appliquer avant l'âge de vingt ans. Le tems qui précéde est consacré à l'étude de la Religion & des sciences. Chardin, T. IV, Chapitre XII.

Le premier exercice est celui de l'arc. Exercice de l'arc.

l'arc. On apprend d'abord à le tenir avec grace, à le tendre & à le détendre en plusieurs sens, à droite, à gauche, en haut, en bas, devant & derriere soi, en courant, à genoux, en se tenant sur un pied, en un mot, en cent postures différentes. On prend au commencement des arcs aisés à bander, & on s'accoutume par degrés à manier les plus difficiles. On augmente leur poids en passant dans la corde de gros anneaux de fer. Il y a des arcs d'escrime qui pesent jusqu'à cent livres. On s'exerce ensuite à tirer la fleche. L'art consiste à la pousser loin, à tirer juste, & à la faire entrer fort avant dans le but, qui est ordinairement placé dans un massif de terre battue, haut de quatre pieds, & large de deux. Les fleches d'exercice ont le fer rond & obtus, au lieu que celles de combat ont la pointe fort aiguë.

Exercice du sabre.

Quand on sçait manier l'arc avec adresse, on apprend à se servir du sabre. Pour former les jeunes gens à ce genre d'escrime, le maître leur attache deux poids au poignet, & leur met outre cela deux plaques de fer sur les épaules. L'art consiste à tourner

le sabre avec la même légéreté que si le corps n'étoit chargé d'aucun poids.

Le troisiéme exercice est celui de cheval. Les Persans ont toujours passé pour les meilleurs écuyers de l'Asie. Il y a ici des gens si fermes à cheval, qu'ils se tiennent debout sur la selle, & courent ainsi au galop. D'autres se penchent jusqu'à terre, rangent vingt jettons l'un après l'autre, sur une même ligne, & les ramassent au retour, sans rallentir leur course. Exercice à cheval.

La lutte est l'exercice des gens du peuple. Chaque ville a des lutteurs gagés pour ses spectacles, & les grands Seigneurs en ont aussi des troupes. Les lutteurs sont nuds, à l'exception d'un caleçon de cuir fort court & fort étroit, qui couvre les parties que la pudeur permet le moins d'exposer. Ils se frottent le corps & le caleçon d'une pommade jaune, composée d'huile & d'une poudre appellée *Hanna*, afin que l'adversaire ait moins de prise sur eux. Un tambour donne le signal du combat, & se fait entendre pendant toute la lutte. On commence par se donner mutuellement la main, en signe de bonne guerre, & par ſa La Lutte.

frapper en cadence les cuisses & les hanches, comme pour préluder & se mettre en haleine. Ensuite on se joint corps à corps avec un grand cri, & chacun s'efforce de terrasser son adversaire. La victoire consiste à l'étendre à terre, sur le ventre ou sur le dos; ce qui se fait ordinairement en l'élevant en l'air & l'abbattant tout-à-coup, après qu'un long combat a épuisé ses forces.

Combat du sabre. D'autres athlètes combattent avec le sabre. Après avoir préludé par quelques tours d'agilité, ils en viennent aux coups, frappant toujours du tranchant, à moins qu'on ne les ferre de trop près; car alors ils présentent la pointe. Chacun tâche de parer avec le bouclier les coups qu'on lui porte. Ce combat devient quelquefois tragique par l'acharnement des champions; mais quand on s'apperçoit qu'il est trop vif, on a coutume de les séparer.

Exercice du mail. L'exercice du mail est plus pacifique. Il se fait à cheval, dans une grande place, à l'extrémité de laquelle sont quelques piliers qui servent de passe. On jette la balle au milieu de la place, & les joueurs courent au galop pour

la frapper. Les mails sont si courts, qu'il faut se pencher plus bas que l'arçon pour l'atteindre. On gagne le prix quand on a fait passer la balle entre les pilliers; mais il faut courir à toute bride en assenant le coup. Il se fait ici des parties de quinze contre quinze, & de vingt contre vingt.

Jeu d'Arc.

Le prix de l'arc se tire aussi à cheval, dans une place destinée à ces différentes joûtes. Une tasse d'or, posée à l'extrémité d'un mât, sert de but. Le cavalier, prenant de loin sa course arrive en galoppant à cet endroit, & lorsqu'il a passé le mât, tire sa fleche, le corps renversé sur la croupe du cheval. Ce noble amusement est commun dans toutes les villes de Perse, & les Rois même ont coutume de s'y exercer. Sefi II en faisoit ses délices, & s'y étoit rendu si habile, qu'il abattoit toujours la tasse du premier ou du second coup.

Courses à pied.

Les Persans ont aussi des courses à pied, & cet exercice est particulier aux coureurs du Roi, appellés *Chatir*. On n'est reçu dans ce corps qu'après avoir parcouru vingt-quatre fois, entre deux soleils, une carriere qui a une lieue &

demie de long. On part de la grande porte du palais, & on arrive à une colonne, qui est le terme opposé. Il faut y prendre douze fleches, l'une après l'autre, & faire par conséquent douze courses de trois lieues chacune. Sous Soleïman un Chatir fit ces trente-six lieues en moins de quatorze heures, & obtint pour récompense le calaat & cinq cents tomans. Le jour destiné à ces courses est une fête générale. La grande place d'Ispahan, d'où part le Chatir, & toutes les rues qui sont sur son chemin, sont ornées de riches tentures. Devant la porte des grands hôtels il y a des tables couvertes de cassolettes, d'eaux parfumées, & de divers rafraîchissemens. Le coureur s'y arrête de tems en tems, pour se faire jetter de l'eau sur les épaules & sur les jambes. Lorsqu'il arrive à la colonne, deux hommes des plus robustes le prennent dans leurs bras, l'étendent sur un tapis, lui présentent du sorbet, & lui font respirer des parfums.

Danseurs de corde, Voltigeurs, Charlatans.

Les Persans excellent en général dans tous les exercices qui demandent de l'agilité & de la vigueur. Leurs danseurs de corde, leurs sauteurs, &

leurs voltigeurs, sont beaucoup plus souples & plus adroits que les nôtres. Non-seulement ils dansent sur une corde droite ou lâche, comme les danseurs d'Europe, mais un de leurs tours familiers est de marcher sur une corde tendue obliquement, depuis le haut d'une muraille jusqu'à terre. Ils y montent & ils en descendent, s'accrochant avec l'orteil qu'ils passent dans la corde, & portant quelquefois sur leurs épaules un enfant. Leurs joueurs de gobelets & leurs autres charlatans, font des tours de gibecière, que le peuple crédule prend pour des opérations magiques. Mais Chardin qui les observa de près, n'y trouva rien de merveilleux, & s'inscrit en faux contre ce que Tavernier & d'autres Voyageurs ont débité au sujet des charlatans de l'Inde. Le fameux prestige de l'arbre, que ces prétendus sorciers font croître à vue d'œil, en l'arrosant de leur sang (1), est, selon notre Voyageur, un tour banal, qu'il vit faire plusieurs fois en Perse, & dont il reconnut lui-même la fourberie : *J'ai fait tous mes efforts*,

(1) Voyez le Tome IV de cette Histoire, pag. 225.

ajoute l'Auteur, *pour voir en ce genre quelque chose de surnaturel ; mais ça toujours été inutilement; la magie blanchissoit dès que j'y regardois de près, & je me suis toujours vu contraint d'y reconnoître de l'imposture.*

Les exercices, dont nous venons de parler, forment les principaux amusemens des Persans. La Religion leur défend le jeu, & la Police vient à l'appui de cette défense, en condamnant les infracteurs à l'amende. Cependant quelques Casuistes le permettent, pourvu qu'on ne joue point d'argent. Entre différens jeux, ils ont le trictrac, le toton, le jeu des coquilles, dont les Turcs leur ont appris l'usage, les échecs, & les cartes. Les Persans soutiennent que le jeu des échecs a été inventé par leurs ancêtres. Mais il est probable qu'il vient originairement de l'Inde, & qu'il n'a été connu en Perse que dans le cinquiéme siécle de l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire, dans un tems fort postérieur à son origine, qui, de l'aveu de tout le monde, est fort ancienne. Un homme très-versé dans les langues & les antiquités orientales, observe que *Chosroès* I, Prince Sassanide, qui commença à

Jeux Persans.

Schikard, in Tarish, pag. 146.

régner en 531, apprit ce jeu de quelques Indiens. Les Perſans l'appellent *Chet-reng*, & ſes principaux termes ſont empruntés de leur langue. *Echec* vient de *Scheïk*, ou de *Schah*, qui ſignifie Roi, & *Mat*, dans la même langue, ainſi que dans l'Hébraïque, ſignifie mourir. Ce que Chardin appelle les cartes perſanes, eſt un amas de tablettes de bois fort minces, nommées *Ganjafé*, & fort bien peintes. Il y a huit couleurs, & quatre-vingt-dix cartes. C'eſt un jeu triſte & ſans aucune invention.

Les Perſans ont en général l'eſprit excellent, l'imagination vive & féconde, une belle mémoire, de l'ouverture pour les ſciences, & des diſpoſitions heureuſes pour toutes ſortes d'arts & d'exercices. Ils aiment la dépenſe, les plaiſirs & le faſte, peu inquiets de l'avenir, ne déſirant les richeſſes que pour les répandre, & ne ſe refuſant aucune des ſatisfactions qu'ils peuvent ſe procurer. Cette indifférence pour l'avenir eſt fortifiée par l'opinion du *fataliſme*, qui n'a pas moins de partiſans en Perſe qu'en Turquie. On ne peut pas dire qu'ils manquent abſolument de bravoure ;

Portrait de ce peuple.

Chardin ; Tome IV, Chapitre XI. Herbert, Figueroa, *paſſim*. Hiſtoire de la derniere Révolution de Perſe, T. I.

mais l'habitude d'une vie molle leur inſpire une grande inſenſibilité pour la gloire des armes, & les rend peu propres aux fatigues de la guerre.

Il n'eſt point de peuple plus ſociable, ni plus humain avec les étrangers. Ils pratiquent l'hoſpitalité envers tous les hommes, ſans avoir égard à la différence des Religions. Quoique perſuadés, par un préjugé d'éducation très-naturelle, que celle qu'ils profeſſent eſt la meilleure, ils n'ont point pour les autres cultes ce mépris inſultant, & cette averſion brutale qu'on reproche aux Turcs. J'ai rapporté cette maxime, peu muſulmane, d'Abbas II, que *les Rois doivent une juſtice égale à tous leurs ſujets, & qu'il n'appartient qu'à Dieu de gouverner les conſciences.* Ce Prince ne pouvoit ſouffrir qu'on décriât en ſa préſence les Religions étrangeres, & c'étoit en particulier lui faire mal ſa cour, que de médire du Chriſtianiſme. Soleiman ſon ſucceſſeur, quoique peu favorable aux Miſſionnaires Européens, n'avoit point une ridicule prévention contre leurs dogmes. Ce qu'il dit à un Ambaſſadeur Polonois, prouve qu'il avoit l'eſprit

très-dégagé de ce fanatisme. Le fameux Sobieski venoit de faire lever aux Turcs le siége de Vienne, & le bruit se répandit en Perse qu'il alloit assiéger Constantinople. Le Sofi demanda à ce sujet à l'Ambassadeur quel traitement on feroit aux Turcs après la réduction de cette ville : *Nous les ferons tous mourir*, répondit le Polonois, *à moins qu'ils n'embrassent le Christianisme. Oh bien*, dit le Roi, en faisant le signe de la croix, *si votre maître prend Constantinople, je me ferai aussi Chrétien.* Il retint l'Ambassadeur à souper, & porta force santés au Roi de Pologne. On rapporte une chose toute aussi particuliere de Schah Hussein, Prince beaucoup plus dévot que n'étoit Soleïman. Un jour qu'il examinoit une montre, qu'un Genevois, nommé *Rousseau*, lui avoit faite : *J'observe*, dit-il, *que les Francs travaillent beaucoup mieux qu'on ne fait ici : j'ai peur que comme ils sont plus éclairés que nous sur ce qui concerne les Arts, ils ne le soient aussi sur ce qui concerne la Religion.* Une derniere preuve de l'humeur traitable des Persans sur cet article, c'est qu'ils tolerent chez eux tous les cultes, jus-

tous les autres peuples de l'Orient, à l'exception des Chinois.

Le sang de ces Asiatiques n'étoit pas plus beau il y a cent cinquante ans que celui des Arabes & des Tartares, dont ils tirent leur origine, & qui sont les plus laids mortels de l'univers. Dans les provinces éloignées du centre où les habitans ne s'allient qu'entre eux, les hommes sont encore assez difformes. Mais dans la Perse, proprement dite, & dans les contrées voisines, le sang est devenu plus beau, par le mêlange de celui des Circassiennes & des Géorgiennes, qui peuplent tous les harams des grands Seigneurs. Ces alliances ont embelli les deux sexes. Les femmes ont communément la physionomie agréable, la taille fine, les yeux noirs & vifs, la peau belle & le teint délicat. Elles aiment la table & la musique; elles sont enjouées, sensibles à l'amitié, plus sensibles encore aux offenses, passionnées pour le plaisir, & uniquement sages par contrainte. Les hommes sont grands, bien faits, hauts en couleur, & d'une constitution robuste. Quoique livrés, dès leur premiere jeunesse,

aux voluptés les plus capables d'énerver le corps, ils conservent leur force & leur fraîcheur jusque dans un âge avancé. Dans le tems que Figueroa étoit en Perse, on lui amena de la part d'un Bacha une troupe de courtisanes. L'Espagnol, qui étoit sexagénaire, les renvoya, en chargeant son interprete de dire au Gouverneur que ces plaisirs n'étoient plus faits pour son âge. Les Persans jugerent sur cette réponse que Figueroa devoit avoir cent ans, & trouverent fort extraordinaire qu'un homme si décrépit eût entrepris le voyage de Perse.

HISTOIRE DES ARABES.

CHAPITRE PREMIER.

Eclairciſſemens préliminaires ſur l'Hiſtoire de ce peuple, depuis ſon établiſſement dans l'Arabie juſqu'à la naiſſance de Mahomet.

ARTICLE PREMIER.

Origine des premiers habitans de l'Arabie.

Noms de l'Arabie.

L'ARABIE eſt une contrée fort vaſte, ſituée à l'occident de la Perſe, & environnée de trois mers, qui en font une preſqu'iſle. Ses habitans lui donnent depuis un tems immé-

morial le nom d'*Arab*, ou d'*Arabab*, que les uns dérivent d'*Yarab*, un des premiers Rois du pays, & les autres du mot *Arab*, ou *Ereb*, qui, en Hébreu signifie *Occident*. Ceux qui adoptent cette derniere étymologie prétendent que l'Arabie fut originairement divisée en deux régions, dont les Hébreux nommerent l'une *Eretz Kedem*, ou pays d'Orient, & l'autre *Eretz Arab*, ou pays d'Occident: ce qui est fondé sur divers témoignages tirés des Livres Saints. Les peuples de la partie occidentale ayant subjugué presque toute la presqu'Isle, le nom d'Arab lui est resté, tandis que celui de Kedem est tombé avec le tems dans l'oubli.

Salmon; Etat de l'Arabie, Chap. I. Hist. Univ. par une société de gens de Lettres, Tom. XII, Liv. IV, Chapitre VII. M. de Guignes, Hist des Huns, Tome I, Liv. VI.

Ses premiers habitans.

Les premiers habitans de l'Arabie occidentale furent les *Casluhhim*, les *Caphtorim*, & les *Horites*, peuples obscurs, dont l'Histoire n'a conservé que les noms. Ils venoient probablement de la Syrie ou de la Chaldée, provinces limitrophes de l'Arabie. Quelque tems après, Ismael & ses descendans s'établirent dans la même contrée, & y devinrent les plus forts. Ensuite le pays fut peuplé par des *Idumeens*, qui arriverent après les Is-

maélites. Quant à l'Arabie orientale, on croit qu'elle fut habitée, environ deux siécles après le déluge, par les fils de *Joktan* fils d'*Eber*, le premier ancêtre des Hébreux. Ils s'y établirent avec leur pere, & furent les fondateurs d'un Empire puissant.

Dans des tems postérieurs à l'établissement de ces différens peuples, l'Arabie reçut dans son sein d'autres colonies de Syriens & de Chaldéens. L'Ecriture fait mention des *Moabites*, des *Madianites*, des *Amalécites*, &c, nations établies dans l'Arabie occidentales, & fameuses par les démêlés qu'elles eurent avec les Israélites.

Peuples connus des Grecs & des Romains.

Les Grecs & les Romains ont connu, sous d'autres noms, plusieurs de ces mêmes peuples, tels que 1. les *Sabéens*, qui possédoient un territoire considérable dans l'Arabie méridionale : leur pays produisoit une prodigieuse quantité d'encens. 2. Les *Gerréens* & les *Minéens*, qui devoient habiter dans le voisinage des Sabéens, puisqu'au rapport de Strabon, ils faisoient aussi un grand commerce d'encens. Les *Atramites*, ou *Adramites*, qui avoient fixé leur demeure à l'ex-

Herodote, Strabon, Pline, Ptolomée, &c. cités dans l'Histoire Univ. *ubi supra.*

trémité méridionale de la presqu'Isle, dans la province qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Hadramout*. 4. Les *Homérites* ou *Hémiarites*, qui fonderent dans l'Arabie heureuse une Monarchie puissante, dont nous parlerons bientôt. 5. Les *Omanites* établis aux environs du Golfe Persique, dans la contrée qui s'appelle encore *Oman*. 6. Les *Saracéniens*, les *Nabathéens*, les *Thamydéniens*, &c, dont les possessions s'étendoient vers le Sud, & qui, selon les Auteurs de l'Histoire universelle, n'étoient que les différentes tribus d'un même peuple, qui descendoit d'Ismaël, fils d'Abraham. Ces Ecrivains se persuadent que les *Sarrazins* modernes doivent leur nom aux *Saracéniens*.

Trois principales classes d'Arabes.

Les Historiens Orientaux rangent ces différens peuples sous trois classes principales, dont les deux premieres comprennent ce qu'on appelle les Arabes purs, & la troisiéme les Arabes mixtes. Les plus fameuses tribus de la premiere classe étoient celles d'*Ad*, de *Thamad*, de *Tasm*, de *Jadis*, de *Jotham*, d'*Amalek*, &c, qui descendoient de Noé, les unes par les fils ou les petits-fils de Sem, & les

autres par la postérité de Cham. Elles ont toutes été détruites, ou elles se sont perdues dans les autres tribus. Ce qu'on trouve à leur sujet dans quelques Chroniques Orientales, ne mérite pas d'être rapporté. La seconde classe comprend les Arabes qui descendent de Joktan, fondateur de l'Empire des *Hémiarites*, dans l'Arabie heureuse. La troisiéme est celle des Arabes *Ismaélites*. Comme c'est à ces deux races que les Arabes modernes doivent leur origine, nous ne pouvons nous dispenser de les faire connoître.

ARTICLE II.

Race des Hémiarites.

LES Orientaux donnent aux Arabes de cette race le nom d'*Arab-al-Ariba*, ou d'Arabes issus d'Arabes, & aux Ismaélites celui d'*Arab-al-Mostareba*, c'est-à-dire d'Arabes mixtes. Mais il y a des Auteurs qui ne regardent comme vrais Arabes que ceux des anciennes tribus de la premiere classe, & qui désignent indifféremment les Hémiarites &

les Ismaélites par le nom de *Mostareba.*

Joktan, que d'autres nomment *Kahthan*, fils d'*Eber*, s'établit avec sa famille dans la partie méridionale de l'Arabie, peu de tems après la dispersion de Babylone, & fonda l'Empire des Hémiarites. Il eut pour successeurs : Joktan, fondateur de cette race.

1. *Yarab* son fils, qui, au rapport de quelques Ecrivains, donna son nom à l'Arabie. Ses successeurs.

2. *Yashab*, fils d'Yarab.

3. *Abd Schams*, surnommé *Saba*, fils d'Yashab. Le nom d'Abd Schams signifie *serviteur du soleil.* Ce Prince fit plusieurs expéditions contre ses voisins, s'enrichit de leurs dépouilles, & leur enleva beaucoup de prisonniers. Il bâtit l'ancienne ville de *Saba*, appellée aussi *Mareb*, & fit construire aux environs un fameux réservoir, dans lequel il rassembla les eaux qui descendoient des montagnes. Divers canaux les conduisoient dans toutes les terres de son obéissance.

4. *Hamyar*, fils d'Abd Schams, ainsi nommé à cause de la couleur rouge de ses vêtemens. Il fut, selon quelques-uns, le premier Prince de

sa race qui prit le titre de Roi, & c'est à lui que les Arabes de cette tribu doivent le nom d'*Hémiarites*. Il chassa d'*Yemen*, ou de la partie orientale de l'Arabie, les *Tamudéniens*, anciens Arabes de la premiere classe, qui furent obligés de se réfugier dans l'*Hégiaz*, ou dans l'Arabie occidentale. Les Orientaux le regardent comme le plus puissant & le plus glorieux Monarque de sa race.

Depuis le regne d'Hamyar jusqu'à l'extinction de cette Dynastie sous *Dhu-Jadan*, on compte trente-neuf Rois, dont Pokock a rassemblé les noms dans son sçavant Essai sur l'Histoire des Arabes. Leurs regnes, joints à ceux des cinq premiers Princes, dont j'ai parlé, forment une période de 2020 ans, selon quelques-uns, & de 3000 selon d'autres. La liste de Pockock ne contient que des noms, sans liaison de dates.

Durée de cette Dynastie.

Quelques Historiens ne comptent, depuis Hamyar, que 38 Princes, dont le dernier, nommé *Yusef Dhu-Novas*, vivoit environ 70 ans avant Mahomet, & fut pere de Dhu-jadan, qui, selon ces mêmes Ecrivains, ne monta jamais sur le trône. Yusef fut un sectateur

leur ardent du Judaïsme, qu'*Abu Carb Asaad*, un de ses prédécesseurs, avoit introduit parmi les Hémiarites. Son zéle inconsidéré le porta à persécuter avec la derniere barbarie tous ceux qui refusoient de se faire Juifs. On les jettoit par ses ordres dans une fosse remplie de feu, ce qui fit donner à ce monarque le ridicule surnom de *Roi de la fosse*. Il est parlé de cette persécution dans l'Alcoran. Les Chrétiens, qu'il traita avec plus d'inhumanité que les autres, implorerent le secours d'*Elesbaas*, Roi d'Ethiopie, qui lui déclara la guerre. Yusef fut vaincu, & le désespoir le porta à se précipiter dans la mer.

Comment elle fut détruite.

Après sa mort l'empire d'Yemen tomba au pouvoir des Monarques d'Ethiopie, qui le firent gouverner par des Vicerois de leur nation. Le premier de ces Vicerois fut *Ariath*, qui gouverna 20 ans. *Abrahah al-asram* lui succéda, & en gouverna 50. Il fit bâtir dans *Sanaa*, capitale d'Yemen, une magnifique Eglise pour les Chrétiens, dans la vue d'attirer au culte du vrai Dieu tous les Arabes idolâtres, & de les détourner du pélerinage de la Mecque, dévotion fort an-

L'Yemen est envahie par les Ethiopiens.

cienne parmi ce peuples. Un de ces Arabes, nommé *Nofaïl*, étant entré la nuit dans le temple de Sanaa, souilla de ses excrémens l'autel & les murs, ce qui diminua le respect religieux que les Arabes commençoient à avoir pour ce lieu. Abrahah, irrité de cette prophanation, fit vœu de détruire le temple de la Mecque, & se mit en marche à la tête d'une puissante armée. Il perdit dans cette expédition la plûpart de ses soldats, & mourut lui-même quelque tems après d'une maladie cruelle, qui fit tomber tout son corps en pourriture. Les Mecquois attribuerent à une protection miraculeuse du ciel cette mémorable défaite, qui arriva, dit-on, l'année que Mahomet vint au monde. Il est dit dans l'Alcoran « que Dieu lui-même intervint dans cette occasion d'une façon extraordinaire : car dans le moment qu'Abrahah alloit entrer dans la Mecque, l'éléphant qu'il montoit refusa d'aller plus loin, & s'agenouilla toutes les fois qu'on voulut le faire avancer. Dans le même tems une troupe d'oiseaux, semblables à des hirondelles, arriva du côté de la mer. Chacun d'eux étoit chargé de trois pierres, aussi petites qu'une len-

Alcoran, c. 105, cité dans l'Histoire Univ. *ubi supra.*

tille, mais si pesantes, qu'en tombant elles percerent de part en part les chameaux; & comme chaque pierre tua son homme, Abrahah perdit par ce moyen un grand nombre de soldats ». Ce conte est probablement de l'invention de Mahomet.

Yacsum & Masruk, fils d'Abrahah, gouvernerent successivement l'Yemen après la mort de leur pere. Le premier ne régna que deux ans, & l'autre fut chassé par *Seïf Ebn Dhu Yasan*, de la race d'Hamyar, qui ayant reçu un puissant secours de Chosrou I Roi de Perse, recouvra le trône de ses peres vers l'an 575 du Christianisme. Dans la suite il fut tué par quelques Ethiopiens qui étoient restés dans le pays, & son Royaume tomba alors sous la domination des Persans, qui, quelques années après en furent dépouillés par Mahomet. Et subit d'autres révolutions.

Les princes Himiarites régnoient, comme on l'a dit, dans l'Yemen. Il est certain que pendant un tems considérable ils ont été les plus puissans Souverains de l'Arabie, & qu'ils comptoient plusieurs petits Princes parmi leurs vassaux. Le titre de leur dignité étoit *Tobba*, qui signifie *suc-*

ceſſeur. Les Hiſtoriens Grecs & Latins ont donné à cette race d'Arabes le nom d'*Homérites*.

Autres établiſſemens formés par les Hémiarites.

Outre le Royaume dont nous venons de parler, les Hémiarites formerent en Arabie & dans les contrées voiſines, d'autres établiſſemens. *Jorham*, fils de Joktan, leur premier ancêtre, fonda dans l'Hégiaz un Etat puiſſant, qu'il tranſmit à ſes deſcendans. *Modhad*, le cinquiéme de ſes ſucceſſeurs, s'allia avec *Iſmaël*, fils d'Abraham, & lui donna ſa fille en mariage. Dans la ſuite, les deſcendans d'Iſmaël chaſſerent les Jorhamites, & s'emparerent de cet Etat.

Royaume d'Hégiaz.

Royaume d'Hira.

Le Royaume d'*Hira*, dans l'*Irak-Arabi*, qui eſt l'ancienne Chaldée, fut fondé pluſieurs ſiécles après celui d'Hégiaz, par *Malek*, qui deſcendoit de *Khalan*, fils d'Abd Schams, arriere-petit-fils de Joktan. Les Princes qui le gouvernerent ſont connus dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Mondar* & de *Lakhmiens*. Ils étoient vaſſaux des Rois de Perſe. Cet Empire, après avoir ſubſiſté 622 ans, fut détruit vers l'an 632 de l'Ere Chrétienne, par *Aboubekre*, ſucceſſeur de Maho-

met. Plusieurs de ces Princes ont professé le Christianisme. Je passe sous silence quelques autres principautés moins considérables, établies en divers tems par les Hémiarites.

ARTICLE III.

Arabes Ismaélites.

ISMAEL & sa mere Agar, ayant été chassés de la maison d'Abraham par Sara, se retirerent dans des lieux déserts. Dieu avoit promis à Agar qu'Ismaël seroit le pere d'une postérité nombreuse. Il eut en effet douze fils, qui s'établirent avec lui dans la partie occidentale de l'Arabie. On a dit plus haut qu'il s'étoit uni étroitement avec Modhad, Roi d'Hégiaz, qui lui avoit donné sa fille en mariage. Cette alliance entre les Ismaëlites & les Jorhamites fut de courte durée, & le petit-fils de Modhad fut détrôné par *Kidar*, fils d'Ismaël. Ismaël.

Selon quelques Ecrivains, Kidar eut pour descendans *Hamal*, *Nabet*, *Salaman*, *Al Homeisa*, *Al Yasa*, *Odad*, *Odd* & *Adnan*. Mais il n'y a rien de plus incertain que cette filia- Ses descendans.

Adnan, véritable fondateur des Iſmaélites.

tion. Les Arabes modernes regardent Adnan comme le principal fondateur de toutes les tribus Iſmaélites, & leurs généalogies les plus authentiques ne remontent point au-delà de ce Prince.

Depuis Adnan juſqu'à la réunion de toutes les tribus en un ſeul peuple ſous *Mahomet*, il n'y a plus de diſpute au ſujet de la filiation de leurs Chefs. En voici la Table telle à peu près que je l'ai trouvée dans l'Hiſtoire Univerſelle. Je ſuis ſurpris que M. de Guignes ne l'ait pas inſérée dans ſon ſçavant ouvrage ſur le Dynaſties Aſiatiques.

Ligne ou ſucceſſion directe.	Branches Collatérales. Origine de différentes Tribus.
1. ADNAN.	*Branche d'*Acc, *un des fils d'Adnan.*
2. MOHAD.	*Branche de* Kodaad, *iſſue de Mohad.*
3. NAZAR.	Ayyad, *un des fils de Nazar, ſe retire avec ſa famille dans l'Irak Arabi.*
	Anmard, *autre fils de Nazar, chef d'une branche particuliere.* Rabiah, *autre deſcendant du mê-*

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
	*me Prince, fonde les tribus d'*Asad, *de* Dobiyah, *de* Nemr, *de* Lohaim, *d'*Ajal, *d'*Abdal Kais, *d'*Allahazem, *&* de Sadus (1). *La famille d'Asfab s'est subdivisée en plusieurs branches, d'où sont sortis les* Anzahites, *les* Wayelites, *les* Bectites, *les* Taglabites, *les* Shaibanites, *&c.*
4. MODAR.	Kais Aylan, *fils de Modar, fut le pere de quatorze Tribus, dont voici les noms.* Harvasen, Kelab, *d'où sont sortis des Princes qui ont regné à Alep;* Okail; Amer; Safaah; Khafajah, *d'où est issue une race d'Emirs qui ont gouverné l'Irak pendant plusieurs siécles;* Becr; Helal; Thakif; Nomair; Bahelah; Mazen; Galfan, *qui a donné naissance à plusieurs autres Tribus;* Abas, *&* Adwan.

(1) Pokok ajoute à ces huit branches celle d'Anmar, qu'il place parmi les descendans de Rabiah.

Ligne ou succeſſion directe.

5. AL YAS.

6. MODRECAH.

7. KOSAIMAH.

8. KENANAH,

9. AL NADR.

10. MALEC.

11. FEHR, ſurnommé KOREISCH, ou KORAISCH. C'eſt de lui que la fameuſe Tribu des *Koréiſchites* a tiré ſon nom.

12. GALEB.

13. LORVA.

Branches Collatérales.

De Tabekhah, *deſcendant d'Al Yas, ſont ſorties les Tribus de* Tamim, *de* Rabbah, *de* Mozeinah, *&c.*

Aſad & Al Haron *deſcendirent de Koſaimah, & fonderent pluſieurs branches.*

Kenanah fut l'ancêtre de Malcan, *d'*Amru, *d'*Amer, *de* Malek, *d'*Abd Manah, *& d'*Al Ahabish *Abd Manah eut une poſtérité nombreuſe, & Ahabish fut le fondateur d'une Tribu qui porta ſon nom. Quelques Auteurs ont avancé, ſans aucun fondement, que cette Tribu étoit compoſée d'Ethiopiens.*

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
14. CAAB.	Ada, *fils de Caab, fut l'ancêtre du Calife* Omar.
15. MORRAH.	Tayem & Yokdhah, *descendirent de Morrah.* Abubecre, *successeur de Mahomet, eut Tayem pour ancêtre.*
16. KELAB, donna le premier, aux mois de l'année Arabique, les noms qu'ils portent aujourd'hui.	*De Kelab, descendit* Zarah, *pere d'* Abd Menaf, *pere de* Waheb, *pere d'Aminah, mere de Mahomet.*
17. KOSA. Il s'empara de la garde du Temple de la Mecque, sanctuaire fameux chez les Arabes long tems avant la naissance de Mahomet. Bientôt après les Koréischites usurperent aussi le souverain pouvoir dans la Mecque.	*De Kosa, descendit* Abdal Uzza, *ancêtre de* Khadije, *premiere femme de Mahomet.*
18. ABD MENAF.	*Abd Menaf eut pour descendans* Abd al Motalleb, Nanfal, & Abd Shams. *Ce dernier fut pere d'* Ommia, *ou* Ommeyya, *ancêtre des Califes* Ommiades.

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
39. HASHEM. Il fit partir chaque année de la Mecque deux caravanes pour l'Arabie heureuse, avec ordre d'y acheter des vivres pour ses compatriotes. Il mourut sans laisser de postérité, & il eut pour successeur son frere.	
40. ABD AL MOTALLEB.	*Abd Al Motalleb eut treize fils, dont l'aîné, nommé* Abdollah, *fut son successeur direct, & le second, nommé* Abu Taleb, *fut pere du Calife Ali.*
41. ABDELLAH	
42. MAHOMET Législateur des Musulmans.	

Il suffit de jetter les yeux sur cette Table, pour se former une assez juste idée de la maniere dont s'est peuplée l'Arabie occidentale. Ismael, avec ses fils, s'établit dans cette région environ 400 ans après le déluge. De cette tige sortent plusieurs branches,

qui se dispersent, & qui donnent naissance à diverses Tribus. Ces Ismaélites occuperent d'abord les contrées qui ont porté depuis le nom d'Arabie déserte & d'Arabie pétrée. Dans la suite ils subjuguerent une partie de l'Arabie heureuse.

La premiere colonne offre la suite des Chefs de la plus ancienne de ces Tribus. On y compte 21 Princes avant Mahomet, en supposant, selon un calcul dont l'expérience prouve assez la justesse, qu'ils ont chacun gouverné 30 ans, leurs regnes forment une période de 630 ans, ce qui conduit à croire qu'Adnan, le premier de ces Princes, étoit à peu près contemporain de Jesus-Christ, qui précéda Mahomet d'environ 600 ans. Il résulte de-là qu'entre Adnan & Ismaël il faut mettre au moins un intervalle de dix-neuf siécles, & qu'ainsi les Tables qui ne comptent entre eux que sept ou huit Princes, sont visiblement fausses. Toute cette partie de l'Histoire des Arabes Ismaélites est environnée d'épaisses ténebres. Nous remarquerons que les descendans d'Ismaël ayant subjugué la plus grande partie de l'Arabie, les

noms de presque tous les peuples de cette contrée, se sont perdus avec le tems dans celui d'*Ismaélites*, auquel a succédé le nom de *Sarrasins*, qui est aussi fort ancien, puisqu'on le trouve dans le *Targum* de Jérusalem, dans Ptolomée, dans Dioscoride, &c.

ARTICLE IV.

Institutions politiques, Religions, Mœurs & usages des anciens Arabes.

Hist. Univ. *ubi supra.*

LES Auteurs cités dans les précédens articles, observent que le gouvernement, le génie, les mœurs & les façons de vivre, sont à peu près les mêmes chez les Arabes depuis trois ou quatre mille ans. Les Ismaélites, qui étoient établis dans l'Arabie pétrée & dans l'Arabie déserte, menoient la plûpart une vie errante, n'ayant ni villes ni hameaux, ni aucune demeure fixe. S'ils trouvoient dans un lieu des fruits, de l'eau, & des pâturages pour leurs bestiaux, ils s'y arrêtoient quelque tems, & lorsqu'ils avoient consumé ces subsistances, ils passoient dans un autre canton. Ils étoient belliqueux, avides

Mœurs des Ismaélites.

de butin, & tellement adonnés au brigandage & aux violences, que leur voisinage étoit généralement redouté. C'est ainsi que les Bedoins, descendans de ces anciens Ismaélites, vivent encore aujourd'hui. Ils prétendent justifier ce genre de vie, en alléguant l'injustice que Sara fit à leur pere Ismaël, qui, chassé de la maison paternelle, reçut de Dieu pour héritage les déserts de l'Arabie, avec la permission, disent-ils, d'enlever tout ce qu'il y trouveroit. Ils se croyent par-là autorisés à reprendre sur la postérité d'Isaac, les biens dont ce Patriarche a dépouillé leur premier ancêtre.

Leur Gouvernement.

Ces Ismaélites, que les anciens ont plus particulierement connus sous le nom de *Scénites*, étoient, comme on l'a vu, divisés en plusieurs tribus. Chaque tribu obéissoit à un Emir, qui étoit toujours choisi dans les familles nobles, & ces différens Emirs dépendoient eux-mêmes d'un chef, qui étoit comme le capitaine général de la nation.

Institutions civiles des Hémiarites.

Les Hémiarites, établis dans l'Arabie heureuse, où ils possédoient plusieurs villes & plusieurs bourgades,

étoient à peu près gouvernés de la même maniere. Ils avoient un chef principal, qui portoit le titre de *Tobba*; mais plusieurs villes & plusieurs districts reconnoissoient l'autorité d'un Prince particulier, subordonné au grand Chef. Si l'on en croit Strabon, & les Auteurs qu'il cite, l'ordre de succession, parmi ces différens Princes, n'étoit point héréditaire (1); mais le premier enfant qui naissoit dans quelque famille noble, après l'avénement du Roi au trône, étoit reconnu pour l'héritier présomptif. C'est le peuple qui installoit les Rois. Il ne leur étoit point permis de sortir de leur palais lorsqu'ils avoient une fois pris en main les rênes de l'Etat, & s'ils violoient cette loi, le peuple étoit en droit de les lapider.

Religions des anciens Arabes.

L'Idolatrie

Le Polythéisme étoit la religion dominante chez les Arabes avant la venue de Mahomet. Leur idolatrie consistoit principalement dans le culte qu'ils rendoient aux astres. Ils honoroie t plus particulierement les sept

(1) Cette remarque de Strabon ne doit point s'étendre à tous les Princes de l'Arabie heureuse. Chez les Hémiarites, le principal peuple, la succession fut héréditaire pendant plusieurs siécles dans la famille de Jokran.

planètes. Celle de Vénus, qu'ils appelloient *Al Zoharah*, avoit à Sanaa un superbe Temple, dont le frontispice portoit l'inscription suivante : *Ghomdam*, c'étoit le nom du Temple, *celui qui te détruira sera tué*. On assure que cette prédiction s'accomplit dans la personne du Calife Othman, qui ayant fait démolir ce Temple, fut massacré quelque tems après. Les tribus de Koréisch & de Kenanah, adoroient une divinité particuliere, nommée *Al Uzza*, qui faisoit sa résidence dans un arbre, au-dessus duquel on avoit construit une chapelle. Mahomet fit couper l'arbre jusqu'à la racine, & massacrer la prêtresse qui desservoit l'oratoire. Les Koréischites avoient une autre idole, nommée *Hobal*, qui leur étoit venue de Syrie, & qui leur donnoit des pluies abondantes toutes les fois qu'ils en avoient besoin. Sa statue, qui représentoit un homme, étoit d'agathe rouge, & tenoit sept fleches dans sa main. On l'avoit placée dans la *Caaba*, le plus fameux Temple de la Mecque & de toute l'Arabie. Il y avoit autour de cette figure un grand nombre de divinités d'un ordre inférieur. Mahomet les

détruisit toutes lorsqu'il prit la Mecque.

Outre ces idoles, & quantité d'autres, qu'on honoroit sous différentes formes, chaque famille avoit son Dieu domestique, qu'on saluoit religieusement toutes les fois qu'on sortoit du logis & qu'on y rentroit. Les anciens Arabes adoroient aussi des pierres; & voici ce qu'on nous apprend touchant l'origine de ce culte. « Ces grandes pierres servirent au commencement à des libations de vin & d'huile: cérémonie que Jacob pratiqua à l'égard de la pierre qui lui avoit servi de chevet. Dans la suite, les Arabes leur rendirent un culte religieux, comme faisoient les Phéniciens. Quelques Auteurs rapportent que, quand le territoire de la Mecque devint trop petit pour ses habitans, plusieurs milliers d'Ismaélites se mirent en chemin pour chercher de nouvelles demeures, & emporterent avec eux quelques pierres de cette terre sainte. D'abord ils visiterent ces pierres par dévotion, comme ils avoient accoutumé de visiter la Caaba. Mais cette dévotion dégénéra à la fin en idolatrie, & les Ismaélites rendirent des honneurs di-

Hist. Univ. Ibid.

vinsà toute pierre un peu belle qu'ils trouvoient devant eux ».

La Religion des Mages & le Judaïsme, s'introduisirent aussi parmi quelques tribus de ce grand peuple, ce qui vint du commerce qu'il avoit avec les Perses & avec les Juifs. L'époque de l'établissement du *Magisme* est inconnue, & l'on ignore si cette Religion fit de grands progrès en Arabie. Pour ce qui est du Judaïsme, on assure qu'un Roi d'Yemen, nommé *Abu Carb Asaad*, l'introduisit parmi les Hémiarites, environ sept cents ans avant la naissance de Mahomet. Depuis la prise & la destruction de Jérusalem par les Romains, plusieurs milliers de Juifs se réfugierent en Arabie, & y répandirent leur Religion, qui fut embrassée par les Tribus de *Kenanah*, d'*Al Hareth* & de *Kendah*. Dans la suite ils y devinrent puissans, & trouverent le moyen de s'emparer de plusieurs places fortes. *Yusef Dhu Novas*, Prince Hémiarite, qui regnoit dans l'Yemen au milieu du sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne, se livra avec tant d'emportement à ce nouveau culte, qu'il faisoit brûler tous ceux qui refusoient de l'em-

La Religion des Mages.

Le Judaïsme.

braſſer. J'ai parlé des ſuites qu'eut cette funeſte intolérance, qui cauſa la ruine de l'empire d'Yemen, & celle du Judaïſme même.

Le Chriſtianiſme.

La Religion chrétienne a été auſſi connue de très-bonne heure en Arabie. Elle y fut peut-être portée par quelques-uns de ces Arabes que les Actes des Apôtres mettent dans la

An. II.

claſſe des peuples qui eurent le bonheur d'être convertis les premiers au Chriſtianiſme. Il eſt certain qu'au commencement du troiſiéme ſiécle l'Egliſe d'Orient ſe trouvant expoſée à de cruelles perſécutions, un grand nombre de Chrétiens ſe réfugia en Arabie. Les principales tribus qui embraſſerent l'Evangile furent celles d'Hémiar, de Ghaſſan, de Rahia, de Taglab, de Bahra, & de Tomich. *Al Noomaa*, Roi de Hira, ſe fit baptiſer avec tout ſon peuple dans les premieres années du ſeptiéme ſiécle. *Al Mondar* ſon ayeul, profeſſa auſſi le Chriſtianiſme, & fit bâtir pluſieurs Egliſes dans ſa capitale. Quand les Ethiopiens eurent ſubjugué l'empire d'Yemen, les Chrétiens, qui avoient été cruellement perſécutés par Dhu Novas, exercerent

tranquillement leur culte dans cette contrée de l'Arabie. On assure que les Juifs leur proposerent un défi. Dans une conférence, qui se tint en pleine campagne pendant trois jours, en présence du Roi & du peuple, Gregentius, Evêque de Dhafar, défendit la cause des Chrétiens, & Herbanus celle des Juifs. On ajoute que le troisiéme jour Herbanus dit aux Chrétiens : *Puisque vous assurez que Jesus de Nazareth est vivant, & qu'il entend les prieres de ses adorateurs, je demande qu'il paroisse dans ce moment à nos yeux, & je m'engage alors à croire en lui.* Tous les Juifs s'écrierent aussi : *Montrez-nous votre Christ, & nous nous ferons chrétiens.* Ils avoient à peine achevé ces mots, qu'une horrible tempête, mêlée d'éclairs & de tonnerre, s'étant élevée, Jesus-Christ parut au milieu de l'air, assis sur un nuage, une épée en main, la tête entourée de rayons de gloire, & prononça ces paroles : *Voici que je me montre à vos yeux, moi que vos peres ont crucifié.* Les Chrétiens s'écrierent alors : *Seigneur, ayez pitié de nous ;* mais les Juifs furent frappés d'aveuglement, & ne recouvrerent l'usa-

Gregentius *in disp. cum Herbano Judæo* cité dans l'Hist. Univ. *ubi supra.*

ge de la vue qu'après avoir été baptisés.

Hérésies communes en Arabie.

On croit que la plûpart des Chrétiens d'Arabie adopterent la Communion Jacobite, & que ce fut l'Evêque Syrien *Jacobus Baradæus* qui répandit dans cette contrée les erreurs du *Monophysisme*. Sous le regne de l'Empereur Constance les Hémiarites embrasserent les dogmes d'Arius. Quantité d'autres hérésies, telles que celles d'*Ebion*, de *Berylle*, des *Nazaréens*, des *Collyridiens*, &c. s'introduisirent aussi en Arabie.

Qualités morales des anciens Arabes.

Quant au caractere des anciens Arabes, ils étoient braves, laborieux, endurcis à la fatigue, adroits à monter à cheval, à se servir de l'arc, du javelot & du cimeterre, qui étoient leurs principales armes. Ces peuples si farouches avec l'étranger, & si décriés dans l'univers par leurs brigandages, que leur nom est encore aujourd'hui une injure, étoient entre eux sociables, humains, généreux, fideles à leur parole, honnêtes & caressans envers ceux qu'ils recevoient comme amis.

Coutumes remarquables.

Ils se nourrissoient principalement de lait & de chair de chameau. Ils pra-

tiquoient la circonciſion. Ils ajoutoient foi aux augures & à pluſieurs autres genres de divination. Si quelqu'un entreprenoit un voyage, il obſervoit le vol du premier oiſeau qui s'offroit à ſa vue. Si l'oiſeau voloit à ſa droite, le voyageur continuoit ſon chemin; mais ſi c'étoit à ſa gauche, il retournoit ſur ſes pas. Ils ne ſe faiſoient point un ſcrupule d'épouſer les deux ſœurs, & les enfans mêmes épouſoient quelquefois la veuve de leur pere: mais cette derniere coutume ne fut jamais autoriſée à un certain point. Le pélerinage de la Mecque étoit une pratique religieuſe, dont preſque perſonne n'oſoit ſe diſpenſer. Ils uſoient de fréquentes ablutions, avoient grand ſoin de leurs cheveux, de leurs dents, & ne négligeoient aucune des choſes qui peuvent entretenir la ſanté & la netteté du corps. L'adultere étoit puni de mort parmi eux: l'amputation de la main droite étoit la peine du vol. Ils portoient une coeffure peu différente de celle qu'ils ont aujourd'hui. Ils ſe glorifioient d'avoir reçu de Dieu quatre choſes particulieres: ſçavoir, des turbans au lieu de diadêmes, des tentes au lieu de maiſons,

des épées au lieu de retranchemens, & des poëmes au lieu de loix écrites.

CHAPITRE II.

Particularités concernant Mahomet. Comment il changea la face de l'Arabie.

Extraction de Mahomet.

MAHOMET, que les Arabes nomment *Mohammed*, naquit à la Mecque vers l'an 570 de l'Ere Chrétienne. Il étoit de la Tribu des *Koréiſchites*, la plus diſtinguée de toutes les familles Arabes, ſoit par la réputation de ſes ancêtres, ſoit par l'autorité de ſon chef, qui étoit gardien de la Caaba, & Prince de la Mecque. *Abd al Motalleb* ſon ayeul, jouiſſoit de ces deux emplois conſidérables, que *Koſa*, un de ſes prédéceſſeurs, avoit uſurpés ſur une branche de princes Hémiarites, établie depuis quelques ſiécles dans cette partie de l'Arabie. Ainſi Mahomet n'étoit point un homme ſans naiſſance, ni un aventurier, comme quelques Ecrivains l'ont débité. Il eſt vrai qu'ayant perdu de

Hiſtoire des Arabes par M. l'Abbé de Marigny, T. I. Prideaux, vie de Mahomet, *paſſim*. Bayle, Dictionn. Art. Mahomet. Salmon, Etat de l'Arabie, Chap. VIII.

très-bonne heure son pere, sa mere & son ayeul, il tomba dans une extrême indigence. *Abutaleb*, son oncle paternel, le nourrit dans sa maison jusqu'à l'âge de vingt ans, & le plaça ensuite auprès d'une riche veuve, nommée *Kadhige*, qui faisoit un grand commerce en Syrie. Il fut d'abord chargé des plus basses fonctions, comme de panser & de conduire les chameaux. Peu après, sa maîtresse lui confia la direction de son trafic, & elle finit par l'épouser. Il en eut quatre fils, qui moururent fort jeunes, & quatre filles qui furent mariées de son vivant.

Il forme le plan d'une Religion nouvelle.

Mahomet ayant acquis une fortune considérable, forma le hardi projet de reformer le monde, & d'établir un nouveau système de religion. Les fréquens voyages qu'il avoit faits en diverses contrées, à l'occasion de son commerce, lui avoient fourni les moyens de s'instruire exactement des différens cultes qui partageoient alors les peuples de l'Arabie & des régions voisines. On voyoit parmi eux un mélange bizare d'Idolâtres, de Manichéens, de Juifs, & de Chrétiens de différentes sectes. Il emprunta de tou-

tes ces Religions des préceptes & des dogmes, qu'il combina avec adreſſe, tâchant de s'accommoder au génie des Arabes, peuple voluptueux, ignorant, amoureux de la nouveauté & du merveilleux, & très-ſuſceptible des impreſſions de l'enthouſiaſme.

Il ſe divinſpiré.

Il ſuppoſa d'abord une inſpiration du ciel, & il vint à bout de perſuader à Cadhige qu'il avoit des entretiens ſecrets avec l'Ange Gabriel. Cette femme ſe rendit à ſes inſinuations, & publia par-tout que ſon mari étoit prophete. *Zaïd*, eſclave de Mahomet, ſe laiſſa auſſi perſuader, & cette ſoumiſſion lui procura la liberté. De-là vient l'uſage qui s'eſt introduit parmi les Mahométans, d'affranchir tous les eſclaves qui embraſſent leur Religion. *Ali*, fils d'Abutaleb, *Abubeker*, *Othman*, & quelques autres ſuivirent le même exemple, & furent les premiers diſciples du nouveau prophete.

Ses premiers ſectateurs.

A l'âge d'environ cinquante ans il commença à prêcher publiquement; mais les Magiſtrats de la Mecque, craignant les déſordres que la naiſſance d'une ſecte a coutume d'exciter, réſolurent de faire arrêter ce novateur. Mahomet en fut averti, & ſe retira

retira avec une partie de ſes diſciples dans les déſerts de l'Hégiaz, & enſuite à Médine. Le tems de cette fuite ſe rapporte à l'année 622 de l'Ere Chrétienne, & c'eſt le commencement de la fameuſe époque qui eſt en uſage chez les Mahométans. On la nomme *Hégire*, du mot Arabe *Hégirah*, qui ſignifie *fuite*.

Il eſt obligé de prendre la fuite.

Le Prophete voyant qu'il lui ſeroit difficile de réuſſir par la ſeule voie de la perſuaſion, réſolut d'employer la violence, & de prêcher ſes dogmes les armes à la main. Il confia le grand étendart de la Religion à ſon oncle *Hamza*, & l'envoya avec trente hommes pour harceler un parti que les Mecquois tenoient toujours en campagne depuis ſon évaſion. Cette premiere entrepriſe ne fut pas heureuſe, & les Médinois furent repouſſés. Mais Hamza ayant levé une troupe plus nombreuſe & mieux diſciplinée, attaqua une groſſe caravane de Koréiſchites, la mit en déroute, & fit un butin conſidérable. Il ne perdit dans cette expédition que quatorze hommes, dont Mahomet fit publiquement l'éloge, & qui ſont honorablement placés dans le martyrologe des Mu-

Ses premieres armes.

Bayle, *ubi supra.*

sulmans : *Plaisans Martyrs*, dit un Ecrivain célebre, *que des hommes tués au pillage d'une caravane, en faisant le métier de brigands & de voleurs publics !* On somma les prisonniers Koréischites d'embrasser la nouvelle doctrine, & ceux qui refuserent de s'y soumettre, furent massacrés sans rémission.

Comment il établit sa Religion dans la Mecque.

Encouragé par ce succès, il se mit lui-même à la tête de ses troupes, & se rendit maître de la Mecque. Il y établit l'exercice public de sa religion, mais sans user de violence, & sans dépouiller les habitans de leurs priviléges. Il parcourut ainsi les armes à la main le pays des Arabes idolâtres, & ayant remporté sur eux une grande victoire dans la plaine de *Bedre*, il tourna ses efforts contre les tribus qui faisoit profession du Judaïsme. Dans le tems qu'il étoit occupé à cette expédition, le Koréischites se soulevérent, ayant à leur tête *Abu Sofian*, & s'avancerent jusqu'à Médine. Mahomet, pour arrêter leurs progrès, fut obligé de revenir sur ses pas, & leur livra une sanglante bataille qu'il perdit. Il y fut blessé, & les Koréischites firent un carnage affreux de ses sol-

dats. Cet échec, arrivé à un homme qui se disoit prophete, excita de grands murmures parmi ses sectateurs, & pensa ruiner tous ses projets. Mais il eut l'adresse de calmer les plaintes de cette multitude irritée, & ayant conclu une trêve avec les Koréischites, il reprit les armes contre les Juifs Arabes, auxquels il enleva *Kaibar* & d'autres places fortes. Comme il logeoit à Kaibar, dans la maison d'un des principaux de la ville, *Zaïnab*, fille de son hôte, empoisonna un agneau qu'on servit sur sa table. L'idée de cette fille fut que si Mahomet étoit un prophete, il sçauroit se garantir des atteintes du poison, & que s'il ne l'étoit pas, il en mourroit infailliblement, & que par ce moyen elle délivreroit sa patrie d'un infâme tyran, qui la désoloit. Mahomet ne mangea qu'une bouchée de cette viande, & la rejetta même sur le champ, selon quelques Ecrivains, parce qu'il s'apperçut qu'elle étoit empoisonnée. Il ne laissa pas d'en être fort incommodé, & les remedes qu'il prit pallierent plutôt le mal qu'ils ne le guérirent. Il ne fit que languir depuis cet accident.

Il reçoit un sanglant échec.

Il est empoisonné.

Nous ne le suivrons point dans

toutes les opérations de son apostolat militaire. Il réduisit sous son obéissance les trois Arabies, & une partie considérable de la Syrie, où il triompha en plusieurs rencontres des armées de l'Empire Grec. Il détruisit dans tous ces lieux les idoles, & n'y souffrit point d'autre culte que celui de sa nouvelle religion. Les Arabes, après avoir longtems combattu pour la défense de leur liberté & de leurs autels, céderent enfin à l'ascendant de sa fortune, & se soumirent même avec docilité à ses dogmes. Il leur donna d'excellentes Loix; il réunit en un seul corps leurs différentes tribus, & mit fin à l'anarchie qui les divisoit depuis plusieurs siécles. Ainsi, à plusieurs égards, il rendit de grands services à ce peuple.

Ses conquêtes.

Il termina ses jours à Médine l'an onze de l'Hégire, âgé de soixante-trois ans selon quelques-uns, & de soixante-cinq selon d'autres. Ses sectateurs avoient une si haute idée de sa personne, qu'ils soutinrent pendant quelques jours, qu'il n'étoit pas mort, & qu'il étoit même impossible qu'il mourût. Omar poussa l'emportement jusqu'à tirer son cimeterre contre ceux

Sa mort.

qui osoient combattre cette ridicule opinion. Mais Abubeker, qui s'étoit acquis une grande considération parmi les Musulmans, leur prouva, par plusieurs passages de l'Alcoran, que leur prophete étoit mortel comme les autres hommes. Il fut enterré à Médine dans la maison même où il mourut.

Mahomet étoit d'une taille moyenne, d'une physionomie agréable, d'un génie souple, ambitieux, hardi, & capable des entreprises les plus extraordinaires. Elmacin le représente comme un homme d'une humeur douce & enjouée, d'une extrême politesse, respectueux avec les grands, affable avec les petits, libéral envers les pauvres, n'ayant rien à lui, & ne rebutant jamais personne. Il étoit sobre, mais sensuel & voluptueux, défaut qui lui étoit commun avec tous les Arabes. Les Ecrivains Chrétiens lui reprochent des traits d'impudicité qui font frémir, & ses propres sectateurs racontent à ce sujet des choses qui déshonorent sa mémoire. Il osa supposer que Dieu lui avoit donné à cet égard des prérogatives particulieres, & voici comme il le fait parler dans l'Alcoran : *Prophete, nous te donnons un empire absolu* Son portrait.

Alcoran; Cap. de Haresibus.

ſur ..... toutes les femmes qui tomberont en ton pouvoir ; ſur tes couſines, ſur tes nieces, & ſur toute femme croyante qui voudra ſe livrer à toi, qui es mon prophete ; cette faveur t'eſt ſpécialement & excluſivement accordée, & non à d'autres. Il diſoit, en parlant des femmes & des parfums, que ces deux choſes entretenoient ſa gaieté, & réveilloient ſa dévotion.

Il devint amoureux de la femme d'un de ſes eſclaves, & il l'épouſa, après avoir forcé ſon mari de la répudier. Cette conduite ayant ſcandaliſé tout le monde, il trouva le moyen de la juſtifier, en faiſant intervenir un nouveau décret du ciel, qui déclara que *l'eſclave ayant répudié ſa femme, Dieu l'avoit unie avec Mahomet, & que le prophete n'avoit commis aucune faute, n'ayant fait qu'obéir à l'ordre du Tout-puiſſant.* Il eſt ſurprenant qu'un homme ſi déréglé dans ſes mœurs ait pû perſuader aux Arabes que Dieu l'avoit envoyé pour réformer le monde.

Alcoran, Chap. 33.

Quoique livré ſans aucune réſerve à l'amour des femmes, il eut dans le fond aſſez peu d'eſtime pour elles. Il leur faiſoit mille infidélités ; il les

maltraitoit ; il établit une loi qui permettoit à tous les maris de battre leurs épouses lorsqu'elles le mériteroient. C'étoit outre cela le plus inquiet & le plus jaloux de tous les hommes. Comme il s'apperçut que quelques-uns de ses disciples fréquentoient sa maison avec un empressement suspect, & conversoient un peu trop familiérement avec ses femmes, il crut cette faute assez grave pour la censurer publiquement. Il leur déclara donc de la part de Dieu « qu'ils ne devoient pas entrer dans la maison du prophete sans permission, & que s'ils étoient invités à dîner chez lui, la bienséance exigeoit qu'ils se retirassent immédiatement après le repas, sans entrer en conversation avec les femmes ; que quoique le Prophete eût honte de leur dire de s'en aller, cependant Dieu n'avoit pas honte de leur dire la vérité ». Il porta cette jalousie jusqu'au-delà du tombeau, puisqu'il défendit, sous des peines séveres à tous ses sectateurs, d'épouser après sa mort aucune de ses femmes. Ainsi elles garderent toutes un rigoureux veuvage, quoiqu'il y en eut quelques-unes de très-jeunes, comme *Ayesha*, qui n'a-

Alcoran, *ibid*, cité par Prideaux, vie de Mahomet, pag. 153.

voit pas vingt ans lorſque le prophete mourut. Quelques Ecrivains ajoutent que non content de rendre les femmes très-malheureuſes en ce monde, il a ſoutenu qu'elles n'entreront point dans le paradis; mais les plus habiles Muſulmans prétendent qu'il n'enſeigna jamais cette doctrine.

Dans le nombre de ſes femmes il y en eut trois qu'il parut aimer plus tendrement, ſçavoir, *Cadhige*, *Haphſa* & *Ayesha*. La premiere mourut trois ans avant le commencement de l'Hégire. Elle lui donna huit enfans, qui moururent tous avant leur pere, à l'exception de *Fathmé*, qui lui ſurvécut de quelques mois, & qui fut mariée à Ali. Le reſpect qu'il eut pour elle l'empêcha de lui aſſocier aucune femme; & ce ne fut qu'après ſa mort qu'il commença à donner carriere à ſon humeur voluptueuſe. Haphſa étoit fille d'Omar. Mahomet l'épouſa l'an trois de l'Hégire, & lui confia en mourant l'original de ſes prétendues révélations, c'eſt-à-dire, tous les matériaux qui ont ſervi à la compoſition de l'Alcoran. Pour ce qui eſt d'Ayesha, elle n'avoit que ſept ans lorſqu'elle devint ſa femme. Son pere qui s'ap-

pelloit *Abdollah*, prit par ordre du prophete le nom d'*Abubeker*, qui ſignifie *pere de la pucelle*. Comme elle étoit auſſi ſpirituelle que jolie, Mahomet la fit inſtruire avec ſoin, & elle profita beaucoup ſous ſes maîtres. Elle acquit en particulier un connoiſſance parfaite de la langue Arabique. Il l'aima éperdûment malgré ſes infidélités, qui éclatterent avec ſcandale dans toute l'Arabie. Ali & d'autres confidens du prophete eurent beau l'avertir de la mauvaiſe conduite de cette femme; il ferma toujours les yeux ſur ſes égaremens, & pour couper cours aux médiſances qu'on publioit contre elle, il annonça à ſes Muſulmans de la part du ciel, « que tous les bruits qui couroient au déſavantage d'Ayesha étoient de noires calomnies, & menaça de châtimens terribles, dans cette vie & dans l'autre, ceux qui oſeroient médire de cette femme de bien ». Après la mort de Mahomet, elle eut une grand crédit chez les Arabes, qui la conſultoient comme une prophéteſſe. Elle ne pardonna jamais à Ali, qui avoit été le délateur de ſes déſordres. Elle l'empêcha trois fois de devenir Calife; & lorſqu'après mille

Alcoran chap. 24.

obſtacles il fut enfin parvenu à cette dignité, elle ſe ligua contre lui, & ſe mit à la tête de trente mille hommes. Ali la fit priſonniere, & la relégua à Médine, où elle mourut l'an 58 de l'Hégire, âgée de ſoixante-ſept ans.

Mahomet étoit ſans lettres, & l'on croit même communément qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire. Mais il poſſédoit parfaitement ſa langue; il s'énonçoit avec grace; ſes expreſſions étoient animées & remplies d'onction; le ſon même de ſa voix avoit quelque choſe de touchant & de perſuaſif. L'Alcoran, qui n'eſt qu'un recueil de ſes diſcours populaires, eſt un chef-d'œuvre du côté de l'élégance, & de la pureté du ſtyle: on y trouve même quelques traits ſublimes.

Il eſt certain qu'il eut un talent merveilleux pour en impoſer aux hommes. Les Arabes le regarderent pendant ſa vie comme un prophete, & depuis ſa mort cette opinion s'eſt conſervée de ſiécle en ſiécle parmi ſes ſectateurs, de maniere qu'elle eſt encore aujourd'hui dans ſa plus grande force. Leur attachement à la doctrine de l'Alcoran eſt tel, qu'il eſt preſque impoſſible de les convertir au Chriſtianiſme.

Les Miſſionnaires Catholiques répandus dans l'Orient, ne s'attachent qu'à la converſion des Grecs & des Arméniens ſchiſmatiques, l'expérience leur ayant appris qu'il étoit auſſi inutile que dangereux de propoſer aux Muſulmans de changer de Religion. Voilà le bien & le mal que nous avions à dire de cet homme ſingulier. Il nous reſte à faire connoître les dogmes & les préceptes de ſa Religion.

CHAPITRE III.

Des loix de Mahomet, & en particulier de l'Alcoran.

Le ſyſtême du Mahométiſme eſt à certains égards aſſez ſpécieux. La vraie religion, diſent les Docteurs Muſulmans, a toujours été la même quant à l'eſſence des dogmes & de la morale ; mais dans la ſuite des ſiécles elle a reçu divers degrés de perfection, quant au rit & à la diſcipline. Dieu a d'abord envoyé Moïſe, auteur de la premiere Loi ; enſuite Jeſus-Chriſt, auteur d'une Loi plus parfaite ; & enfin Mahomet, le dernier & le plus grand des prophetes. Syſtême du Mahométiſme.

Les Musulmans prétendent l'appuyer sur l'Ecriture.

Ces Docteurs appuyent leur système sur divers témoignages de l'ancien Testament, & en particulier sur ce passage du treiziéme Chapitre du Deuteronome : *Dominus de Sinaï venit, & de Seir ortus est nobis ; apparuit de monte Pharan.* Ces paroles, selon eux, désignent trois fameuses apparitions, par lesquelles Dieu a daigné se manifester aux hommes ; la premiere sur le mont Sinaï, où il donna à Moïse le Pentateuque : ils comprennent sous ce nom tous les Livres de l'ancien Testament ; la seconde sur le mont Séir en Galilée, où il donna l'Evangile à Jesus-Christ ; la troisiéme sur les montagnes de Pharan, voisines de la Mecque, où il dicta l'Alcoran à Mahomet.

Lud. Maracci, Refutatio Alcorani, in prodromo.

Ils ne manquent pas d'observer à leur avantage la différence de ces expressions : *Venit, ortus est, apparuit.* Sous Moïse, disent-ils, Dieu a commencé à se montrer aux hommes ; mais ce n'étoit encore qu'une lumiere foible, & comme l'aurore d'un beau jour. Il s'est manifesté à Jesus-Christ d'une maniere plus éclatante : c'étoit le soleil levant ; *de Seir ortus est.* Enfin, il a apparu à Mahomet dans toute

la plénitude de la lumiere : *Apparuit de monte Pharan.* La conſéquence que tirent les Muſulmans, eſt que Dieu conduiſant toujours les hommes par des voyes plus parfaites, Mahomet le dernier de ſes Apôtres, eſt celui qu'il faut écouter, & que comme J. C. à ſon avénement a détruit la Loi de Moïſe, ainſi Mahomet a abrogé celle de J. C.

C'eſt dans ce ſens, ſelon un ancien Interprete des Traditions Muſulmanes, que Mahomet expliqua un jour à ſes diſciples la parabole du Sauveur, touchant le pere de famille qui envoie des ouvriers dans ſa vigne. Le Pentateuque, dit cet impoſteur, a été donné aux enfans de l'ancienne Loi, qui ont travaillé juſqu'à midi ; puis ils ſe ſont laſſés, & ils ont reçu chacun un denier. Enſuite l'Evangile a été donné aux enfans de la Loi de Grace, qui ont travaillé juſqu'à la neuviéme heure ; puis ils ſe ſont laſſés, & ils ont auſſi reçu chacun un denier. Enfin, l'Alcoran vous a été donné, & après avoir travaillé juſqu'au coucher du ſoleil, vous avez reçu chacun deux deniers. C'eſt pourquoi les autres ouvriers ont dit : *Ceux-ci ont moins tra-*

Albochari cité par Marracci, *ubi ſupra.*

vaillé que nous, & ils ont reçu un salaire plus fort. Mais Dieu leur a répondu : *Vous ai-je fait tort, retranchant quelque chose de votre salaire ? Non. C'est une grace de ma part, que je puis faire à qui me plaît.*

Reproches qu'ils font aux Juifs & aux Chrétiens.

Les Docteurs Mahométans ne s'en tiennent pas là. Comme ils prétendent élever l'édifice de leur Religion sur les ruines du Judaïsme & du Christianisme, ils soutiennent que les Juifs & les Chrétiens sont également hors des voies du salut ; que les uns & les autres se sont écartés de la doctrine que Moïse & J. C. leur avoient enseignée ; qu'enfin ils ont falsifié le Pentateuque, l'Evangile, & les autres Livres saints, principalement dans les points qui concernoient l'avénement & l'Apostolat de Mahomet. Ils reprochent en particulier aux Chrétiens, 1°. D'admettre trois Personnes en Dieu. *O Chrétiens*, dit Mahomet au Chapitre IV de l'Alcoran, *n'outrez point les choses dans votre religion, & ne parlez point de Dieu, sinon dans la vérité. Ne dites point, Trois, abstenez vous de ce mot.... car Dieu est un.* 2°. De soutenir que J. C. fils de Marie, est fils de Dieu, & vrai

Particulierement aux derniers.

Dieu. C'eſt ce que Mahomet leur réproche lui-même dans ces termes : *Les Chrétiens diſent : Le Chriſt eſt fils de Dieu ; cette parole eſt dans leur bouche. Ils imitent le langage des infidéles qui ont exiſté avant eux. Que Dieu les extermine. Comment oſent-ils mentir de la ſorte.* L'impoſteur répéte ailleurs ce blaſphême : *Ceux-là*, dit-il, *ſont infidéles qui diſent que Jeſus fils de Marie eſt Dieu ; puiſque le Chriſt a dit lui-même :* O enfans d'Iſraël, honorez Dieu, mon Seigneur & mon Maître. 3°. De croire que J. C a été crucifié. Les Muſulmans ſoutiennent, ſuivant la doctrine de leur Légiſlateur, que ce n'eſt point le Chriſt, mais un homme ſemblable au Chriſt, que les Juifs ont crucifié. 4°. D'adorer les images.

Alçoran Chap. IX.

Ibid. Chapitre V.

Ibid. Chapitre IV.

Les Mahométans ſe diſent enfans d'Abraham, & ſouffrent fort impatiemment que les Juifs & les Chrétiens le reconnoiſſent pour leur pere. Abraham, diſent-ils, ne fut ni Juif, ni Chrétien, puiſqu'il exiſtoit avant Moïſe & avant J. C. mais ce fut un Muſulman Orthodoxe. Ils croyent que ce Patriarche fut le fondateur du Temple de la Mecque.

Ils appliquent à Mahomet plusieurs prophéties de la Bible.

Ils appliquent à Mahomet plusieurs prophéties des Livres saints, comme celle de Daniel touchant la pierre qui s'est détachée de la montagne; & celle d'Isaïe : *Vidit currum duorum equitum, ascensorem asini & ascensorem cameli;* par celui qui monte l'âne, ils entendent J. C. & par celui qui monte le chameau ils entendent Mahomet. C'est ainsi qu'ils prétendent prouver par la Bible même la divinité de la mission de leur prophete.

Argument qu'ils étalent avec le plus de complaisance.

L'argument qu'ils étalent avec le plus d'ostentation est celui qu'ils tirent de l'étendue & de la rapidité des progrès du Mahométisme. Si la Loi de notre prophete, disent-ils, n'étoit pas une Loi sainte, Dieu n'auroit pas permis qu'elle s'étendît si loin, & n'auroit pas répandu sur nous de siécle en siécle des bénédictions si manifestes.

Idée de l'Alcoran.

L'ouvrage fameux que les Musulmans appellent *al Koran* (1), ou le Livre par excellence, a été, dit-on, compilé par Othman, qui l'a divisé en 214 Chapitres. C'est un mêlange bizarre de révélations, de contes bur-

(1) *Al* est l'Article. Ainsi on devroit dire *le Koran*, & non pas *l'Alcoran*.

ſeſques, & de vérités quelquefois ſublimes. Il y eſt parlé de guerre, de rhétorique, d'arithmétique, d'aſtronomie, & d'autres ſciences qui commençoient alors à être connues en Arabie. D'ailleurs nul ordre dans ce livre; beaucoup d'obſcurité; des titres de Chapitre ridicules; des répétitions éternelles; des contradictions ſans nombre; la Bible des Juifs & l'Evangile des Chrétiens burleſquement traveſtis; beaucoup d'obſcénités; un paradis où l'on ne voit que des filles, des Ganimedes, des lits, des tables, des pots, &c.

Paradis de Mahomet.

Voici un échantillon des plaiſirs que ce Légiſlateur promet à ſes diſciples dans l'autre vie. « Là, dit-il, il y a autant de coupes qu'on voit d'étoiles dans le firmament. De jeunes filles & de jeunes garçons ſervent à boire & à manger. Les filles y ſont d'une beauté qui ſurpaſſe l'imagination. Si une de ces filles paroiſſoit dans le ciel ou dans l'air pendant la nuit, elle éclaireroit l'univers, comme ſi c'étoit le ſoleil; & ſi elle crachoit dans la mer, elle changeroit ſes eaux ſalées en miel, & ſon amertume en douceur... L'eau,

Alcoran, *paſſim*, & ſes Commentateurs, cités par Maracci, *ubi ſuprà*.

le lait, le miel & le vin blanc couleront des fleuves qui arroſent ce délicieux ſéjour. Le limon de ces fleuves ſera un muſc odoriférant, & les cailloux ſeront des perles & des hyacinthes... L'Ange Gabriel ouvrira les portes du paradis aux fideles Muſulmans. La premiere choſe qui s'offrira à leurs regards ſera une table de diamant, d'une telle longueur qu'il faudroit ſoixante & dix mille jours pour la parcourir. Les ſiéges qui l'environnent ſeront d'or & d'argent; les nappes ſoye & or. Après qu'ils ſeront aſſis, ils mangeront les mets exquis du paradis, & ils boiront de ſes eaux. Quand ils ſeront raſſaſiés les beaux garçons qui les ſervoient leur préſenteront des robes vertes d'une étoffe précieuſe, avec des colliers & des pendans d'oreilles d'or. On leur donnera enſuite à chacun un citron, & lorſqu'ils l'auront approché de leur nez pour en ſentir le parfum, il en ſortira une fille d'une beauté raviſſante. Chacun embraſſera la ſienne avec tranſport, & cette ivreſſe amoureuſe durera cinquante ans ſans interruption. Enſuite chaque couple aura pour demeure un

palais délicieux, où ils passeront l'éternité à manger, à boire, & à jouir de toutes sortes de voluptés.

Voilà, dis-je, un échantillon des rêveries que contient cette fameuse Légende des Mahométans. J'en pourrois citer d'autres morceaux encore plus absurdes. Si jamais ces peuples ouvrent les yeux, & s'il s'éleve parmi eux quelques philosophes, dont le bon sens dissipe les ténebres de la superstition; c'en est fait de la religion Musulmane. Le moindre examen en détruira tous les fondemens. Mais Mahomet a prudemment pourvû à cet inconvénient, en défendant toute dispute, toute discussion en matiere de foi. C'est la plus sage des Loix de l'Alcoran.

Comment, & dans quel dessein l'Alcoran a été composé.

On croit que Mahomet employa plus de vingt ans à composer ce singulier ouvrage, & qu'il eut pour coopérateurs quelques Chrétiens & quelques Juifs, particulierement un Moine Apostat, que les uns nomment *Bahira*, & les autres *Sergius*. Ce fut probablement dans cette source qu'il puisa les dogmes théologiques, & tant de traits de l'Histoire Sainte qui sont semés dans l'Alcoran. M. Prideaux

remarque très-judicieusement que ce Livre de révélations a été principalement formé pour répondre aux vues particulieres de l'Auteur, dont l'esprit prophétique varioit suivant les tems & les circonstances. S'il avoit quelque entreprise à proposer, quelque doute à résoudre, quelque démarche à justifier, quelque mécontentement à appaiser parmi le peuple, il recouroit aussitôt à l'Ange Gabriel, & il augmentoit sa Bible d'un nouveau Chapitre. Presque tout l'Alcoran a été composé en des occasions de cette nature. La plûpart de ses Commentateurs semblent eux-mêmes avouer la chose, puisqu'ils indiquent avec exactitude les raisons pour lesquelles chaque Chapitre lui a été envoyé du Ciel. *De-là*, continue Prideaux, *les contradictions qui sont entrées en abondance dans ce Livre. Car à mesure que les affaires & les desseins de l'imposteur varioient, il se trouvoit aussi obligé de faire varier ses prétendues Révélations ; ce qui est si bien connu parmi ceux de sa secte, qu'ils confessent tous que cela est vrai. C'est pourquoi là où ces contradictions sont telles qu'ils ne peuvent pas les sauver, ils veulent qu'on*

Prideaux, vie de Mahomet, p. 155.

révoque les endroits qui ſe contrediſent ; & ils comptent dans tout l'Alcoran plus de 150 verſets ainſi révoqués : ce qui eſt le meilleur expédient qu'ils puiſſent prendre pour en rectifier les contradictions.

Ce Livre informe, où il regne un ſi grand déſordre d'idées, paroît aux Mahométans une production ſublime. Ils ne craignent point de dire que tous les hommes & tous les Anges réunis n'auroient pas été capables d'en compoſer un ſeul Chapitre. Ils le regardent comme un Livre deſcendu du ciel, émané du trône de Dieu, la regle éternelle de la vérité, pour les hommes & pour les Anges. Un des Articles de leur foi, eſt que l'Alcoran n'a jamais été créé, & qu'il a exiſté éternellement dans l'eſſence de Dieu.

Combien il eſt reſpecté des Mahométans.

Quant aux dogmes & aux préceptes que contient ce même ouvrage, ils offrent des choſes plus raiſonnables. Les Arabes & les autres Sunnites, réduiſent eſſentiellement leur créance à ces deux points : *Dieu eſt un*, *Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu.* Quelques Docteurs ont étendu cette formule, & compoſé différentes profeſſions de foi, dont une des plus au-

Ses préceptes & ſes dogmes.

thentiques eſt celle qui ſe trouve dans un Ecrit Arabe, intitulé : *Expoſition de la profeſſion de foi des Sunnites.* Voici les principaux Articles qu'elle contient.

Maracci, *ubi ſuprà.*

Profeſſion de foi Muſulmane.

Je crois que Dieu eſt un, qu'il n'eſt ni ſubſtance ni accident, qu'il ne reſſemble à aucun être ; qu'il eſt aſſis dans le ciel ſur un trône, mais ſans *contact*, ſans *adhéſion*, ſans ſituation reſpective, & ſans mouvement local. Rien n'arrive dans le ciel ni ſur la terre, bien ou mal, fidélité ou infidélité, ſcience ou ignorance, ſalut ou damnation, ſinon par le décret & la détermination abſolue de Dieu. Tout ce qu'il veut ſera : ce qu'il ne veut pas ne ſera point. L'homme ne peut obéir à ſa volonté ſainte, & n'a de force pour accomplir ſa loi, que par le concours de ſa miſéricorde.

Je crois que l'Alcoran eſt éternel, & que Dieu l'a révélé à Mahomet, le plus grand des prophetes.

Je crois que Dieu a envoyé Mahomet, en qualité d'Ambaſſadeur, aux Arabes, aux Barbares, aux Démons & aux hommes ; que par la Loi qu'il lui a révélée, il a abrogé toutes les autres Loix ; qu'il l'a exalté au-deſſus de

tous les prophetes ; qu'il l'a établi le ſeigneur de tous les hommes ; qu'il a ordonné que le nom de ſon prophete ne ſeroit point ſéparé du ſien dans la profeſſion de foi ; enſorte que ce n'eſt point aſſez de dire : *Dieu eſt un*, à moins que l'on n'ajoute : *Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu.*

Je crois tout ce que Mahomet a enſeigné touchant la vie future : ſçavoir, que l'homme après la mort ſubira un premier examen, qui ſera fait par *Monker* & par *Nakir* deux juges ſéveres & d'un aſpect terrible ; qui feront tenir l'homme debout dans ſon cercueil, en corps & en ame, & qui l'interrogeront ſur l'unité de Dieu, & ſur la miſſion de ſon Envoyé, diſant : Quel eſt ton Dieu ? quelle eſt ta Religion ? quel eſt ton Prophete ?

Je crois à la grande Balance, qui remplit la ſuperficie du ciel & de la terre, & dans laquelle toutes nos actions ſeront peſées. Un de ſes plats s'appelle *lumiere :* c'eſt là qu'on peſera les vertus ; l'autre s'appelle *ténebres*, & ſervira à peſer les crimes. Les plus petits poids y ſeront mis, juſqu'au grain de ſénevé & à l'atome, pour que la meſure ſoit plus exacte.

Je crois encore au pont de *Sorat*, ſuſpendu au-deſſus de l'abîme, plus aigu qu'un glaive, plus ſubtil qu'un cheveu. Les pieds des Infidéles ne pourront s'y ſoutenir, & ils tomberont dans le feu ; mais les Fideles le traverſeront ſans crainte, & ſeront conduits dans la maiſon du repos.

Je crois à la Piſcine de Mahomet, où deſcendront tous les fideles, pour s'y déſaltérer, après avoir paſſé le pont de Sorat, & avant que d'entrer dans le paradis (1).

Je crois à l'interceſſion, premierement des Prophetes, en ſecond lieu des Martyrs, & enſuite des autres fideles, ſelon l'excellence & le dégré de mérite de chacun d'eux. Mais je crois auſſi que tous ceux qui auront honoré un ſeul Dieu, quand même ils n'auroient aucun interceſſeur, ſeront à la fin tirés de l'enfer, par la grace de Dieu, après avoir expié leurs péchés, enſorte qu'aucun fidele n'y ſera éternellement tourmenté (2).

(1) Quelques Auteurs ont ſoutenu que la Piſcine, le pont de Sorat, & la grande Balance, étoient des allégories, qu'il ne falloit pas prendre à la lettre ; mais ce ſentiment a toujours paſſé pour hérétique.

(2) Une des traditions Muſulmanes, eſt que Mahomet dit un jour à ſes diſciples : *L'Ange Ga-*

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Continuation du même ſujet.

Leur maniere de prier.

LES Arabes, comme tous les autres ſectateurs d'Omar, croyent qu'il faut prier cinq fois le jour. Un *Muézim* annonce régulierement du haut de chaque Moſquée l'heure de la priere, diſant à haute voix : *Allah akbar, Allah akbar ; Mohammed reſullula ;* Dieu très-grand, Dieu très-grand ; Mahomet eſt ſon prophete. La premiere priere ſe fait à la pointe du jour, la ſeconde à midi, la troiſiéme environ trois heures après, la quatriéme au commencement de la nuit, & la cinquiéme en ſe couchant. Quelques Caſuiſtes permettent de faire enſemble la ſeconde & la troiſiéme oraiſon, ainſi que la quatriéme & la cinquiéme, ce qui réduit les cinq prieres à trois. D'autres prétendent qu'on peut reculer de quelques heures l'o-

Chardin, Voyage, T. VII, Chapitre V. Maracci, *ubi ſuprà.* Salmon, Etat préſent de la Turquie.

Gabriel eſt venu à moi & m'a apporté une heureuſe nouvelle : ſçavoir, que quiconque n'aura point donné de compagnon à Dieu, entrera infailliblement dans le paradis. Surquoi je dis à Gabriel : Mais ſi c'étoit un voleur, un adultere ? N'importe, répondit l'Ange, quand ce ſeroit un voleur, un adultere.

raiſon du matin, pourvu qu'on la faſſe avant midi, & que celle de midi peut ſe faire à ſept heures du ſoir. Mais les vrais Muſulmans condamnent ces déciſions relâchées, & font leurs cinq prieres ſéparément, & dans les tems marqués. Les plus dévots font la derniere priere à minuit, & ſe relevent exprès pour cela.

Purification préparatoire.

La purification du corps eſt une préparation eſſentielle à la priere. Elle conſiſte à ſe laver d'abord le viſage, enſuite les mains & les bras juſqu'au coude, & enfin les pieds. Pour rendre la purification plus parfaite, il faut nettoyer ſes dents, ſe laver la bouche, reſpirer l'eau avec les narines, frotter ſes oreilles, peigner ſa barbe & ſa mouſtache, jetter de l'eau ſur les parties naturelles; mais ces choſes ne ſont que de conſeil. Il n'eſt pas permis de ſouiller l'eau dans laquelle on ſe purifie, en y jettant de la ſalive, de l'urine, ou d'autres matieres ſales. Lorſqu'on manque d'eau, ou que quelque indiſpoſition ne permet pas de s'en ſervir, on doit employer la terre, ce qui ſe fait en appliquant fortement les mains deſſus, & les paſſant enſuite ſur les parties qu'il faut purifier.

Quand la purification eſt faite, ils ôtent leur premiere robe, leurs ſouliers, leurs armes, leur bourſe & leurs bagues, pour ſe mettre, diſent-ils, dans l'état de pauvreté qui convient à l'homme en préſence de ſon Créateur. Ils étendent à terre un petit tapis, qui ne ſert que pour la priere. Il contient un Alcoran, un chapelet, un petit miroir, un peigne, & un diſque ou palet de terre, ſur lequel ils appuyent le front lorſqu'ils ſe proſternent. Le haut du tapis doit être tourné vers le Temple de la Mecque, & c'eſt pour cela que ſon extrémité ſupérieure repréſente le dôme d'une Moſquée. Ils s'aſſeyent au bas du tapis, ſur les talons, prennent le peigne & le miroir, peignent leur barbe, & poſent enſuite le palet de terre au milieu du tapis, au-deſſous de l'endroit qui repréſente la Moſquée.

Autres conditions requiſes.

Après ces préparations ils ſe levent, & ſe tiennent quelque tems debout, les mains pendantes ſur les côtés, gardant un profond ſilence, & donnant des marques du plus parfait recueillement. Leur priere commence par cette exclamation : *Allah akbar*, Dieu très-grand ! Ils font enſuite leur

confession de foi, après laquelle ils récitent le premier Chapitre de l'Alcoran, tenant les mains élevées à la hauteur du visage. Ils les baissent après cela sur les cuisses, pour faire deux *Recabet*, ou *inclinations*, qui consistent à baisser la partie supérieure du corps, de maniere que la tête touche presque aux genoux. Ces inclinations sont suivies de deux *adorations*, dans lesquelles on se prosterne jusqu'à terre, le front appuyé sur le palet dont j'ai parlé. Les inclinations & les adorations doivent être accompagnées d'autant de courtes invocations, dont la formule est prescrite. Ils lisent ensuite un autre Chapitre de l'Alcoran, à leur choix, après quoi ils font deux inclinations & deux adorations nouvelles, C'est par-là que se termine la priere, qui dure ordinairement sept ou huit minutes, à moins que l'on ne tombe sur un de ces longs Chapitres de l'Alcoran, dont la lecture demande un tems considérable.

La modestie, le recueillement, & une attention continuelle sur soi-même, sont d'autres conditions essentielles à la priere. Une parole, un rire immodéré, une toux importune, un

évanouiſſement, & d'autres diſtractions de cette nature, fuſſent-elles involontaires, font perdre le fruit de l'oraiſon : on eſt obligé de la recommencer. Tous les Voyageurs rendent témoignage ſur cet article à la piété édifiante des Muſulmans. *Leur priere*, dit un de ceux que j'ai cités, *ſe fait avec une révérence inconcevable. On ne peut regarder ſans étonnement l'attention qu'ils y apportent, & l'humilité dont ils l'accompagnent. Ils ne détournent pas les yeux : tous lès mouvemens de leurs corps ſont exactement compaſſés .... Aſſurément ils font la derniere honte à nous autres Chrétiens.*

Chez les Sunnites, c'eſt toujours un Mollah qui préſide à la priere dans les Moſquées. Le peuple eſt attentif à tous ſes mouvemens, & les imite avec une religieuſe exactitude. De tems en tems le Prêtre éleve la voix, & récite alternativement ces deux Cantiques, que les aſſiſtans répétent.

Cantiques Muſulmans.

O mon Dieu, que vous êtes grand ! Que toutes les créatures s'empreſſent de vous glorifier ! Gloire, louange & honneur, ſoient rendus à votre nom. Que tout l'Univers reconnoiſſe votre

puiſſance ; car il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Au nom de Dieu plein de bonté & de miſéricorde; louons Dieu, qui eſt le Seigneur du monde, & qui n'a point de compagnon. Seigneur, qui devez juger tous les hommes, c'eſt en vous que nous mettons toute notre eſpérance ; protégez nous, ô mon Dieu, puiſque nous vous invoquons de la maniere que vous avez preſcrite, & que nous ſommes le peuple que vous avez élû, favoriſé, & préféré. Le chemin dans lequel nous marchons n'eſt pas celui des Infidéles, contre leſquel vous êtes juſtement irrité.

En ſe proſternant à terre, ils diſent avec l'Iman : *Nous confeſſons que Dieu eſt Dieu, qu'il eſt un, qu'il eſt éternel ; qu'il n'a jamais engendré, qu'il eſt incréé, & qu'il n'a point d'égal.* L'oraiſon ſe termine par ces paroles : *Que nos adorations & nos prieres ſe dirigent uniquement vers Dieu. La paix & la béatitude ſoient ſur vous, ô Prophete. La grace, la bénédiction, & la paix du Seigneur ſoient ſur nous, & ſur tous les ſerviteurs de Dieu. Nous confeſſons & nous croyons qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, qui n'a point d'égal*

ni de compagnon, & que Mahomet eſt le prophete & l'envoyé de Dieu. Avant de ſortir de la Moſquée ils adreſſent une courte invocation à deux Anges, dont ils placent l'un à la droite de Dieu, & l'autre à gauche. Le premier eſt blanc, & inſpire toutes les bonnes penſées : l'autre eſt noir, & ne porte qu'au mal.

Les palets dont ils ſe ſervent dans la priere ſont de terre ſainte. C'eſt le nom qu'ils donnent à la terre de la Mecque & de Médine, & à celle des lieux où ſont les ſépultures de leurs Saints. Leur grandeur commune eſt celle de la paûme de la main. On y grave quelques noms de Dieu, ou un paſſage de l'Alcoran, & plus communément cette confeſſion de foi : *Dieu eſt grand, Mahomet eſt ſon prophete.* Palets ſacrés, Chapelets.

Leurs chapelets ſont faits de la même terre. Ils reſſemblent à nos Roſaires, & contiennent ordinairement quatre-vingt-dix-neuf grains dont la groſſeur eſt égale. Sur les trente-trois premieres boules ils diſent : *Dieu eſt grand*, ſur les trente-trois ſuivantes, *Gloire ſoit à Dieu*, & ſur les trente-trois autres, *Dieu ſoit loué.* Quelque-

fois ils récitent sur chaque grain leur confession de foi. Les Mahométans ont toujours leur chapelet à la main, & le parcourent en remuant les levres, mais sans faire beaucoup d'attention à ce qu'ils disent.

Jeûne de Ramasan.

Toutes les mortifications prescrites par la Loi de Mahomet, se réduisent à l'abstinence du vin & de la chair de porc, au mois de jeûne appellé *Ramasan* ou *Ramadan*, & à quelques jeûnes particuliers qui précédent ordinairement les grandes solemnités. Le jeûne de Ramasan dure trente jours. Il commence au lever du soleil, & finit après qu'il est couché. Dans cet intervalle il n'est pas permis de boire, de manger, ni d'avoir commerce avec ses femmes. Une personne qui avaleroit quelques gouttes d'eau, ou qui mettroit simplement sur sa langue une balle de plomb, pour se rafraîchir, romproit le jeûne. Les malades & les voyageurs sont dispensés de cette abstinence; mais après le voyage ou la maladie, ils doivent faire autant de jeûnes qu'ils en ont obmis. Si la mort les surprenoit avant qu'ils eussent acquitté cette dette, ils doivent ordonner à leur plus proche héritier de

nourrir un pauvre autant de jours qu'ils ont manqué de jeûnes.

Quand la nuit eſt venue, il eſt permis de manger & de voir ſes femmes. Se refuſer alors la moindre ſatisfaction, ſeroit une ferveur outrée, que Mahomet condamne en pluſieurs endroits de l'Alcoran. « Dieu a connu, » dit-il, que par un bigotiſme inſenſé » le mari, dans ce tems de pénitence, » faiſoit à ſa femme un larcin, & la » femme au mari : c'eſt pour cela qu'il » a pris pitié de vous, & qu'il a voulu » vous traiter avec indulgence. Ainſi » quand la nuit ſera venue, abandonnez-vous ſans réſerve à tous vos » déſirs, & recherchez avidement les » plaiſirs que Dieu lui même vous a » preſcrits (1) ». Cet Apôtre de la volupté ayant prêché un jour ſur la réſurrection, quelques-uns de ſes Auditeurs furent ſi touchés, qu'ils prirent la réſolution de jeûner tout le jour, de veiller une partie de la nuit,

(1) C'eſt la paraphraſe que les Docteurs Muſulmans font de ce fameux paſſage de l'Alcoran : *Novit Deus quod vos fraudabatis inviçem vos ipſos ; propterea miſertus eſt veſtri, & indulſit vobis. Nunc igitur coite cum illis, & avidè appetite copulam quam præſcripſit vobis Deus ..... Ipſæ ſunt indumentum vobis, & vos eſtis indumentum illis.* Alcor. Sura 2. *Vacca.* Trad. de Maracci.

de ne point manger de la chair, de renoncer au commerce des femmes, & de ſe livrer à toutes les auſtérités de la vie Monaſtique. Mahomet en ayant été averti les fit venir, & leur dit : *Eſt-il vrai que vous avez réſolu d'embraſſer la vie pénitente des Moines ? Rien n'eſt plus vrai, ô Envoyé de Dieu,* répondirent-ils, *& nous ne cherchons en cela qu'une plus grande perfection.* Mahomet leur dit : *Mais cela ne m'a point été commandé. Vous devez avoir ſoin de vous-mêmes. Ainſi jeûnez & rompez le jeûne, veillez & dormez : car moi je veille & je dors, je jeûne & je romps le jeûne, je mange de la chair, j'ai commerce avec les femmes ; & quiconque s'écarte de mes inſtitutions n'eſt pas digne de moi. Que prétendez-vous en vous interdiſant le plaiſir des femmes, le boire & le manger, l'uſage des parfums, le ſommeil, & les autres douceurs de la vie ? Me ſuis-je donc propoſé d'inſtituer en Arabie une communauté de Prêtres ou de Moines ? Je veux que les Muſulmans ſoient un peuple de ſoldats, & non une troupe d'Anachoretes. Porter en tous lieux la terreur de vos armes, voilà votre vocation. Honorez Dieu, & n'adorez ja-*

mais que lui ; observez le pélerinage de la Mecque, faites les prieres qui vous sont ordonnées, payez les dixmes, jeûnez pendant le mois de Ramasan, soyez justes envers les autres, & l'on sera juste envers vous. Ceux qui vous ont précédé ont péri pour avoir embrassé une vie trop rude ; Dieu les a rejettés avec rigueur, & les restes de ces malheureux sont aujourd'hui épars dans les Monasteres (1).

Pendant toutes les nuits du Ramasan, les Mosquées sont illuminées par dedans & par dehors d'une prodigieuse multitude de lampes, disposées dans le plus bel ordre. Dans les grandes villes, il n'y a rien de plus frappant que ce spectacle. Le jeûne se termine par une fête solemnelle, appellée *Bairam*. Elle commence à la nouvelle lune qui suit le Ramasan, & elle dure trois jours. On l'annonce au peuple par plusieurs décharges d'artillerie, & au bruit des trompettes, & des tambours. A ce signal, chacun se rend à la Mosquée. On se couvre de ses plus beaux habits ; les amis se visi-

Fête du Bairam.

(1) *Thalebiensis in expositione Sure* ; Mousa, *apud Maraccium, Cap.* 22. *prodromi ad refutationem Alcorani.*

tent avec empreſſement, & les ennemis ſe réconcilient. Les riches font tuer quantité de moutons, dont ils diſtribuent la chair aux pauvres.

Nous obſerverons que l'année Arabique étant plus courte de dix jours que l'année ſolaire, le Ramaſan n'a point de ſaiſon fixe, & dans l'eſpace de trente-ſix ans répond, au moins une fois, à chacun de nos douze mois. Lorſqu'il tombe dans les grands jours, ce jeûne eſt de vingt heures, & devient très-rude, ſur-tout pour ceux que l'indigence force au travail. Pour ce qui eſt des riches, ils dorment alors une partie du jour, & ſe divertiſſent toute la nuit.

Précepte de l'aumône. L'aumône eſt une des choſes que Mahomet a le plus particulierement recommandées dans l'Alcoran, & ſes diſciples obſervent ce précepte avec une religieuſe fidélité. Il ne ſe paſſe point de jour qu'ils ne diſtribuent aux pauvres quelques alimens. Ils étendent cette charité ſur les animaux, donnant à manger aux oiſeaux, aux chiens, aux chats, juſqu'à fonder des hôpitaux pour eux.

Outre les charités arbitraires, il y en a que la Loi preſcrit en certains

tems, & qui ſont d'une néceſſité indiſpenſable. Tout fidele doit prendre annuellement une certaine portion ſur ſes biens, & la diſtribuer aux pauvres le premier jour du douziéme mois. Les biens ſujets à cette eſpece de dixme, ſont l'or & l'argent monnoyés, les grains, les fruits & les beſtiaux. L'or & l'argent doivent deux & demi pour cent, lorſqu'on poſſéde la valeur de deux cents *Derhem*, c'eſt-à-dire, d'environ trois marcs. Si ce qui eſt au delà monte à quarante derhem, ce ſurplus doit encore la dixme, & ainſi de ſuite de quarante en quarante. Les grains & les fruits, doivent dix pour cent dans les terres dont la qualité eſt excellente, & ſeulement cinq dans celles dont la bonté eſt médiocre. Les chameaux, les bœufs & les moutons, ſont auſſi ſujets à la dixme. Celui qui poſſéde cinq chameaux doit payer un mouton, ou ſa valeur, & ainſi de ſuite juſqu'au nombre de vingt-cinq, au-delà duquel il faut donner un chameau, plus ou moins fort, ſelon l'augmentation du troupeau. Lorſqu'on a ſoixante & ſeize chameaux, il faut en donner deux, qui ſoient entrés dans leur troiſiéme an-

Dixme annuelle.

Chardin, Tome VII, Chap. VI.

née. Si leur nombre monte au-delà de cent vingt, on doit en payer un ſur chaque quarantaine. Trente bœufs doivent un veau. La dixme des moutons eſt d'un depuis quarante juſqu'à ſoixante, de deux depuis ſoixante juſqu'à cent vingt, & ainſi de ſuite juſqu'au nombre de trois cents, au-delà duquel il faut donner un mouton ſur quarante. Les animaux de dixme doivent être ſains, entiers, & n'avoir aucune difformité.

Ces offrandes peuvent s'appliquer au ſoulagement des pauvres, au rachat des eſclaves, à la délivrance des priſonniers, à la conſtruction des Moſquées, des Caravanſerais, des Colléges, des ponts, des citernes publiques, & à d'autres bonnes œuvres. Rien de plus commun que ces fondations dans tous les pays de la domination Muſulmane.

Il y a d'autres biens ſujets à un tribut beaucoup plus fort, appellé *la double dixme*, parce qu'il emporte la cinquiéme partie du capital. On range dans cette claſſe, 1°. Le butin qu'on fait à la guerre ſur les Infideles. 2°. Le produit des mines, ſoit de métal, ſoit de pierres précieuſes. 3°. Tout ce qui

ſe pêche au fond de la mer, comme les perles & le corail. 4°. Les biens mal accquis. Si on en donne la cinquiéme partie aux pauvres, on eſt diſpenſé de reſtituer le reſte. 5°. Toutes les choſes qu'on trouve dans un pays d'infideles, comme un tréſor, une bourſe, &c.

Un de leurs Livres ſacrés enſeigne que le précepte de la dixme oblige ſous peine de damnation, & que ceux qui n'y auront pas ſatisfait, ſeront tourmentés dans l'autre vie, par autant d'animaux qu'ils en auront retenus, en fruſtrant les pauvres d'un tribut qui leur étoit dû.

Pélerinage de la Mecque.

Le pélerinage de la Mecque eſt un autre point eſſentiel de la loi Mahométane. Il eſt écrit dans le Livre des *Sentences de Mahomet*, que celui qui aura négligé d'accomplir ce précepte mourra en réprouvé. Un homme vint un jour trouver Mahomet, & lui dit: *O Prophete! je n'ai pû me tranſporter à la Mecque au tems preſcrit; mais comme je ſuis riche & puiſſant, je te prie d'ordonner que les aumônes abondantes que je ferai aux pauvres, me tiennent lieu de ce pieux voyage.* Mahomet, le regardant d'un œil ſévere,

lui répondit : *Tourne tes regards vers le mont* ABOU KOBE'ES, (c'eſt un des lieux ſaints de la Mecque) *& crois que ſi cette montagne devenoit un monceau d'or, & ſi tu en faiſois des largeſſes aux pauvres, le mérite de ces profuſions ne ſeroit pas égal à celui du pélerinage.* Si un particulier meurt ſans avoir rempli ce devoir, le Cadi prend par autorité ſur ſon bien une ſomme d'argent, & envoye un homme à la Mecque, pour faire le pélerinage au nom du défunt.

Ibid. Chapitre VIII.

Ancienneté de cette dévotion chez les Arabes.

Cette dévotion eſt fort ancienne chez les Arabes. Ces peuples croyent, avec tous les autres Mahométans, qu'Abraham & Iſmaël furent les fondateurs du Temple de la Mecque. Ce lieu étoit reſpecté dans toute l'Arabie long-tems avant la naiſſance de Mahomet, & fréquenté par une grande multitude de pélerins. La principale chapelle, qu'on regardoit comme l'Oratoire d'Abraham, étoit remplie d'idoles. On rendoit un culte ſuperſtitieux aux pierres même de cet édifice.

Mahomet, trop habile pour entreprendre l'extirpation totale d'une dévotion ſi généralement établie, ſe

contenta d'en rectifier l'objet, en ne souffrant aucune idole dans le Temple, & en le consacrant au Créateur & au Maître absolu de tous les êtres. Il retint du reste la plûpart des cérémonies de l'ancien culte, comme les processions autour de la chapelle, & la visite des lieux qui l'environnent. Il augmenta même en quelque sorte le respect qu'on avoit pour ce Temple en ordonnant à tous ses disciples de le visiter au moins une fois dans leur vie, & d'avoir le visage tourné vers la Mecque dans le tems de l'oraison; déclarant que toutes les prieres qu'on feroit dans une autre posture ne seroient point exaucées.

Description de la Kaaba.

La *Kaaba*, le principal des lieux saints de la Mecque, est une chapelle quarrée, haute de quarante pieds, large de trente-six, bâtie de pierres noires & luisantes, dans un lieu si bas qu'on y descend par douze degrés. Un parapet, haut de six pieds sur douze de large, regne tout autour. Elle n'a qu'une porte qui regarde l'Orient, & qui est revêtue par dedans & par dehors de plaques d'argent fort épaisses, & d'incrustations d'or massif. L'intérieur du Temple est de la

même richeſſe. L'or brille ſur les lambris & ſur les murs, & le plancher eſt couvert de magnifiques tapis. Le Grand Seigneur, qui prend le titre de Gardien & de Défenſeur de la Mecque, envoye tous les ans une magnifique tenture qui ſert dans le tems du pélerinage. Les voûtes ſoutiennent une prodigieuſe quantité de vaſes d'or & d'argent, garnis de pierres précieuſes, & ſuſpendus comme nos lampes.

Les quatre angles du Temple ſont affectés à autant de ſectes Mahométanes. Chacune ſe range dans le ſien & y fait ſes dévotions. C'eſt ainſi qu'à Jéruſalem, dans l'Egliſe du ſaint Sépulchre, les pélerins de différente communion ont des chapelles particulieres, où chacun célébre l'office ſuivant ſes rites.

Le parvis eſt environné de beaux portiques, ſurmontés par des dômes, que ſoutiennent près de cinq cents colonnes. Sa forme eſt quarrée, & la largeur de chaque face eſt de 560 pas. On y entre par vingt portes. Les arcades ſervent de boutiques, où les Arabes étalent de précieux parfums, de magnifiques étoffes, des pierre-

ries, & d'autres riches marchandiſes. Ce ſuperbe édifice a été commencé l'an 22 de l'Hégire, ſous le Califat d'Omar, & fini cinquante ans après ſous celui d'Yéſid.

Les lieux ſaints embraſſent la moitié de la ville, & s'étendent deux lieues au-dehors dans la campagne. Leur enceinte eſt marquée par des barrieres. C'eſt un aſyle inviolable, où il n'eſt permis d'arrêter ni de maltraiter perſonne. Il eſt même défendu d'y tuer le plus vil inſecte, d'y prendre des oiſeaux, d'y couper des arbres, ou d'en arracher des branches. Un Chrétien, un Juif, ou un Idolâtre qui mettroit le pied dans cette enceinte, ſeroit condamné à mort, ou n'éviteroit le ſupplice qu'en embraſſant le Mahométiſme.

Cérémonies preſcrites aux pélerins.

Les dévotions du pélerinage doivent commencer le premier jour de *Zilhagé*, qui eſt le douziéme mois de l'année Arabique. Ainſi il faut être arrivé à la Mecque dans cette ſaiſon. Avant de viſiter les lieux [illegible]tés, les pélerins ſe dépouillent de leurs habits, font la purification légale dans l'eau, & ſe couvrent le corps de deux morceaux de drap, dont ils roulent l'un

autour des reins & des cuiſſes, & l'autre autour des épaules. Il ne leur eſt pas permis de reprendre dans la ſuite les vêtemens qu'ils ont quittés ; mais après le pélerinage ils en mettent de neufs, qui doivent être d'une étoffe blanche. Ils ſe rendent à la Kaaba, dans l'habillement dont j'ai parlé, & après une priere, dont la formule eſt preſcrite, ils vont baiſer le *Barktan*, ou la *Pierre noire*, qui eſt ſuſpendue, à quatre pieds de terre, dans la partie orientale de la chapelle. Entre pluſieurs merveilles que les Mahométans racontent de cette pierre, ils aſſurent qu'Abraham étoit aſſis deſſus dans le tems qu'il faiſoit bâtir la Kaaba, & qu'on y avoit encore les traces de ſes pieds. Ils ajoutent que ce fut ſur cette même pierre qu'il connut pour la premiere fois Agar, & qu'il y attacha le chameau ſur lequel il avoit amené ſon fils pour le ſacrifier.

Comment ils baiſent la Pierre noire.

Enſuite ils font ſept fois le tour de la Kaaba, en partant de la Pierre noire, qu'ils baiſent après chaque tour, en y appliquant la bouche, le front, & la joue gauche. Ces tours doivent ſe faire à petits pas, parce qu'il eſt écrit que pour chaque pas que font

Tours dans l'enceinte de la Kaaba.

alors les pélerins, Dieu leur passe en compte dix mille bonnes œuvres. Quand ils sont achevés, on doit s'approcher du puits de *Zemzem*. Les Légendes Musulmanes portent que ce puits fut créé miraculeusement en faveur d'Ismaël, qui, pressé d'une soif ardente, frappa la terre du pied, par le conseil de l'Ange Gabriel, & en fit sortir la source dont nous parlons. Il faut en tirer deux seaux, boire du premier, & se verser l'autre sur le corps, en disant : *O Dieu ! fais que cette eau purifie mon cœur, lave mes péchés, & soit un remède salutaire pour mon ame.*

Puits de Zemzem.

Ensuite on sort de la ville pour visiter les lieux qui sont hors de son enceinte. On commence par se transporter à *Safa* & à *Mervé*. Ce sont deux petites hauteurs, à trois cents pas l'une de l'autre, où l'on voyoit autrefois deux idoles de même nom, qui étoient particulierement adorées à la Mecque. Mahomet les renversa. On doit faire entre ces deux éminences sept grands tours d'un pas inégal, tantôt en courant, tantôt en marchant lentement, portant de tous les côtés des regards inquiets, pour exprimer

Visite de Safa & de Mervé.

les détreſſes que reſſentit Agar lorſque ſon fils fut preſſé d'une ſoif cruelle.

Montagnes d'Arafat & de Menah.

Le huitiéme jour, de Zilhagé on ſe rend à la montagne d'*Arafat*, qui eſt à quatre lieues de la Mecque. Il faut y arriver à trois heures après midi, s'y arrêter juſqu'au ſoir, & employer tout ce tems à prier, à méditer, à lire l'Alcoran, à pleurer ſes péchés. La nuit du huitiéme au neuviéme jour doit ſe paſſer dans les mêmes exercices, ſur le mont *Menah*, qui eſt voiſin d'Arafat. Quand le jour commence à paroître, on jette, par-deſſus l'épaule, ſept cailloux, l'un après l'autre, en mémoire de ce qu'Abraham & Iſmaël pratiquerent dans ce même lieu, où ils chaſſerent le Diable à coups de pierres.

Jet des pierres.

Le dixiéme jour, ils offrent à Dieu le grand ſacrifice, appellé *Corban*. La victime doit être un mouton, un bouc, un bœuf ou un chameau: il n'eſt pas permis de ſacrifier d'autres animaux. Le pélerin doit l'immoler lui-même, à moins d'un empêchement indiſpenſable. La Loi défend de retenir pour ſon uſage les viandes immolées: il faut en diſtribuer la plus grande partie aux pauvres.

Le Corban.

Les trois jours ſuivans ſe paſſent à peu-près dans les exercices dont nous venons de parler, c'eſt-à-dire, qu'on viſite de nouveau, avec les mêmes cérémonies, la Kaaba, le puits ſacré, Safa & Mervé, & les montagnes d'Arafat & de Menah. C'eſt ainſi que ſe termine ce pélerinage, qui, outre les fatigues d'un voyage long & difficile, aſſujettit pendant treize jours à des dévotions pénibles.

Pélerinage de Médine.

De la Mecque, on a coutume de ſe rendre à Médine, pour viſiter le ſépulchre de Mahomet, quoique ce dernier pélerinage ne ſoit que de conſeil. Le tombeau du Prophete eſt dépoſé dans une chapelle, fermée d'une grille de fer, dont l'entrée eſt interdite à tout le monde. Les pélerins ne peuvent en approcher que par petites bandes. Ils ſont conduits par les Gardiens du ſépulchre, qui les tiennent par la main, & qui leur font faire rapidement le tour de la grille, dont on leur permet à peine de baiſer les barreaux. Le ſépulchre eſt couvert de deux magnifiques tapis, par-deſſus leſquels on étend un grand poële noir, que le Grand Seigneur envoye tous les ans.

Voilà, dans un détail assez précis, ce que le rit & les dogmes de la Religion Mahométane offrent de plus remarquable. Si l'on considere attentivement tous les devoirs qu'elle prescrit, les cérémonies gênantes de la purification, les cinq prieres qu'on doit faire chaque jour, le jeûne austère du Ramadan, la défense du vin, les taxes imposées sur les biens, la circoncision dans l'âge adulte, &c. cette Loi ne paroîtra pas si douce qu'on le croit communément. Il est aisé de voir que la plûpart de ses pratiques sont empruntées du Judaïsme & du Christianisme. Mahomet a choisi dans ces deux Religions ce qu'il a trouvé de plus conforme au génie des Arabes, en tâchant de leur imposer un joug qui ne fût ni trop léger ni trop pesant. Le succès de sa législation a passé ses espérances. Il n'y a point de Religion plus répandue dans le monde, & jamais l'imposture n'a remporté de plus éclatant triomphe sur la crédulité des hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Des Succeſſeurs de Mahomet.

ARTICLE PREMIER.

Califes Rachedi, *ou Directs.*

C'EST le nom qu'on donne aux cinq premiers ſucceſſeurs de Mahomet, qui furent *Abubeker*, *Omar*, *Othman*, *Ali*, & *Haſſan*.

I. Abubeker.

ABUBEKER, étoit beau-pere de Mahomet. Il ne regna que deux ans, & fit dans ce court eſpace d'importantes conquêtes ſur les Chrétiens, auxquels il enleva Boſtra, Damas, & une partie de la Syrie. Son reſpect pour la mémoire de Mahomet le détermina à prendre le titre modeſte de *Kalif*, ou de Vicaire du Prophete, nom qui a paſſé à ſes ſucceſſeurs. Il établit le ſiége de ſon empire à Médine, où il mourut l'an 13 de l'Hégire, 634 de Jeſus-Chriſt; Prince recommandable par ſa piété, ſa tempérance, ſa tendreſſe pour les malheureux, & ſon zele pour le bien public. Sa li-

Hiſtoire des Arabes par M. l'Abbé de Marigny, Tome I.

béralité & son désintéressement étoient admirables. Il ne prit pendant les deux années de son regne que trois dragmes dans le trésor public, disant que ses services étoient assez payés par cette récompense, & que son patrimoine suffisoit pour son entretien. Il nomma pour son successeur

II. Omar. OMAR, qui étoit aussi beau-pere de Mahomet, & qui fut reconnu Calife sans aucune opposition. Il acheva la conquête de la Syrie, & il soumit, outre cela, une partie de la Perse & toute l'Egypte. Il humilia l'orgueil des Grecs en leur ordonnant, dans tous les lieux de sa domination, d'ouvrir leurs Eglises aux Mahométans qui voudroient y faire la priere; de défrayer pendant trois jours les Arabes qui passeroient dans leurs villes; de se lever en leur présence, & de se tenir debout jusqu'à ce qu'ils fussent assis. Il leur défendit de monter à cheval dans les villes, d'élever des croix sur leurs Eglises, de sonner les cloches, de prêcher publiquement leur Religion, & de parler avec peu de respect de celle des Musulmans. Les Chrétiens de Syrie ayant pris dans un combat un Seigneur de sa Cour, il

écrivit à leur Empereur la Lettre suivante ; *Le serviteur de Dieu Omar à Héraclius Empereur des Grecs. Dès que vous aurez reçu ma lettre vous me renverrez le prisonnier Musulman qui est dans vos mains. Si vous le faites, j'aurai lieu d'espérer que Dieu vous conduira dans le droit chemin : si vous ne le faites pas, j'enverrai chercher le prisonnier par des hommes que l'amour des richesses ne détourne pas du souvenir de Dieu.* L'Empereur, effrayé du ton fier & menaçant de cette lettre, rendit le Musulman, & envoya même au Monarque Arabe une bague de prix.

Omar fut le premier Calife qui porta le titre d'*Emir-el-Moumenin*, ou de Commandant des fideles. Il gouverna avec sagesse, il aima son peuple, il fut sincerement attaché à sa Religion ; simple & uni dans ses manieres, ennemi du faste, doux, affable & populaire. L'eau, le riz & le pain d'orge étoient sa nourriture ordinaire. Il fut encore plus libéral que son prédécesseur. Abubeker proportionnoit ses dons au mérite, se plaisant à gratifier par préférence les gens vertueux. Omar donnoit indistinctement

cheſſes & les dignités de l'Etat. Il diſgracia des Miniſtres & des Gouverneurs ' premier mérite, & leur ſubſtitua des hommes ſans talens. Cette conduite indiſpoſa tous les ordres de l'Empire. On ſe ſouleva contre le Calife. On força les portes de ſon palais, & on le maſſacra dans la douziéme année de ſon regne, la 35e. de l'Hégire, & la 65e. de J. C. Il étoit alors âgé de quatre-vingts ans. Malgré les troubles de ſon Califat, les Arabes ne laiſſerent pas de pourſuivre au dehors leurs conquêtes. Ils acheverent de ſoumettre la Perſe; ils s'emparerent de l'iſle de Rhodes, & ils s'étendirent ſur les côtes de l'Afrique ſeptentrionale juſqu'au Détroit de Gibraltar.

IV. Ali. ALI, gendre & couſin germain de Mahomet, fut élu Calife le jour même de la mort d'Othman. Il ne regna pas plus tranquillement que ſon prédéceſſeur. Ayesha, veuve de Mahomet, lui portoit une haine implacable. Elle lui ſuſcita avec d'autres factieux une guerre cruelle, tandis que Moavias, Gouverneur de Syrie, ſe révolta contre lui. Il vint à bout d'Ayesha & de ſes partiſans; mais il ne put ſoumettre Moavias, qui fut reconnu Ca-

Hiſtoire des Arabes, Tome II.

lise en Syrie & en Egypte, & qui s'empara même d'une partie de l'Arabie. Après un regne de cinq ans, Ali fut assassiné par trois scélérats, qui se jetterent sur lui dans le tems qu'il se rendoit à la Mosquée pour y faire la priere. Quelques Historiens le représentent comme un homme inquiet, brouillon, soupçonneux, rempli de vanité & d'ambition. Ses ennemis l'accuserent d'avoir été complice du massacre d'Othman, & ce soupçon fut le principal prétexte de leur révolte. D'autres lui prodiguent des éloges outrés, & le regardent, après Mahomet, comme le plus grand & le plus vertueux Monarque qui ait regné en Arabie. Il fut l'auteur du grand schisme qui divise les Musulmans depuis près d'onze siécles. On a publié sous son nom plusieurs ouvrages, tels qu'un recueil de Sentences, & un Livre mystérieux, intitulé *Gesr*, ou *Giamé*, écrit en caracteres hiéroglyphiques. Voici une maxime qui fait honneur à la piété de ce Monarque: *Celui*, disoit-il, *qui veut être riche sans biens, puissant sans sujets, sujet sans maître, n'a qu'à s'attacher à Dieu: il trouvera en lui ces trois choses.* Il eut de

ſes différentes femmes trente-trois enfans, ſçavoir, quinze garçons & dix-huit filles.

v. Haſſan. HASSAN, l'aîné de ſes fils, fut inveſti de la dignité ſouveraine, qu'il abdiqua par foibleſſe cinq ou ſix mois après, pour la réſigner à Moavias, chef des Califes Ommians. Il ſe retira à Médine, où il mena une vie privée, qu'il finit l'an 49 de l'Hégire, c'eſt-à-dire, environ huit ans après ſon abdication. On croit aſſez généralement qu'il fut empoiſonné par ſa propre femme, à l'inſtigation de Moavias.

ARTICLE II.

Califes Ommiades.

CETTE ſeconde race de Califes tire ſon nom d'*Ommiah*, biſayeul de Moavias, & petit-fils d'Abd-Menaf, qui fut le triſayeul de Mahomet. Elle a donné à l'Empire Arabique, dans l'eſpace d'environ 90 ans, quatorze Princes, qui ont regné dans l'ordre ſuivant.

VI. Moavias. MOAVIAS. Il avoit été ſecrétaire de Mahomet. Omar le fit Gouverneur de Syrie. Il ſe maintint dans ce poſte

malgré Ali, & il eut l'adreſſe d'engager Haſſan à lui réſigner le Califat. Othman & Ali avoient paru fort peu intelligens dans le choix de leurs Miniſtres: Moavias n'appella au gouvernement que des hommes éclairés, & ce fut à ce choix qu'il fut redevable de l'affermiſſement de ſa puiſſance. Il regna avec plus d'autorité qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, ſans affectation de ſévérité ni de bigotiſme. Juſqu'à lui les Califes n'avoient porté que des robes de laine: il s'habilla magnifiquement, il vécut avec ſplendeur, & ne ſe fit point un ſcrupule de boire du vin. Ce qu'il entreprit de plus hardi, fut d'aſſocier ſon fils *Yeſid* au Califat, & de rendre cette dignité héréditaire dans ſa famille. L'Empire lui fut redevable de l'inſtitution des poſtes, & de l'établiſſement d'une marine puiſſante. Il aimoit les ſciences, & il ſe plaiſoit à favoriſer les gens de lettres, particulierement les Poëtes. Etant Gouverneur de Syrie, il enleva aux Grecs Chipre & Rhodes, & lorſqu'il fut Calife il entreprit de les attaquer dans le centre de leurs forces. Yeſid eut ordre de porter la guerre dans la grande Aménie & la Natolie. Il s'em-

para sans résistance de ces deux provinces, & s'approcha ensuite de Constantinople. Mais après un siége de deux ans il fut obligé de se retirer. Moavias, qui avoit établi sa résidence à Damas, y mourut dans un âge avancé, l'an 60 de l'Hégire, de J. C. 680 (1). Il regna 19 ans, 3 mois & 5 jours. Les Arabes, établis en Afrique, pénétrerent sous son Califat dans la Sicile & dans l'Isle de Crete. Ils enleverent aux Grecs la ville de Carthage, & bâtirent celle de *Kairoan*, qui devint alors la résidence des Gouverneurs d'Afrique.

Hist. gén. des Huns, Tome I, partie I, Liv. VI.

VII. Yesid.

YESID succéda à Moavias, & n'occupa le trône que quatre ans. Ce fut par ses ordres que *Hossein* (2), ce fameux Martyr des Persans, fut massacré, & les Alides perdirent alors toute espérance de parvenir au Califat.

VIII. Moavias II

MOAVIAS II, fils d'Yesid. Il fut à peine proclamé Calife, qu'il abdiqua le souverain pouvoir, pour s'enfermer dans une chambre du palais, dont il

(1) J'ai suivi sur ce regne, comme sur tous les autres, la Chronologie de M. Deguignes.

(2) Il étoit fils d'Ali, & petit-fils de Mahomet par Fathmé.

ne sortit plus. Il mourut quelques mois après dans cette solitude, où quelques gens prétendent qu'il fut empoisonné. Son penchant pour la retraite lui fit donner le surnom d'*Abou-leilah*, c'est-à-dire, *du pere de la nuit*. Lorsqu'il eut abdiqué, les Grands du Royaume conférerent la régence à *Dehac*, & couronnerent ensuite

IX. Mervan.

MERVAN, issu d'une branche collatérale. Il ne regna que dix mois, &, selon quelques Historiens, mourut d'une mort violente. *Abdallah*, fils de *Zobéir*, & cousin de Mahomet, excita de grands troubles pendant ce regne, & fut reconnu Calife dans la plûpart des villes de l'Arabie & de l'Egypte.

X. Abdalmelek.

ABDALMELEK, fils de Mervan. Il étoit occupé à lire l'Alcoran, lorsqu'on lui annonça qu'il avoit été proclamé Calife : *Livre divin*, s'écria-t-il, *il faut donc que je vous quitte ; le tems du recueillement & du repos est passé pour moi*. Ce Calife si dévot étoit un homme fort cruel. Il tua de sa propre main *Amrou*, son parent, qui s'étoit révolté. Après avoir feint de lui pardonner sa révolte, il l'attira dans son palais, le

fit charger de fers, le frappa si rudement qu'il lui cassa deux dents, & lui porta ensuite plusieurs coups de lance, qui ne firent aucun effet parce qu'Amrou avoit sous ses habits une cotte de maille. Abdalmelek s'en étant apperçu, lui dit en souriant : *Comment donc, mon cousin, vous être venu ici bien préparé ?* Là-dessus il ordonna à ses gardes de coucher ce misérable sur le dos, & prenant son épée, il choisit de sang-froid un endroit commode pour le percer. Il fit attaquer avec toutes les forces de la Syrie Abdallah, qui continuoit à prendre le titre de Calife, & *Mokthar*, qui, sous prétexte de venger la mort d'Hossein, mettoit tout en combustion dans l'Arabie. Après plusieurs combats, où la fortune ne lui fut pas toujours favorable, il triompha enfin de ces deux rebelles, qui périrent dans cette guerre. Il appaisa avec le même bonheur les mouvemens que d'autres factieux exciterent dans l'Arabie & dans l'Irak; & ces deux provinces, qui avoient toujours refusé de le reconnoître pour Calife, rentrerent enfin dans le devoir. Il fut particulierement redevable de ces succès à *Hégiage*, homme

de tête & de réſolution, auquel il donna le commandement de ſes troupes, & la principale autorité dans le gouvernement. Pour lui, il paſſa toujours pour un Prince peu habile, quoiqu'il eût donné d'aſſez grandes eſpérances avant ſon inſtallation. Il étoit avare, ſuperſtitieux, & cruel. On aſſure qu'il avoit l'haleine ſi puante, que les mouches, qui voloient ſur ſes lévres, tomboient mortes ſur le champ. Ce fut le premier ſouverain qui fit battre monnoie chez les Arabes : ils ne ſe ſervoient auparavant que de celle des Perſans & des Grecs. Il fit mettre ſur la ſienne cette inſcription : *Dites, il n'y a qu'un ſeul Dieu.* La mort l'enleva l'an de l'Hégire 86, de J. C. 705, à l'âge de ſoixante ans, dont il en avoit regné vingt.

XI. Valid.

VALID, l'aîné de ſes fils, lui ſuccéda. Son regne, qui dura dix ans, fut très-mémorable par les grandes conquêtes que firent les Arabes. Ils ſe répandirent du côté de l'Occident juſqu'en Eſpagne, où ils s'emparerent de l'Andalouſie & du Royaume de Tolede ; à l'Orient juſqu'aux Indes dont ils ſoumirent les plus belles contrées ; & au Nord juſqu'à la grande

Bocarie, où ils prirent Samarcande, après avoir subjugué le Royaume de Karasm. Ces prodigieux succès méritèrent à Valid les titres de *Victorieux* & de *Conquerant*, quoiqu'il n'ait rien fait par lui-même. Mais il eut d'excellens Généraux, & *leur gloire*, dit l'Historien moderne des Arabes, *devint la sienne*. Tandis que ses armées portoient aux extrémités de l'Univers la terreur de son nom, il s'occupoit des soins pacifiques de faire bâtir de superbe Mosquées à Damas, à la Mecque, à Médine, & en d'autres lieux. Elles furent construites avec tant d'intelligence, qu'elles ont depuis servi de modeles à tous les édifices de ce genre Il défendit dans la Syrie, & dans les autres provinces conquises sur les Chrétiens, d'enseigner la langue grecque, & de s'en servir dans les actes publics. Les Historiens s'accordent peu sur le portrait de ce Calife. Les uns lui prodiguent de grands éloges; les autres se déchaînent avec fureur contre sa mémoire, & ne le nomment jamais sans ajouter quelque invective, comme celle-ci, *Valid nam pelid*, Valid dont le nom est abominable. Les Arabes l'appel-

M. l'Abbé de Marigny. Tome II, sur le regne de Valid.

lerent *Pharaëni Ommiah*, ou le Pharaon des Ommiades.

XII. Soliman.

SOLIMAN, frere de Valid, fut élevé au trône l'an de l'Hégire 96, de J. C. 714. Il ouvrit son regne par plusieurs actes de clémence, qui lui firent donner le surnom de *Mestah-al-kaïr*, c'est-à dire, auteur du bien. Il forma sur la ville de Constantinople deux entrepriſes qui furent très-malheureuſes. La tempête fit échouer sur les côtes de Thrace, une partie de ses vaisseaux, & le reste fut pris & brûlé par les Grecs. Cette disgrace le plongea dans une sombre mélancolie qui abrégea ses jours. Il mourut âgé de quarante-cinq ans, dont il en avoit regné près de trois. C'étoit un homme de haute taille, & de très-bonne mine, robuste & vigoureux, fort maigre, & d'un appétit vorace. On assure qu'il mangeoit *communément plus de cent livres de viande par jour.* Du côté des qualités de l'ame, ce fut un des meilleurs Princes de cette race. N'ayant point d'enfans mâles, il nomma pour son successeur *Ibid.* p. 413.

XIII. Omar II.

OMAR-BEN-ABDALAZIS son cousin, à l'exclusion d'*Yesid* son frere, qu'il jugea moins digne du trône.

Omar fit reſtituer aux deſcendans d'Ali une partie des biens que ſes ancêtres avoient uſurpés ſur cette famille, & ſupprima les malédictions publiques qu'on fulminoit contre eux dans les Moſquées depuis le regne de Moavias I. Cette conduite, pleine d'humanité, le rendit odieux aux Sunnis fanatiques. Ses propres parens conſpirerent contre lui, & le firent empoiſonner dans la troiſiéme année de ſon Califat.

XIV. Yeſid II.

YESID, deuxiéme du nom, fils d'Abdalmelek. Les Grecs le nomment *Azed*. Il occupa quatre ans le trône, & le déshonora par ſes vices. Sous ſon gouvernement les Arabes, qui avoient déja ſubjugué une partie de l'Eſpagne, pénétrerent dans les provinces méridionales de la France, & s'avancerent juſqu'à Toulouſe. Eudes, Duc d'Aquitaine, leur fit lever le ſiége de cette place, les battit près de Narbonne, & les força de reprendre le chemin des Pyrénées, l'an de l'Hégire 102, de J. C. 721.

XV. Heſcham.

HESCHAM, frere d'Yeſid. Son régne fut troublé par la révolte de *Zéid*, petit-fils d'Hoſſein, & arriere-petit-fils du Calife Ali. Les peuples de l'I-

rak-Arabi l'éleverent au Califat, & l'abandonnerent enſuite à ſes ennemis qui le maſſacrerent. Les *Abaſſides*, anciens adverſaires des Ommiades, qu'ils ne reconnurent jamais pour Califes, & qu'ils vinrent dans la ſuite à bout de ſupplanter, exciterent auſſi quelques mouvemens. Il en couta la vie à pluſieurs de ces ſéditieux. Les Sarrazins d'Eſpagne firent dans le même tems une nouvelle irruption en France, ſous la conduite d'*Abdalrahman*, que nos Hiſtoriens nomment *Abdérame*. Ils s'emparerent de Bourdeaux, battirent à plate couture Eudes, Duc d'Aquitaine, firent d'affreux ravages dans le Périgord, la Saintonge & le Poitou, & porterent la déſolation juſque dans le territoire de Tours. Charles-Martel leur livra aux environs de cette ville une ſanglante bataille, dans laquelle il leur tua, à ce qu'on aſſure, trois cents mille hommes. Abdérame périt dans ce combat, dont on fixe communément l'époque à l'an 114 de l'Hégire, de J. C. 732. Voilà ce qui ſe paſſa de plus conſidérable ſous le Calife *Heſcham*, qui régna 19 ans, 7 mois & 11 jours. Les Grecs le nomment *Iſam*.

XVI& XVII. Valid II, Yesid III.

VALID II, fils d'Yesid II, tué dans le quinziéme mois de son régne.

YESID III, fils de Valid I, chef des conjurés qui massacrerent Valid II. Il ne régna lui-même que 5 mois & quelques jours. Les Arabes lui donnerent le surnom d'*Al-nakès*, qui signifie mauvais payeur, parce qu'il diminua la solde des troupes, que son prédécesseur avoit considérablement augmentée.

XVIII. Ibrahim.

IBRAHIM, frere d'Yesid III, surnommé *Al-maklu*, ou le dépose, parce que ses sujets, ayant à leur tête un Prince nommé *Mervan*, le chasserent du trône le troisiéme mois de son régne. Quelques Ecrivains assurent qu'il fut tué peu de tems après.

XIX. Mervan II.

MERVAN II, arriere-petit-fils de Mervan I. Il usurpa la couronne sur Ibrahim, & il fut lui-même détrôné & massacré au commencement de la sixiéme année de son Califat. C'est à lui que finit la Dynastie des Ommiades.

ARTICLE III.

Califes Abbaſſides.

Origine & progrès des Abbaſſides.

LES *Abbaſſides* deſcendent d'*Abbas*, oncle paternel de Mahomet. Après la mort d'Ali ils formerent des prétentions ſur le Califat. Sous le regne d'Omar II, un Prince de cette famille, nommé *Mohammed*, prit ſecretement le titre d'Iman, ou de ſouverain Pontife. *Ibrahim*, ſon fils, qui lui ſuccéda dans cette dignité, agit plus ouvertement, & fit quelques progrès en Perſe. Mais il eut le malheur de tomber entre les mains de Mervan II, qui le fit mourir. On mit à ſa place ſon frere *Aboul Abbas*, qui fut proclamé à Couffah avec beaucoup d'appareil; & ce fut alors que les partiſans de cette famille firent les plus grands efforts contre les Ommiades. Les Arabes & les Irakiens prirent les armes; *Abdallah*, oncle d'Aboul-Abbas, fit une irruption en Méſopotamie, & dans le même tems il parut en Perſe un fanatique, nommé *Zulcamin*, qui cauſa dans le pays un ſoulevement général. Mervan, quoi-

qu'homme de tête & de courage, ne put réſiſter à tant d'ennemis. Après avoir perdu trois batailles, il fut obligé de ſe réfugier en Egypte, où *Saleh*, frere d'Abdallah, le fit maſſacrer l'an de l'Hégire 132, de J. C. 750. Les Abbaſſides commencerent alors à regner ſans oppoſition.

XX. Aboul-Abbas.

ABOUL-ABBAS, le premier de ces Califes, occupa le trône pendant quatre ans & neuf mois. On lui donna le ſurnom d'*As-Saffah*, ou de ſanguinaire, à cauſe des exécutions ſanglantes qui ſe firent ſous ſon regne, & dont Abdallah, oncle du Calife, fut le principal auteur. Ce perfide Muſulman ayant attiré à Damas quatre-vingts princes Ommiades, après leur avoir accordé une amniſtie, les fit tous maſſacrer dans un même jour. Il n'en échappa qu'un ſeul, nommé *Abderrhaman*, qui, ayant erré quelque tems en Afrique, finit par ſe réfugier en Eſpagne, où il fonda une nouvelle Dynaſtie d'Ommiades.

Hiſtoire des Arabes, Tome III; Hiſt. générale des Huns, *ubi ſupèr.*

XXI. Abou-Giaffar.

ABOU-GIAFFAR, ſuccéda à ſon frere Aboul-Abbas, & régna vingt-deux ans. Abdallah eſſaya inutilement de lui diſputer le Califat. *Mohammed* & *Ibrahim*, deſcendans d'Ali, forme-

tent la même entrepriſe, & ne furent pas plus heureux. D'autres rebelles excitèrent dans l'Empire différens troubles, que le Calife vint encore à bout d'appaiſer. Les conquêtes qu'il fit en Arménie, en Cilicie & en Cappadoce, lui méritèrent le nom d'*Almanzor*, ou de victorieux. Il bâtit ſur les bords du Tigre une ville fameuſe, dont il traça lui-même le plan, & qu'il nomma *Medina tol-ſalam*, ou ville de la paix. Mais dans la ſuite le caprice des peuples l'appella *Bagdad*, du nom d'un Hermite qui faiſoit ſon ſéjour dans le lieu où elle fut bâtie; & ce dernier nom lui eſt reſté. Ce Calife, dont la vie n'avoit été qu'un tiſſu de proſpérités, fit une fin très-déplorable. Ayant lû ſur une muraille quelques vers, qui ſelon pluſieurs Ecrivains, ne contenoient qu'une moralité générale ſur l'inſtabilité des grandeurs humaines (1), il crut que c'étoit un avertiſſement du ciel, qui le menaçoit d'une mort prochaine. Cette idée le frappa ſi vivement, qu'il tomba dans une

(1) D'autres ont dit que les vers contenoient cet arrêt : *O Giaffar, tes jours ſont terminés : l'heure de ta mort eſt venue : l'ordre irrévocable de Dieu eſt arrivé.*

ſombre mélancholie, qui approchoit de la démence, & qui, au bout de quelques mois, termina ſes jours, l'an de l'Hégire 158, de J. C. 775. Les conſeils qu'il donna à ſon fils quelque tems avant ſa mort, prouvent l'aliénation de ſon eſprit. *Je vous exhorte*, lui dit-il, *d'avoir de grands égards pour vos parens; mais je crois que vous n'en ferez rien. Elevez avec ſoin vos enfans, & tâchez d'en avoir beaucoup; mais je crois que vous n'en ferez rien. Ne bâtiſſez point dans la partie occidentale de Bagdad; mais je crois que vous y bâtirez. Ne ſouffrez point que vos femmes ſe mêlent des affaires du gouvernement; mais je crois que vous le ſouffrirez.*

XXII. Mahadi. MAHADI, fils d'Abou-Giaffar, fut couronné à Bagdad, qui étoit alors la réſidence des Califes. Il ſe fit adorer par ſon affabilité, ſa clémence, ſa généroſité, & ſes autres qualités bienfaiſantes. Il aima la juſtice, & il obſerva de près la conduite des Magiſtrats, dont il puniſſoit avec ſévérité les prévarications. Son zele pour le bonheur des peuples le porta à changer ſouvent les Gouverneurs des provinces, afin qu'ils ne priſſent pas

trop d'autorité dans leurs départemens : abus qui avoit occasionné de grandes vexations sous les précédens Califes. Il donnoit dans son palais de fréquentes audiences, où il écoutoit les plaintes de tous ceux qui se présentoient. Il voulut, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, faire le pélerinage de la Mecque, & il signala sa magnificence dans ce voyage, qui lui couta six millions. Un jour qu'il faisoit des largesses au peuple dans la Kaaba, où chacun s'empressoit d'avoir part à ses libéralités, il apperçut un Musulman qui prioit avec ferveur & qui ne paroissoit occupé d'aucun autre soin. *Homme de bien*, lui dit le Calife, *pourquoi ne me demandez-vous rien ? Etant dans la maison de Dieu*, répondit le Musulman, *j'aurois grand tort de demander à d'autres qu'à Dieu, & de désirer autre chose que lui-même.* Ce Prince remporta plusieurs victoires sur les Grecs, qu'il harcela jusque dans le voisinage de Constantinople, & qui n'obtinrent la paix qu'en se soumettant à payer un tribut annuel de soixante mille écus d'or. Il mourut, selon quelques-uns, d'une chûte qu'il fit à la chasse ; & selon d'autres de

poiſon, après avoir régné un peu plus de dix ans.

XXIII. Hadi. HADI, fils de Mahadi, ne jouit que quinze mois du Califat. On croit que deux de ſes femmes l'étoufferent dans ſon lit, à l'inſtigation de ſa propre mere.

XXIV. Haroun-al-Raschid. HAROUN-AL-RASCHID, frere de Hadi. Les Grecs, devenus tributaires des Arabes, ſous le regne de Mahadi, eſſayerent de ſecouer le joug ſous celui d'Haroun, & ravagerent quelques provinces Muſulmanes. Mais ce Calife les repouſſa, & marcha lui-même vers les frontieres de la Gréce. L'Empereur Nicéphore perdit dans un ſanglant combat ce qu'il avoit de meilleures troupes. Héraclée & quelques villes voiſines furent détruites de fond en comble, & le Monarque Arabe, en accordant la paix aux Grecs, exigea une augmentation de tribut. D'un autre côté, *Jahia*, deſcendant d'Ali, excita quelques mouvemens en Perſe, où il fut proclamé Calife. Haroun l'attira à Bagdad ſous la foi d'un ſauf-conduit, & le fit enſuite maſſacrer. Ce n'eſt pas la ſeule action cruelle qu'on lui reproche. Ayant conçu quelques ſoupçons contre les *Barmécides*, Prin-

ces

des Perſans, qui s'étoient établis en Syrie depuis un ſiécle : il les extermina tous les uns après les autres, ſans aucun égard pour les ſervices de cette famille, qui avoit donné pluſieurs Viſirs à l'Etat, & qui n'eut peut-être d'autre crime que d'avoir produit de trop grands hommes. Ce Calife avoit d'ailleurs de très-grandes qualités. Tous les Hiſtoriens ont vanté ſes talens pour la guerre, ſon intelligence pour la conduite de l'Etat, & particulierement ſon amour pour l'ordre, qui lui fit donner le ſurnom de *Raſchid*, ou de juſticier. Il aimoit les lettres & ceux qui les cultivoient. Il tâcha d'inſpirer le même goût à ſes ſujets, & pour leur donner la facilité de s'inſtruire, il fit traduire en Arabe pluſieurs livres Grecs. On tira par ſes ordres un grand nombre de copies de ces traductions, pour les répandre dans tout l'Empire.

Les Arabes d'Afrique, qui, depuis l'uſurpation des Abbaſſides, vivoient dans une eſpece d'indépendance, ſecouerent ouvertement le joug des Califes ſous le regne d'Haroun. *Ibrahim Aglab*, leur Gouverneur, ſe fit proclamer ſouverain à Kairoan, & fonda la

Dynastie des *Aglabites*, l'an de l'Hégire 784, de J. C. 800. Elle a subsisté environ un siécle. Quelques années auparavant, *Edris* & *Soliman*, descendans d'Ali, s'étoient établis dans la partie occidentale de la Barbarie. Edris eut un fils, nommé aussi Edris, qui bâtit la ville de *Fez*. Sa famille a régné dans cette partie de l'Afrique jusqu'à l'an de l'Hégire 330. Elle a aussi donné plusieurs Rois à l'Espagne.

Haroun étoit contemporain de Charlemagne. On assure qu'il rechercha l'amitié de ce Monarque, & qu'il lui fit de magnifiques présens, dont le plus considérable fut la cession des saints lieux. Il mourut à Tous, dans le Khorasan, à l'âge de quarante-sept ans, dont il en avoit régné 23. Il laissa trois fils, *Amin*, *Mamoun*, & *Motasem*, & il voulut que chacun d'eux eût part à sa succession.

XXV. AMIN. AMIN, que le droit de sa naissance appelloit au Califat, & qui fut en effet investi de cette dignité, reçut en partage la Chaldée, les trois Arabies, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, la Médie, l'Egypte, & toutes les provinces de l'Afrique jusqu'à l'Océan.

Mamoun obtint la Perſe, la Tranſoxiane, & tout ce que les Arabes poſſédoient dans l'Inde. Motaſem eut l'Arménie, la Natolie, la Géorgie & la Circaſſie. Telles furent les diſpoſitions que fit Haroun quelques années avant ſa mort, & qu'il eut la précaution de faire ratifier par les Grands de l'Empire. Mais Amin ne fut pas plutôt élevé au Califat, qu'il entreprit d'envahir les Etats de ſes freres. Il ôta à Motaſem la Méſopotamie, & il prépara le même traitement à Mamoun, auquel il ordonna de ſe rendre à Bagdad. Mais Mamoun, au lieu d'obéir, leva des troupes dans le Khoraſan, & s'y fit proclamer Calife. Il envoya enſuite contre ſon frere une puiſſante armée, ſous la conduite de *Thaher*, général expérimenté, qui, après avoir ſoumis Hamadan & Bagdad, fit Amin priſonnier, & envoya ſa tête à Mamoun. Telle fut la fin de ce Monarque, que l'ambition précipita du trône dans la cinquiéme année de ſon regne.

XXVI. Mamoun.

MAMOUN prit alors poſſeſſion du Califat. Pour récompenſer les ſervices de Thaher, il lui céda à perpétuité les provinces de la Perſe, en ſe réſervant, ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs, le

droit de mouvance & d'inveſtiture. Thaher, abuſant de cette faveur, aſpira à l'indépendance, & méconnut à un tel point l'autorité de ſon ancien maître, qu'il fit ſupprimer ſon nom dans la priere publique. J'ai parlé ailleurs (1) de cette Dynaſtie des *Thahériens*, qui, dans le cours de 56 ans, a donné cinq Rois à la Perſe.

Mamoun fit une autre démarche qu'on ne devoit pas attendre d'un Abbaſſide. Il attira à ſa Cour *Ali Rhida*, ou *Rizza*, chef des Alides, lui donna ſa fille en mariage, & l'aſſocia à l'Empire. Il quitta même le turban noir, que les Abaſſides avoient toujours porté, & prit un turban verd, tel que celui des Alides. Cette conduite indiſpoſa tellement ſes ſujets, qu'ils le dépouillerent du Califat, & lui ſubſtituerent ſon oncle *Ibrahim*. Mais la mort de Rizza, que les amis de Mamoun firent, dit-on, empoiſonner, appaiſa cette révolte. Les Syriens rentrerent dans le devoir, & le Calife pardonna généreuſement à Ibrahim.

Rien ne fait plus d'honneur à la mémoire de ce Prince, que ſon applica-

(1) Tome VI, p. 259.

tion aux sciences, & le soin qu'il eut de les faire fleurir à Bagdad. Il établit dans cette ville des Colléges, des Bibliothéques, un Observatoire, & une célèbre Académie. Il travailla lui-même à rédiger des Tables Astronomiques, qui furent publiées sous son regne & qui portent son nom. Le goût de la Philosophie s'introduisit alors parmi les Arabes. Mais cette science dangereuse refroidit sensiblement la dévotion des peuples, & fit d'ailleurs éclore plusieurs disputes, qui furent très-funestes à la Religion; ce qui a fait dire à un Ecrivain Mahométan * *que le Calife Mamoun seroit infailliblement puni dans l'autre monde pour avoir troublé la piété des Musulmans, par l'introduction des études philosophiques.* Les Dévots ne furent pas moins scandalisés de la tolérance qu'il eut, non-seulement pour les différentes sectes qui partageoient le Mahométisme, mais pour toutes les Religions étrangeres. Je ne parle point de quelques entreprises qu'il fit sur l'Asie mineure, parce qu'elles ne produisirent aucun changement dans l'Empire Grec. Il mourut dans une de ces expéditions, âgé de quarante-neuf

* Takiddin.

ans, dont il en avoit régné vingt, & fut inhumé à Tarſe en Cilicie.

XXVII. Motaſem. MOTASEM, frere de Mamoun, fut proclamé Calife l'an de l'Hégire 218, de J. C. 842. On le ſurnomma *Billah*, ou prince par la grace de Dieu, titre que la plûpart de ſes ſucceſſeurs ont retenu. Les préventions qu'on lui inſpira contre les habitans de Bagdad, le porterent à bâtir, à douze lieues de cette capitale, une nouvelle ville, nommée *Samarath*, où il établit la réſidence des Califes. Il s'éleva dans la ſeconde année de ſon regne de grands mouvemens en Perſe. Un fanatique, nommé *Babek*, en fut l'auteur: mais ſon ſupplice fit ceſſer les troubles. L'année ſuivante on vit éclore à Samarath une conſpiration dangereuſe, tramée par les chefs de la Milice. Leur but étoit de maſſacrer Motaſem, & de placer ſur le trône *Abbas*, fils de Mamoun. Leur complot fut découvert. Il en coûta la vie à Abbas, à *Haidar Afschin*, Général des troupes, à *Asbah* ſon collégue, & à d'autres perſonnes de la premiere diſtinction. Les Grecs, ſi maltraités des Arabes depuis deux ſiécles, eſſayerent de ſe venger ſur Motaſem des injures qu'ils

avoient reçues de ſes prédéceſſeurs, & firent vers l'année 840 une irruption dans les provinces Muſulmanes, où ils mirent tout à feu & à ſang. Le Calife marcha contre eux, les joignit près de Mopſueſte, & leur livra une bataille meurtriere, dans laquelle il leur tua trente mille hommes. Il leur enleva enſuite Zabatra & Amorium, qu'il ruina de fond en comble, après avoir fait paſſer au fil de l'épée tous les habitans. Il ſurvécut peu à cette expédition, étant mort à Samarath l'an 227 de l'Hégire, de J. C. 842, après avoir régné huit ans, huit mois & huit jours. On obſerve que ce fut ſous ce Monarque que les *Turcs* commencerent à entrer au ſervice des Califes. Il fit acheter dans le Turkeſtan quantité d'eſclaves, dont il forma une brillante milice, qui ſe rendit en peu de tems ſi redoutable, qu'elle fit la loi à ſes propres Souverains.

XXVIII. Vathek.

VATHEK *Billah*, fils de Motaſem, regne près de ſix ans. Il a pour ſucceſſeur ſon frere

XXIX. Motavakel.

MOTAVAKEL *Billah*, qui ſe déshonora par ſes cruautés & par ſes débauches. Les Turcs, auxquels il avoit confié la garde de ſa perſonne, le maſ-

ſacrerent dans la quinziéme année de ſon regne, & couronnerent ſon fils

XXX. Montaſer. MONTASER *Billah*, qui avoit trempé dans cet indigne aſſaſſinat. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ſon parricide, puiſqu'il ne régna que ſix mois. J'ai rapporté ailleurs un trait fort particulier, qui concerne ce Monarque (1). Les Turcs, dont l'inſolence & le pouvoir croiſſoient de jour en jour, exclurent du Califat les freres de Montaſer, & mirent ſur le trône

XXXI. Moſtaïn. MOSTAIN *Billah*, petit-fils de Motaſem, qui fut dépoſé & maſſacré dans la troiſiéme année de ſon regne.

XXXII & XXXIII. Motaz & Mohtadi. MOTAZ, fils de Motavakel, & MOHTADI, fils de Vathek, eurent le même ſort que Moſtaïn. Le premier régna quatre ans & demi, & l'autre onze mois.

XXXIV. Motamed. MOTAMED *Billah*, frere de Motaz, parvint enſuite au Califat, par la faveur des Turcs, qui continuoient de diſpoſer ſouverainement de cette dignité. Son regne, dont le commencement ſe rapporte à l'an de l'Hégire 256, de J. C. 870, offre pluſieurs évenemens remarquables. Les *Zing-*

(1) Tome VI, p. 253.

hiens, peuple ſorti du Zanguebar, province orientale de l'Afrique, s'étoient établis depuis quelques années dans l'Irak-Arabi, aux environs de Couffah & de Baſrah, les meilleures places de cette contrée. Ils avoient à leur tête un impoſteur, nommé *Mahomet*, qui prétendoit deſcendre du Légiſlateur des Muſulmans. Ils s'emparerent bientôt de preſque toute l'Irak, & réſolus d'étendre de plus en plus leurs conquêtes, ils ſe répandirent ſur les frontieres de la Perſe, où ils commirent d'affreux brigandages. Il fallut pluſieurs années pour les ſoumettre; mais enfin leur chef fut tué l'an de l'Hégire 269, après la perte d'une bataille, dans laquelle la plus grande partie de ſon armée périt. Le reſte prit la fuite, & ſe diſperſa en divers lieux, de maniere que l'Empire fut heureuſement délivré de ces rebelles.

Il s'éleva dans le même tems d'autres mouvemens en Perſe. *Yacoub*, ſurnommé *Soffar*, ou le Chaudronnier, ſe rendit abſolu dans le Sigiſtan, & pénétra enſuite dans le Khoraſan & le Tabriſtan, d'où il chaſſa les Thaériens. Il y établit une nouvelle Dynaſ-

avoit usurpé, & peu de tems après il épousa la fille de ce Sultan. Mais il eut à peine célébré son mariage, qu'il apprit que Khoumarouïah venoit d'être assassiné à Damas par ses domestiques. *Geish* son fils fut mis sur le trône, à l'exclusion du frere de Khoumarouïah, qui avoit été proclamé par quelques factieux, & que le nouveau Sultan fit poignarder. Ils se vengerent de cette violence en massacrant Geisch, qui eut pour successeur son frere *Haroun*. Telles furent les révolutions qui arriverent en moins d'une année dans ce nouvel Empire. Des sectaires dangereux exciterent dans le même tems de grands troubles en Arabie. Leur chef, qui étoit né à *Hamadan-Karmaz*, village de l'Irak, prit le nom de *Karmath*, & le communiqua à ses disciples. Entre plusieurs opinions hétérodoxes, ce novateur enseignoit qu'il falloit prier cinquante fois le jour, que les ablutions légales étoient inutiles, qu'on pouvoit manger de la chair de porc, & que la plûpart des préceptes de l'Alcoran avoient un sens allégorique. Le jeûne, par exemple, étoit le symbole du secret inviolable qu'il falloit garder

ſur les myſteres de la religion. Le précepte de la priere, & la défenſe de l'adultere & de la fornication, ne repréſentoient autre choſe que l'obéiſſance & la fidélité qui étoient dues à l'Iman, c'eſt-à-dire, au grand Pontife de la ſecte. Karmath commença à prêcher ces rêveries l'an 275 de l'Hégire, ſous le Califat de Motamed. Quantité d'eſclaves & d'ouvriers, condamnés à des occupations pénibles, embraſſerent ſa doctrine, parce qu'ils trouvoient plus doux de prier cinquante fois le jour que de travailler. Leurs maîtres s'en plaignirent, & Karmath fut arrêté par les ordres d'un Emir de l'Irak, qui le menaça du dernier ſupplice. Mais la fille de ce Segneur le fit ſecretement évader. On ne ſçait quelle fut la fin de cet impoſteur; mais ſous le regne de Mothaded, ſes diſciples commirent d'affreux déſordres dans l'Arabie, & porterent enſuite leurs brigandages dans l'Irak, ſous la conduite d'*Abou-Saïd-Habah*, qui prenoit le titre de Schérif. Le Calife envoya contre eux une armée formidable, ſur laquelle Abou-Saïd remporta une victoire complette. Mais deux

ans après ce Général fut pris dans un second combat. On l'envoya sous bonne escorte à Bagdad, où le Calife, indigné de quelques propos insolens qu'il lui tint, le fit pendre au gibet public, après lui avoir fait couper les pieds & les mains.

La Perse vit éclore sous ce même regne une révolution remarquable. Amrou, qui avoit succédé à son frere Yacoub, le premier des Soffarides, fut chassé du Khoraſan & du Farsistan par un Prince *Samanide*, nommé *Ismael*. On l'envoya prisonnier à Bagdad, où il fut mis à mort par l'ordre du Calife, qui avoit excité Ismael à cette expédition. *Thaher*, successeur d'Amrou, perdit l'année suivante le Sigistan, l'unique province qui restoit aux Soffarides, & fut aussi enfermé à Bagdad, où il finit ses jours. C'est ainsi que cette Dynastie s'éteignit, pour faire place à celle des Samanides. La disgrace d'Amrou arriva l'an de l'Hégire 289, de J. C. 902; & ce fut cette même année que mourut Mothaded, âgé de quarante-six ans, dont il en avoit régné presque dix.

XXXVI. Mokrafi. MOKTAFI *Billah*, fils de Mothaded, étoit à Raccah lorsque son pere

mourut. Il y fut proclamé Calife ; mais il établit sa résidence à Bagdad, où il reçut aussi le serment des peuples. Ce Prince fut perpétuellement en guerre avec les Karmates, qui, non contens des brigandages qu'ils exerçoient dans l'Arabie & dans l'Irak, se répandirent dans la Syrie, & s'avancerent jusqu'à Damas, après avoir saccagé *Basri*, *Adraguete*, & d'autres villes considérables. On leur livra six batailles, dont les succès furent tellement balancés, qu'il ne fut pas possible d'exterminer ce parti. Trois de leurs chefs, *Zacarviah*, *Hussain* & *Zecroune*, périrent successivement dans ces différens combats. Le Calife fut plus heureux du côté de l'Egypte. Haroun, quatriéme Soudan de la famille des Thoulonides, lui ayant donné quelque mécontentement, il fit attaquer ses Etats par terre & par mer. *Mohammed-en-Soliman*, Général des troupes Syriennes, s'empara d'abord de Damas, qui appartenoit aux Thoulonides, & passa ensuite en Egypte, où il mit le siége devant *Mesrah*, capitale de leur Empire. Haroun, abandonné de la plûpart de ses Capitaines qui prirent l'épouvante, ne

Histoire des Arabes, Tome III, sur le regne de Moktafi. Histoire des Huns, Tome I, Liv. V.

laiſſa pas de livrer à Mohammed une bataille qu'il perdit. Les uns diſent qu'il fut tué dans la déroute par ſon propre frere, & les autres qu'il périt au ſiége de Meſrah. Après ſa mort, qui arriva l'an de l'Hégire 292, de J. C. 905, les Grands du Royaume traiterent avec Mohammed. Meſrah & les autres villes ſe ſoumirent. Tous les Princes de la famille royale furent conduits à Bagdad, & l'Egypte rentra ſous la domination des Califes, après avoir été trente ans dans les mains des Thoulonides. Moktafi mourut peu de tems après cette expédition, à l'âge de 33 ans, dont il en avoit régné ſix & demi. Il eut pour ſucceſſeur

XXXVII. Moctader.

MOCTADER *Billah*, ſon frere, qui n'avoit que treize ans lorſqu'il monta ſur le trône. Son regne fut très-orageux. Les Karmates recommencerent la guerre. *Abou-Saïd*, qu'ils avoient élu pour chef, établit à *Hagiar*, dans l'Arabie pétrée, une eſpece de principauté, qu'il tranſmit à ſes deſcendans. Son fils *Abou-Thaher*, qui lui ſuccéda ſe rendit maître de Baſrah & de Couffah dans l'Irak, d'où il envoya des partis juſque dans le territoire de

Bagdad. Il s'approcha enſuite de la Mecque, qu'il emporta d'aſſaut, & qu'il ſaccagea. Les Karmates y paſſerent au fil de l'épée plus de trente mille habitans, prophanerent la Kaaba & les autres lieux ſaints, & enleverent la Pierre noire, qui, depuis pluſieurs ſiécles, étoit l'objet de la vénération des Arabes (1). Après cette expédition il marcha rapidement en Syrie, & ayant paſſé le Tigre, il parut aux portes de Bagdad, à la tête de mille cavaliers, avec leſquels il battit une armée de trente mille hommes. Content d'avoir porté l'effroi juſqu'au cœur des Etats du Calife, il repaſſa le Tigre, & ſe retira avec un prodigieux butin ſans être pourſuivi. Quelques jours avant cette victoire, *Abuſage*, Général des Syriens, avoit fait ſommer les Karmates de mettre bas les armes, attendu la ſupériorité de ſes forces. Abou-Thader demanda à l'Officier qui lui fit cette propoſition, à quoi ſe montoit le nombre des troupes d'Abuſage. L'Envoyé répondit qu'il alloit au moins à trente mille hommes: *Eh bien*, reprit le Karmate, *vous*

(1) Vingt-deux ans après, les Karmates renvoyerent cette pierre à la Mecque.

direz de ma part à votre Général, qu'il lui manque trois hommes de la trempe de ceux qui composent ma petite troupe. Là-dessus, il fit appeller trois de ses gens, & commanda à l'un de se poignarder, à l'autre de se jetter dans le Tigre, & au troisiéme de se précipiter du haut d'une tour, ce qu'ils exécuterent sur le champ en présence de l'Officier. Alors Abou-Thaher lui dit : *Croyez-vous qu'un Général qui a de tels soldats doive s'effrayer du nombre de ses ennemis ?*

Le regne de Moctader, qui dura vingt-quatre ans & onze mois, ne fut qu'un enchaînement de disgraces étrangeres & domestiques. Ses Ministres & ses maîtresses lui firent la loi, & se jouerent indignement de sa foiblesse. On le renversa deux fois du trône, & deux fois il fut rétabli. Enfin, un Eunuque, nommé *Munas*, le fit assassiner dans un tournois, au milieu de la grande place de Bagdad. Ce fut sous son Califat que finit en Afrique la Dynastie des Aglabites. Un soldat de fortune, nommé *Abdallah*, s'empara de leurs Etats, & fut lui-même détruit par *Obeïd-Allah*, appellé le *Fathimite*, parce qu'il pré-

tendoit descendre de *Fathmé*, fille de Mahomet. Obeïd se fit proclamer Calife à Kairoan l'an 296 de l'Hégire, de J. C. 908. Il bâtit ensuite la ville de *Mahadi*, où il établit sa résidence. Ses descendans, appellés *Obeïdites*, *Ismaéliens*, *Alides*, & *Fathimites*, mais plus connus sous le dernier de ces noms, soumirent la plus grande partie de l'Afrique, & formerent en Egypte une Dynastie puissante, dont nous parlerons bientôt. Un autre aventurier, nommé *Wahsoudan*, commença dans le même tems * à fonder au nord de la Perse un nouveau Royaume, qu'il transmit à ses enfans. Ces princes, nommés *Dilémites*, parce qu'ils régnerent d'abord dans le *Dilem*, envahirent ensuite une partie de la Perse. Mais leur puissance fut renversée en moins d'un siécle. C'est ainsi que la Monarchie des Califes se démembroit de regne en regne, & tendoit par degrés à sa dissolution.

* L'an de l'Hégire 315.

CAHER *Billah*, frere & successeur de Moctader, ne régna qu'un an & six mois, & fut ensuite déposé. On le mépriſa assez pour lui laisser la vie; mais on ne lui assigna aucun revenu pour sa subsistance, & ce malheureux

XXXVIII. Caher.

Monarque tomba dans une telle pauvreté, qu'il étoit, dit-on, réduit à demander l'aumône à la porte des Mosquées.

XXXIX. Radhi.

RADHI *Billah*, fils de Moctader, fut proclamé Calife le jour même que Caher Billah son oncle fut déposé. Il fit une paix honteuse avec les Karmates, qui, moyennant une somme annuelle de cinquante mille dinars d'or, que Radhi promit de leur payer, s'engagerent de se tenir tranquilles en Arabie, & de ne point insulter les Caravanes qui alloient à la Mecque. Il avilit d'une autre maniere le Califat, en érigeant en principautés la plûpart des Gouvernemens, & en créant la charge d'*Emir-el-Omara*, ou de *Commandant des Commandans*. *Raïk*, Prince de Vasset, fut le premier de ces Emirs, qui devinrent bientôt les maîtres de l'Etat. Le Calife, en leur donnant une autorité absolue sur tous les autres Gouverneurs, crut appaiser les troubles, & ne fit que les augmenter. *Jakem*, ou *Yahkam*, entreprit de déposséder Raïk. C'étoit un esclave Turc, élevé aux premiers grades de la Milice par *Mardavige*, Prince Dilémite, dont il reconnut si mal

Histoire des Arabes, Tome IV.

les bienfaits qu'il le massacra à Ispahan. Ayant débauché les troupes qu'il commandoit, ils les mena à Bagdad, & s'empara de cette ville, où il se fit nommer Emir-el-Omara. Raïk se retira dans l'Irak, dont le Calife lui accorda la propriété, pour le dédommager de la perte de son emploi. Peu de tems après, l'Egypte & une partie de la Syrie, secouerent le joug de Radhi, & reconnurent pour maître un Turc, nommé *Aboubekr-Mohammed*, qui prit le titre d'*Akschid*, ou d'*Ykchid*. Il fonda la Dynastie des *Akschidiens*, dont la puissance ne s'est maintenue que trente-quatre ans. Le Calife mourut au milieu de ces troubles, l'an de l'Hégire 329, de J. C. 940, dans la trentiéme année de son âge, & la septiéme de son regne. Il eut pour successeur

XL. Mottaki.

MOTTAKI *Billah* son frere, qui, ayant occupé le trône quatre ans & onze mois, fut dépossé par *Tozun*, qu'il avoit nommé Emir-el-Omara. Tozun conféra le Califat à

XLI. Mostakfi.

MOSTAKFI *Billah*. Les fonctions de cette dignité se réduisoient alors à faire la priere dans la grande Mosquée, & à donner l'investiture des

Etats qui ne s'étoient pas entierement soustraits à la dépendance des Califes. On ôta à Mostakfi jusqu'à la prérogative de nommer le grand Emir. Tozun étant au lit de la mort disposa de cet emploi en faveur de *Schirzad*, Officier Turc. Ce fut le dernier Emir-el-Omara de cette nation. Les Syriens, à qui sa tyrannie devint insupportable, implorerent l'assistance d'un Prince *Bouïde*, nommé Ahmed. Celui-ci parut à la tête d'une armée devant Bagdad, où Schirzad n'eut pas la hardiesse de l'attendre. Les habitans de cette capitale reçurent Ahmed comme leur libérateur, & Mostakfi lui donna la charge de grand Emir, avec le titre de *Moezzeddoulet* (1). Il étendit les mêmes faveurs sur ses freres, dont l'un reçut le nom d'*Emadeddoulet* (2), & l'autre celui de *Rokneddoulet* (3). J'ai parlé ailleurs (4) de l'origine de ces Princes Bouïdes, qui s'éleverent également sur la ruine des Rois de Dilem & sur celle des Califes. Leur puissance commença l'an de l'Hégire 322, de l'Ere Chrétienne

(1) La force & la fleur de l'Etat. (2) Le soutien du trône. (3) La colonne de l'Empire.
(4) Tome VI, pag. 261.

933, & s'éteignit au bout de cent ving-deux ans. Ahmed obtint des prérogatives qui n'avoient été accordées à aucun de ſes prédéceſſeurs. Le Calife le revêtit du manteau royal, lui mit ſur la tête un diadême, le fit nommer dans la priere publique, & lui permit de faire frapper une monnoie à ſon coin. Il ne fit que changer de maître ſous cet Emir, qui, abuſant comme les autres de ſon autorité, le dépouilla de la dignité Califale, dans le ſeiziéme mois de ſon regne, & lui fit crever les yeux.

XLII. Mothi.

Mothi *Billah*, ou *Lillah*, fils de Moctader, ſuccéda à Moſtakfi, & jouit pendant vingt-neuf ans du vain titre de Calife, ſans prendre aucune part aux affaires. Moezzeddoulet lui ôta ſon Viſir & ſon conſeil, & ne lui laiſſa qu'un Intendant pour l'adminiſtration de ſes revenus. Cet Emir régna à Bagdad pendant une longue ſuite d'années, avec plus d'éclat & de réputation que tous ſes prédéceſſeurs. Il mourut l'an 22 du Califat de Mothi, de l'Hégire 356, & de J. C. 967. Son fils *Azzeddoulet Bakthiar*, hérita de ſes biens & de ſon pouvoir. Vers ce même tems l'Egypte changea en-

core de maître. *Moezz-ledin-illah*, Prince Fathimite, enleva cette province au jeune *Ali*, le dernier des Akschidiens, & y transporta le siége de l'Empire que ses ancêtres avoient fondé quatre-vingts ans auparavant en Barbarie. Il bâtit la ville du Caire, où il établit sa résidence. Les Akschidiens avoient conservé quelques égards pour le Calife de Bagdad. On reconnoissoit sa suprématie, on le nommoit dans la priere publique, & quelquefois on avoit recours à lui pour les investitures. Moezz supprima ces hommages, & soutint qu'en qualité de descendant de Mahomet par Fathmé, il avoit plus de droit au Califat que les Abbassides. Mais ces prétentions n'étoient fondées sur aucun titre légitime. Quelques Ecrivains assurent qu'Obeïd-Allah, le trisayeul de Moezz, & le fondateur des Fathimites, étoit un Mage de Perse, qui avoit quitté l'Orient pour s'établir en Afrique. Un Prince de la maison d'Ali, nommé *Tabatheba*, demanda un jour à Moezz de quelle branche des Alides il descendoit. Le Sultan pour toute réponse, tira son sabre, & dit, *voilà ma généalogie*. Il fut

fut reconnu Calife, non-seulement en Egypte, mais dans une partie de la Syrie & de l'Arabie. A Médine, on joignoit son nom à celui du Calife de Bagdad dans la priere publique ; mais les habitans de la Mecque ne voulurent jamais lui accorder cet honneur. Les Fathimites commencerent à régner en Egypte l'an de l'Hégire 362, de J. C. 972, & s'y maintinrent environ 200 ans. Le Calife Mothi mourut peu de tems après cette révolution. Les uns assurent qu'il fut déposé, & les autres qu'il résigna volontairement le Califat à

XLIII. Thaï.

THAI *Billah*, son fils. Azzeddoulet étoit toujours grand Emir. Ce Ministre déplut à la milice Turque, qui le chassa de Bagdad. Il implora le secours d'Adhadeddoulet son parent, qui régnoit en Perse. Les forces réunies de ces deux Princes Bouïdes en imposerent aux Turcs, qui furent eux-mêmes obligés d'abandonner Bagdad, pour se soustraire au châtiment que méritoit leur révolte. C'est ainsi que se pacifierent les troubles de la capitale, où Azzeddoulet devint plus puissant que jamais. Mais cette harmonie entre les Bouïdes subsista peu,

Ils se firent pendant deux ans une guerre cruelle, dont le succès fut très-malheureux pour l'Emir-el-Omara, qui ayant été pris dans un combat fut relégué en Perse, où son ennemi le fit massacrer. Adhadeddoulet prit alors possession de la ville de Bagdad & de la dignité de grand Emir. Dans tout le cours de son administration il ne parut occupé que du bien de l'Etat. Il soulagea les peuples en diminuant les impôts. Il répara la capitale, que les guerres avoient presque ruinée, & l'augmenta de plusieurs Mosquées & d'un superbe Hôpital. Le reste de l'Empire se ressentit de sa magnificence & de ses vues bienfaisantes. Il protégeoit les Sçavans, & se faisoit un plaisir de leur accorder des graces & des distinctions. Cette conduite lui concilia l'estime & l'affection de tous les ordres de l'Etat. Le Calife lui-même le chérissoit comme son pere. Il le revêtit de toutes les marques & de toutes les prérogatives de la Royauté, lui permit de faire la priere publique, honneur que les Califes n'avoient jamais accordé à personne; & pour mettre le comble à toutes ces faveurs, il voulut épouser sa fille. Ce mariage, si

flatteur pour les Bouïdes, fut célébré à Bagdad l'an de l'Hégire 371, de l'Ere Chrétienne 981. Adhadeddoulet mourut l'année suivante d'une attaque d'épilepsie. Il étoit petit-fils d'un pauvre pêcheur, nommé *Bouïah*, de qui les Princes Bouïdes ont tiré leur nom. Son pere & ses oncles avoient été soldats dans le Dilem. Il laissa quatre fils, entre lesquels il partagea sa succession. L'aîné, nommé *Samsan-Eddoulet*, obtint l'Irak-Arabi & la dignité de grand Emir. *Abul-Hassan* & *Baha-Eddoulet*, régnerent en Perse, & *Sharf-Eddoulet* dans le Kirman. Sharf, Prince ambitieux & violent, envahit la Perse & l'Irak, entra dans Bagdad, & s'y fit proclamer Emir-el-Omara. Il ne jouit pas long-tems de ses usurpations. La mort l'ayant enlevé l'an de l'Hégire 379, Baha & Samsan se disputerent sa succession les armes à la main, & conclurent à la fin un Traité, dans lequel il fut stipulé que Samsan régneroit en Perse, & qu'il céderoit à Baha le Khusistan, l'Irak, & la charge de grand Emir. Le Calife Thaï, qui n'occupoit l'Empire depuis près de dix-huit ans que pour être le jouet des différentes

révolutions qui l'agitoient, fut dépoſé par Baha l'an de l'Hégire 381, de J. C. 991. Il eut pour ſucceſſeur

XLIV. Cader. CADER *Billah*, petit-fils de Moctader. Le nouveau Calife régna avec un peu plus d'indépendance que ſes prédéceſſeurs, parce que le grand Emir Baha eut de longues guerres à ſoutenir contre ſes parens. Samſan-Eddoulet ayant été tué par *Abu-Naſſer*, Prince Bouïde qui s'empara de ſes Etats, Baha, voulant venger la mort de ſon frere, envoya des troupes contre Naſſer, le chaſſa de la Perſe, & prit lui-même poſſeſſion de ce Royaume. Naſſer, & la plûpart des Princes de ſon parti, périrent dans cette malheureuſe guerre, qui ſe termina vers l'an de l'Hégire 399. Baha ceſſa de vivre quatre ans après, & laiſſa ſes vaſtes Etats à *Sulthan-Eddoulet*, ſon fils aîné, qui prit auſſi la qualité de grand Emir. Sulthan-Eddoulet mourut à la fleur de ſon âge, après avoir régné douze ans dans l'Irak & dans la Perſe. Le domaine des Califes étoit alors réduit à la ſeule ville de Bagdad. Cader y termina ſes jours, l'an de l'Hégire 422, de J. C. 1031, âgé de 86 ans, dont il en avoit régné

41. Ce fut sous son Califat que la Dynastie des Samanides s'éteignit dans le Khoraſan, & fit place à celle des *Gaznévides*. Ces derniers étoient Turcs d'origine. Ils avoient commencé par s'établir à *Gazna*, dans le Zabliſtan, ce qui leur fit donner le nom de *Gaznévides*. Dans la ſuite ils conquirent le Khoraſan, la Perſe, & la plus grande partie de l'Indoſtan.

XLV. Caïm.

CAIM *Bamrillah*, ſuccéda à ſon pere Cader. Les démêlés des Bouïdes recommencerent ſous ſon regne; mais comme la Perſe fut le principal théâtre de leurs guerres, le Calife vécut aſſez tranquillement à Bagdad pendant ces troubles. L'an de l'Hégire 446, le feu de la diſcorde s'alluma auſſi dans cette capitale. *Malek-errahim*, petit-fils de Sulthan-Eddoulet, étoit alors Emir-el-Omara. Occupé dans le Farſiſtan à faire la guerre à ſon frere *Abou-Manſar*, qui s'étoit emparé de Chiraz, il avoit laiſſé à Bagdad un Emir, nommé *Baſſa-Siri*, pour y commander en ſon nom. Cet Officier eut des démêlés très-vifs avec le Viſir du Calife, & intéreſſa dans cette querelle *Moſtanſer-Billah*, Sultan d'Egypte, qui lui donna des

troupes. Le Visir engagea de son côté Caïm à recourir à *Thogrul-beg*, Prince Turc, établi depuis quelques années dans le Khorasan, d'où il avoit chassé les Gaznévides. Thogrul s'approcha de Bagdad avec une puissante armée. Au seul bruit de sa marche les troupes Egyptiennes prirent la fuite, & le calme fut rétabli dans la capitale. Le grand Emir Malek-er-rahim, que son mauvais sort avoit conduit dans cette ville, ayant été forcé de se rendre au camp de Throgul, fut arrêté par l'ordre de ce Prince, & enfermé dans un château de l'Irak où il finit ses jours. Abou-Manfor, frere de Malek, tomba aussi l'année suivante dans les mains des Turcs. C'est à ces deux Princes que finit la Dynastie des Bouïdes.

Le Calife ne gagna rien à cette révolution. Thogrul-beg se fit conférer la charge d'Emir-el-Omara, força Caïm-bamrillah de lui donner sa fille en mariage, & exerça dans Bagdad toutes les fonctions de Souverain. Il fonda un puissant Empire, qui comprenoit l'Irak-Arabi, la Parthie, le Khorasan, l'Azerbijane, la Géogie, l'Arménie & le Farsistan. Seljouc, un

des plus grands capitaines du Turqueſtan, étoit ſon ayeul, & c'eſt de lui que les Princes de cette famille ont été nommés *Seljoucides*.

Thogrul-beg mourut l'an de l'Hégire 445, de l'Ere Chrétienne 1063, & laiſſa ſa ſucceſſion à *Alp-Arſlan* ſon neveu, qui reçut bientôt après du Calife le titre d'Emir-el-Omara, avec celui d'*Adhadeddin*, ou de *Protecteur* de la Religion Muſulmane. Il montra qu'il étoit digne de ce dernier titre, par les victoires qu'il remporta ſur les Chrétiens. On aſſure qu'avec douze mille Turcs il battit un armée de trois cents mille Grecs, commandés par l'Empereur * même, qu'il fit priſonnier. L'an 465 de l'Hégire, il porta la guerre dans le Turkeſtan où il fut tué. Caïm Bamrillah mourut lui-même quelque tems après, dans la quarante-cinquiéme année de ſon Califat. C'étoit un Prince équitable, humain, vertueux, & digne de régner dans de meilleurs tems. Il avoit quelque talent pour la poëſie. Le ſiécle où il régna fut illuſtré par pluſieurs Sçavans, dont les plus célèbres furent *Abul-rihan-al-birumi*, *Abu-obaïda-al-juziani*, *Abul-faraï*, & *Avicenne*. Son Ca-

* *Romain Diogene.*

lifat fut fécond en révolutions. Outre celles dont j'ai parlé, il en arriva une très-remarquable en Eſpagne, où la Dynaſtie des Ommiades s'étant éteinte, il ſe forma des débris de leur Empire pluſieurs petits royaumes, tels que ceux de Cordoue, de Tolede, de Séville, de Sarragoce, de Grenade, de Valence & de Murcie. Ce partage affoiblit conſidérablement la puiſſance des Arabes, & prépara de loin l'affranchiſſement des Eſpagnols.

XLVI. Moſtadi.

MOSTADI *Bamrillah*, régna après Caïm ſon ayeul, ſous la dépendance ordinaire de l'Emir-el-Omara. *Malek-Shah-Gélaleddin*, fils d'Alp-Arſlan, exerçoit depuis deux ans cette grande charge. Moſtadi lui conféra le titre d'*Emir-el-Moumenin*, qui, depuis Omar I, avoit toujours appartenu aux ſucceſſeurs de Mahomet. C'étoit égaler les grands Emirs aux Califes mêmes. Malek conquit Damas & la plus grande partie de la Syrie ſur les Califes Fathimites, dont la Monarchie commença auſſi à s'affoiblir en Egypte, par le pouvoir exorbitant qu'ils donnerent à leurs Viſirs. Il remporta, comme ſon pere, pluſieurs victoires ſur les Grecs, & il prit leur Em-

pereur dans une bataille. Ayant fait venir ce Prince dans sa tente, il lui demanda quel traitement il attendoit de son vainqueur : *Si vous faites la guerre en Roi*, répondit l'Empereur Grec, *renvoyez-moi ; si vous la faites en marchand, vendez-moi ; si vous la faites en boucher, égorgez-moi.* Malek eut la générosité de le renvoyer sans rançon. Il maria sa fille à Mostadi l'an de l'Hégire 480 ; mais deux ans après il fut obligé de la ramener en Perse, à cause de la mesintelligence qui se mit entre les deux époux. On lui reproche l'injustice cruelle qu'il exerça contre son Visir *Nezam-el-muk*, le plus honnête homme de sa Cour. Trompé par de faux rapports, il disgracia ce Ministre respectable, qui étoit âgé de quatre-vingt-treize ans, & quelque tems après il s'en défit par un lâche assassinat. Il se brouilla aussi avec le Calife, & il se préparoit à l'exiler de Bagdad, lorsque la mort le surprit l'an de l'Hégire 485, de J. C. 1092. C'est sous ce Prince que se fit la réforme du Calendrier Persan, & que commença l'Ere *Malékéenne* ou *Gelaleddine*, qui lui doit son nom (1)

Hist. des Arabes, Tome IV, sur le regne de Mostadi.

(1) Consultez sur cette époque la page 22 de ce

Mostadi ne lui survécut que deux ans.

Histoire des Huns, Tome I, Liv. VI.

Les *Ismaéliens*, ou *Assassins*, qu'on a aussi nommés *Bathéniens* & *Melahédites*, commencerent à se faire connoître sur la fin de ce Califat. C'étoit un reste des Carmates. *Hassan*, leur fondateur, les établit en Perse. Il fixoit sa résidence dans les montagnes de Dilem, où il s'étoit emparé de quelques places fortes. Il y faisoit élever, dans des lieux secrets & délicieux, plusieurs de ses disciples, auxquels on apprenoit les langues étrangeres; & il se servoit ensuite de leur bras pour faire assassiner les Princes. Il persuadoit à ces jeunes gens que s'ils obéissoient aveuglément à ses volontés, ils seroient reçus après leur mort dans un paradis mille fois plus délicieux que l'endroit où ils avoient été élevés. Il n'étoit pas rare de voir ses disciples se donner la mort au moindre signal qu'il leur faisoit. Une branche de ces Ismaéliens passa en Syrie, & s'établit aux environs de Tortose, dans des rochers inaccessibles. Ils

Volume. *Note* que sa premiere année répond à l'an de l'Hégire 471, & non pas 448, comme je l'ai dit dans cet endroit, trompé par l'Histoire des Huns, où cette faute s'est glissée, Tome I, Partie I, page XLV.

avoient un chef, nommé *le Vieux de la montagne*, qui dépendoit du patriarche établi dans le Dilem. Les Aſſaſſins de Perſe furent détruits, l'an 1257 de l'Ere Chrétienne, par *Hulacou*, petit-fils de Zingis-Khan; & quinze ans après *Bibars*, Sultan d'Egypte, extermina ceux de Syrie.

Le Calife Moſtadi eut pour ſucceſſeur

XLVII. Moſtader.

MOSTADER *Billah*, ſon fils. *Barkiarok* fils de Malek-Shah, gouvernoit l'Empire depuis la mort de ſon pere. Le nouveau Calife lui envoya le diadême, le collier, les bracelets & les autres ornemens de la Royauté avec des patentes de *Sultan*. Il paroît que les Seljoucides avoit déjà pris ce dernier titre; car on les appelloit communément les Sultans de Bagdad. Barkiarok, qui avoit ſuccédé à tous les Etats de Malek, eut de longues guerres à ſoutenir pour défendre cet héritage. Sur la fin du regne de Moſtadi, il fut obligé de céder à ſon frere *Mahmud* la ville d'Iſpahan, & ſous celui de Moſtader il fut vivement attaqué dans le Khoraſan par un autre Prince Seljoucide, nommé *Takaſch*, qui le força de ſe

retirer avec précipitation dans cette capitale. Au lieu d'y trouver un asyle, il y fut empriſonné, par l'ordre de ſon frere. Mais Mahmud mourut lui-même ſur ces entrefaites. Cet accident inopiné ſauva Barkiarok, qui marcha contre Takaſch, le prit dans un combat, & lui fit donner la mort. *Arslan-Shah*, pere de ce rebelle, fut aſſaſſiné peu de tems après dans le Khoraſan, où il commandoit; ce qui fit ceſſer les troubles de cette province. Une ſédition qui s'éleva dans l'Irak Perſienne, où le Sultan faiſoit alors ſa réſidence, plongea l'Empire dans de nouveaux déſordres. *Kiami*, chargé de l'adminiſtration des finances, ayant ſupprimé, par des vues d'œconomie, une partie des appointemens & des penſions des grands Officiers de la Cour, cette réforme les irrita tellement qu'ils ſoulevérent le peuple. Le Miniſtre fut attaqué dans ſa maiſon, & pourſuivi juſque dans le palais du Sultan, où les rebelles ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le mirent en pieces. Barkiarok ſe déroba à leur fureur en ſe ſauvant à Reï; mais tout le pays ſe révolta contre lui, & reconnut pour Souverain un de ſes freres, nommé

Mohammed. Il y eut alors entre ces deux Princes une guerre cruelle, dont les succès furent si malheureux pour Barkiarok, qu'il fut obligé de céder à Mohammed l'Arménie, l'Azerbijane, la Mésopotamie, Géfirah & Mossul. On le força aussi de donner le Khorasan à *Sangiar*, autre fils de Malek. Ce traité de partage fut exécuté l'an de l'Hégire 498, & ce fut cette même année que Barkiarok mourut. Il résigna sa succession à son fils *Malek*, qui n'avoit encore que quatre ans. Mais Mohammed s'empara des Etats de ce jeune Prince, & fut proclamé Sultan à Bagdad. Ce Monarque se rendit célèbre entre tous les Seljoucides, par les grandes conquêtes qu'il fit dans l'Inde. La mort l'enleva l'an de l'Hégire 511, de J. C. 1117. Le Calife Mostader mourut l'année suivante, âgé de 41 ans, dont il en avoit passé 24 sur le trône. Ce fut sous son regne que les Chrétiens d'Occident formerent la premiere Croisade, qui les rendit maîtres d'Antioche, d'Edesse, de Jérusalem, de Tripoli, & de quelques autres villes de Palestine & de Syrie. Godefroi de Bouillon, le principal chef de l'entreprise, fut nommé Roi

de Jérusalem l'an de J. C. 1099. Ce Royaume subsista 88 ans. Antioche, Edesse & Tripoli, furent érigées en principautés.

XLVIII. Mostarched.

MOSTARCHED *Billah*, succéda à son pere Mostader, & régna dix-sept ans parmi les troubles. Son frere lui disputa la couronne. Un Prince Seljoucide, nommé *Thogrul*, arma aussi contre lui, & *Dobaïs*, Gouverneur de Vasseth, favorisa cette révolte. Mostarched se défendit avec courage, & triompha heureusement de tous ses ennemis. L'an de l'Hégire 526, il entreprit un coup hardi : ce fut de s'affranchir de la domination des grands Emirs. Massoud, fils de Mohammed, possédoit alors cette dignité. Le Calife défendit qu'on le nommât dans la priere publique, & lui ôta même la qualité de Sultan. Massoud, occupé à calmer les troubles que sa famille continuoit d'exciter en Perse, & qui causerent à la fin la ruine entiere des Seljoucides, fut alors obligé de dissimuler cette injure. Mais trois ans après il s'en vengea pleinement. Il partit de Reï avec une puissante armée, battit celle que Mostarched lui opposa, entra en triomphe dans Bag-

dad, força le Calife de sortir de cette capitale, & de se rendre avec lui dans l'Azerbijane, où il le fit poignarder, l'an de l'Hégire 526, de J. C. 1135.

On vit du tems de ce Prince s'élever dans l'Empire Arabique un nouveau genre de puissance sous le nom d'*Atabek*. Ce mot signifie *pere* ou *gouverneur*, & devint sous les Seljoucides un titre particulier pour quelques Emirs qui avoient eu l'honneur d'élever ces Princes. Dans la suite plusieurs de ces Atabeks fonderent des Etats puissans. On en distingue quatre Dynasties principales : les Atabeks de Syrie, les Atabeks de l'Azerbijane, les Atabeks du Farsistan, ou de la Perse proprement dite, & les Atabeks du Laristan. Le premier Atabek de Syrie commença à régner l'an de l'Hégire 521. Il se nommoit *Emadeddin-Zenghi*, & se rendit très-redoutable aux Chrétiens dans la premiere Croisade. Nos Historiens l'appellent *Sanguin*. Le Sultan Mahmoude, fils de Mohammed, le fit gouverneur de Bagdad, & l'établit après cela à Mossul, pour l'opposer aux Croisés, qu'il battit en plusieurs rencontres, & auxquels il enleva la ville d'Edesse. Il

Histoire des Huns, *ubi supra*, Liv. V. & VII.

s'empara auſſi d'Alep, & d'une grande partie de la Syrie, où il fonda un puiſſant royaume qu'il tranſmit à ſes deſcendans. *Noureddin*, dont la valeur fut encore plus fatale aux Croiſés, étoit fils de cet Atabek. Après la mort de Zinghi cette Dynaſtie ſe partagea en pluſieurs branches, dont les deux principales régnerent à Alep & à Moſſul, les autres à Geſirah, à Sangiar, & à Arbel. Celle d'Alep ſubſiſta environ cent cinquante ans: les autres furent éteintes en moins d'un ſiécle.

Les Atabeks d'Azerbijane eurent pour fondateur *Schamſeddin-Ildeghiz*, eſclave Turc, qui, après avoir appartenu au Viſir du Sultan Mahmoud, entra au ſervice du Sultan même, & fut enſuite reçu parmi les domeſtiques de Maſſoud ſon ſucceſſeur, qui le fit ſon premier Miniſtre, & lui donna le gouvernement de l'Azerbijane & du Curdiſtan. Ildeghiz s'y rendit abſolu. On peut fixer à l'an 531 de l'Hégire, le commencement de cette Dynaſtie, qui 90 ans après fut détruite par les Rois de Kharaſme. Ces Atabeks réſidoient a Tauris.

Ceux qui ont régné dans la Perſe

proprement dite, étoient Turkomans d'extraction. Le premier Atabek de cette race fut *Modhaffereddin Moſchakar*, petit-fils de *Salgar*, d'où ces Princes ont été appellés *Salgariens*. Ils ont donné à la Perſe ſix Souverains, qui tinrent leur Cour à Chiraz. Leur puiſſance commença l'an 543 de l'Hégire, & fut renverſée par les Mogols au bout de cent ſeize ans.

Les Atabeks du Lariſtan dûrent leur origine à *Aboutaher*, Général d'un des premiers Atabeks de Perſe. On l'envoya vers l'an 560 de l'Hégire, pour conquérir le pays de Lar; mais il garda pour lui cette conquête, & ſe fit proclamer Souverain. Ses ſucceſſeurs ſe maintinrent juſqu'au milieu du huitiéme ſiécle de l'Hégire; mais leur Hiſtoire eſt peu connue.

XLIX. Raſched.

RASCHED *Billah*, fut proclamé Calife après la mort de ſon pere Moſtarched. Maſſoud l'ayant fait ſommer de lui payer un tribut annuel de quatre cents mille écus d'or, Raſched rejetta avec hauteur cette propoſition, chaſſa de Bagdad les parens & les amis du grand Emir, & conféra cette dignité à un autre Prince Seljoucide, nommé *Daoud*. Ces procédés lui atti-

rerent une guerre, qu'il n'étoit pas en état de soutenir. Massoud marcha à Bagdad avec toutes ses forces, & forma le siége de cette capitale. Le Calife s'y défendit pendant quelques jours avec assez de vigueur ; mais voyant que l'ennemi pressoit les attaques, & que la place n'étoit pas assez bonne pour faire une longue résistance, il en sortit secretement. Quelques Historiens assurent qu'il fut massacré dans sa fuite. D'autres prétendent qu'après la prise de Bagdad, Massoud le fit déposer. Il ne régna qu'onze mois & dix-huit jours.

L. Moktafi Lamrillah.

MOKTAFI *Lamrillah* ou *Leemrillah*, fils de Mostader, occupa le trône après Rasched, & fut redevable de son élévation à Massoud. Les Seljoucides acheverent sous son regne de se détruire les uns les autres. Massoud étant mort l'an de l'Hégire 547, & n'ayant point laissé d'enfans mâles, le partage de sa succession excita de nouveaux troubles. Il avoit tâché de les prévenir en résignant ses Etats à *Malek-Shah* son neveu ; mais Malek fut déposé par ses nouveaux sujets, qui couronnerent son frere *Mohammed*. Deux ans après, ils destituerent

Mohammed, pour mettre sur le trône un autre Prince Seljoucide, nommé *Soliman-Shah*. Celui-ci ne se maintint qu'un peu plus d'une année, & Mohammed fut rétabli. Le Calife profita de ces divisions pour secouer ouvertement le joug des Seljoucides, qui n'eurent plus d'autorité dans Bagdad depuis la mort de Massoud. Leur puissance s'éteignit successivement dans les autres parties de l'Empire Arabique, & nous annoncerons bientôt l'époque de leur entiere destruction. Moktafi vit commencer leur décadence, par la perte du Khorasan, dont ils furent dépouillés l'an de l'Hégire 554, de J. C. 1139. Il mourut l'année suivante âgé de 66 ans, dont il en avoit régné 24.

LI. Mostanged.

Mostanged *Billah*, succéda à Moktafi son pere, & régna pendant onze ans dans une obscure tranquillité. Ce fut sous son Califat que les Chrétiens entreprirent la seconde croisade, dont le succès fut très-malheureux. Il eut pour successeur

LII. Mostadi *Binour-allah*.

Mostadi *Binour-allah* son fils, sous le regne duquel il arriva en Egypte une étonnante révolution. *Adhed-Ledinillah*, Prince Fathimite, régnoit

alors dans cette contrée, où ſes ancêtres s'étoient établis environ deux ſiécles auparavant. Mais les Viſirs diſpoſoient depuis long-tems de toute l'autorité, & les Califes d'Egypte n'avoient guère plus de pouvoir que ceux de Bagdad. *Schahour* & *Dargam*, deux puiſſans Emirs, ſe diſputerent le commandement. Schaour, forcé de céder à ſon concurrent, implora le ſecours de *Noureddin*, Atabek de Syrie, & lui promit le tiers des revenus du Royaume, s'il le rétabliſſoit dans la charge de grand Viſir. L'Atabek fit paſſer des troupes en Egypte, ſous la conduite de *Schirkouh* Capitaine Kurde, établi en Syrie depuis quelques années. Schaour recouvra ſon emploi, & ne tint aucune de ſes promeſſes. Il ſe ligua même avec les Croiſés contre Schirkouh, qui ſe vengea de ſon ingratitude en attaquant la ville d'Alexandrie, dont il s'empara. *Selaheddin*, neveu du Général Kurde, fut laiſſé dans cette place pour y commander. Dans la ſuite Schaour ayant été tué au Caire, le Calife Adhed conféra la dignité de Viſir à Schirkouh, & après la mort de ce Général, Selaheddin fut pourvû

Hiſtoire des Huns, *ubi ſuprà*, Liv. VI & VII.

du même emploi. Ce Prince, ſi célèbre dans nos Hiſtoires ſous le nom de *Saladin*, ſe rendit également indépendant des Fathimites & des Atabeks, & devint abſolu dans toute l'Egypte, où il fonda une Dynaſtie puiſſante (1), dont on peut fixer le commencement à l'année 567 de l'Hégire*, qui fut celle de la mort d'Adhed, le dernier Calife Fathimite. *De J. C. 1171.

Cette grand révolution tournaà l'avantage de Moſtadi. Car le *Kotba*, ou la priere, ſe fit alors en ſon nom dans les Moſquées d'Egypte, & toutes les monnoies furent frappées à ſon coin. C'eſt ainſi que les Abbaſſides recouvrerent ſur ce Royaume une eſpece de domaine indirect, que les Fathimites leur avoient toujours conteſté. Mais le Calife ne jouit pas longtems de ces honneurs. Il mourut à Bagdad l'an de l'Hégire 575, de J. C. 1180, âgé de 37 ans, dont il en avoit régné 9.

LIII. Naſſer.

NASSER *Ledinillah*, monta ſur le

(1) Les Princes de cette Dynaſtie étoient originaires du Kurdiſtan. Ils ont été appellés *Ayoubites*, du nom d'*Ayoub*, pere de Saladin, & frere de Schirkouh, ce Capitaine Kurde dont j'ai parlé. Ils ſuccéderent aux Fathimites, qui régnoient en Egypte depuis deux ſiécles.

trône après ſon pere Moſtadi, & fut reconnu Calife en Egypte, en Arabie, en Syrie, & dans la plûpart des contrées de la Perſe. Mais ſon pouvoir, comme celui de ſes prédéceſſeurs, fut concentré dans le territoire de Bagdad. Le reſte de l'Empire étoit devenu la proye d'une multitude de Souverains, & il y avoit alors dans cette partie de l'Aſie preſque autant de Sultans que de Gouverneurs. Saladin, le plus ambitieux & le plûs habile de ces Princes, accrût bientôt ſa puiſſance par la conquête de la principauté d'Alep, qu'il enleva aux deſcendans de Noureddin. L'an 583 de l'Hégire, de J. C. 1187, il livra aux Chrétiens, proche de Tibériade, une ſanglante bataille qu'il gagna. Gui de Luſignan, Roi de Jéruſalem, Arnaud de Châtillon, les deux grands Maîtres des Hoſpitaliers & des Templiers, & la plûpart des autres chefs de l'armée Chrétienne furent faits priſonniers. Le Sultan fit maſſacrer dans ſa tente pluſieurs de ces illuſtres captifs, & tua de ſa propre main Châtillon, qui avoit commis d'affreux ravages ſur les terres des Muſulmans. Cette victoire le rendit maître de Tibériade, de

Jaffa, de Naplouſe, de Sébaſte, d'Acre, de Seïd, de Berout, d'Aſcalon, &c. & enfin de Jéruſalem. Il ne reſta aux Chrétiens de Syrie que trois villes conſidérables, Antioche, Tripoli, & Tyr. La troiſiéme Croiſade, entrepriſe pour venger leurs diſgraces, ne leur procura d'autre avantage que le recouvrement de la ville d'Acre. Ainſi finit le Royaume de Jéruſalem, 88 ans après ſa fondation. Saladin mourut au milieu de ces triomphes, l'an de l'Hégire 589, de J. C. 1193, dans la 57e. année de ſon âge, Prince d'un génie élevé, d'une valeur héroïque, d'une habileté ſupérieure, libéral, magnifique, fidéle à ſa parole, religieux, ſobre, mais d'une ambition déméſurée, qui lui fit commettre de cruelles injuſtices. L'Empire qu'il fonda ne ſubſiſta que 80 ans.

L'année qui ſuivit la mort de ce Sultan d'Egypte, vit éclore de terribles mouvemens en Perſe. *Thogrul-Schah*, ſouverain de l'Irak-Agemi, l'unique domaine qui reſtoit alors aux Seljoucides, fut dépoſé par les intrigues de *Kiſil-Arslan*, Atabek d'Azerbijane, qui s'empara de ſes poſſeſſions, & prit le titre de Sultan. Mais

quelques Seigneurs, jaloux de la puiſſance de cet Atabek, l'aſſaſſinerent, & rétablirent Thogrul. Celui-ci eut bientôt d'autres ennemis à combattre. *Koutlouk*, neveu de Kiſil, ſe ligua contre lui avec *Alaeddin*, Sultan de Karaſme. Après quelques hoſtilités, dont le ſuccès fut d'abord aſſez favorable pour Thogrul, il y eut aux environs de Reï un combat déciſif, dans lequel ce Prince fut tué. Alaeddin s'empara alors de l'Irak-Agemi, & la puiſſance des Seljoucides s'éteignit en Perſe. Mais une branche de cette famille ſubſiſta encore, pendant plus d'un ſiécle, dans l'Aſie mineure, où elle s'étoit établie vers l'an 470 de l'Hégire, ſous le regne de Malek-Schah. *Soliman*, arriere-petit-fils de Seljouc, ayant obtenu de Malek l'inveſtiture de tous les pays ſitués au-delà d'Antioche, entra dans la Natolie, enleva aux Grecs la ville de Nicée, & ſe fit enſuite céder tout ce qu'ils poſſédoient en Aſie. Les Princes de cette branche établirent le ſiége de leur Empire à *Iconium*. Les Ecrivains Arabes les nomment *Seljoucides de Roum*, parce qu'ils régnoient dans une contrée qui avoit appartenu aux Romains.

Hiſtoire des Huns, *ubi ſuprà*, Liv. V. Hiſtoire des Arabes, ſur le regne de Naſſer.

Romains. Ils firent beaucoup de mal aux Chrétiens dans le tems des Croisades. C'eſt de cette race de Seljoucides que les Ottomans, deſtructeurs de l'Empire Grec, tirent leur origine.

Alaeddin étant mort l'an de l'Hégire 596, *Mohammed*, ou *Méhemed* ſon fils, entreprit de nouvelles conquêtes. Il réunit à l'Empire de Karaſme le Khoraſan, le Farſiſtan, le Turqueſtan, & une partie de l'Inde. Il réſolut enfin de tourner ſes armes contre le Calife Naſſer, & après l'avoir fait dépoſer dans une aſſemblée nombreuſe de Mollahs, qui conférerent le Califat à un Prince de la famille d'Ali, nommé *Alaeddin*, il prit la route de Bagdad à la tête de trois cents mille hommes, pour y faire exécuter ce décret. Mais dans le tems qu'il traverſoit l'Irak-Agémi, il tomba une telle abondance de neige, qu'il ſe trouva enfermé dans les défilés des montagnes. Il ne ſe tira de ce danger qu'avec des peines infinies, & la perte d'une partie de ſon armée, ce qui ne lui permit pas de pourſuivre ſon entrepriſe. Quelques années après il oſa meſurer ſes forces avec Zingis-Khan, qui le dépouilla de la plus grande

partie de ſes Etats (1), & le força de ſe cacher dans une petite Iſle de la mer Caſpienne, où il mourut l'an de l'Hégire 617, de l'Ere chrétienne 1220, dans une telle pauvreté, qu'il manqua même d'un drap pour être enſeveli. J'ai parlé ailleurs (2) de l'origine de ces Sultans de Karaſme, qui commencerent à ſe faire connoître ſous le Califat de *Moſtader-Billah*, & dont la puiſſance fut entiérement détruite par les fils de Zingis-Khan, après avoir ſubſiſté 134 ans.

Voilà les grands événemens que Naſſer vit arriver ſous ſon Califat, & auxquels il ne prit preſque point de part. Ce Prince, qui occupa le trône plus long-tems qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, mourut l'an 622 de l'Hégire, âgé de 70 ans, dont il en avoit régné près de 47. La quatriéme Croiſade, entrepriſe de ſon tems, n'apporta aucun ſoulagement aux Chrétiens de la Paleſtine, & troubla la paix de ceux de l'Empire Grec. Les Croiſés s'arrêterent à Conſtantinople, pour ſecourir *Iſaac l'Ange*,

(1) Voyez ſur cette guerre le Tome IV de l'Hiſtoire Moderne, p. 26 & ſuiv.
(2) Tome VI, pag. 267.

que ſon frere *Alexis Comnene* avoit détrôné. Ils emporterent en ſix jours cette grande ville, & rétablirent Iſaac, qui étant mort peu de jours après, eut pour ſucceſſeur ſon fils *Alexis*. Celui-ci ayant été maſſacré par *Murtzulfe*, qui ſe fit proclamer Empereur, les Croiſés attaquerent une ſeconde fois Conſtantinople, & la prirent d'aſſaut. Murtzulfe fut puni du dernier ſupplice, comme il le méritoit; mais ce qui n'étoit pas ſi juſte, l'Empire fut ôté aux Grecs, & transféré aux Latins, dans la perſonne de *Baudouin*, Comte de Flandre, qui fut couronné l'an de J. C. 1204. C'eſt ainſi que les Croiſés oublierent le pieux objet de leur aſſociation, pour uſurper une couronne, qui ne reſta que cinquante-huit ans ſur la tête des Latins. Ils commirent d'affreux déſordres dans le pays.

LIV. Dhaher.

DHAHER *Billah*, fils de Naſſer, fut enſuite proclamé Calife. Il parvint ſi tard à la couronne, qu'il ne put s'empêcher de dire à ceux qui vinrent le complimenter ſur ſon élévation : *Il ſemble qu'il ne convient guère d'ouvrir la bouche ſur le déclin du jour.* Ce Prince, qui promettoit d'être un très-

bon Roi, ne régna que neuf mois. Ce fut ſous ſon Califat que mourut Zingis Khan.

LV. Moſtanſer.

MOSTANSER *Billah* ſon fils lui ſuccéda. Il aima les ſciences, & dans la vue de les faire fleurir dans ſes Etats, il bâtit à Bagdad un magnifique Collége, dans lequel il aſſembla les plus habiles maîtres. Il écoutoit quelquefois leurs leçons dans une tribune, d'où, ſans être vu de perſonne, il examinoit tout ce qui ſe paſſoit dans ces écoles. Sa ſenſibilité pour les malheureux étoit extrême. Il apperçut un jour ſur les terraſſes des maiſons quantité de robes, qu'on avoit étendues pour les faire ſécher. Surpris de cette nouveauté, il en demanda la cauſe à ſon Viſir. Ce Miniſtre lui répondit, qu'un grand nombre de bourgeois, n'ayant pas le moyen de s'habiller de neuf pour la fête du *Beiram* qui approchoit, avoient pris le parti de laver leurs vieilles robes. Le Calife, touché de voir ſi peu d'aiſance parmi ſon peuple, fit diſtribuer dans toutes ces maiſons indigentes des ſommes qui ſuffirent pour l'habillement de chaque particulier. Il obſerva avec une religieuſe exactitude tous les de-

voirs de la Loi Muſulmane, & ne témoigna pas moins de zele pour l'adminiſtration de la juſtice, & pour le maintien de l'ordre. Ces ſoins paiſibles l'occuperent pendant les 18 années que dura ſon regne, & ne lui permirent pas de former aucune entrepriſe d'éclat. Les Chrétiens recouvrerent ſous ſon Califat la ville de Jéruſalem, où l'Empereur Frédéric II fut couronné l'an de J. C. 1229. Mais ils ne conſerverent pas long-tems cette poſſeſſion. Moſtanſer eut pour ſucceſſeur

LVI. Moſtazem.

MOSTAZEM *Billah* ſon fils. Ce fut le dernier Calife des Arabes. Les diſputes de religion, toujours fatales à un Etat, détruiſirent enfin l'Empire que les Abbaſſides poſſédoient depuis 524 ans. *Mouïadeddin-al-Cami*, grand Viſir de Moſtazem, étoit partiſan ſecret de la ſecte d'Ali. Il ne fut pas plutôt en place, que les partiſans de la même doctrine commencerent à cabaler dans Bagdad, où ils exciterent de grands déſordres. *Aboubecre*, fils du Calife, & zélé Sunnite, ſe déclara hautement contre ces Novateurs, & fit enlever leurs principaux chefs, qui furent conduits dans les

Hiſtoire des Arabes, ſur le regne de Moſtazem.

Hiſtoire des Huns, Tome I, Liv. VI.

prisons publiques. Le Visir sollicita inutilement leur liberté, & fut si outré de ce refus, qu'il conjura la perte de la maison des Abbassides. Il traita secretement avec *Hulacou*, Prince Tartare de la famille de Zingis-Khan, établi en Perse depuis quelques années. Le Mogol, qui ne cherchoit qu'à étendre l'Empire que son ayeul avoit conquis, se présenta devant Bagdad avec une puissante armée, & l'emporta d'assaut après deux mois de siége. La ville fut abandonnée au pillage, & les Tartares firent un horrible massacre de ses habitans. On se saisit du Calife & de son fils, qui furent massacrés par l'ordre d'Hulacou. Cette révolution arriva l'an de l'Hégire *656*, de J. C. *1258*. Un Prince de cette famille, nomme *Ahmed*, se retira au Caire, où il fut reconnu Calife par le Sultan *Bibars*, qui, pour lui donner plus d'autorité, voulut recevoir de ses mains l'investiture de l'Egypte. Il fonda une nouvelle branche de Califes Abbassides, dont la succession se maintint pendant 277 ans. Ils étoient les chefs de la Religion; mais ils n'avoient aucun pouvoir sur le temporel. Cette espece de

Dynaſtie s'éteignit avec celle des *Mameluks* au commencement du ſeiziéme ſiécle du Chriſtianiſme.

Les Chrétiens d'Occident firent ſous le regne de Moſtazem de nouveaux efforts pour conquérir la terre ſainte. Ils y trouverent une nouvelle race de Barbares. Les *Karaſmiens*, chaſſés de leur pays par les Mogols, venoient de s'établir en Paleſtine, après avoir erré dans pluſieurs contrées de l'Aſie. Ces brigands, que nos Hiſtoriens nomment *Koraſmins*, battirent les Francs près de Japha, prirent & pillerent Jéruſalem, détruiſirent preſque totalement le ſaint ſépulchre, profanerent indignement tous les lieux ſacrés, & firent un affreux carnage des Chrétiens. Ce déſaſtre fit éclore en France une cinquiéme Croiſade, dont Saint Louis voulut être le chef. Il prit en 1249 la ville de Damiette, que les Sarraſins n'oſerent pas défendre, & trouva par-tout ailleurs de terribles obſtacles. Enfin, la famine & la maladie réduiſirent l'armée Françoiſe aux dernieres extrémités. Le Roi & ſes deux freres Alphonſe & Charles, furent faits priſonniers; le Comte d'Artois s'étoit

Hiſtoire de Huns, *ibid*, Liv. V.

fait tuer à Manſoura quelques jours auparavant. Saint Louis ſe racheta en reſtituant la ville de Damiette.

Ce fut *Malek-el-Moadham*, Sultan d'Egypte, qui dicta les conditions de ce traité. Malheureuſement il ne conſulta pas ſes *Mameluks*, milice Tartare, que ſon pere avoit inſtituée, & qui commençoit à s'attribuer en Egypte la même puiſſance que les Seljoucides avoient uſurpée dans l'Irak-Babylonienne. Moadham ne fit pas impunément ce coup d'autorité. Les Mameluks le maſſacrerent, & mirent ſur le trône un de leurs Officiers, nommé *Ibeg*. C'eſt ainſi que la famille de Saladin fut privée de la couronne d'Egypte, qu'elle poſſédoit depuis 83 ans. Ibeg, le premier des Mameluks, commença à régner l'an de J.C. 1250. On diviſe cette Dynaſtie en deux branches, les Mameluks *Baharites*, ou marins, qui venoient originairement du Captchac (1), & les Mameluks *Kirkes*, ou Circaſſiens. *Aſcraf-Hadgi*, le dernier des Baharites, fut détrôné en 1382 par *Barkok*, fondateur des Mameluks de la ſeconde

(1) Pays ſitué au nord de la mer Caſpienne, où eſt aujourd'hui le Royaume d'Aſtrakan.

branche ; & ceux-ci furent détruits en 1517, par Selim I, Sultan des Turcs. Depuis ce tems, l'Egypte eſt une province de l'Empire Ottoman.

CHAPITRE VI.

Etat actuel de l'Arabie. Deſcription de ſes provinces.

QUAND la puiſſance des Califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de pluſieurs autres peuples, ſecouerent le joug de ces Princes, & le pays reprit peu à peu l'ancienne forme de ſon gouvernement. Les *Bedoins*, peuple errant & léger, diſperſé dans l'Arabie pétrée & dans l'Arabie déſerte, continuerent de mener une vie indépendante, n'ayant ni villes ni hameaux, ni aucun établiſſement fixe. Chaque Tribu ſe donna un chef particulier, & reconnut outre cela l'autorité d'un grand Emir, auquel ſes différens chefs furent ſubordonnés. Dans les territoires de la *Mecque*, de *Médine*, d'*Oman*, d'*El-Katif*, de *Fartach*, d'*Hadramaut*, de l'*Yemen* proprement dit, &c, il ſe

forma plusieurs principautés, qui changerent souvent de maîtres. On ne peut donner une juste idée de ces différens Etats, qu'en décrivant avec exactitude la vaste région qui les renferme.

Etendue & division de l'Arabie.

L'Arabie est située dans l'Asie Occidentale, entre 12 & 34 degrés de latitude du Nord, & 51 & 76 degrés de longitude. Sa plus grande longueur, du Midi au Nord, depuis le détroit de *Babelmandel*, où est l'embouchure de la Mer rouge, jusqu'au désert de *Jaxira*, sur la frontiere septentrionale de l'Arabie déserte, est de 21 degrés, ou de quatre cents vingt lieues. Depuis le Cap *Rosalgat*, sur la mer des Indes, à un degré 50 min. du Tropique, jusqu'à la côte opposée de la Mer rouge, on peut lui donner environ 18 degrés, ou trois cents soixante lieues. C'est sa plus grande étendue d'Orient en Occident. Elle a pour limites au Nord une partie de la Syrie, le Diarbek, & l'Irak-Arabi; au Midi la mer des Indes, au Levant le Golfe Persique & l'Océan Indien, au Couchant la Mer rouge, qui la sépare de l'Afrique. Ainsi elle est environnée de trois Mers, qui en forment une des plus

grandes presqu'Isles du monde connu. On la divise communément en trois régions, l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, & l'Arabie heureuse, noms analogues aux qualités physiques de chacune de ces contrées. Nous suivrons cette division.

I. *L'Arabie pétrée.*

Situation de l'Arabie pétrée.

C'est la région la plus occidentale & la moins étendue de l'Arabie. Elle est bornée au Nord par la Palestine, à l'Orient par la Syrie & l'Arabie déserte, au Midi par l'Arabie heureuse, & à l'Occident par la Mer rouge, qui la sépare de l'Egypte.

Hist. Univ. Tome XII, Liv. IV. Chapitre VII. Dom Vaissette, Tome IX, sur l'Arabie. Salmon, Etat de l'Arabie.

Le pays est assez fertile en quelques endroits, & n'offre par-tout ailleurs que des sables arides & des rochers, ce qui lui a fait donner le nom d'Arabie pétrée. Son ancienne capitale a été appellée *Petra* par les Grecs, parce qu'elle étoit située entre des rochers. L'Ecriture la nomme *Selah*, qui répond au *Petra* des Grecs. Les Syriens l'appelloient pour la même raison *Rekem*, en leur langue, d'où sont venus les noms d'*Arke*, d'*Arakem*, de *Characha*, de *Karkaa*, &c, & en dernier lieu celui de *Karak*, ou

Sa capitale.

Krak, qu'elle porte depuis quelques siécles. Elle est située vers les confins de la Palestine, près d'une riviere appellée *Safia*, environ à 30 degrés de latitude, & à 53 de longitude. La plûpart de ses édifices sont ruinés; mais elle a le titre d'Evêché, & les Turcs, aujourd'hui maîtres de cette portion de l'Arabie, qui releve du Gouvernement du grand Caire, y entretiennent une garnison.

Ses autres villes.

Ailah & *Tor*, sont deux villes de la même contrée, situées à la pointe occidentale de la Mer rouge sur deux petits Golfes. La derniere a un bon port, défendu par un château, qui est aussi gardé par les Turcs.

Antiquités remarquables.

L'Arabie pétrée a été la demeure des *Ammonites*, des *Moabites*, des *Madianites*, des *Idumées*, & des *Amalécites*, peuples si fameux dans l'Ecriture. Elle n'est pas moins célébre par le séjour qu'y firent les Israélites pendant quarante ans sous la conduite de Moïse, & par les antiquités sacrées qu'elle renferme. A deux lieues de Tor est un Monastere de Caloyers Grecs, dédié à sainte Catherine, & environné de quelques pauvres cabanes habitées par des Chré-

tiens. Le jardin que les Moines cultivent est à quelque distance de leur maison, dans un lieu nommé *Elim*, qui fut le septiéme campement des Juifs après le passage de la Mer rouge. On y voit encore les sources fameuses que Moïse convertit en eau douce; mais elles ont repris leur ancienne amertume. Un peu plus loin est le désert de *Sin*, où les Israélites furent nourris d'une manne céleste. Le pays produit quantité d'arbres, qui distillent naturellement une gomme précieuse, que les Arabes nomment *Akacia*. Ils ont la forme & la hauteur des saules. Leurs fruits servent à nourrir les chameaux.

Thévenot, cité par Salmon, *ubi supra*.

A deux ou trois journées de ce désert, on rencontre une plaine fertile, qui est au pied du mont *Sinaï*. Elle produit d'excellens fruits, qui se transportent jusqu'au Caire. Il y a dans ce canton deux Monasteres, l'un sous le titre des *Quarante Martyrs*, & l'autre sous celui de *sainte Catherine*. Le Monastere de sainte Catherine a été fondé par l'Empereur Justinien. L'Eglise est un magnifique bâtiment, soutenu par deux rangs de colonnes de marbre, & couvert de plomb. Les

les deux autres Arabies. Dom Vaiſſette lui donne 300 lieues communes de France du Midi au Septentrion, & la même étendue du Levant au Couchant. Ses limites à l'Orient ſont l'Irak-Arabi (1) & le Golfe Perſique; à l'Occident la Paleſtine, la Syrie, & une partie de l'Arabie pétrée; au Nord l'Euphrate, qui la ſépare du Diarbek; & au Midi l'Arabie heureuſe.

Ses déſerts.

La plus grande partie de cette vaſte contrée n'offre que d'affreux déſerts, dont il eſt difficile de déterminer l'étendue & la juſte poſition. On ne s'accorde pas même ſur leurs véritables noms. On ne rencontre preſque partout que des plaines arides, des monceaux de ſables que le vent éleve, des montagnes pelées, & environnées de précipices. Les puits & les fontaines y ſont ſi rares, que leur poſſeſſion a été dans tous les tems un ſujet de diſputes & de guerres entre les habitans de cette malheureuſe région. Mais au milieu des plaines ſablonneuſes & abſolument ſtériles, dont elle eſt preſque entierement couverte, il ſe trouve

(1) La Chaldée, province de l'Empire Turc, & non de la Perſe, comme le dit Dom Vaiſſette, qui la confond ici avec l'Irak-Agemi.

quelques endroits fertiles qui, ſuivant l'expreſſion d'un ancien, paroiſſent comme autant de petites Iſles environnées d'un vaſte Océan. Ces cantons, arroſés de ſources & coupés de ruiſſeaux, produiſent des palmiers & d'autres arbres, des plantes de pluſieurs eſpeces, & toute ſorte d'excellens fruits. Les Arabes, adonnés à une vie errante, y campent le plus long-tems qu'ils peuvent, & ne quittent point ces délicieuſes demeures qu'ils n'en ayent conſumé toutes les ſubſiſtances.

Etats particuliers.

Il n'y a dans cette portion de l'Arabie qu'un petit nombre d'habitations fixes & d'Etats particuliers, dont les principaux ſont *El-Catif*, *Oman*, *Vodana*, *Yamama*, &c.

El-Catif.

L'Etat d'El-Catif, que quelques-uns nomment *Heger*, ou *Heger-Baharin*, & d'autres *Chader*, s'étend au long de la côte occidentale du Golfe Perſique, entre 25 & 29 degrés de latitude. Il eſt habité par une race d'Arabes nommés *Beni-Kalid*, & ſoumis à un Emir, qui, comme tous les autres Schérifs de l'Arabie, prétend deſcendre de Mahomet. Les Turcs n'y ont aucune autorité. Le pays eſt

arrosé de rivieres & de sources, & l'eau s'y trouve presque par-tout à dix pieds de profondeur. Il produit du coton, du riz, des dattes, & toutes sortes de fruits. Les chaleurs y sont excessives, & les vents y accumulent quelquefois des sables, qui rendent les chemins impraticables.

Sa capitale. Sa capitale, nommée aussi El-Catif, peut passer pour une bonne ville. Elle est située sur la côte occidentale du Golfe Persique, à peu de distance de l'Isle de Baharin, si fameuse par la pêche des perles, dont l'Emir d'El-Catif partage le profit avec le Roi de Perse. Elle a un bon port, formé par un petit Golfe, qui peut recevoir les plus gros vaisseaux, & qui, dans les hautes marées, les conduit jusqu'au pied de cette capitale.

L'Isle d'Héger. La contrée d'*Heger*, située au Nord, & dans le voisinage d'El-Catif, fait une portion considérable de ce même Etat. C'est une espece d'Isle fermée au Levant par le Golfe de Perse, & au Couchant par un bras de l'Euphrate. Du Midi au Nord sa longueur est d'environ cinquante lieues; mais sa plus grande largeur en contient à peine trois ou quatre. Une partie de son

terrein eſt inondée dans les hautes marées, ce qui la rend abſolument ſtérile. Le reſte eſt très-abondant, ſur-tout en palmiers. L'Emir d'El-Catif tient ſa cour dans la ville d'*Aſa*, ou *Lahſa*, à vingt lieues de la capitale, vers le Sud. Ce canton, comme tout le reſte du pays, eſt très-fertile en palmiers. On y trouve d'ailleurs un aſſez grand nombre de villages.

Royaume d'Oman.

Le Royaume d'Oman, autrement appellé *Maskat*, s'étend ſur la côte orientale de l'Arabie, depuis le Cap de *Moccandon*, à l'embouchure du Golfe Perſique, juſqu'à celui de *Roſalgate* ſur la mer des Indes, dans l'eſpace d'environ 80 lieues. Sa capitale, qu'on nomme *Maskat*, eſt une ville très-commerçante, qui n'a pas moins d'une grande lieue de circonférence, quoiqu'elle ne contienne que trois cents maiſons. Elle eſt revêtue de fortes murailles, & défendue par pluſieurs châteaux. Sa latitude eſt de 23 degrés 45 min. preſque ſous le Tropique du Cancer. Sa baye eſt petite, mais environnée de hauts rochers, qui forment un abri très-ſûr. Ses habitans ſont un mêlange d'Arabes, de

Journal d'Ovington, dans l'Hiſtoire des Voyages, T. IX, p. 48. Dom Vaiſſette, *ubi ſupra*.

Ses principales villes.

Maures, de Juifs & d'Indiens. Les Portugais obtinrent dans le ſeiziéme ſiécle la liberté de s'y établir, & d'y bâtir une Egliſe & un Collége. Mais ils abuſerent à un tel point de cette condeſcendance, que le Roi craignant qu'ils ne ſe rendiſſent maîtres de la ville, aſſiégea leur Comptoir, où ils s'étoient retranchés, & les força d'abandonner le pays. *Tſur*, ou *Tſor*, au Sud de Maskat, eſt une autre ville maritime de cet Etat.

Climat & productions du pays.

Le pays eſt ſujet à de terribles chaleurs. Outre le voiſinage de la Zone torride, les ſables & les hautes montagnes y réfléchiſſent avec tant de force les rayons du ſoleil, qu'il y fait plus chaud que dans pluſieurs endroits qui ſont bien plus voiſins de la ligne. Il pleut à peine une fois l'année à Maskat; mais il y tombe pendant la nuit de fortes roſées, qui rafraîchiſſent la terre, & qui la rendent très-fertile. Cette contrée produit pluſieurs ſortes de plantes & de fruits, dont la qualité eſt excellente. On y trouve en particulier du poivre, du tamarin, des cocos, des oranges, des limons, du raiſin, des pêches, & une telle abondance de dattes, qu'on en

charge plusieurs vaisseaux pour l'Indostan. C'est le principal commerce de ces Arabes. Le pays rapporteroit beaucoup de bled ; mais les habitans ont tant de goût pour les dattes qu'ils en préférent l'usage à celui du pain, les mangeant avec la viande & le poisson.

Caractere & usages particuliers des habitans.

Les Arabes de cette contrée sont maigres & de petite taille. Ils ont le teint bazané & la voix foible. On vante leur courage, leur habileté à manier l'arc, leur humeur sociable, leur probité & leur tempérance. Ils se nourrissent très-simplement. De toutes les viandes, la chair de chameau est celle qu'ils croyent la plus saine. Il se font un scrupule de manger de certaines especes de poissons, sur-tout de ceux qui sont sans écaille. Non-seulement ils observent avec rigueur la défense du vin & des liqueurs fortes, mais ils regardent le thé & le café comme des boissons condamnées par la Loi. Ils ne se permettent que l'usage du sorbet, qu'ils composent de jus d'orange & de sucre. Ils s'abstiennent aussi de la fumée du tabac, dont tous les autres Mahométans font leurs délices. Il n'est point de peuple plus

civil ni plus humain envers les étrangers. Un voyageur, de quelque Religion qu'il ſoit, peut parcourir avec confiance cette partie de l'Arabie, ſans avoir beſoin d'armes ni d'eſcorte.

Tout ce qu'on nous apprend au ſujet du gouvernement de cette contrée, c'eſt qu'elle eſt ſoumiſe à un Schérif de la race de Mahomet, indépendant des Turcs. La juſtice eſt adminiſtrée dans chaque Diſtrict par un Cadi, qui prend l'avis de pluſieurs Docteurs, mais qui ſeul a droit de prononcer. Il y a auſſi dans l'intérieur du pays quelques Tribus d'Arabes errans. Un uſage particulier à ce peuple, & qui pourroit être imité ailleurs, c'eſt de nourrir de poiſſon les beſtiaux. Voici la méthode qu'on obſerve. On fait dans la terre une grande foſſe, plus longue que large, & on la remplit d'une groſſe quantité de poiſſons, qu'on y laiſſe pourrir. On le tire enſuite de ce lieu, pour le faire bouillir avec de l'eau dans des pots de terre. Il s'en forme une bouillie graſſe, qu'on laiſſe refroidir, & que les beſtiaux mangent volontiers. Cette nourriture les engraiſſe, & leur fait

une chair de fort bon goût. Quelques Géographes mettent le pays d'Oman dans l'Arabie heureuſe.

Maſcalat, *Julſar*, *Vodana*, *Mahrab*, &c. ſont d'autres Etats, qui ſe trouvent dans l'intérieur des terres, & dont on ne connoît guère que les noms. Ils ſont ſoumis à des Schérifs. *Yamama*, pays très-étendu, eſt ſitué au centre de l'Arabie déſerte, & comprend un grand nombre de villages. Sa capitale, qu'on nomme auſſi Yamama, eſt fameuſe par la réſiſtance qu'elle fit à Mahomet, auquel elle oppoſa un autre faux prophete, appellé *Moſéilama*. Autres Etats peu connus.

3. *L'Arabie heureuſe.*

Elle eſt bornée au Nord par les deux autres Arabies, au Midi & à l'Orient par la mer des Indes, & à l'Occident par la Mer rouge. Nous la diviſerons en deux parties, l'*Hégiaz* & l'*Yémen*. Ses limites & ſa diviſion.

L'Hégiaz, que d'autres placent dans l'Arabie pétrée, d'autres dans l'Arabie déſerte, eſt ſituée dans la portion occidentale de la preſqu'Iſle. Son territoire eſt montueux, & couvert en beaucoup d'endroits de ſables L'Hégiaz

arides. Ses principales villes ſont la *Mecque* & *Médine*, capitales de deux Etats particuliers, dont les limites reſpectives n'ont point encore été déterminées par nos Géographes, & qui s'étendent entre 20 & 28 degrés de latitude, dans la longueur d'environ cent quarante lieues. Leur plus grande largeur n'en a guère que quarante.

Etats de la Mecque & de Médine.

La ville de la Mecque eſt également fameuſe par ſon ancienneté, par ſon Temple, & pour avoir donné naiſſance au Légiſlateur des Muſulmans. Les Arabes la nomment *Mekka*, & quelquefois *Bekka*, termes ſynonymes, qui ſignifient un lieu de grand concours. Quelques Sçavans ſuppoſent que c'eſt la *Mesha* de l'Ecriture, & qu'elle doit ſon nom à un des fils d'Iſmael. Sa ſituation eſt à 21 degrés 45 min. de latitude, dans une vallée ſtérile, & environnée d'aſſez hautes montagnes, à vingt lieues de diſtance de la Mer Rouge. C'eſt une ville ouverte, ſans Rempart & ſans murailles, & qui n'a que deux milles de long, ſur un de large. Le Temple & les autres lieux ſaints, embraſſent près de la moitié de cette étendue. Je les ai décrits dans le

Deſcription de la Mecque.

Hiſt. Univ. *ubi ſuprà.* Chardin, Tome VII, Chapitre VIII.

le cinquiéme Chapitre. Comme il n'y a point d'autres eaux douces à la Mecque (1) que celles d'un aquéduc qui vient du mont Arafat, les habitans raſſemblent l'eau des pluies dans des citernes. Les environs de cette ville ſont d'une affreuſe ſtérilité. On n'y voit ni arbres, ni verdure, ni même les plantes ſauvages qui croiſſent communément dans les déſerts. Mais on eſt à peine ſorti de ſon territoire, qu'on rencontre des ſources, des jardins, & des campagnes cultivées. Il y croît dans toutes les ſaiſons des légumes & des fruits, & les prés ſont toujours émaillés de fleurs. Le pays eſt d'ailleurs abondamment fourni de munitions, qui lui viennent de l'Arabie heureuſe & de l'Egypte. Ainſi il ne lui manque aucune des choſes qui peuvent contribuer à l'aiſance & même aux délices de la vie. Il y arrive tous les ans, dans la ſaiſon du pélérinage, cinq caravanes nombreuſes de Muſulmans, dont la premiere vient du grand Caire, la ſeconde de Syrie, la troiſiéme de Perſe, la quatriéme de l'Indoſ-

(1) Dom Vaiſſette, Tom IX, pag. 156, la place ſur une riviere, qu'il nomme *Chaïbar*. Mais cette riviere coule à plus de vingt lieues de la Mecque.

tan, & la cinquiéme de Barbarie. Le nombre de ces pélerins, ſuivant l'eſtimation commune, monte à près d'un million d'ames. La plûpart logent dans les dehors de la ville ſous des tentes. Ce prodigieux concours d'étrangers y fait entrer annuellement de grandes richeſſes. C'eſt une eſpece de tribut que tous les peuples Muſulmans payent à la ville ſainte.

Son Gouvernement.

La Mecque & ſon Diſtrict ſont plutôt ſous la protection que ſous la dépendance du Grand-Seigneur, qui prend le titre de Conſervateur & de Gardien de cette contrée. Le Bacha de Bagdad la compte parmi les provinces de ſon reſſort. Mais l'autorité réelle réſide dans un Schérif, qui, ſelon les uns, deſcend d'*Haſchem*, biſayeul de Mahomet, & ſelon les autres, d'Ali & de Fathmé. Sa famille eſt en poſſeſſion de cet Etat depuis pluſieurs ſiécles. Mais la ſucceſſion de ces Princes n'eſt pas connue, & M. Deguignes, ſi exact d'ailleurs & ſi curieux dans ſes recherches, ne nous donne aucune lumiere ſur cette Dynaſtie. Tout ce qu'on peut aſſurer avec quelque certitude, c'eſt qu'elle s'eſt diviſée en pluſieurs branches, qui par-

Schérif de cette contrée.

tagent aujourd'hui les principaux Etats de l'Arabie, tels que ceux d'El-Catif, d'Oman, de la Mecque, de Médine, d'Yemen.

Médine est dans la partie septentrionale de l'Hégiaz, environ à quatre-vingts lieues de la Mecque, & à quinze du rivage oriental de la Mer rouge. Avant Mahomet on l'appelloit *Yatreb*, du nom de son fondateur, qui étoit le chef d'une puissante Tribu. Dans la suite on la nomma *Médine Elnabi*, ou ville du prophete, parce que Mahomet en fit le siége de son Empire, & y fut inhumé. Elle est beaucoup plus petite que la Mecque, mais mieux bâtie, & environnée de murs. Sa situation est au milieu d'une petite plaine, que bordent plusieurs montagnes, & qui produit une grande abondance de dattes: on n'y recueille guère d'autres fruits. Médine.

Les Médinois furent les premiers disciples de Mahomet, & c'est dans leur ville qu'il bâtit la premiere Mosquée. Sa sépulture est dans un Temple magnifique, nommé *Mos-a-kibu*, ou la Mosquée sainte, & bâti au centre de la ville, dans la maison même où il mourut. L'édifice est une espece de

à Médine, sur-tout parmi les femmes. Cette ville & son territoire sont gouvernés par un Schérif, de la même maison que celui de la Mecque.

Les autres villes de l'Hégiaz sont 1. *Taifa*, à vingt lieues de la Mecque, du côté de l'Orient : le froid y est très-vif, & l'air fort sain. 2. *Jedda*, ou *Zidin*, ville maritime, fameuse par son port, & par le commerce des marchandises de l'Arabie & de l'Inde, qui passent de-là en Egypte. Les Turcs en sont les maîtres ; mais le Schérif de la Mecque y a aussi un Officier, qui partage avec eux le profit des douanes. C'est la clé & le boulevard de la Mecque, qui en est éloignée d'environ vingt lieues. 3. *Yanbo*, située aussi sur la Mer rouge, à quinze lieues de Médine. Elle a un port qui n'est accessible qu'aux galeres. Son District abonde en palmiers, en froment, & en eau douce. 4. *Madian*, autre ville maritime, au Nord d'Yanbo, & à peu de distance du golfe d'Aylah. C'est probablement la *Modiana* de Ptolomée, la *Madian* de l'Ecriture, & l'ancienne demeure des *Madianites*. 5. *Hegr*, au milieu

Autres villes de l'Hégiaz.

des montagnes, entre 27 & 28 degrés de latitude.

L'Yémen. L'Yémen, que les Arabes nomment *Yaman*, est la seule portion de l'Arabie qui mérite d'être appellée *Heureuse*. C'est un pays que sa fertilité, ses richesses, & la beauté de son climat ont rendu fameux dans tous les tems. Ses limites au Nord sont l'Arabie déserte, au Couchant la Mer rouge & une partie de l'Hégiaz, au Midi & à

Sa division. l'Orient la mer des Indes. Nous le diviserons en trois principaux Etats, l'*Yémen* proprement dit, l'*Hadramout* & le *Furtach*.

L'Yémen proprement dit. Le premier de ces Royaumes est le plus considérable & le plus riche. Il s'étend sur la Mer rouge & sur la mer de l'Inde dans la longueur d'environ deux cents cinquante lieues de côtes, & il s'enfonce dans les terres jusqu'aux confins de l'Arabie déserte, ou du moins jusqu'aux montagnes qui la séparent de l'Yémen. L'intérieur de ce pays est peu connu : mais ses côtes sont si fréquentées des Européens depuis deux siécles, qu'on en a des notions assez distinctes.

Sanaa, capitale. Sa capitale, nommée *Sanaa*, est une

ville très-ancienne, dont les Arabes attribuent la fondation à *Ozal*, fils de *Joktan*. Elle eſt bâtie dans un terrein pierreux, environné de pluſieurs collines, ſur l'une deſquelles on a conſtruit un petit fort, pour tenir en reſpect les montagnards, qui viennent quelquefois inſulter la ville : ſa ſituation eſt à cinquante lieues de la Mer rouge, vers le quinziéme degré de latitude. L'air y eſt ſi pur & ſi tempéré, qu'on y jouit d'un printems continuel. Les jours & les nuits y ſont égaux dans preſque toutes les ſaiſons. Mais les habitans n'ont d'autre eau que celle de leurs puits, qui ſont très-profonds. Le bois n'eſt pas moins rare dans le pays, & ſe tire de fort loin. La ville eſt environnée de bonnes murailles, & défendue d'un château flanqué de tours & de redoutes. Son territoire produit beaucoup de caffé.

Mouab, réſidence du Roi.

Mouab, au Sud-Eſt de Sanaa, eſt la réſidence du Roi. Elle a été bâtie par un Prince qui régnoit en 1711 ; ainſi ſon origine eſt très-moderne. Elle eſt ſituée ſur une éminence. Ses murailles & la plûpart des édifices ſont de terre, & ſa grandeur eſt médiocre.

Les Juifs occupent un de ſes fauxbourgs. Ils ſont obligés de s'y retirer le ſoir, n'ayant pas la permiſſion de coucher dans la ville. Le palais du Prince eſt le ſeul édifice remarquable. On n'y arrive qu'après avoir traverſé cinq différentes portes, dont chacune a ſon corps-de-garde. Il conſiſte en deux grandes aîles à trois étages, dont un bel eſcalier forme la communication. A un petit quart de lieue de la ville le Roi a une jolie maiſon de plaiſance, nommée *Hiſnal-Maouhabib*, ou château de délices. Deux lieues plus loin eſt une forteresſe, munie d'une artillerie nombreuſe & d'une forte garniſon. L'air eſt auſſi ſain à Mouab qu'à Sanaa; les nuits y ſont froides; il y fait très-chaud pendant le jour. Son terroir eſt d'une admirable fertilité. Les plaines produiſent une grande quantité de riz & de froment; les collines & les vallées offrent de belles plantations de caffé, des vignobles abondans, & des arbres fruitiers de pluſieurs eſpeces.

La Roque, Voyage de l'Arabie heureuſe, pag. 232. & ſuiv.

Damar. Au couchant de Mouab ſe préſente *Damar*, qui n'en eſt éloignée que d'un quart de lieue. C'eſt une ville

assez considérable, située dans un pays ouvert, où la vue s'étend sur plusieurs campagnes fertiles.

A quinze lieues de là, en marchant toujours vers l'Occident, on trouve *Yrame*, grande ville sans murailles. On n'y arrive que par des chemins très-difficiles, en traversant des montagnes d'une hauteur extraordinaire. Le pays est sec & stérile, & les chaleurs y sont insupportables pendant le jour. Yrame.

Plus loin, en suivant la même direction, on rencontre successivement *Gabala*, petite ville qui n'est murée que d'un seul côté, mais dont les Mosquées sont charmantes; *Manzuel*, qui n'offre de remarquable que deux châteaux fort antiques, qui ont servi de demeure à quelques Rois du pays; *Tage*, ou *Taggen*, place considérable par son étendue, par ses fortes murailles, qui passent pour l'ouvrage des Turcs, & par son château qu'on découvre de six lieues, parce qu'il est bâti sur une montagne qui commande la ville. *Manzeri* & *Mosa*, sont deux petites places au couchant de Tage. Gabala, Manzuel, Tage, &c.

Bételfagui, une des plus grandes villes de l'Yémen, n'est qu'à dix lieues Bételfagui.

de la Mer rouge. Elle dépend du gouvernement de Mocka. Ses maisons sont de brique, la plûpart à deux étages, avec des terrasses. On vante l'élegance & la propreté de ses Mosquées. Elle n'a point de murailles; mais elle est défendue par un bon château, qui n'a d'autre eau douce que celle d'un puits très-profond. L'eau de ce puits est si chaude, qu'il faut la laisser refroidir pendant une nuit, après quoi elle devient très-bonne. Le meilleur café croît dans le territoire de Béreifaqui. On le vend dans un spacieux bazar, situé au centre de la ville, & qui occupe deux grandes cours, environnées de galeries couvertes. C'est là que les gens de la campagne le portent, enveloppé dans des sacs de natte. Chaque balle contient environ deux cents soixante-dix livres, & un chameau en porte deux. Ce marché se tient tous les jours, à l'exception du Vendredi, en présence du Gouverneur, ou de ses Lieutenans, qui tiennent un compte exact du nombre & du prix des balles qui se débitent, pour en faire payer les droits. Ces droits, en 1708, étoient d'un sou par piastre, & c'est le vendeur qui les

payoit. Les Marchands d'Egypte & de Turquie, n'achetent point ailleurs le café qu'ils tirent de l'Yémen. Ils le chargent sur des chameaux, qui le transportent à un petit port de la Mer rouge, qui n'est qu'à dix lieues de Bételfagui. Là on le met sur de petits bâtimens, qui portent cent lieues plus loin à Jedda, autre port de la Mer rouge, d'où il est conduit, sur de plus grands vaisseaux, jusqu'à Suez, à l'extrémité septentrionale de la même Mer. De Suez on le transporte, sur le dos des chameaux, au grand Caire, d'où il passe, soit par terre, soit en descendant le Nil, à Alexandrie, qui est le principal entrepôt du Levant pour cette marchandise.

Zibid, ou *Zabith*, est au Midi de Bételfagui, & à dix lieues de la Mer rouge. On assure que cette ville appartenoit autrefois aux Turcs, auxquels les Rois d'Yémen l'ont enlevée. Elle étoit alors plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. On trouve dans son territoire quelques torrens, qui descendent, en certains tems, des montagnes, mais qui n'arrivent presque jamais jusqu'à la mer, zibid.

parce qu'ils se perdent dans les sables brûlans de cette côte.

Mocka.

Mocka, ville beaucoup plus fameuse, quoique moins grande que Bételfagui, est située au Sud de Zibid, à l'extrémité méridionale de la Mer rouge. On lui donne deux cents cinquante ans d'antiquité. C'est une place où s'assemblent des Marchands de toutes les nations du monde, & qui n'est pas moins fréquentée par les vaisseaux de l'Europe que par ceux de l'Afrique & de l'Asie. Sa situation est sur le bord de la mer, dans un terrein sablonneux, où il croît à peine quelques palmiers. Ses Mosquées, blanchies au-dehors avec beaucoup de soin, & les hauts minarets dont elles sont ornées, lui donnent de loin un grand éclat. Son port est formé par deux langues de terre, qui se recourbent en maniere d'arc, & entre lesquelles il n'y a pas moins d'une lieue de distance. On a bâti sur chaque pointe un fort, qui garde ce passage. Les plus grands vaisseaux y trouvent un bon mouillage; mais ils sont obligés de s'arrêter à l'entrée, parce qu'il n'y a point au-delà assez de profondeur.

Ovington, dans l'Hist. générale des Voyages, T. IX, pag. 53. Midleton, *Ibid.* Tome II, pag. 20. La Roque, Voyage de l'Arabie heureuse, *ubi supra*.

La ville de Mocka est d'une gran-

deur médiocre. On n'y compte que dix mille habitans, la plûpart Arabes, avec quelques Arméniens, & un plus grand nombre de Juifs, qui demeurent dans un quartier séparé. Ses murailles sont moitié de pierre, & moitié de terre battue, mêlée de paille, sans fossé, & sans autre défense que quelques tours, sur lesquelles il y a du canon, & qui servent de logement à cinq ou six cents soldats.

Les sables de son territoire produisent, à force d'arrosement, quelques palmiers, qui portent des dattes d'une qualité fort commune. Il y croît aussi, en quelques endroits, une sorte de millet blanc, trois fois plus gros que le nôtre. Le reste n'est qu'un pays nud, dont les eaux sont nitreuses & presque salées. C'est peut-être le canton le plus sec & le plus stérile de l'Yémen. Il y pleut très-rarement, & les chaleurs de l'été y sont insupportables. Quand les pluies tombent, la terre se couvre d'une croute épaisse. Le sel dont les habitans se servent se fait presque sans travail, par le moyen des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer. Il devient si dur, qu'il faut le briser à coups de pic.

Les Dames du pays ſont d'une grande circonſpection. Elles ne paroiſſent jamais dans les rues pendant le jour : mais elles ſortent le ſoir, pour s'entre-viſiter. On les rencontre quelquefois au milieu de la nuit, ſuivies de leurs eſclaves, à la lumiere d'un ſeul flambeau. Mais lorſqu'elles voyent un homme, elles ſe rangent contre les maiſons. Un grand voile leur cache le viſage ; mais il eſt d'une toile ſi fine, qu'il ne les empêche point de voir au travers. Malgré la modeſtie dont elles ſe piquent, on aſſure qu'elles n'ont pas d'éloignement pour la galanterie.

Il ne croît point de café dans le territoire de Mocka. On l'apporte de Bételfagui, qui en eſt à trente-cinq lieues. Il ſe vendoit ici, ſur la fin du dernier ſiécle, environ quarante écus le bahar, qui eſt du poids de quatre cents vingt livres. Les droits étoient de trois pour cent pour les Européens, & de cinq pour tous les autres étrangers.

Aden. *Aden* eſt à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie, ſur la mer des Indes, environ à 13 degrés de latitude, & 64 de longitude, au Sud-Eſt

de Mocka, dont elle eſt éloignée de quarante lieues. Sa ſituation, qui lui procure une communication facile avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perſe, en a fait pendant pluſieurs ſiécles un des plus floriſſans Comptoirs de l'Aſie. Mais elle a perdu dans ces derniers tems une partie de ſon ancien luſtre, & ſon commerce préſent eſt fort inférieur à celui qui ſe fait à Mocka. Il conſiſte en aloës, en myrrhe, en oliban & en caffé, qu'on tire principalement de Sanaa, & qui a moins de qualité que celui de Bételfagui.

Ovington, *ubi ſuprà.* Journal de Dounton, dans l'Hiſt. générale des Voyages, Tome II, p. 53. La Roque, *ubi ſuprà.*

Cette ville eſt bâtie au pied d'une montagne très-haute, mais aſſez étroite, qui s'avance dans la mer, dont elle eſt environnée de tous les côtés, à l'exception d'un langue de ſable qui la joint à la terre. On prendroit de loin ce Cap pour pluſieurs monticules, à cauſe des diverſes crêtes de rochers qui le forment. On ne peut arriver à Aden, du côté de la terre, que par l'Iſthme, ou la langue de ſable, dont j'ai parlé. Ce poſte eſt défendu par pluſieurs forts, qui en rendent les approches preſque impraticables à l'ennemi. Du côté de la mer

elle eſt plus acceſſible, étant ſituée ſur une baie qui a huit ou neuf lieues d'ouverture, & qui ſe reſſerre vers la ville, où elle forme un port, large d'une lieue. Les vaiſſeaux peuvent y mouiller, à une certaine diſtance, hors de la portée du canon; mais pour peu qu'ils s'approchent, ils ſont expoſés au feu de pluſieurs batteries, élevées ſur deux grands rochers qui commandent le port. La ville a outre cela une bonne citadelle, & les montagnes qui l'environnent ont pluſieurs forts qui en défendent les gorges. Ainſi cette place peut réſiſter avec peu de monde à un ennemi puiſſant. Alfonſe d'Albuquerque l'aſſiégea en 1513, & fut repouſſé. Elle ſe ſoumit en 1528 à Soliman II, Empereur des Turcs, qui garnit ſes forts & ſes murailles de la belle artillerie qu'on y voit aujourd'hui. Elle fut alors gouvernée par un Bacha de la Porte. Mais peu de tems après le Roi d'Yémen la reprit, & en chaſſa les Turcs.

Aden tire ſes proviſions, partie de la terre ferme, partie de *Barbara*, ſur la côte d'Abyſſinie, d'où on lui apporte des beſtiaux, des grains & des fruits, avec de la myrrhe, de l'encens,

& quelques autres marchandises. Outre le port dont j'ai parlé, il y a du côté du Nord, dans la même baie, une autre rade beaucoup plus vaste, où l'ancrage n'est pas moins bon. C'est mal-à-propos que plusieurs Géographes font couler une riviere au travers de cette ville. Elle a dans son sein quelques citernes très-profondes, où l'on recueille l'eau des pluies, & au dehors un bel acquéduc, qui reçoit celle des montagnes voisines, & qui la conduit dans un grand réservoir qui n'est qu'à un quart de lieue de ses murailles. On y voit encore quelques belles maisons, à double étage; mais elle offre aussi quantité de ruines & de mazures, qui sont les tristes preuves de sa décadence. Parmi ses édifices publics on admire celui qui sert pour les bains. Il est décoré d'un beau dôme à jour, de bassins revêtus de marbre ou de jaspe, & de magnifiques galleries soutenues par des colonnes. On y voit un grand nombre de chambres voûtées, qui aboutissent à un vaste sallon, situé sous le dôme. Le territoire de cette ville est peu étendu, mais fort agréable & fort orné du côté des montagnes. Toute la côte est nue & pelée.

Détroit de Babel-mandel.

A quelque distance d'Aden, en faisan route à l'Oueſt, on rencontre le fameux canal qui conduit dans la Mer rouge. Les obſervations de M. de la Roque ſur la ſituation de ce Détroit méritent d'être rapportées. Le Cap de Gardafu, ſur la côte de l'Ethiopie, en regarde un autre, ſur la côte oppoſée de l'Arabie, qu'on nomme le Cap de Fartach, parce qu'il eſt, ſitué dans le Royaume de ce nom. La diſtance d'une côte à l'autre, depuis les deux Caps juſqu'à l'entrée du Détroit, eſt d'environ cinquante lieues. Mais l'Océan renfermé dans l'eſpace de plus de cent cinquante lieues, entre ces deux terres, eſt à la fin ſi reſſerré par le rapprochement des côtes, qu'il ne reſte plus qu'environ quatre lieues de diſtance d'un rivage à l'autre. C'eſt ce petit paſſage que les Arabes nomment *Bab-al-Mandul*, ou *la porte des pleurs*, ſans doute à cauſe de ſon danger. Les Européens l'appellent par corruption *Babel-mandel*. A l'entrée du Détroit on rencontre pluſieurs petites Iſles, dont la principale ſe nomme *Bab*, & s'approche ſi fort de la côte d'Arabie, qu'entre la terre ferme & l'iſle, il n'y a qu'un paſſage étroit pour les pe-

La Roque, Ovington, *ubi ſuprà*. Journal de Soliman Bacha, dans l'Hiſt. des Voyages, T. I, pag. 147.

tits bâtimens. Bab & les autres Iſles ne ſont que des rochers inhabités, battus par les vagues & brûlés par l'ardeur du ſoleil. Ces écueils ſont ſi près les uns des autres, qu'on eſt tenté de croire que ce paſſage étoit autrefois bouché.

Deſcription de la Mer rouge.

L'Océan, reſſerré dans ce dangereux Détroit, dont la longueur eſt de cinq ou ſix lieues, recommence enſuite à s'élargir : & s'enfonce dans un grand canal, où il prend le nom de *Mer rouge* ou de *Golfe Arabique*. Cette mer s'étend d'une part ſur les côtes de l'Arabie heureuſe & de l'Arabie pétrée, & de l'autre ſur celles de l'Abyſſinie, de la Nubie, & de l'Egypte, depuis le Détroit de Babelmandel juſqu'au fond du golfe de Suez, dans la longueur d'environ 350 grandes lieues, de vingt au degré. Sa largeur commune eſt de vingt-cinq à trente. Les Arabes l'appellent *Al-Kolzum*, du nom d'une ancienne ville, qui étoit ſituée ſur la côte d'Egypte, vers l'extrémité ſeptentrionale de cette mer. Ils la nomment auſſi la mer de la Mecque. elle eſt appellée dans l'Ecriture *Yam-Souph*, ou la mer des joncs, à cauſe de la multitude de

Abulfeda, dans l'Hiſt. des Voyages, Tome I, pag. 100. Voyage de Soliman Bacha, la même, p. 156. Journal de Dom Jean de Caſtro, *ibid.* pag. 170 & *ſuiv.* Hiſtoire Univ. *ubi ſuprà.*

plantes marines qui croiſſent dans ſon ſein, & qu'on découvre, ſoit ſur ſon rivage, quand elle ſe retire, ſoit au fond de ſon canal, quand ſa ſurface eſt calme. Les Phéniciens la nommoient *Edom*, & les Grecs *Erythrée*, du nom d'un Prince qui régnoit dans ces quartiers. Les mêmes mots, dans ces deux langues, ſignifient *rouge*. De-là le nom de Mer rouge que d'autres peuples lui ont donné, & qu'ils ont cru fondé ſur la couleur de ſes eaux, erreur dont nous n'avons été détrompé que dans ces derniers tems. Il eſt certain que ce nom eſt inconnu des Orientaux, & que les eaux du golfe Arabique, loin d'être rouſſes ou rougeâtres, ſont plus blanches & plus tranſparentes que celles d'aucune autre mer. C'eſt un fait atteſté par nos plus habiles Navigateurs, particulièrement par Don Jean de Caſtro, qui examina attentivement cette mer d'un bout à l'autre, & qui la trouva par-tout de la même couleur, excepté dans un petit nombre d'endroits peu profonds, où elle prend la nuance des choſes qu'elle couvre.

Elle eſt ſujette, dans toute ſon étendue, au flux & au reflux. Pocock

assure, dans ses Observations sur l'Egypte, qu'en 1716 la marée monta de cent dix pas au Couvent de Saint Paul, sur la côte d'Egypte, vers l'extrémité septentrionale du Golfe, presqu'à l'opposite de la ville de Tor en Arabie. La tradition du pays est que les Juifs traversèrent la Mer rouge en cet endroit, où le canal n'a que trois lieues de largeur. D'autres prétendent que ce fut à Suez, où la mer est encore moins large.

L'Isthme de Suez termine du côté du Nord le Golfe Arabique, & le sépare de la Méditerranée. Il n'y a qu'un espace de vingt-cinq lieues entre ces deux Mers. Un canal, qui en formeroit la jonction, ouvriroit aux Turcs la navigation de l'Inde, & les rendroit maîtres de tout le commerce de cette contrée, parce que les vaisseaux Européens prendroient bientôt cette route (1). Mais le terrein pierreux & montueux de l'Isthme semble opposer des difficultés insurmontables à ce projet. Il seroit, ce semble, plus aisé de tirer du Nil à la Mer rouge un ca-

L'Isthme de Suez.

(1) Elle abrégeroit de moitié le long trajet qu'ils sont obligés de faire, & leur épargneroit la peine de passer deux fois la ligne.

nal, qui partiroit du Caire, & qui aboutiroit au port de Suez. La distance est moins considérable, & les terres sont fort basses. Séfostris, Darius & Ptolomée, formerent, dit-on, cette entreprise, & ne purent la conduire à sa perfection. Si l'on en croit les Ecrivains Arabes, Amra, Gouverneur d'Egypte, l'exécuta vers le milieu du septiéme siécle du Christianisme, sous le Califat de Moavias I. Le canal qu'il construisit servoit à transporter le blé qu'on envoyoit d'Egypte en Arabie, & s'appelloit le canal du Commandant des fidéles. Les Arabes ajoutent que le Calife Abou-Giaffar-Almanzor le fit combler environ un siécle après, peut-être dans la vue de punir les habitans de l'Hégiaz qui s'étoient révoltés (1). D'autres pré-

(1) Dom Jean de Castro rapporte, sur le témoignage de quelques gens du pays, *que le canal, qui existoit autrefois du Caire jusqu'à Suez, quoique comblé & sans usage, peut encore être distingué par ceux qui voyagent de ce côté-là. On l'assura que le dessein de ce canal n'étoit pas de joindre la Mer rouge au Nil, mais seulement de conduire de l'eau jusqu'à une ville* voisine *qui n'existe plus*, & qui n'étoit éloignée du Caire que de quinze lieues. *Journal de Castro, ubi suprà*, p. 193. Un Voyageur Vénitien dit que ce canal avoit été construit pour la ville de Suez, qu'il étoit navigable dans le tems où les eaux du Nil commençoient à s'enfler, & qu'il servoit à remplir les citernes de la ville pour *tout le reste de l'année*, où

tendent que l'eau du Golfe Arabique étant plus haute de cinq ou six pieds que le rivage du Nil, on ne pourroit construire un tel canal sans exposer l'Egypte à une submersion totale.

La ville de Suez, située vers l'extrémité du Golfe, du côté de l'Egypte, appartient aux Turcs. Quelques Sçavans supposent que c'est l'*Heroopolis* des Grecs, & la *Pithom* des Livres Saints, que les Israélites bâtirent par les ordres de Pharaon, dans le tems de leur captivité en Egypte. D'autres ajoutent qu'elle a été aussi nommée *Cleopatra* & *Arsinoë*. C'est le port de la Mer rouge le plus voisin du Caire, & celui, probablement, où Cléopatre tenta de faire conduire ses vaisseaux par terre, pour se retirer dans l'Inde après la déroute d'Actium. Aujourd'hui ce n'est qu'une petite place, où les Turcs tiennent une garnison, & qu'ils ont assez bien fortifiée.

Ville du même nom.

On ne donnera pas plus d'étendue à la description géographique de l'Yémen; mais on ne peut se

Observations sur le Gouvernement & les usages de l'Yémen.

qui semble supposer que dans les autres saisons il manquoit d'eau. *Journal du voyage de Soliman Bacha*, dans l'Histoire des Voyages, Tom I, pag. 141.

dispenser de faire quelques observations sur son gouvernement & sur ses usages. J'ignore quand ce Royaume commença à secouer le joug des Califes. Quelques Ecrivains assurent que, dès le huitiéme siécle du Christianisme, des Alides, de la branche de *Thâbatheba*, régnoient en Arabie, & que deux siécles après des Princes de la même famille étoient Souverains de l'Yémen. Nous apprenons de M. Deguignes, qu'un Arabe, nommé *Abdolnabi*, se révolta contre les Abbassides vers l'an 1170, & se rendit indépendant à Zobaïd (*Zibid*), où il fit faire le Khotba en son nom. Saladin, Sultan d'Egypte, envoya contre lui son frere *Touran Schah*, qui ayant battu Abdolnabi, s'empara de Zobaïd, & y fit un butin considérable. Touran prit ensuite Aden, ville alors très-puissante, qui étoit entre les mains d'un Prince nommé *Yasin*. Quelques années après, le reste de l'Yémen fut soumis par *Toghteghin*, autre frere de Saladin. Il y fonda une Dynastie, dont on peut fixer le commencement à l'an 578 de l'Hégire, de J. C. 1182. Il mourut après un regne de 14 ans. Trois Princes de cette famille occupe-

Princes qui ont regné dans cette contrée.

La Roque, *ubi supra.*

Histoire des Huns, Tome I. Liv. VII.

rent

rent ſucceſſivement le trône pendant l'eſpace d'environ 70 ans; & après cela, c'eſt-à-dire, vers l'an 1239 de l'Ere Chrétienne, un Turkoman, nommé *Noureddin-Omar*, s'empara de l'Yémen. M. Deguignes croit que la famille de Saladin ceſſa alors de régner dans ce pays. Il ajoute que celle de Noureddin-Omar a poſſédé l'Yémen juſqu'après l'an 1397. Ses recherches ne vont pas plus loin.

Particularités ſur la Cour de Mouab.

L'ouvrage publié par M. de la Roque, ſous le titre de *Voyage de l'Arabie heureuſe*, contient des particularités intéreſſantes ſur la Cour d'Yémen. Le Prince qui régnoit au commencement de ce ſiécle s'appelloit *Sultan Méhémed*. Il réſidoit à Mouab, ville qu'il avoit fait bâtir. C'étoit un vieillard de bonne mine, & d'une phyſionomie agréable, quoiqu'il fût âgé de 87 ans. Son extérieur étoit modeſte, & il n'y avoit rien de ſi ſimple que ſon habillement. « Pour unique diſtinction, dit M. de la Roque, il portoit ſur ſon turban un voile de ſoye blanche, qui lui couvrant toute la tête tomboit ſur le devant, & ſe nouoit ſous le menton, à peu près comme nos Dames portent leurs coef-

Hiſt. gén. des Voyages, Tome IX, ſur le voyage de l'Arabie heureuſe, publié par la Roque.

ſes. Sa vie particuliere étoit aſſez uniforme. Il ſe levoit à la pointe du jour. Il dînoit à neuf heures, pour ſe remettre au lit à onze heures du matin, juſqu'à deux heures après midi... Les tambours & les hautbois annonçoient ſon réveil, & le Prince étoit alors viſité par les Grands, qui l'entretenoient juſqu'à l'heure marquée pour la priere ou les affaires. Ils ne s'approchoient jamais de lui, ſans lui prendre la main droite, qu'il tenoit ſur ſon genou, & qu'ils baiſoient avec de grandes démonſtrations de reſpect... Il ſoupoit à cinq heures, & ſe couchoit à onze. Tous les Vendredis il ſe rendoit avec beaucoup de pompe, dans une plaine voiſine de la ville, où l'on dreſſoit une tente, qui lui ſervoit de moſquée. Il y paſſoit une heure entiere à faire les fonctions d'Iman, dont il prenoit la qualité dans ſes titres. Ces fonctions conſiſtoient à commencer la priere publique, & à faire le Khotah (*le Kothba*), eſpece de prône, dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet ſont accompagnées de prieres *pour le Souverain*, & pour la proſpérité de l'Etat. Pendant tout le jour, ceux qui ſe trouvoient ſur ſa route

avoient le privilége de l'approcher, & de lui baiſer la main ».

Le royaume d'Yémen eſt héréditaire; mais les cadets excluent quelquefois les aînés : & des Princes collatéraux ; lorſqu'ils ſont les plus forts, l'emportent ſouvent ſur les héritiers directs. Le Roi entretient ſix ou ſept cents femmes, dont les unes logent dans ſon palais, & les autres dans un château qui eſt à un quart de lieue de Mouab. La plûpart des Dames du pays portent des cercles d'or ou d'argent aux bras, aux poignets, & au bas de la jambe, avec un large anneau d'or paſſé dans les narines. Elles ſe parfument d'odeurs fortes, ſe rougiſſent les ongles, ſe noirciſſent les paupieres, & ſe frottent les mains & les pieds d'une drogue, qui donne à ces parties une couleur très-vive. Elles ont la liberté de ſe viſiter le ſoir, comme à Mocka; mais on leur permet rarement de monter ſur leurs terraſſes pour y prendre le frais.

Hadramout, le ſecond Royaume de l'Yémen, eſt à l'Orient de celui qu'on vient de décrire, & s'étend ſur la côte méridionale de l'Arabie. Ce pays nous eſt peu connu, parce qu'il

Royaume d'Hadramout.

est peu fréquenté par les Européens. Ses principales places sont *Schibam*, à vingt-cinq lieues de la mer, & *Sequira*, que d'autres nomment *Chicheri*, qui est une grande ville & un bon port. Le Roi réside à Schibam. Il est tributaire du Grand Seigneur. Le pays offre de vastes plaines remplies de sable : mais l'aloës y croît en abondance. On recueille de l'ambre sur les côtes. Il y a aux environs de Schibam une montagne de même nom, agréablement cultivée, & remplie de hameaux & de villages. On en tire les plus belles agathes de l'Orient. Il y a beaucoup de Banians & de Guebres établis dans cette contrée.

Royaume de Fartach.

Fartach, le troisiéme État, s'étend aussi sur la mer des Indes, à l'Orient d'Hadramout. D'autres le nomment *Seger*. Son Roi est vassal du Grand Seigneur, & doit lui fournir 5000 soldats. Ses villes sont

Dom Vaisfette, Ovington, *ubi supra*.

1. *Kaxem*, ou *Kareſem*, sur la côte la plus méridionale du pays environ à 15 degrés de latitude. Son port est à l'abri des vents d'Oueſt, mais fort exposé à ceux de l'Est. Ses édifices n'offrent rien de remarquable. Le pays est si pauvre que le Gou-

verneur du lieu est obligé de faire le commerce, pour soutenir sa dignité. Il vend aux étrangers son encens & son aloës, & tire en échange, du riz, des dattes, & des étoffes. Les habitans font beaucoup plus de cas de ces denrées que de l'argent. Leur monnoie courante est une espece de graine, qui se compte par poignée. Ils en ont aussi quelques-unes d'argent, comme des *Mamoudis* de l'Inde, & des *Abassis* de Perse. Ils sont enclins au vol, à la sodomie, & à d'autres vices infâmes.

2. *Fartach*, à l'Orient de Kaxem, sur la côte Sud-Est de la mer des Indes.

3. *Dofar*, au Nord de Fartach, sur la même côte, place médiocre, dont les habitans sont superstitieux, trompeurs dans le commerce, cruels & farouches envers les étrangers. L'encens & les noix de coco sont leurs principales marchandises.

4. *Ser* ou *Seger*, autre ville maritime, au Nord de Dofar, dont le peuple est plus sociable. Elle a un excellent port, fréquenté par un grand concours de vaisseaux, qui viennent de Mascate, de Bender-Abassi, de

Surate, & des côtes d'Ethiopie. Ils y chargent de la myrrhe, des eſclaves, de l'encens & de l'aloës.

Iſle de Socotra.

Pluſieurs Voyageurs prétendent que ces quatre villes forment autant de petits Etats, dont chacun a un Roi particulier. L'Iſle de *Socotra*, ſituée à cinquante lieues du Cap de Fartach, & à trente de celui de Guardafut, entre 12 & 13 degrés de latitude, eſt, ſelon quelques Ecrivains, ſous la dépendance du Sultan de Fartach. D'autres aſſurent qu'elle ſe gouverne par ſes propres loix. Sa longueur eſt d'environ vingt lieues, ſur neuf de largeur. C'eſt la plus grande Iſle qui ſoit aux environs de l'Arabie: mais elle n'a point de port ni de rade où les grands vaiſſeaux puiſſent mouiller en ſûreté. Les vents du Nord y ſoufflent avec tant de violence, qu'ils pouſſent le ſable du rivage juſqu'au ſommet des hautes montagnes, qui forment une chaîne au milieu de l'Iſle. La mer qui l'environne n'a ni bancs ni rocs qui puiſſent nuire à la navigation, & ſon fond eſt un ſable pur. La côte eſt fort eſcarpée.

Hiſtoire des Voyages, Tome I, p. 91, 169; Tome II, pag. 50.

Ses places maritimes.

Ses places maritimes les plus fréquentées ſont 1. *Tamarin* ou *Tamara*,

dans la partie la plus orientale de l'Isle : c'est la capitale du pays, & la résidence d'un Gouverneur, que quelques relations traitent de Souverain ; 2. *Gallanza*, ou *Calenser*, du côté de l'Oueſt ; 3. *Beni*, vers l'Orient.

Sa partie ſeptentrionale, expoſée à de terribles vents qui la couvrent de ſable, eſt également ſtérile en arbres & en plantes, à la réſerve de quelques endroits creux, qui ſont à l'abri des montagnes. Du côté du Midi on trouve des vallées & des plaines fertiles en pommiers, en palmiers, & en d'autres arbres utiles. Les montagnes produiſent quantité de fleurs, d'herbes aromatiques, & de plantes médicinales. Tous ces lieux pourroient être cultivés ; mais il n'eſt point de peuple moins induſtrieux que ces Inſulaires. Les principales marchandiſes du pays ſont les dattes, le ſang de dragon, & l'aloës, qui eſt plus eſtimé que celui d'aucun autre lieu. Ses productions.

Les habitans de Socotra ſont un mêlange de Chrétiens & de Mahométans. Les Chrétiens, dont l'origine eſt plus ancienne, ſont Jacobites, & ſe font circoncire. Ils ſe vantent d'avoir été inſtruits par Saint Thomas. Tous Caracteres de ſes habitans.

les hommes portent le nom d'un Apôtre, & presque toutes les femmes celui de Marie. Ils adorent la Croix, la portent sur leurs habits, & l'arborent sur leurs chapelles, où ils font la priere trois fois le jour en langage Chaldéen. Ils vivent dans les bois, comme des bêtes sauvages, n'ayant ni villes, ni bourgs, ni aucune forme de justice & de gouvernement. La plûpart habitent des grottes : d'autres se construisent de petites cabanes. Ils se nourrissent de poisson, de dattes, & du lait de leurs bestiaux, qui est presque leur unique boisson. Les hommes n'ont d'autre habillement qu'une piece de *Kambolis*, espece de grosse étoffe qui se fabrique dans leur Isle, & dont ils se couvrent la ceinture. Leurs uniques armes sont une épée courte, des pierres & des bâtons. Ces Insulaires sont robustes, bazanés, & de haute stature. Il n'y a point de peuple dans ces quartiers qui les égale pour la bonne mine. Les femmes sont assez blanches, & peuvent passer pour belles. Faria-y-Sousa assure qu'elles ressemblent aux anciennes Amazones par leur humeur martiale, & par l'empressement avec lequel elles se livrent

aux étrangers, pour en avoir des enfans, lorsqu'elles n'en ont point de leurs maris. Les Portugais s'emparerent de Socotra en 1508; mais les Sarrazins la reprirent peu de tems après.

CHAPITRE VII.

Des productions de l'Arabie.

ARTICLE PREMIER.

Arbres & Plantes.

Qualités du terroir.

J'AI déja représenté l'Arabie comme un pays des plus stériles. Sa partie occidentale, située le long de la Mer rouge, est un désert sablonneux, qui dans la longueur de trois cents lieues, sur la largeur de dix ou douze, est presque généralement inculte. Le côté du septentrion offre d'autres déserts, entrecoupés de montagnes arides. Les terres ne sont pas meilleures dans la partie de l'Orient, & ce n'est que vers le Midi, à quelque distance de la côte, qu'on rencontre des bois de cocotiers, des plantations de café, des vallées & des collines fertiles.

On ne trouve dans une région si étendue qu'un très-petit nombre de rivieres, dont les principales sont *Aſtan*, *Fali* & *Prim*. Les deux premieres coulent dans l'Arabie déſerte, & ſe jettent dans le Golfe Perſique. La troiſiéme, qui arroſe l'Arabie heureuſe, ſe perd dans la mer des Indes.

Productions variées.

Dans les lieux que le voiſinage des eaux rend ſuſceptibles de culture, on recueille une aſſez grande abondance de fruits de toute eſpece, du riz & du froment, de l'orge plus gros que le nôtre, pluſieurs ſortes de racines & d'herbes nourriſſantes, outre quantité de plantes aromatiques & de drogues, qui croiſſent quelquefois dans les lieux les plus ſauvages. Nous ne parlerons ici que des productions les plus remarquables.

1. *Le Datier.*

Salmon, Etat de l'Arabie, Chap. VII.

C'eſt un grand arbre, de la claſſe des palmiers, qui croît dans les terres arides & ſulfureuſes. On en diſtingue deux eſpeces, l'une qui produit des fruits ſans rapporter des fleurs, l'autre qui rapporte des fleurs ſans produire des fruits. On a coutume de donner aux arbres de la premiere eſ-

pece le nom de dattiers femelles, & celui de dattiers mâles aux arbres de la seconde. La forme des uns & des autres est extérieurement la même. Au printems ils poussent vers la cime, huit ou dix gousses, rougeâtres par dehors, blanches par dedans, & longues d'une coudée. Dans les dattiers mâles, ces gousses s'ouvrent au mois de Mars, & produisent quantité de petits boutons, dont les uns jettent des fleurs, & les autres contiennent un petit duvet, que le moindre souffle détache & disperse. Les gousses des dattiers femelles s'ouvrent de la même maniere, & dans la même saison, & poussent un grand nombre de petites grappes, qui contiennent chacune environ trente grains, de la petitesse des grains de poivre. On prétend que les dattiers mâles, en jettant leur duvet sur les grappes des dattiers femelles, leur communiquent le véritable germe qui produit les dattes. Quand ils ont perdu ce duvet, leurs gousses se fanent & se dessèchent, au lieu que celles des dattiers femelles se chargent de fruits.

Il y a diverses sortes de dattes, suivant les différentes especes de pal-

miers ; les unes rondes, les autres longuettes, quelques-unes ayant le noyau fort dur, d'autres fort tendre, d'autres n'ayant point de noyau. Celles d'Arabie ont la poulpe plus charnue que celles de Perſe.

On conçoit que pour procurer aux dattiers femelles une heureuſe fécondité il eſt néceſſaire de planter dans leur voiſinage beaucoup de dattiers mâles. On a même coutume, en quelques endroits, de ſuſpendre à leur ſommet un paquet de gouſſes de dattiers mâles, afin que le duvet qui s'en détache tombe plus ſûrement ſur les grappes des dattiers femelles ; l'expérience apprenant que le ſouffle des vents ne porte pas toujours ce germe d'un arbre à l'autre, ſur-tout dans les lieux où les dattiers mâles ſont moins abondans.

Les dattes ne parviennent ici à leur maturité qu'au mois d'Août. On les fait alors tomber de l'arbre en le ſecouant avec force. On ſépare les vertes de celles qui ſont mûres, & on les laiſſe ſécher au ſoleil ſur des nattes, ce qui les mûrit en peu de jours.

Cet arbre eſt d'une utilité ſi étendue, qu'on peut le regarder comme

une des plus merveilleuſes productions de la nature. On tire une nourriture exquiſe, non-ſeulement de ſon fruit, qui ſert de pain à la plûpart des Arabes, mais de ſes bourgeons, de ſes premieres feuilles & de ſes gouſſes, lorſqu'elles ſont encore tendres. Toutes ces choſes ſe mangent crues ou cuites, & paſſent chez les Arabes pour d'excellens alimens. En faiſant une inciſion au tronc de l'arbre, on en exprime une liqueur très-agréable. Si on preſſe ſes fruits, & ſi on les laiſſe cuver, en y mêlant un peu d'eau, on en fait un vin délicieux, qui ſe conſerve dans des outres, & qui, diſtillé à l'alambic, produit une liqueur forte, très-eſtimée dans tout l'Orient. Son bois eſt propre à toutes ſortes de conſtructions, & s'employe auſſi aux ouvrages de tour & de menuiſerie. Les noyaux de ſon fruit ſervent de nourriture au bétail, & en les faiſant bouillir, on en tire une matiere graſſe ſemblable au beurre. Enfin on fait des cordages avec l'écorce du dattier, des corbeilles, des éventails, des nattes, & toute ſortes d'uſtenſiles avec ſes feuilles & ſes branches. On a éprouvé que ſon fruit eſt d'un

grand secours dans les diarrhées, les douleurs d'entrailles, & les maux de reins.

2. L'*Aloës*.

C'est une plante qui pousse une tige assez haute, & qui se couvre depuis sa racine d'une grosse touffe de feuilles épaisses & dentelées, larges par le bas, étroites vers la pointe. Leur hauteur est de trois ou quatre pieds, & celle de la tige de huit ou dix. On tire le jus des feuilles en les coupant, & on le conserve dans des sacs de cuir, pour entretenir sa fraîcheur. On en fait aussi des tablettes, qu'on nomme *Socotrines*, parce que le meilleur aloës vient de *Socotra*, isle dépendante de l'Arabie. En laissant reposer dans un vase le jus des feuilles sans le remuer, on en tire trois différentes sortes d'aloës : l'un jaune, transparent, d'une odeur forte, & d'une excellente qualité ; les deux autres d'une couleur plus terne, d'une amertume excessive, & d'une qualité fort inférieure.

Salmon, *Ibid.*

3. L'*Arbre du Caffé*.

L'arbre qui produit le caffé s'éléve à la hauteur de dix ou douze pieds.

Sa groſſeur eſt depuis dix juſqu'à quinze pouces. Il a l'écorce griſe, peu unie, mais fort tendre. Ses branches croiſſent deux à deux, l'une en face de l'autre, & s'arrondiſſent autour du tronc en forme de paraſol. Leur bois eſt ſi ſouple, qu'on peut les amener juſqu'à deux ou trois pieds de terre. Les feuilles, qui reſſemblent beaucoup à celles du citronier, quoique moins épaiſſes & moins pointues, s'arrangent auſſi deux à deux autour des rameaux, l'une preſqu'à l'oppoſite de l'autre. Leur couleur eſt d'un verd foncé. Les fleurs ſont blanches, aſſez ſemblables à celles du jaſmin, d'un goût amer, & d'un parfum agréable.

Salmon, *Ibid.* la Roque, Voyage de l'Arabie heureuſe.

Cet arbre eſt toujours verd, & porte en même tems, dans preſque toutes les ſaiſons, des fleurs & des fruits. Quand la fleur eſt tombée, elle fait place à un petit fruit, qui eſt d'abord fort verd, & qui rougit en mûriſſant, comme la ceriſe, dont il a la groſſeur. Ce fruit eſt nourriſſant, d'un goût délicat, & d'une grande fraîcheur. Il a ſous ſa poulpe, au lieu de noyau, une féve ronde. Quand le fruit eſt verd, cette féve eſt extrémement tendre; mais à meſure qu'il

mûrit, elle acquiert insensiblement de la dureté. Dans la suite, le fruit venant à se rider & à se dessécher, sa chair se change en une gousse noirâtre, qui fait l'écorce extérieure du café. La féve se durcit alors, & sa couleur est d'un verd fort clair. Elle est entourée d'une pellicule très-fine, qui forme sa seconde enveloppe, ou son écorce intérieure. Chaque gousse ne renferme qu'une seule féve, qui se partage ordinairement en deux grains, lorsqu'elle sort de son écorce.

Les arbres de café croissent avec succès au pied des montagnes, dans les lieux humides & ombragés. Ils doivent être soigneusement arrosés, par le moyen des petites rigoles qu'on pratique dans les plantations, & qui conduisent l'eau jusqu'au pied des arbres. La fosse de chaque plante doit avoir cinq pieds de profondeur, & trois de large. Ses côtés sont revêtus de cailloux, & le reste se remplit de terre. Quand le fruit est mûr, on détourne l'eau des rigoles, afin qu'il puisse sécher sur les branches.

Dans les lieux trop découverts on a soin de planter autour de ces arbustes de grands arbres, qui leur servent

d'abri. Sans cet ombrage leur fleur se desséchéroit aux ardeurs du soleil, & ne produiroit aucun fruit. C'est aux environs de Bételfagui que croissent les plus beaux cafés de l'Arabie. On les plante avec ordre, à peu près dans le même alignement que nous rangeons les pommiers. Comme les féves ne mûrissent pas toutes dans une même saison, on en fait trois différentes récoltes, dont la plus abondante est celle du mois de Mai. On étend des toiles de coton sous les arbres, qu'on secoue légerement pour en faire tomber les grains mûrs. On fait ensuite sécher ces grains en monceau sur des nattes, & quand leurs gousses sont en état de s'ouvrir, on passe par-dessus un gros cylindre de bois ou de pierre, qui sépare chaque grain en deux moitiés, ou en deux petites féves, telles que nos grains de café.

L'écorce extérieure du grain, & la pellicule très-fine qui le couvre intérieurement, composent une liqueur beaucoup plus agréable que celle qui se fait avec la féve même; on l'appelle *Café à la Sultane*, & les personnes de distinction n'en prennent point d'autre. Mais cette méthode ne peut

ſe pratiquer qu'en Arabie, l'écorce de café ne pouvant être tranſportée, ou gardée long-tems, ſans perdre une grande partie de ſa qualité.

Les Arabes prennent le café preſqu'auſſi-tôt qu'il eſt cuit, le laiſſant à peine repoſer deux ou trois minutes; mais pluſieurs ont la précaution d'envelopper la cafetiere d'un linge humide en la retirant du feu, ou de la frotter avec une éponge mouillée; ce qui clarifie ſur le champ la liqueur.

L'uſage du café eſt aſſez moderne, même parmi les Arabes, puiſqu'il ne remonte pas au-delà du neuviéme ſiécle de l'Hégire, & du quinziéme de l'Ere Chrétienne. Un Mufti d'Aden, nommé *Gemaleddin*, uſa de cette liqueur dans une maladie. Il éprouva par un prompt rétabliſſement que c'étoit une boiſſon très-ſalutaire, dont les principales propriétés étoient de purifier le ſang par une douce agitation, d'égayer l'eſprit, & de diſſiper les peſanteurs. Son exemple mit en réputation le café, qui avoit été juſque là preſque inconnu. L'uſage de cette liqueur paſſa bien-tôt en d'autres lieux, particulierement à la Mecque, & à Médine, où on établit des

maisons pour la distribuer publiquement. Le peuple s'y assembloit en foule ; mais un Schérif de la Mecque, nommé *Khair-beg*, défendit cette boisson sous des peines rigoureuses, & fit fermer tous les cafés publics. Un particulier ayant désobéi aux ordres de l'Emir, reçut la bastonnade, & fut ensuite promené sur un âne dans toute la ville.

Cette persécution dura peu, & ne fit qu'augmenter le goût que les Arabes avoient pour le café. Les peuples d'Egypte & de Syrie témoignerent la même passion pour cette liqueur, qui fut enfin introduite en Turquie vers le milieu du seiziéme siécle du Christianisme, sous le regne du fameux Soliman. Deux Marchands venus de Syrie, ouvrirent chacun à Constantinople une maison de café, dans le quartier qui se nomme *Takta-calah*. Les gens de lettres, les joueurs & les nouvellistes, s'y rendirent avec empressement. « Ces maisons, dit un Ecrivain, prirent le nom de *Cahueh-Khanch*... Elles se multiplierent si promptement, qu'elles exciterent bien-tôt l'attention des Officiers publics. On y voyoit les Pachas & les

Histoire des Voyages, Tome X, p. 306, sur le Journal de la koque.

principaux Seigneurs de la Porte. Déja les Imans se plaignoient que leurs Mosquées étoient désertes, tandis que les cafés ne cessoient pas d'être remplis. Ils se déchaînerent enfin, non-seulement contre les lieux où l'on vendoit le café, mais contre le café même, dont ils soutinrent que la défense étoit comprise dans la Loi, qui interdit les liqueurs fortes ».

Le grand Mufti fut consulté sur cette question, & décida que le café étoit défendu par la Loi de Mahomet. Là dessus, continue l'Auteur, « toutes les maisons de café furent aussi-tôt fermées, & les Officiers de Police reçurent ordre de s'opposer, dans toute la ville, à l'usage même de cette liqueur. Cette défense fut renouvellée sous le regne d'Amurat III; mais toutes les rigueurs qu'on apporta d'abord à l'exécution, ne purent arrêter un penchant déclaré. Les Magistrats se lassant enfin d'une vigilance inutile, prirent le parti de tolérer cet usage, & les maisons de café reparurent en plus grand nombre qu'auparavant ». Sous la minorité de Mahomet IV, c'est-à-dire, vers le milieu du dernier siécle, elles furent suppri-

mées pour la seconde fois, par le Grand-Visir Kuproli, & depuis ce tems personne n'a entrepris de les rétablir. Voici ce qui porta Kuproli à cette sévérité. Ce Visir s'étant transporté *incognito* dans les principaux cafés de Constantinople, fut surpris d'y trouver une troupe de gens oisifs, qui s'entretenoient des affaires du Gouvernement, & qui censuroient avec la dernier hardiesse la conduite des Ministres. Ayant eu la curiosité de visiter aussi les tavernes où l'on vendoit du vin, il n'y trouva que des gens joyeux, qui récitoient des chansons, ou qui parloient de leurs amours & de leurs exploits guerriers. Il jugea que les sociétés du premier genre étoient très-dangereuses dans un Etat; & c'est ce qui l'engagea à les supprimer. N'appréhendant rien des autres, il crut pouvoir les tolérer.

Nous apprenons de Salmon, que l'usage de cette liqueur fut introduit en Angleterre en 1652, par un marchand nommé *Edouard*, qui revenoit du Levant, & qui ouvrit à Londres la premiere maison de Café. Les François l'ont connu quelques années plus tard.

4. *Arbres qui produiſent l'Encens, la Myrrhe, le Baume. Autres plantes remarquables.*

L'encens eſt une gomme aromatique, qu'on tire par inciſion de certains arbres dont les feuilles reſſemblent à celles du poirier. C'eſt une production particuliere à l'Arabie. On en diſtingue deux eſpeces, l'une qu'on nomme *Encens mâle*, ou *Oliban*; l'autre appellée *Encens femelle*. La premiere eſt plus eſtimée que la ſeconde. Ce qu'on nomme *Manne d'encens*, eſt une ſorte de farine qui reſte au fond des ſacs où l'on a porté l'encens. Elle entre dans la compoſition des parfums.

La myrrhe eſt une autre gomme odoriférante, qu'on recueille auſſi en Arabie, & qui coule par inciſion, d'un arbre épineux, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'olivier. On en compoſe des parfums, & les anciens s'en ſervoient pour embaumer les corps morts. On en tire une huile excellente pour les plaies, & on l'emploie à d'autres uſages dans la médecine.

Le baume de la Mecque, ainſi

nommé, parce qu'il se trouve principalement dans le territoire de cette ville, est la production d'un arbre, que les Arabes appellent *Balsum*, & les Egyptiens *Baleſſan*. Il a les feuilles peu différentes de celles du frêne, mais éparpillées & peu fournies; le tronc glutineux, léger, & rougeâtre; les branches longues & menues, odoriférantes, visqueuses, & de la même couleur que le tronc. Sa fleur est petite & d'une agréable odeur. Sa graine, qui n'a pas moins de parfum, est enfermée dans une gousse noire, & nage dans une liqueur épaisse de la couleur du miel. Elle a l'odeur du baume, la forme de la semence du térébinthe, & le goût amer. Les branches, qui se fendent d'elles-mêmes, dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, distillent une gomme précieuse, qu'on recueille dans des sacs de cuir, faits en forme de bourses. Sa couleur, d'abord très-blanche, prend ensuite une teinture verte, & jaunit enfin au bout de quelques mois. Cette gomme, qui est très-fluide dans son origine, acquiert avec le tems un tel degré de consistance, qu'il faut la dissoudre dans l'esprit de vin.

Entre les autres productions de même genre, celles qui méritent quelque attention, ſont 1°. le *Kernab*, eſpece de cornouiller. Les Arabes en expriment un jus très-doux, qu'ils nomment *Karob*, ou ſuc épais, & qu'ils employent au lieu de ſucre, pour confire leurs fruits. 2°. L'*Habba-ben*, c'eſt le nom qu'on donne au fruit d'une plante qui a la tige blanche, & la forme de la poirée. Ce fruit eſt compoſé de pluſieurs grains, enfermés dans une gouſſe griſe, plante, & faite en bec d'oiſeau. En le preſſant, on en tire une huile, qui ſert à divers uſages. Une autre plante rapporte un fruit de même nom, mais de figure différente. Il conſiſte dans une amande blanche, oléagineuſe & ferme, enveloppée dans une coque triangulaire, dont l'épaiſſeur eſt médiocre. On en fait auſſi de l'huile. 3°. L'*Abrus*, dont les fruits ont la couleur du corail, & ſervent d'ornement aux Dames. 4°. Le *Garb*. Ses cendres, après avoir été employées pour la leſſive, acquierent la qualité du ſalpêtre, & l'on en fait ici de la poudre à canon. 5°. Le *Sambak*, eſpece de jaſmin, dont les feuilles reſſemblent

ſemblent à celles de l'oranger, & forment une touffe épaiſſe autour de ſa tige. Ses fleurs ont un parfum plus agréable que celui du jaſmin. Les Arabes en tirent une huile qui a ſes uſages dans la médecine.

Animaux.

L'ARABIE produit les plus beaux chevaux de l'univers. On en fait un tel cas en Turquie, en Perſe, & dans l'Indoſtan Mogol, qu'on n'en voit preſque point d'autres dans les écuries des grands Seigneurs. Ils ſont vifs, d'une grande légereté, d'une taille avantageuſe, & d'une vigueur ſurprenante. Les plus eſtimés ſe trouvent dans l'Arabie heureuſe. Les Orientaux, pour éprouver ſi les chevaux qu'on vend pour Arabes ſont de bonne race, leur font faire une courſe de trente lieues au grand trot; les pouſſent enſuite dans l'eau, juſqu'au poitrail, & leur préſentent l'orge auſſi-tôt après. S'ils le mangent avidement, on ne doute point de la *nobleſſe* de leur extraction : ce terme

Chevaux.

Salmon, *ubi ſuprà.* Chardin, T IV, Chap. VIII.

n'a rien de trop fort, puiſqu'on ſçait que les Arabes dreſſent des généalogies pour leurs chevaux.

Chameaux. Les chameaux d'Arabie ne ſont guère moins fameux. Les plus forts portent la charge de mille ou douze cents, Cet animal a cela de particulier, qu'il perd au printems toute ſa toiſon, de ſorte qu'on eſt obligé d'enduire ſon corps de poix, pour le défendre de la piquure des mouches. Son poil, plus fin que celui d'aucun autre animal, à l'exception du caſtor, ſe file comme la ſoye, & ſert à fabriquer ces beaux *camelots* d'Orient, qui doivent leur nom aux animaux dont nous parlons. Le chameau eſt naturellement tranquille & doux. On le mene ſans bride, ſans collier, au ſeul ſon de la voix, & on l'accoutume ſans peine à plier les genoux pour recevoir ſon fardeau. Lorſqu'il eſt en chaleur, il devient fantaſque & retif : il faut le charger alors extraordinairement, & quelquefois même on eſt obligé de lui mettre un frein ſur la bouche. Dans l'accouplement, les femelles ſe couchent ſur les genoux. Les petits ſont onze ou douze mois dans le ventre de leur mere. Lorſqu'ils viennent au

monde, on leur plie les jambes sous le ventre, & on les tient quelques jours dans cette posture, afin qu'ils s'accoutument à se baisser pour recevoir des fardeaux. Il n'est point d'animal plus sobre, ni qui supporte plus long-tems la faim & la soif. On les nourrit d'orge, de farine, de fruits sauvages, de dattes, & de poisson bouilli.

Les ânes & les mulets de la même contrée sont grands & forts. Les dromadaires, les bœufs, les buffles, les chevres, & toute sorte de bestiaux, grands & petits, s'y trouvent assez abondamment, malgré la sécheresse de ce climat. On y rencontre des lions des tygres, & d'autres animaux sauvages, mais en petit nombre, parce que le pays est fort découvert. Les trois mers qui environnent l'Arabie lui fournissent une telle quantité de poisson, qu'il sert de nourriture aux hommes & aux bestiaux.

Anes, Mulets, &c.

CHAPITRE VIII.

De la langue & des ſciences des Arabes.

Origine de la langue Arabique.

LA plûpart des Sçavans regardent l'Arabe comme un dialecte de l'Hébreu. Les Arabes ſoutiennent que c'eſt une langue mere, & que l'Hébreu lui doit ſon origine. On convient généralement qu'il y a beaucoup d'affinité entre ces deux langues, & qu'elles paroiſſent dérivées d'une même ſource.

Ses dialectes.

Les habitans de l'Arabie ayant été diviſés originairement en pluſieurs branches, leur langue s'eſt auſſi partagée en différentes dialectes. On en diſtinguoit deux principales, celle des Hémiarites, qui différoit peu du Syriaque, & celle des Iſmaélites, qui approchoit beaucoup de l'Hébreu. Comme la derniere étoit bien plus pure que l'autre, on la nommoit la vraie dialecte Arabique. En effet, les Iſmaélites, qui vivoient dans le déſert, loin de la ſociété des autres peuples, conſervent ſans peine dans toute ſa pureté le langage de leurs

Hiſt. Univ. Tome XII, P. 538. Chardin, Tome V, Chapitre III. Traité du Choix des Etudes, par M. l'Abbé Fleury.

peres, au lieu que les Hémiarites eurent pluſieurs occaſions de le corrompre à cauſe de leur grand commerce avec les étrangers.

Les caractères de cette langue n'ont pas moins varié que ſes dialectes. Les Hémiarites, qui ont connu l'écriture long-tems avant les Iſmaélites, avoient un Alphabet, nommé *Al-Moſnad*, dont les lettres n'étoient point ſéparées les unes des autres (1), & s'arrangeoient ſur une ligne courbe qui les traverſoit. Les Maures d'Afrique, Arabes d'origine, ont encore aujourd'hui des caractères de ce genre, qui ſont peut-être les mêmes que ceux de l'alphabet Hémiaritique. On en peut voir le modèle dans l'Hiſtoire Univerſelle que les Anglois ont publiée. Cet alphabet doit être de la plus haute antiquité, s'il faut ajouter foi à ce que rapporte un Ecrivain Arabe, cité par Pocock, qu'on a trouvé dans le pays d'Yémen une inſcription, en caractère *Al-Moſnad*, tracée du tems du patriarche Joſeph.

Ses caractères.

Alphabet des Hémiarites.

Hiſt. Univ. *Ibid.* p. 544.

Les premieres lettres dont ſe ſervirent les Arabes Iſmaélites, furent

Alphabet des Iſmaélites.

(1) Le nom d'*Al-Moſnad* faiſoit alluſion à cet enchaînement.

appellées *Al-Moramer*, du nom de leur inventeur qui vivoit peu de tems avant Mahomet. On les a auſſi nommées *Cufiques*, parce que ce fut à Cufa, ville de l'Irak-Arabi, que les premieres copies de l'Alcoran furent écrites dans ce caractère, dont on trouve encore d'autres veſtiges dans les inſcriptions de pluſieurs monumens, & dans les titres de quelques anciens Livres. Dans la ſuite, les lettres Cufiques furent perfectionnées par pluſieurs Sçavans, & reçurent enfin au quatriéme ſiécle de l'Hégire la forme qu'elles ont à préſent.

Combien cette langue eſt abondante.

C'eſt à la Mecque & à Médine, anciennes poſſeſſions des Iſmaélites, qu'on parle encore aujourd'hui le plus pur Arabe. Cette langue eſt harmonieuſe, énergique, & d'une telle richeſſe, qu'elle a, dit-on, 80 ſynonymes pour déſigner le miel, 200 pour exprimer le lait, 400 pour ſignifier calamité, 500 pour dire un lion, 1000 pour un chameau, une épée, &c. C'eſt la langue ſçavante des Perſans, des Turcs, des Mogols de l'Inde, & de la plûpart des autres peuples Mahométans, qui l'étudient comme nous étudions le Grec & le Latin.

Les Arabes occidentaux n'ont connu, comme je l'ai dit, l'écriture que peu de tems avant la naissance de Mahomet; & cet art avoit fait alors si peu de progrès parmi eux, que leur Législateur même l'ignoroit, ce qui le fit appeller *le prophete peut lettré*. Quoique destitués de ce secours, qui est certainement la principale clé des sciences, ils ne laisserent pas d'exceller dans plusieurs Arts. L'éloquence fut un de ceux qu'ils cultiverent avec le plus de succès. Ils étoient à cet égard si persuadés de leur supériorité sur les autres hommes, qu'ils disoient communément qu'il n'y avoit qu'eux & les Perses qui possédassent l'art de bien parler. Ils s'exerçoient à composer deux espèces de harangues. Dans les unes les phrases étoient coupées & cadencées avec une sorte d'harmonie; les autres étoient d'un style plus coulant & plus uni. Ils exprimoient cette différence en comparant les premieres à des perles détachées, & les secondes à des perles qui forment un collier. Ils donnoient à leurs Orateurs le nom de *Khateb*, qui se donne aujourd'hui aux prédicateurs Musulmans, & celui de *Khotbah* aux haran-

Arts des Arabes.

Eloquence.

Les Arabes ont quinze ou seize sortes de vers. Leur prosodie, semblable à celle des Grecs & des Latins, est composée de pieds, qui diffèrent entre eux pour le nombre & la quantité des syllabes. Mais, suivant la remarque d'un très-célebre Ecrivain, leurs poëmes n'ont jamais eu « que des beautés fort superficielles, comme le brillant des pensées & la hardiesse des expressions. Ils ne se sont point appliqués à ce genre de poësie qui consiste dans l'imitation, & qui est le plus propre à émouvoir les passions; & ce qui les en a éloignés, a peut-être été le mépris des Arts qui y ont du rapport, comme la peinture & la sculpture, que la haine de l'idolatrie leur faisoit abhorrer ».

Fleury, ubi supra.

Astronomie. L'étude de l'Astronomie est fort ancienne parmi eux. Ils y étoient également invités, & par la beauté de leur ciel, & par leur vie pastorale, qui leur faisoit passer les jours & les nuits dans de vastes plaines. Ils ne se bornerent pas dans les premiers tems, comme la plûpart des autres peuples, à contempler le cours & le mouvement des planètes : mais ils étendirent leurs observations jusqu'aux étoiles

fixes, qu'ils distinguerent avec tant de précision, qu'il n'y a point de langue qui ait autant de noms d'étoiles & d'astérismes que la leur. Au reste, ils n'étudierent d'abord l'Astronomie, que relativement aux influences qu'ils attribuoient aux étoiles sur les corps physiques. Ils s'exerçoient à prédire, suivant les divers aspects des corps célestes, quels changemens devoient arriver dans l'air; & comme l'événement justifioit quelquefois leurs prédictions, ils accorderent avec le tems un pouvoir divin aux étoiles, jusqu'à dire qu'elles présidoient aux pluies, aux heureuses moissons, à la fortune des hommes, &c. Il ne faut point chercher ailleurs l'origine du culte idolâtre que les anciens Arabes rendoient aux astres. On conçoit assez qu'avec de tels préjugés ils ne pouvoient faire de grands progrès dans cette science.

Ce ne fut qu'à la fin du second siécle de l'Hégire qu'on commença à connoître les véritables principes de l'Astronomie. Le Calife Al-Mamoun établit à Bagdad un Observatoire & une célébre Académie. Il composa lui-même d'excellentes tables, qui

furent d'un grand secours pour les observations astronomiques. Les Arabes cultiverent alors avec le même succès la Géométrie, l'Optique, la Trigonométrie, & d'autres importantes parties des Mathématiques. Jamais ces études n'ont été si fortes parmi eux que lorsqu'elles étoient les plus foibles en Europe. Ils s'appliquerent avec une ardeur incroyable à la Dialectique, à la Métaphysique, & à la Physique générale, s'attachant particulierement aux opinions d'Aristote, sur lequel ils publierent de très-doctes commentaires. De-là cette Théologie scholastique, qui s'est aussi introduite parmi eux, & qui contient tant de questions subtiles sur les attributs de Dieu, sur la prédestination, & sur d'autres matieres. De-là encore cette multitude de sectes qui partagent la religion Musulmane, & qui se traitent mutuellement d'hérétiques.

Mathématiques, Philosophie, &c.

Ils ont fait de grandes découvertes dans l'Algèbre, l'Arithmétique, & la Chymie, & plusieurs même les regardent comme les inventeurs de ces sciences. On leur doit le zéro pour multiplier par dix; mais ils doivent eux-mêmes aux Indiens la méthode

des *Chiffres* que nous nommons *Arabes*. Ils ont fait une étude sérieuse de la Médecine, qu'ils avoient reçue des Grecs; mais ils ont peu connu l'Anatomie, qui étoit très-imparfaite chez les anciens.

A l'égard de l'Histoire, leurs connoissances se réduisoient, avant la naissance de Mahomet, à quelques traditions nationales, contenues dans les ouvrages de leurs Poëtes, qu'ils apprenoient par cœur dès l'enfance, & qui se conservoient ainsi d'une génération à l'autre, les Arabes étant alors destitués du secours de l'écriture. Depuis la réunion de toutes les tribus en un seul corps, leur Histoire, devenue plus intéressante, fut écrite avec grand soin, & fixa principalement leur attention. Les Histoires peu anciennes les toucherent peu, parce qu'ils regardoient avec mépris les hommes qui avoient vécu avant Mahomet, appellant tout ce tems le tems d'ignorance & d'aveuglement. Ils croyoient d'ailleurs que toutes les connoissances, qui pouvoient piquer la curiosité des hommes, avoient été révélées à leur Lé- Histoire.

giſlateur, & qu'elles étoient conſignées dans l'Alcoran.

Ce préjugé, joint à l'ignorance des langues étrangeres, les empêcha de s'adonner à la lecture des Annales des autres peuples. Loin de s'appliquer à la langue Grecque, ils en proſcrivirent l'uſage dans tous les pays de leur domination, & les ſeuls Livres qu'ils firent traduire, furent ceux des Mathématiciens, des Médecins & des Philoſophes. La Religion les détourna toujours de la lecture des Poëtes prophanes, & de la connoiſſance des fables étrangeres : *Ils avoient*, dit l'Ecrivain que j'ai cité, *une telle horreur de l'idolatrie, qu'ils ne ſe croyoient pas permis de prononcer ſeulement les noms des faux Dieux : entre tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t-on quelqu'un qui les nomme.*

Tel a été l'état des ſciences chez les Arabes depuis le regne d'Al-Mamoun juſqu'à la deſtruction de la Monarchie des Califes. Dans le cours de quatre cents cinquante ans, ils ont eu un nombre conſidérable de Sçavans, dont pluſieurs ſe ſont immortaliſés par leurs ouvrages. La chûte de leur em-

pire a été ſuivie de celle des arts, & ce peuple eſt tombé par degrés dans une ignorance groſſiere, qui lui eſt commune avec la plûpart des autres nations Muſulmanes.

CHAPITRE IX.

Des Badowis ou *Arabes errans.*

Après avoir parlé des Arabes qui habitent les villes, & qui ont établi leur réſidence dans des lieux fixes, il nous reſte à faire connoître ceux qui menent une vie errante, & qui n'ont d'autre demeure que des tentes. Ces derniers, dont le nom Arabe eſt *Badowi*, & que nous appellons improprement *Bédoins*, ou *Badouins*, occupent l'intérieur de l'Arabie, & ſe partagent en pluſieurs hordes ou familles. Un Voyageur Portugais (1) les repréſente comme une race d'hommes ſauvages, entre leſquels il n'y a aucune eſpece de ſociété ni de police; honorant Mahomet ſans en être meilleurs Muſulmans; n'ayant preſque d'autre occupation que le vol & les rapines; ſa-

Dom Jean de Caſtro, dans l'Hiſt. des Voyages, T. I, p. 197. Arvieux, Hamilton, Say, la Roque, cités dans Salmon, Etat de l'Arabie, Chap. III & IV.

Obſervations d'un Portugais ſur les Badowis.

(1) Dom Jean de Caſtro.

les & grossiers dans leurs habillemens & dans leurs manieres ; si ennemis des loix & du bon ordre, que dans les différends même qui s'élevent entre eux, ils n'ont aucune regle de justice.

Ce qu'en pensent d'autres Voyageurs.

D'autres Ecrivains mieux instruits font un portrait plus avantageux du gouvernement & des mœurs de ces Arabes. Arvieux nous apprend qu'ils sont divisés en plus de trois cents familles, qui se partagent elles-mêmes en plusieurs branches. Chaque famille a un grand Emir, nommé *Scheïk el Kebir*, & chaque branche obéit à un chef particulier, qui prend le titre de *Scheïk*, & qui est subordonné au grand Emir. Les Scheïks ne se séparent jamais de leur Emir, campent avec leurs gens autour de sa tente, & lui servent d'officiers, de vassaux, & de courtisans. Ils s'arrêtent dans tous les lieux où il juge à propos de fixer sa résidence, & se mettent en marche, pour changer de camp, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. Leur emploi est héréditaire ; mais s'ils meurent sans enfans mâles, tous les chefs de la Tribu s'assemblent, & procédent à l'élection d'un autre Scheïk, sous l'autorité du grand Emir.

Comment ces Arabes se gouvernent.

Le même Ecrivain assure qu'un de ces Emirs, plus puissant en sujets & en vassaux que tous les autres, a le titre de Roi. Il fait sa résidence dans un désert situé sur le chemin de la Mecque, à une égale distance de cette ville & du mont Sinaï. Le Grand Seigneur lui envoye chaque année un magnifique présent, pour l'engager à protéger les caravanes qui se rendent à la ville sainte. Il fait de semblables gratifications à d'autres Emirs, qu'il est obligé de ménager par les mêmes motifs. Les Turcs ont appris par de tristes expériences que la force ne peut rien contre un peuple retranché dans des déserts stériles, où une armée périroit de misere avant de pouvoir joindre l'ennemi. On assure que quelques Emirs ont sous leur dépendance des villes & des villages, dont ils tirent des tributs.

Emir qui prend le titre de Roi.

Les revenus de ces Princes sont peu considérables, parce qu'ils n'exigent pas de grandes contributions de leurs sujets. Mais d'un autre côté ils n'ont ni officiers ni milices à payer, & la simplicité qui regne dans leur Cour ne les oblige pas à de grandes

Revenus & richesses des Chefs.

dépenſes. Leurs principales richeſſes conſiſtent en haras & en troupeaux. La plûpart font le commerce avec les caravanes qui paſſent ſur leurs terres, & troquent leurs chevaux & leurs beſtiaux pour des toiles, des draps, du caffé, du riz & d'autres denrées dont ils ont beſoin. Leurs ſujets s'adonnent au même trafic. Ces Emirs cachent dans leurs tentes tout l'argent qu'ils peuvent amaſſer, & quelques-uns d'entre eux ont des tréſors conſidérables. Les plus puiſſans peuvent mettre en campagne cinq ou ſix mille ſoldats.

Forme des jugemens. Les Scheiks, ou Chefs du ſecond ordre, ſont les juges ordinaires de tous les différends : mais on peut appeller de leurs ſentences au tribunal des Emirs. Quelquefois les procès ſe terminent à l'amiable par un arbitre que les parties choiſiſſent. Ceux qui ont quelque grace à ſolliciter ſe rendent à la tente de l'Emir, & lui préſentent leur requête. Quand la réponſe eſt favorable, l'Emir rend lui-même la requête, après y avoir mis ſon cachet. Autrement il la déchire, & la fait rendre par un tiers au ſuppliant. Si celui-ci obtint ce qu'il de-

mande, il remercie l'Emir avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance; s'il eſt refuſé, il ſe retire ſans ſe plaindre, en lui diſant : *Dieu vous donne une longue vie.*

Loix pénales.

Les grands crimes ſont rares chez ce peuple. On les punit par la priſon, la baſtonnade; en coupant la barbe aux coupables, ce qui eſt le ſupplice le plus ignominieux; en leur tranchant la tête, en les condamnant au feu, & par d'autres châtimens proportionnés à l'énormité de l'action.

Mœurs & façons de vivre de ces Arabes.

Ces *Badowis* habitent depuis plus de trois mille ans les déſerts de l'Arabie, campant ſous des tentes dans toutes les ſaiſons, n'ayant aucune demeure fixe, s'arrêtant dans les lieux où ils trouvent de l'eau, des fruits, & des pâturages pour leurs nombreux beſtiaux. Cette vie errante a pour eux des charmes inconcevables, & leur paroît infiniment plus douce que celle qu'on mene dans les villes. Leurs habits ſont d'une toile groſſiere, avec un turban & des caleçons de même étoffe; les bras, les jambes & les pieds nuds, une ceinture de cuir, & un poignard. Ils ſe nourriſſent communément de lait, de miel, de riz, de

fruits ſauvages & de légumes. Ils mangent auſſi de la chair de bœuf, de mouton, de chevre, & de chameau. L'eau eſt leur boiſſon ordinaire; mais quand on leur offre du vin & d'autres liqueurs fortes, ils ne ſe font point un ſcrupule d'en boire. Ceux qui ſont attachés au ſervice de l'Emir vivent en commun. On leur ſert une grande marmite de pillau, qui a deux pieds de diamètre & de profondeur. Ils s'aſſeyent autour, ſur leurs talons, s'appuyant ſur le bras gauche, de maniere que l'épaule de l'un touche l'eſtomac de l'autre, & que chacun ait l'uſage libre du bras droit. Ils mangent avec leurs doigts, n'ayant ni cuillers, ni fourchettes, ni couteaux. Ce qui tombe à terre ſe remet dans le vaſe. Quand chacun a pris ſa réfection, il ſe retire, & d'autres ſuccédent. Ils boivent dans une grande urne, qu'ils ſe paſſent de main en main. Après le repas, ils mangent des fruits, ils prennent du caffé, & fument du tabac.

Leurs tentes ſont de poil de chévre. Ils y habitent avec leur famille, & en hyver ils y reçoivent leurs beſtiaux. Les Emirs placent la leur au

milieu du camp qu'ils occupent, & les autres tentes s'arrangent en cercle autour de leur pavillon. Lorſque l'Emir fait battre la retraite au commencement de la nuit, on éteint les lumieres dans toutes les tentes, & chacun ſe met au lit. Le camp eſt alors gardé par des chiens, qui environnent ſon enceinte.

Les Chefs de tribu ont ordinairement pluſieurs tentes, de différente grandeur. L'une ſert de ſalle d'audience, l'autre de ſérail : le reſte eſt habité par des domeſtiques. Les meubles & les uſtenſiles en ſont fort ſimples, & ſe réduiſent au pur néceſſaire. Les tentes & le bagage, lorſqu'on eſt en marche, ſont portés par des chameaux. Tout cela ſe charge avec une ſinguliere promptitude, & il n'y a rien de ſi leſte que ces mouvemens. Les hommes vont à cheval, en ordre de bataille, précédés de leur Emir qui regle les campemens. Les femmes ſuivent avec le bagage, les unes ſur des chameaux, la plûpart à pied, portant les enfans qui ne peuvent marcher, & conduiſant les nombreux troupeaux qui appartiennent à la tribu. Il eſt rare qu'ils s'arrêtent plus de quinze jours

dans le même lieu. Ils marchent ordinairement la nuit, pour être à l'abri des chaleurs, ſans autre guide que les étoiles.

Leurs armes ſont l'arc, la lance, le ſabre, la hache, & un bouclier couvert de peau de poiſſon. Ils ne connoiſſent point l'uſage des armes à feu, & ils les craignent extrêmement. Leur maniere de faire la guerre eſt ſemblable à celle des Perſans; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe battent rarement en pleine campagne, & qu'ils n'attaquent guère l'ennemi ſans être sûrs de le vaincre.

On leur a reproché dans tous les tems une avidité inſatiable, & un penchant invincible pour le brigandage. Il eſt certain que les caravanes, de quelque religion & nation qu'elles ſoient, ne traverſent jamais ſans danger les déſerts qu'ils habitent. Les Emirs exigent des ſommes conſidérables pour le droit de paſſage, & tirent d'ailleurs un prix exorbitant de l'eau & des vivres qu'ils donnent aux étrangers. Leur avarice ne ſe borne pas toujours à ces vexations. Il y en a qui attaquent de vive force les paſſans, & qui les dépouillent de tout. Il eſt rare qu'ils ôtent la vie à ceux qui

ne se défendent pas ; mais lorsqu'on leur résiste, & qu'ils voyent couler le sang de leurs camarades, ils sont cruels & implacables.

On assure d'un autre côté qu'ils sont également civils & généreux envers les étrangers qui leur demandent l'hospitalité, & qui se livrent à eux avec confiance. Leur coutume est de défrayer généralement leurs hôtes, & de leur procurer tous les agrémens possibles. Les femmes elles-mêmes s'empressent de les servir, leur préparent à manger, font panser leurs chevaux, & veillent avec soin à la sûreté de leur bagage. Si c'est un hôte de distinction, l'Emir le fait complimenter, & lui envoye les plus beaux tapis & les plus riches carreaux de sa tente.

Leurs occupations & leurs plaisirs.

Les occupations & les divertissemens des hommes sont de monter à cheval, de chasser, de tirer de l'arc, de joûter avec la lance en présence de leurs Schéiks & de leurs Emirs. Ils excellent dans tous les exercices d'adresse. Les femmes s'occupent des soins domestiques, & particulierement de la conduite & du gouvernement des troupeaux. Elles se visitent

quelquefois entre elles. Une Dame de condition ne ſort jamais ſans être accompagnée d'une nombreuſe ſuite d'eſclaves femelles. Elle eſt montée ſur un chameau, garni d'un tapis, & orné de fleurs. Un voile blanc la couvre depuis la tête juſqu'aux pieds. Une de ſes femmes tient la bride du chameau, & de tems en tems elle eſt relevée par une autre eſclave. Pendant le chemin elles récitent des chanſons, dont le ſujet ordinaire eſt l'éloge de leur maîtreſſe. Dans les viſites que les Dames ſe rendent, après les premiers complimens, on répand des eaux de ſenteur, on brûle des parfums, on préſente du caffé, du ſorbet, & du tabac; car les femmes fument ici comme les hommes. Le reſte du tems ſe paſſe à chanter, à jouer des inſtrumens, ou à raconter des hiſtoires. Les Arabes chantent lentement, avec de longues tenues, & toujours ſur la même modulation. Ils s'abſtiennent généralement de la danſe, comme d'un exercice indécent.

Mariages. Les mariages ſe traitent ici avec le même myſtere qu'une intrigue galante en Eſpagne & en Italie. La premiere

premiere démarche que fait le prétendu, eſt de tâcher de ſe procurer la vue de la perſonne qu'il recherche ; ce qu'il obtient quelquefois du pere, qui le fait cacher dans ſa tente, & quelquefois de la fille même, qui s'appercevant des deſſeins de ſon amant, laiſſe tomber ſon voile comme par hazard, & ſe fait voir quelques momens. Les peres ne donnent point de dot, & font même payer leur conſentement, ſuivant la beauté des filles & la fortune des maris. Le payement ſe fait en beſtiaux, dont le nombre eſt ſtipulé dans le contrat. Quand les parties ſont d'accord, les Dames des deux familles s'aſſemblent dans la tente de la mariée. On la conduit au bain, on la parfume, on lui peint les ſourcils en noir, & les ongles en rouge ; on lui imprime ſur le corps différentes marques. On l'habille enſuite le plus proprement qu'il eſt poſſible, en la chargeant de bracelets, d'anneaux, & de médailles, & en jettant de la poudre d'or ſur ſes vêtemens.

Quand elle eſt ainſi parée, on la met ſur un chameau, couvert d'un tapis, & orné de feuillages & de fleurs. On la conduit au ſon des voix & des inſ-

trumens, à la tente où le mariage doit être célébré. Les Dames l'y accompagnent, & les hommes, parmi lesquels est l'époux, s'assemblent séparément dans une tente voisine. On se livre de part & d'autre à toutes sortes d'amusemens tant que la journée dure. Quand la nuit est venue, les Dames conduisent la mariée chez l'époux, qui l'attend seul dans une tente, & qui la reçoit sans parler, & sans faire le moindre mouvement. L'épouse s'approche, en gardant aussi le silence, & se prosterne aux pieds du mari, qui lui ceint le front d'un ruban, d'où pend une médaille d'or ou d'argent. Ensuite la femme se retire. Elle revient quelque tems après avec d'autres habits, & cette seconde entrevue se passe de la même maniere. Elle arrive enfin pour la troisiéme fois, après avoir encore changé de vêtemens. Alors l'époux l'embrasse avec transport, & la reconduit à sa tente, où on les laisse seuls une demi-heure. Après cela l'époux la quitte, pour rejoindre la compagnie, & montre à tout le monde les preuves inconteſtables de la virginité de son épouse. Chacun le félicite de sa bonne fortune,

& les divertiſſemens recommencent. Un ancien uſage ne permet pas au pere de la mariée d'aſſiſter à cette cérémonie, parce qu'il eſt cenſé s'affliger de ce que ſa fille eſt entre les bras d'un homme.

Dans certaines Tribus on pratique une coutume aſſez particuliere. L'époux accompagné d'une troupe de jeunes gens, armés comme lui d'un bâton, ſe rend à la tente de la mariée, comme pour l'enlever de force. Des femmes armées de la même maniere, s'oppoſent à ſon entrepriſe. Il faut qu'il triomphe de leurs efforts, s'il veut jouir ce jour-là de ſon épouſe. Ce choc eſt ſi ſérieux, que le mari s'en tire difficilement ſans recevoir pluſieurs bleſſures, qui l'obligent quelquefois de ſe mettre au lit. C'eſt particuliérement dans l'Irak Arabi & dans la Syrie, que cette ridicule pratique eſt en uſage.

Les Badowis n'épouſent ordinairement qu'une femme, quoique la Loi leur permette d'en prendre pluſieurs. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient moins ſenſuels que les autres Arabes, comme Salmon l'aſſure très-gratuitement; mais c'eſt que la polygamie ne s'ac-

corde pas avec leur pauvreté, ni avec la vie errante & libre qu'ils menent. On peut croire ce que l'Auteur rapporte de leur modestie, & de leur éloignement pour les discours qui blessent la pudeur ; mais il ne mérite aucune créance, quand il dit qu'ils ont une grande vénération pour la chasteté, & que plusieurs d'entre eux se font un mérite de la pratiquer. La continence n'a jamais passé chez les Musulmans pour une vertu, & le célibat est positivement défendu dans l'Alcoran.

CHAPITRE X.

Autres particularités relatives aux Arabes des villes & à ceux du désert. Portrait général de ce peuple.

Figure & habillement des hommes.

LES Arabes sont en général d'une petite taille, & d'une constitution robuste. Ils ont le corps maigre, le teint bazané, les yeux noirs & pleins de feu, le poil brun, la physionomie plus spirituelle qu'agréable, la voix grêle & foible, comme celle des femmes. Ils laissent croître leur barbe,

& croyent qu'il eſt honteux de la couper.

L'habillement, dans les conditions diſtinguées, conſiſte dans un caleçon de toile fine, qui couvre la ceinture, les cuiſſes & les jambes, & par-deſſus lequel on met une chemiſe de ſoye, qui embraſſe tout le corps, & qui deſcend encore plus bas que le caleçon. On ajoute à cela un *Kaſtan*, ou robe de ſoye, à larges manches, laquelle tombe un peu au-deſſous des genoux. Dans les lieux où l'hiver eſt un peu rigoureux, on met, dans cette ſaiſon, par-deſſus le Kaftan, une longue robe de drap, garnie de fourure, à laquelle on joint quelquefois une autre robe ſans manches. Ils ont autour des reins une large ceinture de cuir, brodée d'or ou d'argent, dans laquelle ils paſſent un couteau d'un pied de long, enfermé dans un fourreau, avec un petit poignard, qui a auſſi ſa gaîne. Ils ne portent l'épée que dans les voyages, ou lorſqu'ils vont à la guerre. Le peuple eſt vêtu de caleçons de groſſe toile, avec une chemiſe & un Kaftan de même étoffe, & un ſurtout ſemblable pour l'hiver.

Habillement & portrait des femmes.

L'habit des Dames eſt plus riche que celui des hommes. Leur Kaftan deſcend juſqu'aux talons. Ses manches ſont étroites & courtes ; mais celles de la chemiſe ſont ſi longues, qu'elles pendent quelquefois juſqu'à terre. Elles n'ont point de ſouliers ni de pantoufles dans leurs maiſons ; mais lorſqu'elles ſortent, elles mettent des petites bottines. Au lieu de turban, qui eſt la coeffure des hommes, elles portent une petite toque de drap d'or ou d'argent, autour de laquelle elles roulent une bande de mouſſeline, ornée d'une riche broderie. Un voile leur tombe ſur le devant du viſage, & lorſqu'elles vont par la ville, elles jettent ſur leur tête un autre voile, qui leur couvre la moitié du corps. Hamilton aſſure que dans les royaumes d'Oman & de Fartach, les femmes vont nues, excepté de la ceinture aux pieds.

Les Dames qui n'expoſent point leur teint aux injures de l'air, ont la peau auſſi belle & auſſi blanche que celle des Européennes. Mais elles ſe noirciſſent les levres en les piquant avec de petites aiguilles, & en y appli-

quant une herbe caustique. Elles se gâtent de la même manière les gencives. Elles peignent aussi en noir, non-seulement leurs sourcils, mais la partie supérieure des paupières, afin que leurs yeux paroissent plus grands. Elles se piquent les bras, les mains & d'autres parties du corps, pour y tracer diverses figures bleuâtres. Mais elles peignent en rouge leurs ongles & l'extrémité de leurs doigts. Plusieurs d'entre elles se percent les oreilles & les narines, pour y passer des anneaux. D'autres roulent des rubans de diverse couleur autour de leurs bras & de leurs jambes, & s'attachent aux orteils des bagues précieuses. Quelques-unes mettent dans leurs cheveux des morceaux de corail, de verre, ou de métal, dont le cliquetis, lorsqu'elles font le moindre mouvement, imite le bruit des sonnettes. Enfin, il y en a qui s'appliquent sur le visage des mouches bleues; mais ces derniers usages ne se pratiquent que chez les Arabes du désert.

Maisons, meubles.

Leurs maisons ne sont bâties que de terre battue, réduite en mortier, & mêlée d'un peu de paille. Les toits sont en terrasse. Les meubles se rédui-

ſent à quelques couſſins, à des coffres couverts de chagrin ou de poil de chameau, à des nattes & des tapis, qui ſervent de ſiéges & de tables, & à des matelats fort minces ſur leſquels ils couchent. Quand ils prennent leur repas, ils étendent un grand cuir rond ſur une natte, & ils attachent ſur ſes bords une petite toile rayée, qui ſert de ſerviette. Ils ne connoiſſent point l'uſage des fourchettes ni des couteaux; mais chacun a une cuillier de bois, pour prendre les choſes liquides. On ſert les viandes dans des plats de cuivre étamés. Les convives ſont aſſis les jambes croiſées, à moins qu'ils ne ſoient d'une condition inférieure à celle de l'hôte; car dans ce cas ils doivent être ſur les talons. Chacun a devant lui une petite aſſiette, ſur laquelle il poſe les viandes qu'il prend au plat avec la main. Le pilau eſt leur mets favori. Chacun a la liberté de ſe retirer lorſqu'il ne mange plus, & à meſure que les convives ſe levent il en ſuccéde de nouveaux. Les domeſtiques prennent enſuite la place des maîtres. Les femmes mangent dans un lieu ſéparé. On aſſure que dans le royaume de Maſcat les maîtres dînent

Repas.

quelquefois avec leurs eſclaves, & que le Roi reçoit à ſa table des gens du peuple.

Au ſortir du repas, ils paſſent dans une ſale, où on leur préſente des fruits, du café, de l'opium, du ſorbet & des pipes. On y brûle dans des caſſolettes de l'encens, de la myrrhe & d'autres parfums, dont les convives reçoivent la fumée dans leurs habits, ſur leſquels on jette auſſi de l'eau roſe. Toutes ces choſes ſe pratiquent, non-ſeulement dans les repas de cérémonie, mais dans les viſites.

Monnoies & poids du pays.

Les monnoies les plus répandues dans le pays, ſont 1. Les *Talers*, ſorte de piaſtres orientales, qui ont grand cours à Mocka, & dont la valeur eſt déterminée, non-ſeulement par le poids, mais par la fineſſe de l'argent. 2. Les *Sequins de Veniſe*, & d'autres pieces d'or, qui viennent d'Egypte, de Turquie, ou d'Allemagne. Les Arabes ne reçoivent point dans le commerce d'autre monnoie d'or. 3. Les *Komaſſié*, dont la valeur varie ſuivant les cantons. 4. Les *Kabiers*, monnoie idéale, en uſage dans les calculs, & dont quatre-vingts font un Taler. 5. Les *Budgeroek*, piéces

d'un métal commun, peu différent du fer. Elles ont principalement cours à Maſcat. Un de leurs côtés repréſente une croix, & *Lockhart* aſſure qu'elles ont été originairement fabriquées par les Portugais, dans le tems qu'ils étoient maîtres d'Ormuz & de la côte oppoſée de l'Arabie, où eſt Maſcat. 6. Les *Memoedaas*, petites pièces d'argent, dont chacune vaut trente Budgeroek.

Leurs poids ſont le *Bahar*, qui peſe 420 livres; le *Fraſſel*, qui en peſe 28; le *Man*, qui eſt la dixiéme partie du Fraſſel; le *Fahé*, qui eſt la quarantiéme partie du Man, & le *Koffilé*, qui eſt la dixiéme partie du Fahé.

Routes fréquentées. L'Arabie heureuſe étant un pays très-fréquenté dans preſque toute ſon étendue, à cauſe de la richeſſe de ſon commerce, on y voit pluſieurs grandes routes bien entretenues, qui rendent la communication facile d'un lieu à l'autre. Mais dans les deux autres Arabies, il eſt très-rare de trouver des chemins frayés. On ne rencontre preſque par-tout, que des déſerts & des ſables mouvans, ſans aucun veſtige d'hommes ni d'ani-

Pays déſerts.

maux. Dans ces affreuſes ſolitudes on n'a d'autres guides que le compas, la bouſſole, & le cours des aſtres. On voyage par caravanes de deux ou trois cents hommes, pour être en état de ſe défendre contre les brigands qui errent dans ces quartiers. Il faut porter des tentes, des lits, des vivres, du bois, des outres remplies d'eau, & toutes les choſes néceſſaires à la vie, parce qu'on ne trouve dans le pays ni hôtelleries ni caravanſerais. Tout cela ſe charge ſur le dos des chameaux, l'uſage des voitures à roues étant inconnu en Arabie. On marche quelquefois pluſieurs jours ſans rencontrer une ſeule ſource. L'expérience apprend aux Arabes qu'il y a de l'eau dans tous les lieux où il croît des arbres. On aſſure que les chameaux la ſentent dans l'éloignement, & doublent alors le pas, ſur-tout lorſqu'ils ont été quelques jours ſans boire.

Comment on y voyage.

L'uſage des caravanes, ſoit de marchands, ſoit de pélerins, eſt d'élire un chef, auquel on donne le nom de *Caravan-baſſa*. Ses fonctions, pendant tout le cours du voyage, ſont de maintenir l'ordre dans la troupe, d'appaiſer les différends, de régler & de payer

Chef des caravanes.

les contributions que les Emirs exigent lorſqu'on paſſe ſur leurs terres.

Les traites ſont plus ou moins longues, ſelon la nature des lieux, & l'abondance des proviſions. Les plus fortes ſont de dix & douze heures. Chacun ſe tient à côté de ſon bagage, & ne perd jamais de vue ſes chameaux & leurs conducteurs. Cette vigilance eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on marche ordinairement pendant la nuit, & qu'on rencontre dans le chemin certains voleurs, qui coupant les cordes avec leſquelles on attache les chameaux l'un à l'autre, emmenent furtivement pluſieurs de ces animaux, & les cachent dans des lieux déſerts où il n'eſt pas poſſible de les joindre.

Adreſſe de certains voleurs.

Les caravanes s'arrêtent par préférence dans les endroits où il y a de l'eau. Elles ont coutume d'y trouver une race particuliere de pauvres Arabes appellés *Shaoux*, dont le principal métier eſt d'offrir leurs ſervices aux voyageurs, de leur apporter de l'eau, des fruits & d'autres ſubſiſtances, & de faire ſentinelle autour du camp.

Race d'Arabes appellés Shaoux.

Dans tous les pays de la domination des Arabes, on ne voyage sûre-

Précaution indiſpenſable.

ment qu'avec l'habit Mahométan. Ainſi les étrangers doivent néceſſairement ſe conformer à cet uſage. La plus grande incommodité qu'éprouvent les caravanes vient de la diſette d'eau. Le pays n'offre qu'un très-petit nombre de rivieres, & les ſources y ſont à proportion auſſi rares. On rencontre des citernes; mais leur ouverture eſt ſi étroite, que trois perſonnes peuvent à peine y puiſer en même-tems; de maniere que les derniers venus attendent quelquefois plus de deux heures. Les voituriers s'en emparent d'abord, & ne permettent d'en approcher qu'après que les bêtes de charge ont été abreuvées.

Qualités morales de ce peuple.

Quant aux qualités morales des Arabes, les Ecrivains ne ſont pas d'accord dans le jugement qu'ils en portent, peut-être parce que chacun ne parle que de ceux dont il a plus particuliérement étudié les mœurs. On convient néanmoins aſſez généralement que les Arabes qui vivent dans les villes, ont les manieres plus polies, & le caractere plus ſociable. Un Voyageur *, cité par Salmon, fait un grand éloge de ceux de Maſcat. Il aſſure qu'ils ſont également civils &

* Say, Capitaine Anglois.

bienfaisans, qu'ils n'inquiètent personne sur la religion, qu'on peut voyager sans crainte dans leur pays, & qu'on n'y entend jamais parler de vols ni de meurtres. Il ajoute qu'ayant fait naufrage sur leurs côtes, il reçut toutes sortes de secours de ces Arabes, qui l'aiderent à repêcher une partie des effets que la mer avoit submergés.

Quoi qu'en dise cet Ecrivain, il est prouvé par d'autres témoignages que les Arabes de Mascat, ainsi que ceux d'Aden, de Mocka, & des autres contrées maritimes, ont souvent exercé de grandes violences contre les étrangers. La Roque observe, que loin d'être compatissans pour les malheureux, ils ne cherchent qu'à tourner à leur profit les disgraces d'autrui, & qu'ils laissent à peine la vie à ceux qui font naufrage sur leurs côtes. Leurs pyrateries sont connues dans la Mer rouge, dans le Golfe Persique, & dans les Mers voisines, où ils n'insultent que trop fréquemment les navires qu'ils peuvent attaquer avec avantage. Plusieurs Marchands Européens ont essuyé de pareilles violences jusque dans les ports de l'Arabie.

Ces peuples ſont naturellement graves & ſérieux. Ils parlent peu ; ils ne s'interrompent jamais dans la converſation ; leurs diſcours ne ſont accompagnés d'aucun geſte. Ils ſont doux, réſervés, & d'une modeſtie extrême dans leurs entretiens, s'abſtenant de toute parole libre ou offenſante. Ils ſe piquent entre eux de la plus exacte probité. Ils ſortent difficilement de leur caractere flegmatique ; mais ils ſont terribles dans la colere. Ils ont de l'eſprit, de la pénétration, de l'ouverture pour les ſciences, & d'autres diſpoſitions heureuſes qu'ils cultivent peu. On ne tire de leur pays aucune production de l'art qui faſſe honneur à leur induſtrie. Ils ſont ſuperſtitieux, principalement dans leurs maladies, ayant recours aux invocations & aux ſortiléges, qui ſe font par le miniſtere de certaines femmes. La plûpart portent au cou des ſachets, qui contiennent des caracteres magiques, auxquels on attribue différentes vertus. Je n'ai rien de plus particulier à dire de ce peuple.

Fin de l'Hiſtoire des Arabes & du ſeptiéme Volume.